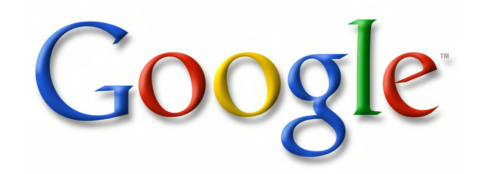


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

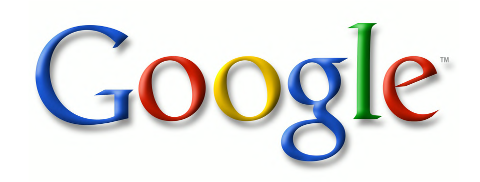
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/




**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

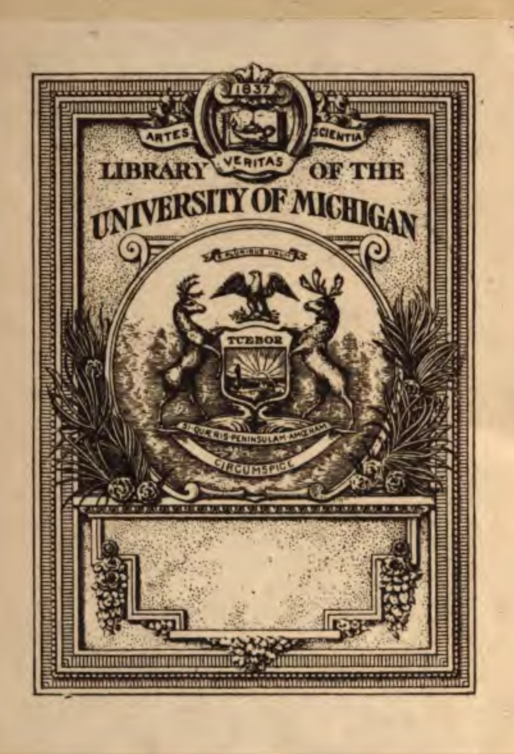
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 405015



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

F
2161
.E964

# HISTOIRE

DES

# FLIBUSTIERS-AVENTURIERS

Le titre de **Voyages dans tous les mondes,** que nous avons adopté pour notre *Nouvelle Bibliothèque historique et littéraire,* indique qu'elle a pris et prendra son bien indistinctement dans les divers domaines du savoir, de l'esprit et du cœur, à toutes les époques et en tous les pays. Le récit du sérieux historien y doit avoisiner la fiction du conteur fantaisiste et les impressions morales toutes personnelles; le travail de science positive doit s'y placer à côté du recueil d'observations pittoresques, — à cette condition première que le livre, toujours de lecture facile et intéressante en soi, ne contienne, au cas où il vise à enseigner, que des notions accessibles à tous.

Là se trouvent donc réunies — dans des volumes à la fois très élégants, très portatifs et très économiques pour l'abondante matière qu'ils renferment — les œuvres que le temps a consacrées ou qui, injustement négligées, méritaient d'être remises en lumière, et aussi telles autres jusqu'ici restées ignorées ou qui sont absolument nouvelles : *Voyages de découvertes, Chroniques et traditions populaires, Aventures réelles ou imaginaires, Biographies et souvenirs, Tableaux de mœurs humaines et animales, Curiosités de la nature, des sciences ou de l'industrie, etc.*

Avons-nous besoin de faire remarquer que tous les ouvrages — d'ailleurs accompagnés d'études biographiques ou littéraires et, quand besoin est, d'annotations facilitant l'entente du texte — ont été très attentivement revus, afin que rien ne s'y trouve qui puisse empêcher de les mettre aux mains des lecteurs de tous les âges et de toutes les conditions?

VOYAGES DANS TOUS LES MONDES
NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE
Publiée sous la direction de M. Eugène MULLER, conservateur à la Bibliothèque de l'Arsenal.

# HISTOIRE

DES

# FLIBUSTIERS-AVENTURIERS

## AMÉRICAINS

AU XVII[e] SIÈCLE

PAR

A. O. ŒXMELIN



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

1886

Chacun sait l'influence que les découvertes de Christophe Colomb eurent sur les destinées de la nation espagnole. A peine l'aventureux Génois — qui d'ailleurs n'avait fait encore qu'entrevoir l'archipel des Antilles — eut-il révélé à l'Europe l'existence des nouvelles Indes, que tous les regards et tous les vœux se tournèrent vers ces contrées, dont les découvreurs disaient et pouvaient, en effet, dire tant de merveilles.

Pendant que l'amiral des mers océanes — car tel était son titre — poursuit le cours de ses explorations, d'autres expéditions se préparent, qui bientôt doivent lui disputer les avantages et les honneurs de sa prodigieuse entreprise. Calomnié, dépossédé, persécuté, le grand homme meurt sans avoir eu même la satisfaction de donner son nom au monde qu'il a trouvé.

Mais la voie est ouverte : Fernand Cortez au Mexique, Pizarre au Pérou, Fernand de Soto en *Floride, Or*ellano sur l'Amazone, et

245455

combien d'autres, agrandissent à qui mieux mieux le domaine et les revenus de la vieill couronne castillane.

« Alors l'Espagne — dit Théophile Lavallé — acquiert une masse de richesses factices qu lui feront négliger les richesses réelles : l'agri culture et l'industrie. Ses colonies vont à la foi l'enrichir et l'épuiser. Sa force va s'écoule par ses ports ; mais avant qu'on puisse voi les pieds d'argile de ce colosse d'argent e d'or, il doit dominer les affaires de l'Europ pendant un siècle. »

Ce siècle écoulé, pendant que l'orgueil es pagnol est encore rehaussé par cette univer salité de possessions qui a fait dire à l'un d ses rois que « le soleil ne se couchait jamai sur ses États », les successeurs de la grande e noble Isabelle et de Charles-Quint, le caute leux magnifique, descendent à l'envi aux der nières dégénérescences.

Dès le commencement du dix-septièm siècle, le soin très onéreux du rôle importan qu'elle joue dans les affaires d'Europe, n permet presque plus à l'Espagne de rien dis traire des ressources dues à ses immense colonies : elle n'est presque plus en état d veiller à la conservation régulière du domain qui la fait vivre. Les flottes qu'elle construi *les armées* qu'elle organise, les subsides qu

lui gagnent des alliés, ne peuvent avoir d'autre but que sa participation à la politique du vieux continent.

Et déjà, si, dans ses possessions du nouveau monde, la souveraineté lui reste acquise, c'est bien parce que les autres nations, contre lesquelles elle ruse et guerroie, ont assez à faire de veiller et de combattre pour la défense ou l'agrandissement de leur territoire immédiat.

Partout, à la vérité, là-bas, sur les îles, sur le continent américain, flotte l'étendard de Castille ; partout des gouverneurs administrent, partout des juges rendent la justice au nom de Sa Majesté Très Catholique ; partout les occupants européens refoulent, asservissent, le plus souvent même exterminent les vieilles races indigènes ; mais rien de plus fictif au fond que cette autorité exercée, sans contrôle pour ainsi dire, par des agents qui n'ont guère souci que de leurs intérêts personnels ; véritables tyranneaux, isolés en quelque sorte dans leur dignité, ils portent un titre que mainte fois ils sont impuissants à faire respecter. Toute rébellion un peu vive échappe pour eux à la répression ; toute invasion, même peu nombreuse, les prend sans défense.

Que périodiquement ils fassent partir pour l'Europe quelques galions chargés de ce qui reste — après de nombreuses prévarications

— du produit des mines royales, de la levée des innombrables tributs ou impôts : c'est tout ce qu'exige d'eux la fastueuse, mais nécessiteuse métropole, qui, en échange, ne peut leur envoyer que de précaires secours en armes et en soldats.

Elle ordonne, elle nomme ou destitue ; mais ses ordres sont de moins en moins suivis d'effet ; mais les nouveaux dignitaires succèdent aux anciens sans réussir à relever un pouvoir que la moindre audace peut impunément braver.

Ainsi en allait-il de la souveraineté espagnole en Amérique au cours du dix-septième siècle.

Si donc, en face d'un pareil état de choses, nous songeons que, depuis la découverte, la fièvre d'aventures s'était propagée de plus en plus parmi les Européens, nous devons comprendre que de nombreuses atteintes pussent être portées au droit d'occupation et de domination que l'Espagne exerçait, ou prétendait exercer sur les terres et les mers du nouveau monde.

Tel est le sujet d'une singulière histoire, qui fut écrite, à l'époque même, par un des héros, et qu'il nous a paru intéressant de remettre en lumière, comme offrant un tableau incontestablement unique dans le souvenir des luttes internationales.

Voici une nation dont la morgue n'eut d'égale que sa cupide tyrannie; qui pendant une longue période historique a fait sentir à tous et exécrer de tous son absorbante et implacable suprématie; le jour est venu où, par l'abus de ce qui lui a donné la force et le prestige, elle se trouve réduite aux impuissances de ses vanités. Alors c'est un curieux spectacle que celui de ce colosse, toujours brillant, mais profondément affaibli, pris très âprement à partie, et parfois très gravement mis à mal, non par quelque autre grande nation, venant avec des flottes, attaquant avec des armées, mais par de petits groupes d'hommes, issus de tous lieux, sans autre instinct de nationalité que l'ardent désir de nuire à la nation détestée, pour s'enrichir de ses dépouilles.

Formant d'ensemble une vaste et pittoresque affiliation, que régit un rude pacte confraternel; se donnant, pour l'unité d'action, des chefs qui restent ou doivent rester des égaux en droits et en profits, ce peuple étrange, fourni par tous les peuples, ne rappelle par ses origines, par ses actes, par ses mœurs, aucune autre communauté humaine.

De quel bronze, de quel fer est fait le corps de ces hommes? de quel souffle émane leur âme? où se sont trempés ces caractères à la fois si brutalement positifs et si superbement héroï-

ques? de quelle doctrine, ou de quel néant, dérivent cet oubli de toutes les notions du juste et du moral, et ce merveilleux mépris de tous les dangers, de toutes les souffrances, unis à l'amour passionné de la vie et de ses plus âcres jouissances? — Là se trouve tout ce qui fait la grandeur et tout ce qui en atténue l'idée; tout ce qui surprend l'admiration et tout ce qui la démérite.

On n'avait encore rien vu, on n'a pas revu, on ne verra plus sans doute rien de semblable. Il y a fallu cet âge exceptionnel, unique, d'absorption du nouveau monde par l'ancien : celui-ci, au nom d'une civilisation dont il proclame hautement les mansuétudes, ne semblant savoir trouver en lui d'autres exemples à donner que ceux des plus sauvages et atroces Barbaries.

En somme, histoire plus qu'étrange, qui, par cela même qu'elle fait revivre des temps absolument différents du nôtre, mérite d'être conservée et propagée; car tout est là mêlé : ce que nous avons bien fait de perdre et ce que nous devrions peut-être n'avoir pas perdu; ce qu'on ne saurait trop louer, et ce qu'on ne saurait trop réprouver; brillante école d'indomptable énergie; odieux exemples de sauvagerie; confusion des points où a pu se faire *jadis*, et où ne doit plus se faire aujourd'hui

le contact du héros véritable et de la brute repoussante.

A quelque point de vue qu'il se place, le lecteur y peut trouver, en même temps qu'un récit d'un émouvant intérêt, mainte leçon bonne et utile, — dût-il même, dans le spectacle de ces ardentes agitations, n'apprendre qu'à goûter mieux nos quiétudes présentes, comme, de l'abri sûr du rivage, on observe au loin le déchaînement des tempêtes.

---

L'auteur des récits qu'on va lire, Alexandre Olivier Œxmelin (ou Exquemelin, comme il est nommé dans la première édition hollandaise de son livre, publiée à Amsterdam en 1678) était Flamand d'origine et habitait sans doute la France, quand il partit du Havre le 2 mai 1666, en qualité d'*engagé,* ou serviteur pour trois ans, de la compagnie française des Indes Occidentales (on verra plus loin ce qu'était la condition des engagés). Ayant bientôt reconquis son indépendance, il embrassa l'existence et partagea les aventures de la singulière corporation dont il devait se faire l'historien, lors de son retour à la vie normale européenne.

On ne sait rien des circonstances de sa vie antérieures à son départ pour l'Amérique : « car il serait trop long, dit-il, de s'en expliquer », et

bien que ses récits soient faits sous forme de souvenirs propres, sa personnalité y reste assez généralement dans l'ombre. Il ne se met guère en cause que pour attester avec plus de force certaines choses qui pourraient sembler incroyables, s'il les rapportait comme de simples ouï-dire. Dans les événements, souvent considérables, auxquels il a été mêlé, soit esprit de modestie, soit effacement réel, il ne se donne jamais aucun rôle marquant.

A plusieurs reprises seulement nous le surprenons faisant œuvre de médecin ou de chirurgien; et d'ailleurs son sérieux savoir en histoire naturelle se révèle dans un supplément essentiellement descriptif qu'il avait joint à la partie historique de son ouvrage, et que nous avons cru devoir retrancher, comme ayant perdu tout intérêt, vu l'état actuel des connaissances scientifiques et géographiques.

Il étudiait donc à Paris, autant que nous pouvons croire, en médecine et chirurgie, quand des circonstances qu'il n'a pas jugé à propos de rapporter, le firent s'engager au service de la compagnie des Indes : coup de tête de jeunesse, ou nécessité absolue, peu importe, puisque nous devons un très curieux livre à ce départ aventureux.

Publié d'abord en langue hollandaise, comme nous l'avons noté plus haut, l'*Histoire*

*des flibustiers* fut traduite en français par Frontignières, en 1686 ; et il en parut successivement des versions en anglais, en espagnol, en allemand. Dans une édition française postérieure, dont il dut revoir en entier le texte (celui que nous reproduisons), l'auteur nous apprend qu'il retourna plusieurs fois en Amérique ; et il donne le récit des nouvelles expéditions auxquelles il avait pris part : lesquelles, du reste, devaient constituer en quelque sorte les derniers actes des flibustiers.

A la façon dont, en terminant, il répudie la vie indisciplinée, et célèbre « le puissant génie d'un prince supérieur à tous les autres en force, en équité et en grandeur d'âme, dont toutes les entreprises ont été importantes à l'Église, glorieuses à lui-même et avantageuses à ses sujets », nous pouvons admettre qu'à Paris, où Œxmelin s'était évidemment fixé, sa condition résultait de quelque haut et bienfaisant patronage.

Quoi qu'il en soit, le livre d'Œxmelin — dont nul d'ailleurs, même parmi les plus sérieux écrivains qui ont traité le même sujet, n'a mis en doute la véracité — est admis, classé comme document très authentique, auquel on doit forcément avoir recours, quand on veut être fidèlement renseigné sur les hommes et sur les événements de cet épisode extraordinaire de l'histoire du nouveau monde.

Étendrons-nous cet éloge, pour signaler les mérites littéraires du livre? Non, sans doute; car la méthode et l'art de l'écrivain n'ont guère préoccupé le ci-devant aventurier, dont la plume s'abandonne absolument au hasard de la période et de l'expression. Le récit va de lui-même, simplement, franchement, au courant des impressions et des souvenirs, n'ayant que faire de la recherche du style et des artifices de la composition. Que le soin de la forme ait été mis plus ou moins en oubli, nous le constatons sans avoir trop à le regretter, alors que le sujet porte en soi assez de vie et d'intérêt pour donner lieu à une lecture toujours vive et attachante. Notons d'ailleurs que dans ces histoires, qui, pour être absolument réelles, ne semblent pas moins appartenir au domaine de la fantaisie et de l'impossible, les romanciers, les dramaturges ont à mainte reprise puisé des éléments de succès retentissants.

Nous croyons donc qu'on devra de nouveau goûter ce livre, qui eut une grande vogue jadis et qui, du reste, n'est qu'en apparence oublié; car il se retrouve en substance dans les nombreux emprunts qu'y ont fait les historiens, et dans les inspirations qu'y ont puisées les écrivains d'imagination.

EUG. MULLER.

# HISTOIRE

DES

# FLIBUSTIERS-AVENTURIERS

---

## INTRODUCTION[1]

L'ÎLE de la Tortue peut avoir seize lieues de long. Elle n'est accessible que du côté du midi par un canal large de deux lieues, qui la sépare de l'île de Saint-Domingue, et où elle a un bon port.

Le terroir en est bon et fertile, aux endroits où elle est habitée. Toutes les montagnes y sont d'une roche aussi dure que le marbre; et cependant elles produisent des arbres aussi grands, aussi gros que ceux de nos plus belles forêts d'Europe.

On y trouve tous les fruits qui viennent des Antilles. Il y a peu de chasse : les seules bêtes à quatre pieds que l'on y voit sont des sangliers, apportés de la grande île, et qui y ont assez bien peuplé...

... Il est surprenant de voir combien de fois l'île de

1. Avant d'aborder l'histoire proprement dite, l'auteur donne, avec raison, sur les îles de la Tortue et de Saint-Domingue, asiles ou refuges principaux de ses héros, un ensemble de notions topographiques et historiques qui nous ont toutefois paru un peu trop prolixes, et dont nous ne conservons que les passages essentiels à l'intelligence du récit qui va suivre.

la Tortue a été reprise et reperdue, occupée tantôt par les Espagnols, tantôt par les Français qui en sont enfin demeurés les maîtres...

Ces Français avaient établi dans l'île de Saint-Christophe une colonie qui commençait à fleurir, lorsque les Espagnols interrompirent leurs progrès par plusieurs descentes qu'ils y firent, en allant à la Nouvelle-Espagne (Mexique). Ces traverses les obligèrent presque tous à suivre les Zélandais, qui faisaient des courses sur les Espagnols, et qui remportaient de riches prises sur eux. Ils y réussirent si bien, que le bruit en vint en France, et que plusieurs aventuriers de Dieppe équipèrent, à dessein d'y faire fortune. Ils furent heureux dans toutes leurs entreprises; mais comme les îles de Saint-Christophe, où ils amenaient leur butin, étaient trop éloignées, et qu'il leur fallait deux ou trois mois pour y remonter, à cause des vents et des courants contraires, ils résolurent de chercher un lieu plus commode, sans autre dessein que de s'y retirer. Quelques-uns d'entre eux allèrent à Saint-Domingue, pour sonder s'ils ne trouveraient pas aux environs quelque petite île où ils pussent se réfugier en sûreté. Ils y trouvèrent tant de bêtes à cornes et d'autres animaux, outre la facilité qu'ils auraient de ravitailler leurs bâtiments, qu'ils se crurent assurés de leur entreprise, en sorte qu'il ne leur manquait plus qu'un asile pour se retirer en cas de besoin.

Les Espagnols, ayant considéré que l'île de la Tortue pourrait un jour servir de retraite à de telles gens, s'en étaient déjà emparés, et y avaient mis un officier avec vingt-cinq hommes. Comme ceux-ci s'ennuyaient de se voir éloignés du passage des Espagnols, qui ne s'empressaient pas de pourvoir à leurs besoins, les aventuriers français n'eurent pas de peine à les faire *sortir de là*; et, s'étant rendus les maîtres de l'île, ils

délibérèrent entre eux de quelle manière ils s'y établiraient. Quelques-uns voyant des habitations commencées, et la commodité qu'ils recevraient de la grande île, d'où ils pourraient tirer de la viande, quand ils voudraient, avantage qui leur manquait à Saint-Christophe, résolurent de se fixer dans celle de la Tortue, et jurèrent à leurs compagnons qu'ils ne les abandonneraient pas. La moitié de ceux-ci alla à Saint-Domingue tuer des bœufs et des porcs, pour en saler la viande, afin de nourrir les autres qui travaillaient à rendre l'île habitable. On assura ceux qui allaient en mer que toutes les fois qu'ils reviendraient de course on leur fournirait de la viande.

Voilà comment le petit nombre de ces aventuriers fut divisé en trois bandes, dont les uns s'adonnèrent à la chasse, et prirent le nom de *boucaniers;* les autres à faire des courses, et prirent le nom de *flibustiers,* du mot anglais *flibuster*, qui signifie « corsaire »; les derniers s'appliquèrent au travail de la terre, et prirent le nom d'*habitants.*

Les habitants, qui étaient en fort petit nombre, ne laissèrent pas de demeurer possesseurs de l'île, sans qu'on pût les en empêcher. Quelques Anglais qui se présentèrent pour en augmenter le nombre, furent très bien reçus. Il vint des navires de France traiter avec eux; les aventuriers ou flibustiers y apportaient un butin considérable, et les boucaniers, des cuirs de bœuf; en sorte que les navires qui y négociaient trouvaient leur compte, et remportaient la valeur de leur cargaison, non seulement en cuirs, mais encore en tabac, en pièces de huit[1] et en argent.

L'accroissement de cette colonie ne pouvant être que

1. Pièce de cuivre : *ochato,* équivalant à environ 6 centimes et demi de notre monnaie actuelle.

très préjudiciable aux Espagnols, ceux-ci résolurent de les détruire, et de se remettre en possession de la Tortue. La chose ne leur fut pas difficile; car les aventuriers, n'ayant encore été inquiétés par aucune nation, ne s'étaient point précautionnés pour se défendre.

Les Espagnols prirent donc le temps que les boucaniers étaient à la chasse sur la grande île, et les aventuriers en mer. Un petit nombre d'habitants peu capables de résistance ne put tenir contre la flotte des Indes d'Espagne; le général lui-même, à la tête d'un grand nombre de soldats, fit descente à la Tortue; il passa au fil de l'épée tous ceux qu'il put joindre, et fit pendre les autres qui vinrent à lui; il se mit ainsi en possession de l'île. Cependant une bonne partie des habitants se sauva pendant la nuit dans des canots. Après cette expédition, le général espagnol retourna à Saint-Domingue, sans mettre de garnison dans la Tortue; et comme il y avait dans cette grande île quantité de boucaniers qui détruisaient tout le bétail, il ordonna qu'on levât quelques compagnies de gens de guerre pour s'en défaire. Ces compagnies furent appelées *cinquantaines;* et depuis ce temps-là les Espagnols les ont entretenues jusqu'à présent.

La flotte d'Espagne étant partie, les fugitifs de la Tortue se rassemblèrent, et se remirent en possession de l'île sous la conduite d'un capitaine anglais nommé Villis. Peu de temps après, un aventurier français y arriva; le changement qu'il trouva ne lui plut pas; il voyait à regret les Anglais maîtres de l'île, et craignait qu'ils ne fissent là comme à Saint-Christophe, d'où ils voulurent chasser les Français quand ils se sentirent les plus forts. Il partit donc sans rien dire, et alla à Saint-Christophe trouver M. le chevalier de Poincy, qui y commandait en qualité de général au nom de *l'ordre de* Malte. Il lui donna avis de ce qui se passait

à la Tortue, et lui fit connaître les avantages qu'il tirerait de cette île, s'il en chassait les Anglais.

M. de Poincy reçut cet avis comme il devait, et en fit l'ouverture à M. le Vasseur, nouvel arrivé de France, qui lui parut très capable de mener à bien une pareille entreprise. Il fit avec lui une convention, portant que s'il s'emparait de l'île de la Tortue, il en serait gouverneur au nom de l'ordre.

M. le Vasseur accepta et partit avec quarante hommes bien décidés. Il descendit à la Tortue à la fin du mois d'août 1640.

Lorsqu'il fut à terre, il fit dire au gouverneur anglais qu'il était venu pour venger l'affront que sa nation avait fait aux Français, et que si dans vingt-quatre heures il ne sortait avec son monde, il mettrait tout à feu et à sang. Les Anglais, voyant que la partie n'était pas égale, jugèrent à propos de se retirer. A l'heure même ils s'embarquèrent assez confusément dans un vaisseau qui était à la rade, et partirent sans oser rien entreprendre pour la défense de l'île.

Devenu maître de la Tortue, M. le Vasseur fit voir sa commission aux habitants qui le reçurent très bien, et, sans tarder, il s'occupa de mettre l'île en état de défense. Un fort fut construit, qui dominait l'accès du pays et qu'on arma de plusieurs pièces de canon.

Les peuples des îles voisines, voyant que M. le Vasseur avait mis la Tortue en état de se défendre, y vinrent avec plus de courage et de résolution que jamais. On y vit renaître les aventuriers ou flibustiers, les boucaniers et un nouveau peuple d'habitants, qui se mirent sous la protection du nouveau gouverneur; ils n'ambitionnaient que la faveur d'être du nombre des siens ; il la leur accordait volontiers, et leur promettait toute sorte de secours.

Les Espagnols, avertis de cette seconde entreprise

des Français, résolurent de les chasser une seconde fois de la Tortue. Dans ce dessein ils équipèrent à Saint-Domingue six navires ou barques, portant cinq à six cents soldats.

Avec cet équipage ils vinrent mouiller devant le fort, ne sachant pas qu'il y en eût un, et ils en furent bientôt avertis par quelques coups de canon qui les obligèrent de se retirer. Ils voulurent aller débarquer plus loin ; mais les habitants, ayant couru sur eux, en tuèrent beaucoup et obligèrent les autres à reprendre la mer.

Cette victoire reçut de grands applaudissements des habitants, heureux de se voir sous la conduite d'un homme qui les avait mis à couvert des insultes de leurs ennemis.

Le gouverneur, se voyant considéré de tout le monde, crut que sa fortune était parfaitement établie, et que dorénavant il pourrait en profiter sans rien craindre. Il commença donc par maltraiter ses habitants, tirant plus de tribut d'eux qu'ils n'en pouvaient payer ; pour les y contraindre, il les faisait mettre en prison dans une machine de fer, où on les tourmentait si cruellement qu'elle en tira le nom d'*enfer*. Professant la religion protestante, il alla même jusqu'à vouloir empêcher l'exercice de la religion catholique, à brûler les églises, et à chasser un prêtre que les habitants avaient pour les instruire et pour leur administrer les sacrements.

Si obstinément même exerça-t-il des tyrannies qu'un jour il fut assassiné par deux capitaines, qui avaient été ses premiers compagnons de fortune, et qui se disaient ses neveux...

A M. le Vasseur succéda comme gouverneur un chevalier de Fontenay, qui, après avoir tout remis en bon ordre dans l'île, fut un jour assailli par les Espagnols et obligé de leur céder la place.

Les nouveaux occupants, fortifiant mieux encore les

abords de l'île et y mettant une assez nombreuse garnison, ne furent pas moins dépossédés par un gentilhomme périgourdin, M. du Rossey, qui, en sa qualité d'ancien boucanier, rassembla quatre ou cinq cents de ses anciens compagnons, tant boucaniers qu'aventuriers-flibustiers, ou anciens habitants de la Tortue, qui se trouvaient alors aux îles Saint-Christophe.

Ayant tous pris une ferme résolution de retourner en leur ancien séjour, ils se jurèrent une fidélité inviolable, protestant de ne se point abandonner les uns les autres dans une entreprise de cette importance. Ils n'avaient point d'autres bâtiments que des canots, qui leur servirent pour aller jusqu'à l'île de Saint-Domingue, où ils tinrent conseil, touchant la manière d'attaquer leurs ennemis. Il fut résolu que cent hommes iraient descendre à la bande du nord de l'île ; qu'ils viendraient par derrière surprendre les Espagnols postés sur la montagne qui commandait le fort, pendant que les autres s'avanceraient pour le prendre, et qu'on attendrait la nuit pour l'exécution. Ceux qui furent choisis pour descendre à la bande du nord, partirent les premiers et débusquèrent, dès le point du jour, les Espagnols de la grande montagne, où ils n'étaient presque pas retranchés, ne se doutant nullement qu'on pût les attaquer de ce côté-là. Les autres qui étaient dans le fort furent bien étonnés d'entendre battre la diane de si grand matin à coups de canon. Ils sortirent pour voir ce que ce pouvait être, et n'aperçurent aucun vestige de troupes ennemies ; mais leur surprise augmenta bien davantage, lorsqu'ils se trouvèrent environnés du gros de cette troupe de boucaniers, qui les empêchèrent de rentrer dans leur fort, en taillèrent en pièces la plus grande partie, et firent les autres prisonniers. Ainsi le combat fut bientôt terminé.

Les Français, après un succès si heureux, ne songè-

rent plus qu'à bien garder la Tortue. Ils prêtèrent tous serment de fidélité et d'obéissance à du Rossey, qui jusqu'à sa mort administra paisiblement le pays.

En 1664 la compagnie française des Indes occidentales s'étant remise en possession des îles Antilles, qui appartenaient à la France, envoya une garnison à la Tortue, en commissionnant comme gouverneur M. d'Ogeron, qui, après quelque temps de tranquillité, eut à se défendre contre une rébellion des habitants français, se plaignant que le gouverneur favorisât le trafic avec des marchands hollandais.

Les rebelles furent mis à la raison.

Cette disgrâce n'a pas empêché que M. d'Ogeron ait beaucoup augmenté la colonie ; il y a fait venir quantité de familles de Bretagne et d'Anjou, qui s'y sont bien établies. Les boucaniers y sont plus rares, parce qu'il n'y a plus de chasse, toutes les bêtes à cornes étant détruites. En effet, les Espagnols, voyant qu'ils ne pouvaient empêcher les Français de chasser, en firent autant de leur côté, et les aidèrent pour ainsi dire à détruire toute l'espèce, persuadés que par ce moyen-là ils les obligeraient enfin à se retirer. Mais ils furent trompés dans leur attente. Les uns, au défaut de la chasse, ont formé des habitations, et se sont rendus aussi puissants que les Espagnols, excepté qu'ils n'ont ni villes ni forteresses.

Les autres, que l'on appelle maintenant aventuriers ou flibustiers, ont armé pour aller en course, et se sont adonnés à faire des prises sur mer. Dans la suite leur nombre s'est tellement accru, qu'ils se sont vus assez forts pour faire des descentes et prendre des villes.

En 1675, plusieurs d'entre eux partirent pour la prise de Curaçao, afin de joindre l'armée du roi de France, commandée par le garde-côte de la Martinique, Saint-*Christophe*, Marie-Galande, et autres lieux dans les

Indes appartenant aux Français. Comme il était difficile de réduire cette place sans le secours des flibustiers, le commandant dépêcha vers M. d'Ogeron, avec ordre de lui en envoyer le plus grand nombre qu'il lui serait possible.

M. d'Ogeron assembla donc dix-huit bâtiments sur lesquels il fit partir quatorze ou quinze cents hommes commandés par Tributor, le Gascon, Grammont, Pierre Ovinet et le grand Ovinet, Beauregard et autres, tous gens résolus et capables d'une grande entreprise.

Le rendez-vous fut donné à l'île d'Anet, où les flibustiers et l'armée du roi devaient se trouver. Chemin faisant le long de la côte de Saint-Domingue, vers Porto-Rico [1], la flotte, à nuit fermante, fut prise d'un coup de vent du nord, et le navire nommé la *Grande-Infante*, qui était venu prendre les flibustiers, échoua sans aucune perte néanmoins, ceux-ci ayant eu le temps de se mettre à terre avec leurs armes et leur bagage, qui, comme on a déjà dit, consiste en très peu de chose.

Le lendemain, ceux des aventuriers qui étaient encore éloignés de terre, croyant que la *Grande-Infante* avait tenu le large comme eux, continuèrent leur route sans s'informer de rien davantage, dans la pensée que ce navire se trouverait au rendez-vous. Cependant sur le vaisseau qui échoua à Porto-Rico il y avait non seulement des gens de l'armée du roi, mais encore près de quatre cents aventuriers, et ceux-ci, connaissant la perfidie des Espagnols, voulurent aussitôt prendre les armes et se fortifier dans l'île. Enfin M. d'Ogeron, qui en était aussi persuadé, fut un des premiers de cet avis et se mit à leur tête. Mais M. de Montorquier, commandant du roi sur la *Grande-Infante*, et les officiers

1. Grande île *située à l'orient* de Saint-Domingue.

qui l'accompagnaient, résolurent d'aller de bonne foi avec les Espagnols, dans la vue que, n'étant point en guerre avec eux, ils les traiteraient d'autant plus humainement que de leur part ils ne se servaient pas de l'avantage qu'ils avaient de se trouver les armes à la main dans leur pays.

Néanmoins la chose tourna comme les aventuriers l'avaient prévu : les Espagnols violèrent le droit des gens, et au lieu de fournir des bâtiments à ceux qui avaient échoué sur leurs côtes, ils les firent tous prisonniers dans Porto-Rico : les plus considérables eurent la ville pour prison, et les autres furent distribués deux à deux dans l'île chez les habitants. Ceux-ci, voyant que les aventuriers, adroits et ingénieux, ne laissaient échapper aucune occasion de les tromper et de se dérober à leur vigilance, tantôt au nombre de six, tantôt au nombre de huit ou dix, et qu'enfin se sauvant les uns après les autres il n'en serait pas demeuré un seul, eurent la barbarie de tuer tous ceux qui restaient.

Par bonheur M. d'Ogeron ne fut pas de ce nombre, il prévint leur cruauté se sauvant lui quatrième dans un canot. A l'égard de ceux qui avaient la ville pour prison, on les enferma, et on les garda soigneusement pendant plus de quinze mois, dans le dessein de les envoyer à Lima pour travailler aux mines du Pérou, d'où l'on ne revient jamais. On profita donc de l'occasion d'un navire qui faisait voile pour Carthagène, sur lequel on les embarqua ; mais ils furent assez heureux pour être repris par le capitaine Pitrians, flibustier anglais, le long de la côte Saint-Domingue vers l'*Ile-à-Vache*[1]; ils étaient au nombre de dix-sept, tous gens de mérite et de distinction.

1. Aujourd'hui la *Vache*, petite île située au sud de la pointe occidentale de Saint-Domingue.

Ce ne fut pas là le seul avantage qu'eut cet aventurier ; outre l'honneur d'avoir sauvé de si braves gens, il prit encore cent mille écus que les Espagnols avaient destinés à payer les soldats de la Havane, et d'autres marchandises que les flibustiers estiment cependant assez peu, ne cherchant que de l'argent.

Le combat fut sanglant; le capitaine du vaisseau espagnol fut blessé de cinq coups de fusil, et eut près de cent hommes tués. Les aventuriers auraient passé tout le reste au fil de l'épée, si M. de Poincy, qui était du nombre de ceux que l'on venait de délivrer, n'eût empêché le carnage. Sa générosité, naturelle aux Français, alla si loin dans cette rencontre que, quoiqu'il eût été fort maltraité par les Espagnols pendant sa captivité, il prit un soin particulier du capitaine espagnol, et ne l'abandonna point qu'il ne fût entièrement guéri de ses blessures; après quoi il le renvoya.

M. d'Ogeron, qui avait eu aussi beaucoup à souffrir, se trouvant rétabli, assembla quatorze à quinze cents aventuriers, et alla à Porto-Rico redemander les Français que l'on y retenait prisonniers. Les Espagnols n'étaient plus en état de les rendre, ils les avaient tous tués, et n'osaient l'avouer aux aventuriers. Pour les mieux tromper, ils envoyèrent des religieux faire de leur part toutes les soumissions imaginables ; ils promirent de rendre tous ceux qu'on leur réclamait ; mais ils assurèrent qu'ils étaient dispersés çà et là, et ils ne demandèrent que le temps de les rassembler pour pouvoir les renvoyer. Cependant ils assemblaient des troupes pour faire tête aux aventuriers.

M. d'Ogeron, indigné de cet artifice, se mit à courir l'île avec son monde, brûlant, ravageant et passant au fil de l'épée tout ce qui se trouva sous ses mains, poursuivant même les fuyards jusqu'aux portes de la ville de Porto-Rico, sans que les Espagnols osassent pa-

raître pour s'opposer à ses efforts, tant ils redoutaient la valeur des aventuriers. C'était un étrange spectacle de voir la destruction des *hatos* (maisons de campagne); on ne rencontrait de tous côtés que bœufs qui avaient les jarrets coupés, que porcs tués, et que membres sanglants d'une infinité d'autres animaux, confusément épars dans l'étendue de cette contrée ravagée. A la fin les aventuriers, ne trouvant plus rien à saccager ni à brûler, ne pensèrent plus qu'à leur retour.

Sur ces entrefaites ils donnèrent dans une embuscade de six mille Espagnols, qui s'étaient cachés dans un bois après s'être tous enivrés d'une boisson appelée *guilledine,* faite avec du jus de canne à sucre, et beaucoup plus forte que notre eau-de-vie (rhum); car ils n'osent jamais attaquer de sang-froid les aventuriers. Le combat commença sur les deux heures du matin, et dura le reste du jour sans que les Espagnols pussent interrompre la marche de ceux-ci, qui continuèrent toujours leur route, jusqu'à une grande prairie, où ils campèrent et firent bonne garde toute la nuit. Le lendemain matin, ils poursuivirent leur chemin sans rencontrer qui que ce fût qui s'opposât à leur passage, et regagnèrent ainsi leurs bâtiments. Toute cette expédition s'est faite sans que les aventuriers aient perdu plus de quinze hommes; encore était-ce un groupe qui s'était écarté pour tuer des sangliers, et qui se trouva enveloppé tout à coup par un grand nombre d'Espagnols.

M. d'Ogeron retourna ensuite à la Tortue, où il gouverna tranquillement jusqu'à sa mort; il eut pour successeur son neveu, avec qui les habitants vivaient en très bonne intelligence lors de mon arrivée dans l'île.

La grande île de Saint-Domingue reçut de Christophe Colomb qui la découvrit le nom d'*île Espagnole*, que les habitants lui donnèrent pendant longtemps. Cette île peut avoir 300 lieues de circuit, 150 de long, 50 à 60 de large. Le terroir en est admirable ; on y voit de grandes forêts, et quantité de beaux arbres fruitiers, qui produisent en abondance toutes sortes de fruits pour la subsistance des habitants.

Ses prairies, que les Espagnols nomment *savanes*, et qui en font une des principales richesses, sont arrosées d'un grand nombre de rivières, dont quelques-unes sont capables de porter bateau.

L'histoire de l'expédition des Espagnols, écrite par un Espagnol même, nous apprend qu'ils ont été les premiers chrétiens qui aient découvert et habité cette île, après y avoir exterminé plusieurs nations d'Indiens. On y trouve encore aujourd'hui, sous quelques rochers, des cavernes voûtées toutes remplies d'ossements de ces peuples massacrés : ce qui fait connaître que les Espagnols ont exercé de grandes cruautés dans ce pays-là, et qu'ils n'en sont pas demeurés maîtres sans beaucoup de peine.

Une fois établis dans l'île, les Espagnols l'ont peuplée de beaucoup d'animaux à quatre pieds, qui n'y étaient point auparavant, comme bœufs, chevaux et sangliers ; ils ont ensuite bâti des villes, des bourgs, dont on ne voit plus que les vestiges, parce que les Hollandais en ont ruiné la plus grande partie ; et comme les Espagnols faisaient tous les jours de nouvelles découvertes dans cette partie du nouveau monde, plusieurs ont quitté l'île de Saint-Domingue pour aller s'établir en terre ferme, où ils ont bâti des villes aussi belles et aussi grandes que celles qu'ils possèdent en Espagne.

Les Français, étant venus dans la même île, s'y sont tellement accrus, qu'aujourd'hui ils sont plus en état

d'en chasser les Espagnols que les Espagnols d'en chasser les Français. Ils en occupent plus de la moitié, et c'est un excellent fonds de terre.

Les Français tiennent sous leur domination le terrain qui s'étend depuis le cap de *Lobos,* ou le cap de la *Beata,* au midi de l'île vers le couchant, jusqu'aucap de *Samana,* au nord vers le levant. Ces lieux ne sont pas peuplés partout, parce que le terrain pourrait contenir dans son étendue autant de monde que deux des principales provinces de France.

Il contient de belles prairies arrosées de grandes rivières. Depuis le cap de Lobos, qui est au midi de l'île, jusqu'au cap de Tribon, qui forme la pointe de l'île au couchant, on ne voit que des chasseurs. Il y a eu autrefois quelques habitants; mais comme les navires marchands ne voulaient pas aller charger chez eux, parce que ce lieu était trop éloigné, ils ont quitté leurs habitations, quoiqu'elles fussent très belles.....



I

## LES BOUCANIERS

Les Caraïbes, Indiens naturels des Antilles, ont coutume de couper en pièces leurs prisonniers de guerre, et de les mettre sur des manières de claies, sous lesquelles ils font du feu. Ils nomment ces claies *barbacoa*; le lieu où elles sont, *boucan;* et l'action, *boucaner,* pour dire rôtir et fumer tout ensemble. C'est de là que nos boucaniers ont pris leur nom, avec cette différence qu'ils font aux animaux ce que les Indiens font aux hommes. Les premiers qui ont commencé à se faire boucaniers étaient habitants de ces îles, et avaient conversé avec les sauvages. Ainsi par habitude, lorsqu'ils se sont établis pour chasser, et qu'ils ont fait fumer de la viande, ils ont dit *boucaner* de la viande ; ils ont conservé au lieu dont ils se servaient pour cet usage, le nom de *boucan,* et en ont retenu celui de *boucaniers.* Les Espagnols appellent les leurs, *matadores de tores,* et le lieu, *materia;* c'est-à-dire *tueurs de taureaux* et *tuerie.* Ils les appellent aussi *monteros,* mot qui signifie *coureurs de bois.* Les Anglais nomment les leurs *coulierdiers*, c'est-à-dire *tueurs de vaches.*

Les boucaniers ne font point d'autre métier que celui de chasser. Il y en a de deux sortes : les uns ne chassent qu'aux bœufs, pour en avoir les cuirs ; les autres aux sangliers, pour en avoir la viande, qu'ils salent et

qu'ils vendent aux habitants. Les uns et les autres ont le même équipage et la même manière de vivre. Cependant, afin que les curieux soient informés de toutes les particularités qui les regardent, j'entrerai dans un plus grand détail.

Les boucaniers qui chassent aux bœufs sont ceux qu'on nomme véritablement boucaniers ; car ils veulent se distinguer des autres, qu'ils appellent chasseurs. Leur équipage est une meute de vingt-cinq à trente chiens, dans laquelle ils ont un ou deux *venteurs* qui découvrent l'animal. Le prix des chiens est réglé entre eux, ils se les vendent les uns aux autres cinq ou six écus. Ils ont, avec cette meute, de bons fusils, qu'ils font faire exprès en France. Ces fusils sont tous d'un calibre tirant une balle de seize à la livre. Ces gens portent ordinairement quinze ou vingt livres de poudre, et la meilleure vient de Cherbourg en Basse Normandie : on l'appelle poudre de boucanier. Ils la mettent dans des calebasses, bien bouchées avec de la cire, de crainte qu'elle ne vienne à se mouiller ; car ils n'ont aucun lieu pour la tenir sèchement.

Leurs habillements sont deux chemises, un haut-de-chausses, une casaque, le tout de grosse toile, et un bonnet d'un fond de chapeau ou de drap, où il y a seulement un bord devant le visage. Ils font leurs souliers de peau de porc et de bœuf ou de vache. Ils ont avec cela une petite tente de toile fine, afin qu'ils puissent la tordre facilement, et la porter avec eux en bandoulière ; car quand ils sont dans les bois, ils couchent où ils se trouvent. Cette tente leur sert pour se reposer et pour se garantir des moucherons qui abondent en ce pays ; sans cela il leur serait impossible de dormir. Lorsqu'ils sont ainsi équipés, ils se joignent toujours deux ensemble, et se nomment l'un l'autre *matelot*. Ils mettent en communauté ce qu'ils possèdent, et ont des

valets qu'ils font venir de France, dont ils payent le passage, et qu'ils obligent de les servir pendant trois ans.

Quand les boucaniers partent de la Tortue, où ordinairement ils viennent apporter leurs cuirs, et prendre en échange ce dont ils ont besoin, ils s'associent dix ou douze, avec chacun leurs valets, pour aller chasser ensemble en quelque contrée. Arrivés sur le lieu, ils choisissent les uns et les autres un quartier différent, et lorsqu'il y a du péril ils chassent tous ensemble. D'autres vont seuls avec leurs valets, qu'ils nomment *engagés*.

Lorsqu'ils arrivent dans un lieu pour y demeurer quelque temps, ils bâtissent de petites loges que les Indiens nomment *ajoupas;* ils les couvrent de *taches* ou feuilles de palmiste [1], et ils tendent leurs pavillons sous ces loges. Le matin ils se lèvent dès que le jour commence à paraître, et font détendre les pavillons par leurs valets, s'ils n'espèrent pas revenir coucher là. S'ils y doivent revenir, ils laissent un homme pour garder.

Le maître va devant, et les valets et les chiens le suivent sans se détourner d'un pas, excepté le venteur ou brac qui va à la recherche du taureau. Quand il en trouve un, il donne trois ou quatre coups d'aboi ; sitôt que les autres chiens l'entendent, ils courent de leur mieux, le maître et les valets après, jusqu'à ce qu'ils soient venus à l'animal. Alors ils s'approchent chacun d'un arbre, pour se garantir de sa furie, en cas que le maître manquât de le tuer du premier coup ; car ces animaux sont extrêmement furieux, lorsqu'ils se sentent blessés. Dès que le taureau est à bas, celui qui en est le plus proche va promptement lui couper le jarret, de peur qu'il ne se relève. Après quoi le maître en tire les quatre gros os, qu'il casse, et en suce la moelle toute

1. Palmiste franc, sorte de palmier dont la tige et les feuilles servent à maint usage, et dont le bourgeon terminal constitue le délicat aliment connu sous le nom de *chou palmiste*.

chaude; cela lui sert de déjeuner. Il donne un morceau de viande à son venteur, et laisse là un de ses gens pour achever d'écorcher la bête, et emporter le cuir au lieu qu'il lui marque, qui est quelquefois l'endroit d'où ils sont partis le matin; après quoi il poursuit la chasse avec ses compagnons. Mais pour entretenir le courage de ses autres chiens, il ne leur donne rien à manger qu'après la chasse de la dernière bête. Quand la première qu'il tue est une vache, il donne ordre à celui qui demeure pour l'écorcher, de partir le premier et de prendre de la viande pour la faire cuire, afin que les autres la trouvent prête à leur retour. Ils portent toujours avec eux une chaudière pour cet usage. Ils ne prennent ordinairement que les tétines des vaches, et laissent la chair de bœuf et de taureau, parce qu'elle est trop dure.

Le maître poursuit la chasse jusqu'à ce qu'il ait chargé chacun de ses valets d'un cuir, et que lui-même en ait un aussi. S'il arrive qu'étant tous chargés, leurs chiens rencontrent encore quelque bête, ils posent à terre leur charge; s'ils la tuent, ils l'écorchent, et en étendent le cuir ou le pendent à un arbre, de peur que les chiens sauvages ne le prennent; et le lendemain ils retournent le chercher. A peine sont-ils arrivés au *boucan,* qu'avant que de se mettre à table, chacun va *brocheter* un cuir, c'est-à-dire l'étendre sur la terre, et l'attacher tout autour avec soixante-quatre chevilles qui le tiennent étendu, le dedans de la peau en haut : ensuite ils le frottent de cendres et de sel battus ensemble, afin qu'il sèche plus tôt, ce qui arrive en peu de jours. Ce travail fini ils vont souper. Celui qui avait quitté la chasse pour faire cuire la viande, la tire de la chaudière au bout d'un morceau de bois pointu, et la pose sur une feuille, qui sert de plat; ensuite il ramasse *la graisse* qu'il met dans une calebasse, et on y presse

le jus de quelques limons que l'un d'eux aura apportés, y joignant un peu de piment qui lui donne le goût. C'est là leur sauce ; et pour cette raison ils l'appellent *pimentade*. Tout étant ainsi apprêté, on met la feuille sur laquelle est la viande, à une belle place, la calebasse où est la pimentade, au milieu : chacun s'assied autour, armé de son couteau et d'une brochette de bois au lieu de fourchette, et tous mangent de bon appétit. Ce qui reste on le donne aux chiens.

Après le souper, s'il fait encore jour, les maîtres vont se promener en fumant leur pipe de tabac ; car dès qu'ils ont mangé ils fument. Ils vont voir aussi s'ils ne trouveraient point quelques *avenues*, c'est-à-dire des chemins tracés que les taureaux font dans les bois. Ils se divertissent encore à tirer au blanc, pendant que leurs engagés hachent du tabac, ou étendent la peau des jambes des taureaux, dont ils se servent pour faire des souliers. Souvent ils choisissent des places où il y a des orangers, et s'il s'en trouve quelqu'un proche de leur boucan, ils tirent à balle seule à qui abattra des oranges sans les toucher, en coupant seulement la queue avec la balle. Ces gens tirent parfaitement bien ; ils font aussi exercer leurs valets, lorsqu'ils leur plaisent et qu'ils les aiment ; car il s'en trouve parmi eux qui les maltraitent.

Ce métier est à la vérité un des plus rudes qu'on puisse faire d ns la vie. Lorsque le matin on donne à un homme un cuir qui pèse pour le moins 100 ou 120 livres, pour le porter quelquefois pendant trois ou quatre lieues de chemin dans des bois et des halliers pleins d'épines et de ronces, et que l'on est souvent plus de deux heures à faire un quart de lieue, cela ne peut être qu'une tâche extrêmement pénible à quiconque n'a jamais fait ce métier-là. Quelques-uns de ces boucaniers sont si barbares, qu'ils assomment de coups un

garçon qui ne fait pas à leur gré. Il s'en trouve à la vérité de raisonnables ; ils ne chassent point le dimanche, et laissent reposer leurs valets ; mais ils les envoient le matin tuer un sanglier, pour se régaler pendant la journée. Ils le fendent pour en ôter les entrailles, et le mettent rôtir tout entier à une broche soutenue sur deux petites fourches, puis ils font du feu des deux côtés.

Un de ces boucaniers avait coutume le dimanche de faire porter ses cuirs au bord de la mer, de peur que les Espagnols ne les prissent et ne les brûlassent ; car lorsque ceux-ci trouvent leurs boucans, ils coupent les cuirs en pièces ou les brûlent. Un valet représenta un jour à son maître qu'il ne devait pas le faire travailler le dimanche, parce que Dieu avait établi ce jour pour le repos, en disant : « *Tu travailleras six jours, et le septième tu te reposeras.*

— Et moi, reprit le boucanier, je dix que six jours tu tueras des taureaux pour en avoir les cuirs, et que le septième tu les porteras au bord de la mer » ; et en lui faisant ce commandement il le lui imprima sur le dos à coups dê bâton.

Il faut endurer ; car il n'y a point où se sauver, ce ne sont que des bois et des montagnes. Si quelqu'un s'échappe, et qu'il rencontre les Espagnols, il n'est pas sûr de sa vie ; ceux-ci, n'entendant point sa langue, le tuent avant qu'il puisse s'expliquer, et leur faire entendre qu'il est esclave et fugitif.

Quand ils portent leurs cuirs au bord de la mer, ils font des charges réglées qui sont d'un bœuf et de deux vaches, j'entends le cuir seulement : mais ce sont leurs termes ; ou bien trois cuirs de demi-taureaux, c'est-à-dire qui sont encore jeunes : ils les nomment *bouvarts ;* ils mettent trois bouvarts pour deux bœufs, et deux vaches pour un bœuf. Ils plient ces cuirs, pour n'en être

point incommodés lorsqu'ils marchent dans les bois parmi les arbres, et les vendent aux marchands six écus. On ne compte là que par la monnaie qui a cours, et ce sont des pièces de huit espagnoles; car on n'y voit point de monnaie française. Il y a des boucaniers si allègres, et qui courent avec tant de vitesse, qu'ils attrapent les bœufs à la course, et leur coupent le jarret. Un mulâtre, nommé Vincent des Roziers, a été le premier homme de son temps pour cela : on a remarqué que de cent cuirs qu'il envoyait en France, il n'y en avait pas dix qui fussent percés de balles.

Les boucaniers qui ne chassent qu'aux sangliers, ont leur équipage comme ceux dont je viens de parler. Ils chassent les sangliers de la même manière que les autres chassent les bœufs, excepté qu'ils en accommodent la chair autrement. Lorsqu'ils sont arrivés le soir de la chasse, chacun écorche le sanglier qu'il a apporté, et en ôte les os; il coupe la chair par aiguillettes longues d'une brasse, ou plus, selon qu'elle se trouve, ou de même que les femmes font la panse des cochons en France, pour faire des andouilles. Quand cette viande est ainsi coupée, ils la mettent sur des feuilles de palmier et la saupoudrent de sel battu fort menu; ils la laissent comme cela jusqu'au lendemain, quelquefois moins, si elle a pris son sel et qu'elle jette sa saumure; après quoi ils la mettent au boucan.

Ce boucan est une loge couverte de feuilles de palmier qui la ferment tout autour. Il y a vingt ou trente bâtons gros comme le poignet, et longs de 7 à 8 pieds rangés sur des traverses, environ à demi-pied l'un de l'autre. On y met la viande, et on fait force fumée dessous; les boucaniers brûlent pour cela toutes les peaux des sangliers qu'ils tuent, avec leurs ossements, afin de faire une fumée plus épaisse. A la vérité cela

vaut mieux que du bois seul; car le sel volatil qui est contenu dans la peau et dans les os de ces animaux s'attache à la viande, avec laquelle il a bien plus de sympathie que le sel volatil du bois, qui monte avec la fumée. Aussi cette viande a un goût si exquis qu'on peut la manger en sortant du boucan, sans la faire cuire : et quand même on ne saurait ce que c'est, l'envie prendrait d'en manger en la voyant, tant elle a bonne mine; car elle est vermeille comme la rose, et a une odeur admirable. Mais le mal est qu'elle ne dure que très peu en cet état; six mois après avoir été boucanée ou fumée, elle n'a plus que le goût du sel.

Quand ces gens ont amassé une certaine quantité de viande, ils la mettent en paquets ou en ballots dans ces feuilles qui servent à l'emballer, ils fondent le saindoux du porc-sanglier, et le mettent dans des pots, pour les débiter aux habitants.

Le plus malhabile de la troupe demeure au boucan, pour apprêter à manger aux autres, et pour fumer la viande. Il y a des habitants qui envoient en ces lieux leurs engagés, lorsqu'ils sont malades; afin qu'en mangeant de la viande fraîche, qui est une meilleure nourriture, ils puissent rétablir leur santé.

Le travail étant fini, les maîtres vont se divertir de même que les autres boucaniers, dont j'ai parlé. Cette vie n'est pas à beaucoup près si rude que celle des premiers; aussi n'est-elle pas si profitable. Ces derniers font une grande destruction de sangliers; car ils n'emploient pas tous ceux qu'ils tirent. Quand ils en ont tué un qui est un peu maigre, ils le laissent là, en vont chercher un autre, et continuent de cette sorte, jusqu'à ce qu'ils aient fait leur charge : en sorte qu'ils tuent quelquefois cent sangliers dans un jour, et qu'ils n'en rapportent que dix ou douze.

Ils ne sont pas plus indulgents envers leurs serviteurs que les autres. L'un d'entre eux voyant que son valet, qui était nouvellement venu de France, ne pouvait le suivre, lui donna dans sa colère, au travers de la tête, un coup de crosse de son fusil qui le fit tomber en syncope. Le boucanier crut l'avoir tué, le laissa là, et alla dire aux autres que ce garçon était *marron*. C'est un mot qu'ils ont entre eux, pour dire que leurs domestiques ou leurs chiens se sont sauvés. Ce mot est espagnol, et signifie bête fauve ou sauvage.

Le maître n'était pas encore loin que son valet se releva et tâcha de le suivre. Mais comme il n'avait pas fréquenté ces bois, il ne put le trouver, et demeura quelques jours sans pouvoir se reconnaître ni trouver le bord de la mer. La faim commença à le presser, ce qui l'obligea de manger de la viande crue qu'il portait; car il n'avait rien pour battre du feu [1], et son maître, croyant qu'il était mort, lui avait ôté son couteau, parce qu'il ne voulait pas perdre une gaine qu'il lui avait donnée, dans laquelle étaient deux couteaux et une baïonnette, que ces gens portent ordinairement à leur ceinture, pour écorcher les bêtes qu'ils tuent. Ce pauvre garçon était au désespoir; l'industrie qu'un autre accoutumé à ce pays aurait pu avoir lui manquait. Il avait cependant pour compagnie un des chiens de son maître, qui ne l'abandonnait point; il ne faisait qu'aller et revenir sur ses pas, il grimpait sur quelque montagne quand il en rencontrait, de là il découvrait la mer. Mais à peine était-il descendu, et qu'il croyait en prendre le chemin, la moindre trace des bêtes qui s'offrait à lui lui faisait perdre sa route. En marchant, son chien que la faim pressait aussi bien que lui, quêtait sans cesse. Quelquefois il trouvait des truies qui

1. *Battre du feu*, battre le briquet pour en tirer du feu.

avaient des petits : il se jetait sur eux, et en étranglait quelqu'un ; le maître, le secondant, courait aussi dessus; et quand ils avaient fait quelque capture, le chien et le maître mangeaient ensemble du même mets. Ayant ainsi passé quelque temps, et s'étant fait à manger de la viande crue, qui ne lui manquait plus, il s'accoutuma à cette chasse, et apprit à connaître les lieux où il devait aller pour ne pas manquer son coup. Il trouva un jour des petits chiens sauvages; il les éleva et leur apprit à chasser, il instruisit même par divertissement des sangliers qu'il avait pris. Enfin au bout d'une année il se trouva inopinément au bord de la mer; mais il n'y rencontra point son maître.

Comme il s'était fait une seconde nature de la vie qu'il menait, il ne se donna plus de chagrin, jugeant que tôt ou tard il rencontrerait des hommes, soit espagnols, soit français. En effet, deux mois après il se trouva parmi une troupe de boucaniers, avec lesquels il se mit, et leur conta son histoire. Ceux-ci crurent d'abord qu'il avait passé du côté des Espagnols, parce que son maître leur avait dit qu'il s'était fait *marron;* mais l'état pitoyable où ils le virent, leur fit connaître le contraire. Il n'avait qu'un méchant haillon, reste d'un caleçon et d'une chemise, dont il cachait sa nudité, avec un morceau de chair crue pendue à son côté; deux sangliers et trois chiens qui le suivaient, s'étaient tellement accoutumés ensemble et avec lui qu'ils ne voulurent jamais le quitter. Les boucaniers le mirent en liberté ; c'est-à-dire qu'ils le dégagèrent du service de son maître; ils lui donnèrent en même temps des armes, de la poudre et du plomb pour chasser comme eux; en sorte qu'il est devenu un des plus fameux boucaniers de cette côte.

On a remarqué que ce garçon eut bien de la peine à *reprendre* l'usage de la viande cuite. Lorsqu'il en man-

geait, outre qu'elle ne lui semblait pas bonne, elle lui faisait mal à l'estomac, si bien que quand il écorchait un sanglier, il ne pouvait s'empêcher d'en manger un morceau tout cru.

La récompense que les boucaniers donnent à leurs valets, lorsqu'ils les ont servis trois ans, consiste en un fusil, deux livres de poudre, six livres de plomb, deux chemises, deux caleçons et un bonnet. Alors ils deviennent leurs camarades, et vont chasser avec eux. Ils envoient leurs cuirs en France. Quelquefois ils y vont eux-mêmes, et ramènent de là des valets, qu'ils n'épargnent non plus qu'on les a épargnés.

Les boucaniers vivent fort librement les uns avec les autres, et se gardent une grande fidélité. Si quelqu'un trouve le coffre d'un autre, où est sa poudre, son plomb et sa toile, il ne fait point de difficulté d'en prendre selon son besoin; et lorsqu'il rencontre celui à qui le coffre appartient, il lui dit ce qu'il en a tiré, et le lui rend, quand il en a la commodité. Ils se font cela les uns aux autres sans façon.

Autrefois quand deux boucaniers avaient quelque différend, les autres les accommodaient. Si cela ne se pouvait, et que les parties demeurassent trop opiniâtres, ils se faisaient raison eux-mêmes, en vidant leur querelle à coups de fusil. Ils se mettaient à une certaine distance l'un de l'autre, et le sort marquait celui qui devait tirer le premier. Si celui-ci manquait son coup, l'autre tirait s'il voulait. Quand il y en avait un de mort, les autres jugeaient s'il avait été bien ou mal tué, s'il ne s'était point commis de lâcheté à son égard, si le coup était donné par devant. Le chirurgien en faisait la visite pour voir l'entrée de la balle; et s'il trouvait qu'elle avait pris par derrière, ou trop de côté, on imputait le coup à perfidie, et on attachait celui qui avait fait *l'assassinat* à un arbre, où il avait la tête

cassée d'un coup de fusil. C'est ainsi qu'ils se faisaient justice les uns aux autres. Mais à présent qu'ils ont des gouverneurs, ils viennent devant eux pour terminer leurs différends.

Les boucaniers espagnols qui se nomment entre eux *matadores*, ou *monteros*, chassent autrement que les Français. Ils ne se servent point d'armes à feu, mais de lances et de croissants. Ils ont des meutes comme les Français, et se font suivre de deux ou trois valets qui animent leurs chiens. Quand ils ont trouvé un taureau, ils le poussent dans une prairie, où le *matadore*, qui s'y trouve à cheval, court lui couper le jarret; après quoi il le tue avec sa lance. Cette chasse est très plaisante à voir; car outre que ces gens sont adroits, ils font autant de cérémonies et de détours que s'ils voulaient courir le taureau devant le roi d'Espagne. Mais ces animaux, étant en fougue, crèvent les chevaux, blessent et tuent bien des hommes. En 1672, j'ai vu les *matadores* chasser sur cette île et sur celle de Cuba, où un taureau creva trois chevaux, avant que l'Espagnol qui lui donnait la chasse pût le tuer. Aussi fit-il un vœu à Notre-Dame de la Guadeloupe, qui l'avait délivré de ce péril. Les chasseurs espagnols ne se donnent pas tant de peine que les Français. Ils font sécher leurs cuirs comme eux; mais ils se servent de chevaux pour les porter sur les lieux destinés à cet effet. Ils préparent leurs mets avec plus de délicatesse, et ne mangent point leur viande sans pain, ou cassave, outre qu'ils ont toujours avec eux le régal de vin, d'eau-de-vie ou de confitures. Ils sont aussi dans leurs habits infiniment plus propres, et fort curieux d'avoir du linge blanc.

Ces deux nations se font continuellement la guerre. Les Espagnols, dans le dessein de chasser les Français, ont formé cinq compagnies de cent hommes chacune, qu'ils nomment *lanceros*, à cause qu'ils n'ont pour armes que

des lances. Il doit toujours y en avoir la moitié en campagne, pendant que l'autre se repose ; et quand il y a quelque grande entreprise, tout le corps est obligé de marcher. Ils sont à cheval, et n'ont que quelques mulâtres à pied, pour découvrir où sont les Français et les surprendre, s'il se peut : car lorsque ceux-ci sont sur leur garde, les Espagnols n'osent pas s'exposer à leur feu.

Quand les boucaniers français savent que cette cinquantaine[1] est en campagne, ils s'avertissent tous, et le premier qui la découvre le fait savoir aux autres, afin de les attaquer s'il y a moyen. Les Espagnols de leur côté ne manquent pas de faire épier où les Français ont leur boucan, et tâchent de les y surprendre de nuit et en temps pluvieux, afin de les massacrer sans qu'ils puissent se servir de leurs armes.

Un boucanier français étant parti le matin avec son valet, pour aller chasser, se rencontra au milieu d'une troupe d'Espagnols à cheval avec leurs lances. Ils avaient si bien entouré ce boucanier et son valet, que ni l'un ni l'autre ne pouvaient échapper. Cependant une généreuse résolution les tira d'affaire. Ils se mirent tous deux dos à dos, répandirent chacun leur poudre et leurs balles dans leur bonnet, et attendirent leurs ennemis de pied ferme. Les Espagnols, qui n'avaient que des lances, les tenaient enfermés dans un rond qu'ils avaient formé sans approcher, leur criant de loin qu'ils se rendissent, qu'ils leur feraient bon quartier, qu'enfin ils ne voulaient point leur faire de mal, mais seulement exécuter l'ordre de leur général. Les deux Français leur répondirent qu'ils ne demandaient point de quartier, et qu'il en coûterait cher aux premiers qui approcheraient. Aucun des Espagnols ne voulut hasarder. En

1. La moitié de la *compagnie* de cent hommes.

effet, celui qui aurait avancé aurait payé pour les autres, et pas un ne voulut être le premier. Ainsi ils aimèrent mieux laisser les deux boucaniers que d'essuyer leur décharge.

Un autre, étant un jour seul à chasser, se trouva en pareille occasion. Pendant qu'il traversait une prairie, qu'on nomme la savane, il fut surpris par une troupe d'Espagnols à cheval. Voyant alors qu'il avait beaucoup de chemin à faire avant que de pouvoir gagner le bois, et que les Espagnols seraient à lui avant qu'il y arrivât, il s'avisa de cette ruse. Il mit son fusil en état, et courut sur eux en criant *A moi ! à moi !* comme s'il avait eu beaucoup de monde avec lui, et qu'il eût cherché les Espagnols. Ceux-ci le crurent et prirent la fuite à toute bride. Dès qu'il les vit partis, il coupa dans le bois pour s'échapper lui-même. Je pourrais faire un volume entier de ces sortes de rencontres entre les deux nations, depuis que les Français sont à l'île Saint-Domingue ; mais ces deux exemples suffiront au lecteur pour juger du reste.

Les Espagnols voyant qu'ils ne pouvaient avec leur cinquantaine détruire les Français, ni leur faire abandonner l'île, ou du moins la chasse, résolurent de détruire le bétail, afin d'obliger par ce moyen les boucaniers à tout quitter. Ils dépeuplèrent toute l'étendue du pays jusqu'à la bande du sud, où les Français n'avaient jamais pénétré. Ils exécutèrent leur entreprise sans coup férir, ils étaient soutenus de leur cinquantaine ; il fallut céder à la force.

Cette destruction est cause que présentement il y a très peu de boucaniers.

II

## DE LA CONDITION DES ENGAGÉS

Ceux qui ont habité les premiers l'île de Saint-Domingue et la Tortue, sont venus des Antilles ; et comme leur nombre s'est toujours accru, et que la Tortue leur semblait trop petite, la plupart ayant éprouvé que le genre de vie d'habitants était plus doux que le métier de chasseur, résolurent de faire des habitations. Ils allèrent donc se placer à la *Grande-Anse,* située à l'occident de l'île de Saint-Domingue. Ils choisirent ce lieu, qui est éloigné de plus de cent cinquante lieues des Espagnols, pour n'en être point inquiétés.

Peu à peu beaucoup d'autres quartiers de l'île se sont peuplés et les établissements continuent.

Quand ils veulent commencer une habitation, ils s'associent deux ensemble, quelque fois trois, comme je l'ai dit des boucaniers, et se nomment *matelots :* ils font un contrat, par lequel ils mettent en commun tout ce qu'ils ont, et ils le rompent quand ils le jugent à propos. Si pendant la société l'un des deux meurt, l'autre demeure possesseur de tout le bien au préjudice des héritiers qui pourraient venir d'Europe le réclamer. Leurs conventions étant faites, ils demandent de la terre au gouverneur, qui envoie un officier du quartier leur mesurer une habitation. S'ils sont deux, on leur donne ordinairement 400 pas géométriques de large

et 60 de long. Pour profiter entièrement de cette place ils abattent les arbres de haute futaie, qui leur nuisent, et ils en coupent les branches, qu'ils portent sécher avec le menu bois qui leur est resté de leur petit bâtiment, dans un endroit exposé au soleil, où quelque temps après ils mettent le feu. Comme les troncs et les souches de ces grands arbres coûteraient trop de temps à débiter, ils s'épargnent, en les brûlant, la peine et les frais de les transporter plus loin.

Les sauvages font leurs habitations de la même manière : ils abattent tout d'un coup les arbres, les laissant tomber pêle-mêle; au bout de cinq ou six mois, lorsqu'ils sont secs, ils y mettent le feu, et tout se consume en un instant.

Les habitants commencent par couper 6 ou 7 toises de bois en carré; ensuite ils amassent les feuilles, et plantent des légumes, et c'est ce qu'ils appellent *découvrir la terre*. D'abord ils sèment des pois, ensuite des patates, du manioc dont ils font de la cassave, des bananiers et des figuiers, qui dans ces premiers commencements leur servent de nourriture. Ils plantent ces derniers dans les lieux les plus bas et les plus humides, le long des rivières et auprès des sources; car il n'y a guère d'habitant qui n'ait sa demeure près d'une rivière ou d'une source.

Après avoir pourvu à la nourriture, ils bâtissent une plus grande loge, qu'ils nomment *case*, à l'imitation des Espagnols; ils en sont eux-mêmes, ou leurs voisins, les charpentiers et les entrepreneurs; chacun y donne son avis. Pour cela ils taillent, en fourche, trois ou quatre arbres de 15 à 16 pieds de haut, qu'ils enfoncent en terre; et sur les fourchons ils mettent une pièce de bois, qui forme le *faîte*. A 6 pieds de là ils en placent de chaque côté huit autres, qui n'ont que 6 à 7 pieds de *hauteur*, sur les fourchons desquels ils posent pa-

reillement des pièces de bois, qu'ils nomment *filières*. Enfin de 2 en 2 pieds, ils mettent des *travers*, c'est-à-dire de nouvelles pièces de bois, qui s'accrochent par le moyen d'une cheville sur le faîte, et qui viennent tomber par l'autre bout sur les filières.

Quand cela est fait, ils amassent quantité de feuilles de palmier, ou de roseaux, ou des cannes de sucre, pour couvrir le bâtiment, et les voisins s'aident les uns les autres. En un jour la case est couverte, ils la ferment ensuite tout autour avec des roseaux ou des planches de palmier, qu'ils nomment *palissades*. Autour du bâtiment ils plantent quantité de petites fourches à la hauteur de 2 ou 3 pieds hors de terre, sur lesquelles ils mettent des bâtons entrelacés en forme de claie. Ils jettent là-dessus des paillasses remplies de feuilles de bananier, et chacun a la sienne; car c'est là où couchent tous les habitants de la case. Chaque lit est couvert d'une tente de toile blanche, qu'ils nomment *pavillon*, et le tout s'appelle une *cabane*.

La case étant construite, le maître de l'habitation donne pour récompense à ceux qui lui ont aidé, quelques flacons d'eau-de-vie, s'il y en a dans le pays; cela ne se refuse jamais. Auprès de la case principale, ils en font encore quelque petite qui leur sert de cuisine.

L'*habitant* ainsi accommodé est au-dessus de ses affaires : il n'a plus qu'à cultiver les vivres qu'il a plantés, et à abattre du bois pour découvrir une place où il puisse pareillement planter du tabac. Il en abat suivant le monde qu'il a pour le cultiver; car on compte un homme pour deux mille pieds de tabac. Le lieu où on le plante veut être net de toute sorte d'ordures ou d'herbes étrangères; et pour cela on est obligé de sarcler tous les huit jours.

Pendant que le *tabac* croît, les habitants bâtissent

une ou deux cases pour le mettre, à mesure qu'ils le recueillent. Ils en bâtissent aussi une autre moins grande pour le tordre et pour le serrer, en attendant la commodité de l'embarquer.

Dès qu'ils en ont une certaine quantité, ils l'envoient en France, où ils l'échangent pour d'autres marchandises propres à cultiver leurs habitations, comme haches, houes, grattoirs, couteaux, toile pour faire des sacs à manioc, et pour les habiller. A l'égard du vin et de l'eau-de-vie, c'est la première chose que ces gens-là songent à acheter

Il y en a qui passent en France lorsqu'ils ont gagné quelque chose; ils achètent eux-mêmes des marchandises, et engagent des hommes qu'ils amènent en ce pays-là pour les servir, comme je l'ai dit des boucaniers. Comme ils sont ordinairement deux associés, l'un demeure sur l'habitation pendant que l'autre voyage. Quand ils retournent de France, ils ramènent avec eux cinq ou six hommes ou plus, selon qu'ils ont le moyen de payer leur passage, qui est de 56 livres pour chacun.

Ils n'ont pas plus tôt mis pied à terre, qu'ils conduisent ces nouveaux venus à l'habitation, pour les faire travailler. Ils font commerce de ces hommes les uns avec les autres, se les vendent pour trois ans moyennant la somme dont ils conviennent, et les nomment *engagés*. Si un habitant a plusieurs engagés, il ne travaille point; il a un commandant pour faire travailler ses gens, auquel on donne 2,000 livres de tabac par an, ou une part de ce qui se fait sur l'habitation.

Voici de quelle manière ces engagés sont traités. Dès que le jour commence à paraître, le commandant siffle, afin que ses gens se rendent à l'ordre; il permet à ceux qui fument d'allumer leur pipe, et il les mène au travail, qui consiste à abattre du bois, ou à cultiver

le tabac. Il est là avec un bâton, qu'on nomme une *lienne;* si quelqu'un d'eux s'arrête un moment sans agir, il frappe dessus comme un maître de galère sur des forçats; malades ou non, il faut qu'ils travaillent. J'en ai vu battre quelques-uns à un tel point qu'ils n'en sont jamais relevés. On les met dans un trou à un coin de l'habitation, et on n'en parle point davantage.

J'ai connu un habitant qui avait un engagé malade à mourir; il le fit lever afin de tourner une meule pour aiguiser sa hache; et ce pauvre malade ne tournant point à son gré, il lui donna un coup de hache entre les deux épaules dont il mourut deux heures après. Voilà le traitement que ces habitants font à leurs engagés; cependant ils ne laissent pas de passer pour indulgents, en comparaison de ceux des Antilles.

Un habitant de Saint-Christophe, nommé Belle-Tête, qui était de Dieppe, faisait gloire d'assommer un engagé qui ne travaillait pas à son gré. J'ai entendu dire à ses parents qu'il en avait assommé plus de trois cents; et il publiait qu'ils étaient morts de paresse. Un saint religieux lui ayant fait quelque remontrance à ce sujet, il répondit brusquement qu'il avait été engagé, et qu'il n'avait pas été épargné; qu'il était venu aux îles pour gagner du bien, que pourvu qu'il en gagnât, et que ses enfants allassent en carrosse, il ne se mettait pas en peine d'aller au diable.

Un bon homme, extrêmement pauvre, ayant appris que son fils était richement établi à la Guadeloupe, s'engagea à un marchand qui avait reçu de l'argent de ce fils pour lui acheter des gens. Le marchand s'imagina qu'il rendrait un bon office au fils en lui amenant son père, et le père crut être à la fin de ses peines : mais il fut trompé dans son attente, car ce fils dénaturé l'envoya travailler; et comme il n'en faisait pas autant que les autres, il n'osa à la vérité le battre; mais il le

vendit à un autre habitant qui, sachant ce qu'il était, lui donna de quoi vivre et la liberté.

Il n'est pas besoin que je cite d'autre aventure que celle qui m'est arrivée à moi-même, pour faire connaître leur barbarie. Lorsque messieurs de la compagnie occidentale abandonnèrent la Tortue, je fus exposé en vente par leur commis général qui m'acheta. Au lieu de m'employer selon ma profession, comme j'en étais convenu avec la compagnie, il me condamna aux emplois les plus bas et les plus serviles. J'offris de lui payer tous les jours deux écus, pourvu qu'il me permît de m'occuper de ma profession[1], il ne voulut point m'accorder cette grâce.

Un an après mon arrivée je tombai malade, et après avoir beaucoup souffert, lorsque je me croyais sur le point de mourir, une sueur me tira d'affaire; mais à peine fus-je délivré de ce mal, que j'en ressentis un autre aussi cruel. C'était la faim, et par malheur je n'avais ni de quoi manger, ni la permission d'aller en chercher. En sorte que j'étais contraint de vivre d'oranges amères, qui ne commençaient qu'à nouer.

La nécessité fit que je descendis du fort, où demeurait mon maître, à la Basse-Terre. J'y rencontrai un secrétaire de M. le gouverneur, qui me mena à sa maison et me donna à déjeuner, avec une bouteille de vin qu'il m'obligea d'emporter. Mon maître, qui avait vu ce qui s'était passé avec une lunette d'approche, m'enleva mon vin dès que je fus arrivé, et me fit mettre dans une basse-fosse, disant qu'il m'y ferait périr en dépit de M. le gouverneur.

Je fus enfermé trois jours, les fers aux pieds, dans ce cachot plein d'immondices. Le quatrième jour on

1. Sa profession de médecin sans doute; car nous allons bientôt voir *qu'il fut donné* pour aide à un chirurgien.

m'ouvrit la porte, et on voulut m'obliger de dire que M. le gouverneur m'avait demandé ce que faisait mon maître; je répondis que quand je devrais périr, je ne conviendrais jamais d'une chose qui n'était pas.

On me laissa toutefois aller, et on me commanda de défricher une terre qui était autour du fort. Comme je me vis seul, et que je n'étais point observé, je quittai tout, résolu d'aller me plaindre à M. le gouverneur; mais avant que de le faire, j'allai consulter le R. P. Marc d'Angers, capucin, qui fut touché de me voir dans l'état déplorable où j'étais. Il me mena sur-le-champ chez le gouverneur, qui ordonna aux gens de sa maison d'avoir soin de moi. On me donna un bon lit, on ne me laissa manquer de rien, et en peu de jours je fus rétabli. Il ne me restait plus d'autre mal que la crainte de retourner chez mon maître ; ce qui n'arriva pas. M. le gouverneur me mit avec un chirurgien célèbre dans le pays, ne trouvant pas à propos de me retenir auprès de lui, et fit rendre par les mains du chirurgien à mon maître l'argent qu'il avait donné pour m'acheter. Je me tirai ainsi des mains de ce méchant qui, ayant depuis repassé en France, a eu le front de dire à mes parents qu'il m'avait fait tous les biens imaginables.

Le lecteur me pardonnera cette digression au sujet des engagés. Je reviens au commandant qui les fait travailler.

Lorsqu'ils vont le matin au travail, l'un d'entre eux a le soin de donner à manger aux porcs ; car les habitants nourrissent là toute sorte de bestiaux. Il leur porte des feuilles de patates ; ensuite il fait cuire des patates, et les ayant préparées avec de la sauce de pimentade, il appelle ses camarades qui sont au travail, pour déjeuner. Quand ils ont mangé, ils allument leur pipe, et chacun retourne au travail.

Celui qui a la charge de la cuisine, met cuire des pois avec de la viande et des patates hachées, en guise de navets. Lorsque son pot est au feu, il va travailler avec les autres; et quand il est temps de dîner, il revient pour l'apprêter. Dès qu'on a dîné, on retourne travailler jusqu'au soir, et on soupe comme on a dîné; ensuite on s'occupe à éjamber du tabac, à fendre du mahot, qui est une écorce d'arbre propre à lier le tabac ; ou enfin à faire de petits liens pour le prendre, et dès que minuit sonne, il est permis d'aller prendre son sommeil.

Les fêtes et les dimanches ils peuvent aller se promener. Le mauvais traitement, le chagrin et le scorbut font mourir beaucoup d'engagés. Si l'on n'a de la résolution, et qu'on ne fasse quelque exercice, on devient comme insensé, et l'on piquerait un homme en cet état qu'il ne le sentirait pas.

Les Anglais traitent leurs engagés encore plus mal que les Français; ils les retiennent pour sept ans, au bout desquels ils leur présentent de l'argent pour boire, et puis les revendent pour sept autres années. J'en ai vu qui avaient servi jusqu'à vingt-huit ans. Cromvell a vendu plus de dix mille Écossais et Irlandais, pour les envoyer à la Barbade. Il s'en sauva un jour un navire plein, que le courant apporta à Saint-Domingue; les vivres leur manquant et ne sachant pas où ils étaient, ils périrent tous par la faim. Leurs os se voient encore proche du cap Tibron, en un lieu qu'on nomme l'*Anse-aux-Hibernois*.



III

## L'AUTEUR S'EMBARQUE AVEC LES AVENTURIERS. — LEURS ENTREPRISES ET FAÇON DE VIVRE

Après avoir été quelque temps avec le chirurgien dont j'ai parlé, je lui demandai permission de me mettre sur un vaisseau aventurier qui était prêt d'aller en course ; ce qu'il m'accorda volontiers. C'est ainsi que je me trouvai parmi les aventuriers, et je vais maintenant décrire les plus mémorables actions que je leur ai vu faire.

Les Français et les Anglais ne furent pas longtemps à s'apercevoir combien était avantageux aux Espagnols l'établissement de la puissante colonie qu'ils ont dans l'Amérique. Les Français se glissèrent parmi eux, entreprirent divers voyages dans ces îles déjà habitées ; et, ne se contentant pas des profits qu'ils faisaient, unis avec cette nation, ils s'en séparèrent dans le dessein d'en faire de plus grands par leur industrie et d'être seuls à les partager.

Ainsi les Français et les Anglais, retournés chez eux, proposèrent bientôt à leurs marchands divers moyens de s'enrichir dans ces pays. Ces deux nations équipèrent quelques vaisseaux, pour faire le même commerce que les Espagnols ; mais ceux-ci, étant les plus forts, prirent leurs vaisseaux. Toutefois ils ne purent pas les empêcher de répandre des colonies dans quelques îles, et la première, fut celle de Saint-Christophe dans les

Antilles. Mais quoique les Français et les Anglais fussent joints ensemble, ils ne se trouvèrent pas néanmoins en état de résister aux Espagnols, qui les chassèrent deux ou trois fois de leurs établissements, et s'attirèrent ainsi une guerre continuelle avec ces deux nations. De là il est arrivé que les Espagnols ont défendu généralement à tous les étrangers l'entrée de leurs ports.

Le cardinal de Richelieu, qui était alors tout-puissant en France, et qui ne tendait qu'à l'agrandissement de la couronne, créa une compagnie, avec ordre de peupler ces îles. Les Anglais de leur côté en firent autant; en sorte que les particuliers qui avaient commencé à s'établir dans ce pays dès le début, voyant qu'il n'y avait plus rien à faire, abandonnèrent tout et prirent le parti de courir le bon bord, cherchant partout les Espagnols pour les piller. On les nomma *flibustiers* ou *aventuriers*.

Le plus célèbre de ce temps-là fut un nommé *Pierre le Grand*, natif de Dieppe; lequel, ayant été quelques mois en mer sans pouvoir rien prendre, se trouva en fort mauvais état au cap Tibron, situé à la pointe occidentale de l'île de Saint-Domingue. Son vaisseau, qui était monté de quatre petites pièces de canon et de vingt-huit hommes, faisait eau de tous côtés; il manquait de vivres, et ne savait où en prendre. Il avait découvert quelques bâtiments espagnols; mais les voyant trop forts, son équipage n'avait pu se déterminer à les attaquer.

En cet état, pendant qu'il tenait conseil, celui qui était au haut du mât pour découvrir en mer, cria qu'il voyait un navire; mais qu'il paraissait fort grand.

« Tant mieux! répondit l'équipage, la prise en sera meilleure. » Aussitôt le conseil cessa, et l'on ne songea *plus qu*'à faire voile pour donner la chasse au bâti-

ment, dont ils s'approchèrent en peu de temps. En effet il leur parut si grand qu'ils commencèrent à chanceler, oubliant ce qu'ils venaient de résoudre. Mais le capitaine les rassura, en leur faisant entendre qu'il était sûr de son coup, pourvu qu'ils voulussent le seconder.

« Nous n'avons, dit-il, qu'à sauter à bord; les Espagnols ne se doutant pas qu'un vaisseau aussi petit que le nôtre ait formé le dessein de les attaquer, ne se seront point précautionnés, et par ce moyen nous nous saisirons de la chambre du capitaine, et des soutes aux poudres, où il faudra mettre le feu, si nous ne voyons pas le moyen de nous en rendre maîtres autrement. »

Tous lui promirent avec serment qu'ils le suivraient, et qu'ils exécuteraient ponctuellement ses ordres. Cependant il ne s'y fia pas trop ; car il prit des mesures secrètes avec le chirurgien, qui était son confident. Celui-ci devait monter à bord le dernier, et, avant que d'y monter, il avait ordre de crever la barque d'un coup de pince de fer, afin d'obliger par là ses gens à tout entreprendre pour vaincre.

Avant que d'aborder ils s'armèrent chacun de deux pistolets et d'un bon coutelas, et les Espagnols, au lieu de leur défendre l'abordage, les regardèrent entrer indifféremment. Aussitôt Pierre le Grand, suivi de dix des siens, entra dans la chambre du capitaine, lui mit le pistolet sous la gorge, et lui commanda de se rendre. Cependant le reste se saisit de la sainte-barbe [1] et de toutes les munitions ; ils firent descendre les Espagnols dans le fond de cale, et ceux-ci, qui ne savaient ce que c'était, voyant ces gens dans leur navire, sans apercevoir celui qui les avait amenés, parce qu'il était

1. Dépôt des poudres.

déjà coulé à fond, les crurent tombés des nues. Dans leur surprise ils faisaient des signes de croix, se disant les uns aux autres : *Jesus! son demonios estos* (Ceux-ci sont des diables).

Ce n'est pas que pour prévenir le malheur quelques matelots qui remarquaient que ce bâtiment avançait toujours, n'eussent averti le capitaine de ce qui pouvait arriver; mais le capitaine n'en tint aucun compte, ne croyant pas qu'un si petit bâtiment osât l'attaquer. Il retourna dans sa chambre jouer aux cartes, comme si ce n'eût été rien. On alla lui dire une seconde fois que le bâtiment approchait, et qu'il avait l'apparence d'être à des corsaires. On lui demanda enfin s'il ne voulait pas du moins qu'on préparât deux pièces de canon.

« Non, non, dit-il, qu'on prépare seulement le palan, et nous les guinderons. » Ce palan est une sorte de poulie, dont on se sert dans les navires pour guinder les marchandises à bord.

Ainsi le capitaine ne reconnut sa faute que quand il se vit le pistolet sous la gorge, et qu'il fallut rendre son navire à ce misérable qu'il prétendait guinder dans son bord. Le sieur le Grand et tous ses compagnons de mer virent en peu de temps leur fortune bien changée; car au lieu d'une méchante barque, qui coulait presque à fond et manquait de tout, ils se trouvèrent en possession d'un navire de cinquante-quatre pièces de canon, dont la plupart étaient de bronze, avec quantité de vivres, de rafraîchissements, de munitions et des richesses immenses. C'était le vice-amiral des galions d'Espagne, égaré de sa flotte.

Dès que nos aventuriers se furent rendus maîtres de ce vaisseau, ils mirent à terre ceux qui le montaient, dans l'île de Saint-Domingue dont ils étaient fort proches, et gardèrent seulement quelques matelots, qui

leur étaient nécessaires pour conduire ce bâtiment en Europe, où ils arrivèrent heureusement, et où le sieur le Grand est demeuré, sans se soucier davantage de retourner en Amérique.

Cette belle et riche prise fit grand bruit partout, et donna occasion à plusieurs particuliers d'équiper des vaisseaux pour faire des courses. D'un autre côté, les Espagnols ayant pris plus de soin de se tenir sur leurs gardes, un assez petit nombre d'aventuriers y gagnèrent, plusieurs y perdirent, et furent obligés, comme je l'ai déjà dit, de se réduire à la colonie; parce que leurs bâtiments, devenant vieux, étaient de trop grand entretien, et qu'ils n'en pouvaient faire venir de France sans une dépense excessive, à quoi il leur était impossible de subvenir. D'autres qui ne pouvaient se passer de cette vie, cherchèrent le moyen d'avoir des bâtiments qui ne leur coûtassent rien.

Cet expédient leur a si bien réussi, et leur nombre s'est tellement augmenté avec leur valeur, qu'ils font tous les jours des exploits inouïs contre les Espagnols. Comme ils sont braves, déterminés et intrépides, il n'y a ni fatigues ni dangers qui les arrêtent dans leurs courses; au milieu du combat ils ne songent qu'aux ennemis et à la victoire, presque toujours pourtant dans l'espoir du gain, et rarement en vue de la gloire. Ils n'ont point de pays certain; leur patrie est le lieu où ils trouvent de quoi s'enrichir; leur valeur est leur héritage. Ils sont tout à fait singuliers dans leur piété : car ils prient Dieu avec autant de dévotion lorsqu'ils vont ravir le bien d'autrui, que s'ils le priaient de conserver le leur. Ce qu'il y a de plus précieux dans le monde ne leur coûte qu'à prendre; et quand ils l'ont pris, ils pensent qu'il leur appartient légitimement, et l'emploient aussi mal qu'ils l'ont acquis, puisqu'ils prennent avec violence et le répandent avec profusion.

Le succès de leurs entreprises semble justifier leur témérité ; mais rien ne peut excuser leur barbarie ; et il serait à souhaiter qu'ils fussent aussi exacts à garder les lois qui maintiennent le bon ordre parmi les autres hommes, qu'ils sont fidèles à observer celles qu'ils établissent entre eux. Cependant ils ne peuvent souffrir la misère, et ne mettent point assez à profit leur bonheur. Ils s'abandonnent aussi volontiers au travail qu'aux plaisirs ; également endurcis à l'un et sensibles à l'autre, ils passent en un moment dans les conditions les plus opposées : on les voit tantôt riches tantôt pauvres, tantôt maîtres tantôt esclaves, sans se laisser abattre par leurs malheurs ni savoir profiter de leur prospérité.

Combien voit-on de personnes, capables des plus hautes entreprises, languir dans l'oisiveté faute d'avoir les choses nécessaires pour les exécuter ! Il n'en est pas de même des flibustiers ; leur génie supplée au défaut de leurs facultés, ils ne manquent jamais d'inventions pour trouver des munitions de guerre et de bouche. Voici comment ils s'y prennent pour avoir des bâtiments.

Ils s'associent quinze ou vingt ensemble, tous bien armés d'un fusil de quatre pieds de canon, tirant une balle de seize à la livre, et ordinairement d'un pistolet ou deux à la ceinture, tirant une balle de vingt à vingt-quatre à la livre ; avec cela ils ont un bon sabre ou coutelas. La société étant formée, ils choisissent un d'entre eux pour chef, et s'embarquent sur un canot, qui est une petite nacelle d'une seule pièce, faite du tronc d'un arbre, qu'ils achètent ensemble, à moins que celui qui est le chef ne l'achète lui seul, à condition que le premier bâtiment qu'ils prendront sera à lui en propre. Ils amassent quelques vivres, pour subsister de-*puis l'endroit* d'où ils partent jusqu'au lieu où ils savent

qu'ils en trouveront, et ne portent pour toutes hardes qu'une chemise ou deux et un caleçon. Dans cet équipage ils vont se présenter devant quelque rivière ou port espagnol, d'où ils prévoient qu'il doit sortir des barques, et dès qu'ils en découvrent quelques-unes, ils sautent à bord et s'en rendent les maîtres. Ils n'en prennent point sans y trouver des vivres et des marchandises que les Espagnols négocient entre eux, et moyennant cela ils s'accommodent, et trouvent de quoi se vêtir.

Si la barque n'est pas en bon état, ils vont la caréner dans quelque petite île, qu'ils nomment *caye*, et ils se servent des Espagnols qu'ils y trouvent pour faire cet ouvrage ; car ils ne travaillent que le moins qu'ils peuvent. Pendant que les Espagnols raccommodent la barque, les flibustiers se réjouissent avec ce qu'ils y ont trouvé, et en partagent les marchandises également. Lorsqu'elle est en état, ils laissent aller leurs prisonniers, et retiennent les esclaves s'il y en a. S'il n'y en a point, ils gardent un Espagnol pour faire la cuisine ; après quoi ils assemblent leurs camarades, afin de fournir leur équipage et d'aller en course. Quand ils se trouvent trente ou quarante, selon le nombre qu'ils ont concerté et la grandeur de leur barque, ils pensent à l'avitailler, et ils le font sans débourser d'argent. Pour cela ils vont en certains lieux épier les Espagnols, qui ont des *coraux* ou parcs pleins de porcs ; ils forcent ceux qu'ils peuvent surprendre, à leur apporter deux ou trois cents porcs gras, plus ou moins, selon qu'ils en ont besoin, et sur leur refus ils les pendent, après leur avoir fait souffrir mille cruautés.

Pendant que les uns salent ces porcs, les autres amassent du bois et de l'eau pour le voyage, et tous étant convenus d'une commune voix du port où ils iront, ils font un *accord* ou compromis, qu'ils nomment

entre eux *chasse-partie,* pour régler ce qui doit revenir au capitaine, au chirurgien et aux estropiés, chacun selon la grandeur de son mal. L'équipage choisit cinq ou six des principaux avec le chef ou capitaine pour faire cet accord, qui contient les articles suivants.

1. En cas que le bâtiment soit commun à tout l'équipage, on stipule qu'ils donneront au capitaine le premier bâtiment qui sera pris, et son lot comme aux autres; mais si le bâtiment appartient au capitaine, on spécifie qu'il aura le premier qui sera pris, avec deux lots, et qu'il sera obligé de brûler le plus méchant des deux, ou celui qu'il monte, ou celui qu'on aura pris; et en cas que le bâtiment qui appartient à leur chef soit perdu, l'équipage sera obligé de demeurer avec lui, aussi longtemps qu'il faudra pour en avoir un autre.

2. Le chirurgien[1] a 200 écus pour son coffre de médicaments, soit qu'on fasse quelque prise ou non, et outre cela si on en fait une, il a un lot comme les autres. Si on ne le satisfait pas en argent, on lui donne deux esclaves.

3. Les autres officiers sont tous également partagés, à moins que quelqu'un se soit signalé : en ce cas on lui donne d'un commun consentement une récompense.

4. Celui qui découvre la prise qu'on fait a 100 écus.

5. Pour la perte d'un œil, 100 écus ou un esclave.

6. Pour la perte des deux, 600 écus ou six esclaves.

7. Pour la perte de la main droite ou du bras droit, 200 écus ou deux esclaves.

8. Pour la perte des deux, 600 écus ou six esclaves.

9. Pour la perte d'un doigt ou d'une oreille, 100 écus ou un esclave.

1. Plusieurs mentions du même genre nous montrent que chaque expédition avait un chirurgien en titre, ce qui nous explique quel fut *le rôle ordinaire* de notre auteur dans les entreprises dont il fit partie.

10. Pour la perte d'un pied ou d'une jambe, 200 écus ou deux esclaves.

11. Pour la perte de deux, 600 écus ou six esclaves.

12. Lorsqu'un flibustier a dans le corps une plaie qui reste ouverte, on lui donne 200 écus ou deux esclaves.

13. Si quelqu'un n'a pas perdu entièrement un membre, et qu'il soit simplement privé de l'action, il ne laisse pas d'être récompensé comme s'il l'avait perdu tout à fait. Ajoutez à cela qu'il est au choix des estropiés de prendre de l'argent ou des esclaves, pourvu qu'il y en ait.

La chasse-partie étant ainsi arrêtée, elle est signée des capitaines et des principaux qui ont été choisis pour la faire; ensuite tous ceux de l'équipage s'associent deux à deux, afin de se soigner l'un l'autre, en cas qu'ils soient blessés ou qu'ils tombent malades. Pour cet effet ils passent un écrit sous seing privé, en forme de testament, par lequel, s'il arrive que l'un des deux meure, il laisse à l'autre le pouvoir de s'emparer de tout ce qu'il a. Quelquefois ces accords durent toujours entre eux, et quelquefois aussi ce n'est que pour le temps du voyage.

Tout étant ainsi disposé, ils partent; les côtes qu'ils fréquentent ordinairement sont celles de Caracas, de Carthagène, de Nicaragua [1], etc., lesquelles ont plusieurs ports où il vient souvent des navires espagnols. A Caraco, les ports où ils attendent l'occasion sont Comana, Comanagote, Coro et Maracaïbo; à Carthagène, la Rancheria, Sainte-Marthe et Porto-Bello; et à la côte de Nicaragua, l'entrée du langon (ou grand lac) du même nom; à l'île de Cuba, la ville de Saint-Iago, et celle de Saint-Christophe de la Havana, où il entre fort

1. Régions diverses de *l'isthme et du* continent.

souvent des bâtiments. Pour ce qui est du Honduras, il n'y a qu'une saison de l'année où l'on puisse attendre la patache ; mais comme ce n'est pas une chose bien sûre, ils n'y vont que rarement. Les plus riches prises qui se fassent en tous ces endroits, sont les bâtiments qui viennent de la Nouvelle-Espagne (Mexique) par Maracaïbo [1], où l'on trafique le cacao, dont se fait le chocolat. Si on les prend lorsqu'ils y vont, on leur enlève leur argent ; si c'est à leur retour, on profite de tout leur cacao. Pour cela on les épie à la sortie du cap de Saint-Antoine et de celui de Catoche, ou au cap de Corrientes, qu'ils sont toujours obligés de venir reconnaître.

A l'égard des prises qu'on fait à la côte de Caracas, ce sont des bâtiments qui viennent d'Espagne, chargés de toutes sortes de dentelles et d'autres manufactures.

Ceux qu'on prend au sortir de la Havane sont des bâtiments chargés d'argent et de marchandises pour l'Espagne, comme cuirs, bois de campêche, cacao et tabac. Ceux qui partent de Carthagène sont ordinairement des vaisseaux qui vont négocier en plusieurs petites places où ceux de la flotte d'Espagne ne touchent point.

Pendant que les aventuriers sont en mer, ils vivent dans une grande amitié les uns avec les autres, et ils s'appellent tous *Frères de la Côte ;* ils nomment leur fusil leur *arme.*

Tant qu'ils ont de quoi, ils se traitent humainement, chacun fait son devoir sans murmurer, et sans dire : j'en fais plus que celui-là. Le matin sur les dix heures, le cuisinier met la chaudière sur le feu, pour cuire de la viande salée, dans l'eau douce, ou au défaut de celle-ci, dans l'eau de mer. En même temps il fait bouillir du

1. Au fond du golfe de ce nom, ou de Vénézuéla, à l'entrée d'un lac immense.

gros mil battu, jusqu'à ce qu'il devienne épais comme du riz cuit ; il prend la graisse de la chaudière à la viande pour la mettre dans ce mil, et dès que cela est fait, il sert le tout dans des plats. L'équipage s'assemble au nombre de sept pour chaque plat. Le capitaine et le cuisinier sont ici sujets à la loi générale ; c'est-à-dire que s'il arrivait qu'ils eussent un plat meilleur que les autres, le premier venu est en droit de le prendre et de mettre le sien à la place ; et il en est de même d'un officier. Cependant, malgré cela, un capitaine aventurier sera plus considéré qu'aucun capitaine de guerre sur navire du roi.

Car les aventuriers lui obéissent très exactement, dès le moment qu'ils l'ont élu. Mais s'il arrive qu'il leur déplaise, ils conviennent entre eux de le laisser dans une île déserte, avec son arme, ses pistolets et son sabre ; et sept ou huit mois après, s'ils en ont besoin, ils vont voir s'il est encore en vie.

On fait ordinairement deux repas par jour sur les vaisseaux aventuriers, quand il y a assez de vivres ; sinon on n'en fait qu'un. On prie Dieu à l'entrée du repas. Les Français, comme catholiques, disent le cantique de Zacharie, le *Magnificat* et le *Miserere*. Les Anglais, comme *prétendus réformés* [1], lisent un chapitre de la Bible ou du Nouveau Testament, et récitent des Psaumes.

Lorsque les aventuriers découvrent quelque vaisseau, il lui donnent aussitôt la chasse pour le reconnaître ; on dispose le canon [2], chacun prépare ses armes et sa poudre, dont il est toujours le maître et le gardien. Pour ce qui est de la poudre à canon, elle s'achète aux dé-

1. Locution alors d'usage général en pays catholiques, où par abréviation on écrivait L. R. P. R. : *la religion prétendue réformée*.

2. Le *canon* doit s'entendre pour tout ce qu'il y a de *canons* dans le navire.

pens de tout l'équipage; quelquefois le capitaine l'avance; et si on l'a prise sur quelque vaisseau ennemi, l'équipage est exempt d'en rien payer. Lors donc qu'ils découvrent quelque vaisseau, s'il est espagnol, on fait la prière comme dans la plus juste guerre du monde, et on demande à Dieu avec ardeur de remporter la victoire et de trouver de l'argent; après cela chacun se couche le ventre sur le tillac, et il n'y a que celui qui conduit le navire qui soit debout, et qui agisse avec deux ou trois autres pour gouverner les voiles. De cette manière on se met à bord du navire espagnol, sans se mettre en peine s'il tire ou non; de sorte qu'en moins d'une heure on voit un bâtiment changer de maître.

Lorsque le bâtiment est rendu, on songe à solliciter[1] les blessés des deux partis, et à mettre les ennemis à terre; et si le navire est riche et qu'il vaille la peine d'être conservé, on se rend dans le lieu ordinaire de retraite, qui est pour les Anglais l'île de la Jamaïque, et pour les Français celle de la Tortue. On met sur le vaisseau pris un tiers de l'équipage, et personne n'a le privilège de commander à qui que ce soit d'y aller. On peut encore moins le faire de son propre chef; mais on tire au sort, et celui sur lequel il tombe ne peut s'en dispenser, quand même il y sentirait de la répugnance, si ce n'est à cause de maladie ou d'incommodité, auquel cas son matelot ou son associé doit prendre sa place.

Quand on est arrivé au lieu de retraite, on paye les droits de la commission au gouverneur, ensuite le chirurgien, les estropiés et le capitaine, s'il a déboursé quelque chose pour l'équipage. Après quoi, avant que de rien partager, on oblige tous ceux de l'équipage d'apporter ce qu'ils auraient pu mettre de côté, jusqu'à la valeur de 5 sols; et pour cela on leur fait mettre

1. Soigner, avoir de la sollicitude pour...

la main sur le Nouveau Testament, et jurer qu'ils n'ont rien détourné. Si quelqu'un était surpris dans un faux serment, il perdrait son voyage, qui irait au profit des autres, ou on en ferait un don à quelque chapelle. De plus on donne à chacun sa part de l'argent monnayé ; et pour celui qui est fabriqué aussi bien que les pierreries, on les vend à l'encan au plus offrant, et l'argent qui en provient est encore partagé. On en fait autant à l'égard des hardes et des marchandises; ensuite on divise l'équipage en plusieurs classes de six ou de dix hommes, selon qu'il est plus ou moins nombreux. Après quoi, on fait autant de lots qu'il y a de classes, et chaque classe, sans se faire connaître, donne sa marque à une personne qui les jette toutes indistinctement sur les différents lots. Enfin chaque lot est repartagé en autant d'autres lots qu'il y a d'hommes.

Le butin étant ainsi séparé, le capitaine garde son navire, s'il veut, et personne ne retourne que tout ne soit consommé; ce qui ne dure que très peu de temps, car le jeu, la bonne chère et les autres débauches ne manquent point.

J'en rapporterai ici une histoire remarquable. Un nommé Vent-en-panne, Français de nation, et fort adonné au jeu, perdit un jour tout son voyage, qui valait environ 500 écus, sans compter près de 100 pistoles qu'il avait empruntées à ses camarades. Ceux-ci, ne voulant plus lui prêter, le réduisirent à servir les joueurs. Ayant gagné à ce métier plus de 50 écus, il paya ses dettes, résolut de ne plus jouer, et s'embarqua sur un navire anglais qui allait à la Barbade, et de là en Angleterre. A la Barbade, il se trouva avec un riche Juif, et n'ayant pu résister à la tentation du jeu, il lui gagna 1,300 écus en argent monnayé, 100,000 livres de sucre qui étaient déjà embarquées dans un navire prêt à faire voile pour l'Angleterre. Outre cela il lui

gagna un moulin à sucre [1], avec soixante esclaves. Le Juif, ayant fait cette perte, le pria de lui permettre d'aller quérir quelque argent qu'il avait chez un ami; ce que Vent-en-panne lui accorda, plus par envie de jouer que par générosité. Le Juif revint avec quinze cents pièces d'or, qui tentèrent le malheureux joueur, et lui firent reperdre tout ce qu'il avait gagné; c'est-à-dire bien près de 100,000 écus, outre son habit, que le Juif lui rendit, lui donnant encore de quoi le conduire à l'île de la Tortue; car avec son argent il perdit l'envie d'aller en Angleterre. Cependant il retourna en course, où il gagna encore 6 ou 7,000 écus. M. d'Ogeron l'envoya en France avec une lettre de change pour recouvrer cette somme. Il l'employa en marchandises; mais en repassant aux îles il fut tué dans le voyage, son vaisseau ayant été attaqué par deux frégates ostendaises.

C'est ainsi que les aventuriers passent leur vie; lorsqu'ils n'ont plus d'argent ils retournent en course, quelquefois à peine leur reste-t-il de quoi acheter de la poudre et du plomb. Il y en a beaucoup qui demeurent redevables aux cabaretiers. Quand il vient des navires de France, et parmi ces navires le vaisseau de quelque aventurier, ils y trouvent leur profit, à cause de la dépense excessive de l'aventurier, à qui rien ne coûte, jusqu'à ce qu'il n'ait plus d'argent ni de crédit; car alors il se rembarque sans inquiétude, et il ne pense qu'à aller caréner son bâtiment quelque part.

Après s'être bien divertis, après avoir rétabli à loisir leur bâtiment et leur santé, ils se proposent un voyage, et l'exécutent de la manière que je l'ai dit. Voilà ce que j'avais à dire touchant les mœurs et la conduite des aventuriers. Je vais maintenant parler de leurs actions en particulier.

1. Établissement où l'on extrayait le jus des cannes à sucre.

## IV

### HISTOIRE DE PIERRE FRANC ET DE BARTHÉLEMY

Pierre Franc, natif de Dunkerque, ayant monté un petit brigantin avec vingt-six de ses camarades, alla croiser devant le cap de la Vella [1], afin d'attendre quelques navires marchands qui devaient passer par là, venant de Maracaïbo et allant à Campêche. Il y fut plus longtemps qu'il ne s'était proposé, sans pouvoir rien prendre ; en sorte que le peu de vivres qu'il avait était presque consommé, et son bâtiment incapable de tenir la mer.

Dans cet état il proposa à son équipage d'aller à la Rivière de la Hache [2], où il y a une pêcherie de perles, que les Espagnols appellent la *Rancheria*. Ils y viennent tous les ans de Carthagène, avec dix ou douze barques accompagnées d'un navire de guerre nommé *Armadilla*, qui porte vingt-quatre pièces de canon et deux cents hommes. Cette pêcherie de perles se fait ordinairement depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mars ; car pendant ce temps les vents du nord qui causent de grands courants, ne sont pas si forts. Chaque barque de pêcheurs a deux ou trois esclaves, qui plongent pour pêcher les huîtres où se trouvent les perles. Entre toutes les barques, il y en a une qu'on nomme la *capitana*. Celle-ci est supérieure à toutes les autres, qui

1. Sur la presqu'île qui borne à l'est le golfe de Vénézuéla.
2. Au sud du cap de la Vella.

sont obligées d'apporter le soir ce qu'elles ont pêché pendant le jour, afin qu'il ne se fasse point de tromperie. Le navire de guerre n'a d'autre soin que de veiller à leur conservation contre les invasions des aventuriers. C'étaient ces barques que Pierre Franc avait dessein d'attaquer : il voulait se rendre maître de la *capitana*, l'enlever même à la vue de tous les autres.

Le matin, il approcha de cette petite flotte, qui se mit sur ses gardes, jugeant bien que c'était un écumeur de mer. Mais comme il se tenait toujours au large, ils crurent qu'il n'osait approcher. Néanmoins on ne laissa pas d'envoyer de chaque barque trois hommes de renfort sur la *capitana,* ce que notre aventurier remarqua : si bien que quand la nuit fut venue, il l'alla attaquer, et dans une demi-heure il s'en rendit le maître, et ne perdit que quatre hommes.

Il se voyait bien maître de la barque et de cinquante hommes qui étaient dessus, dont une partie néanmoins étaient déjà morts ou blessés ; mais son bâtiment qui ne valait rien était déjà coulé à fond, parce qu'il ne l'avait tenu sur l'eau qu'à force de pompes, et il ne voyait aucun moyen de pouvoir disputer son bord encore une fois au navire de guerre qui vint fondre sur lui ; car il ne lui restait que vingt-un hommes. Il s'avisa donc d'une feinte pour tâcher d'échapper.

La nuit était assez obscure, et le vent très fort. Lorsqu'il vit que le navire espagnol approchait, il fit mettre tous ses Espagnols à bas, et leur défendit de rien dire sous peine de la vie ; puis il commença à crier en espagnol au navire de guerre : « *Victoire, victoire, le voleur qui avait voulu nous prendre est pris !* » car c'est ainsi qu'ils nomment les aventuriers. Le navire de guerre, entendant cette voix qui parlait fort bon espagnol, accompagnée d'un hurlement que notre aventurier fit faire à ses gens qui criaient *Victoria ! Victoria !*

crut véritablement que la barque perlière avait pris le corsaire; il se contenta de dire que, dès qu'il ferait jour, il enverrait quérir ces voleurs, et qu'en attendant il fallait veiller sur eux toute la nuit. Pierre Franc répondit qu'il n'y avait rien à craindre, que ses gens avaient presque tout tué.

Le navire de guerre fut satisfait de cela. Cependant notre aventurier mit à la voile le plus adroitement qu'il put. Mais il ne fut pas à demi-lieue de la flotte que le vent cessa, et qu'il fut pris du calme, qui le tint là jusqu'au lendemain. Les Espagnols, l'apercevant, mirent aussitôt à la voile pour courir après lui. Comme le calme était grand, ils ne pouvaient pas faire diligence. Sur le soir le vent devint plus fort; il sentit renaître son espérance, et poussa à toutes voiles pour échapper. Le navire de guerre le poursuivit longtemps sans gagner beaucoup d'avantage sur lui; mais le vent redoublant, il mit autant de voiles qu'il en pouvait porter. L'aventurier hissa toutes celles qu'il avait, et ne pouvant pas en soutenir autant que l'autre, son grand mât cassa par la trop grande charge de son hunier. Malgré cela il ne perdit pas courage : il avait enfermé les Espagnols dans le fond de cale, et cloué les écoutilles. Il fit mettre ses gens en défense, croyant échapper à la faveur de la nuit; mais enfin le grand navire l'approcha de si près qu'il fut contraint de composer. Il ne se rendit qu'à condition qu'on lui donnerait quartier, à lui et aux siens, et qu'on ne leur ferait porter ni pierre ni chaux; car c'est ainsi que les Espagnols en usent lorsqu'ils prennent ces sortes de gens; il les tiennent deux ou trois ans dans les forteresses qu'ils bâtissent, et les emploient au service des maçons. Tout ce que Pierre Franc demanda lui fut accordé.

Dès que les Espagnols furent maîtres des aventuriers, ils oublièrent ce qu'ils leur avaient promis, et les vou-

lurent tous passer au fil de l'épée ; mais il s'en trouva de raisonnables, qui représentèrent qu'il était indigne d'un Espagnol de ne pas tenir sa parole : en sorte qu'on se contenta de les lier et de les mettre à fond de cale, comme ils avaient mis les Espagnols dans la barque perlière. Lorsqu'ils furent arrivés à Carthagène, on mena les aventuriers devant le gouverneur, à qui quelques Espagnols trop passionnés représentèrent qu'il fallait pendre ces gens-là, si on ne voulait pas qu'ils se rendissent les maîtres du nouveau monde. Ils ajoutèrent qu'ils avaient tué un officier qui valait mieux que toute la France. Le gouverneur se contenta de les faire travailler au bastion de San-Francisco de la ville de Carthagène.

Après avoir servi deux ans en qualité de manœuvres, sans autre payement qu'un peu de nourriture, ils obtinrent enfin du gouverneur qu'on les enverrait en Espagne, où, lorsqu'ils furent arrivés, ils cherchèrent l'occasion de repasser en France, et de là en Amérique, pour se dédommager sur les Espagnols de la perte de leur salaire.

Barthélemy, Portugais de nation, arma une petite barque à l'île de la Jamaïque, et la monta lui-même. Il avait trente hommes et quatre petites pièces de canon, tirant chacune trois livres de balle. Étant sorti du port de la Jamaïque avec un bon vent, il ne fut pas longtemps sans découvrir un navire qui avait assez belle apparence, et qui paraissait même être trop fort pour lui. Il consulta son équipage, pour savoir ce qu'il avait à faire. Tous lui dirent qu'ils étaient résolus de faire ce qu'il voudrait, puisqu'il ne fallait point perdre d'occasion, et qu'il était impossible d'avoir quelque chose sans beaucoup risquer. Là-dessus ils se préparèrent tous, et donnèrent la chasse à ce navire, qui n'en *fut pas fort* alarmé : car il les attendait.

Quand les navires espagnols viennent en ce lieu-là, il sont toujours sur leurs gardes, comme le sont les navires de l'Europe qui passent le cap de Saint-Vincent, à cause des Turcs qui y croisent ordinairement.

Notre aventurier ne fut pas plus tôt à la portée du canon de ce navire espagnol, qu'il essuya toute sa volée, sans néanmoins en recevoir beaucoup de mal. Il n'y répondit rien ; mais il fut tout d'un coup à bord. Les Espagnols qui étaient forts se défendirent, il fallut se battre. Comme les aventuriers sont extrêmement adroits à tirer, ils quittèrent les côtés du vaisseau, se mirent derrière et commencèrent à faire feu : ils ne tirèrent pas un coup sans tuer quelqu'un, si bien qu'en quatre ou cinq heures ils mirent l'Espagnol hors d'état de résister.

Alors ils tentèrent une seconde fois de monter à bord ; ce qui leur réussit. Ils se rendirent maîtres du navire, avec perte de dix hommes seulement et de quatre blessés ; en sorte qu'ils n'étaient plus que quinze avec le chirurgien, pour gouverner ce navire, qu'ils trouvèrent monté de vingt pièces de canon et de soixante-dix hommes, dont il ne restait plus que quarante en vie, la plus grande partie blessés et hors de combat. Ils jetèrent les morts dans la mer, et mirent les sains et les blessés dans leur barque, qu'ils leur donnèrent pour retourner chez eux ; après quoi ils se mirent à raccommoder les cordages et les voiles, et à compter le butin qu'ils avaient fait. Ils trouvèrent 75,000 écus et 120,000 livres de cacao, qui pouvaient encore valoir 50,000 écus.

Après avoir mis le navire en état de naviguer, ils firent route pour l'île de la Jamaïque.

Quelque temps après ils aperçurent trois navires qui leur donnaient la chasse, et le leur extrêmement chargé ne put *pas les sauver* du danger. C'étaient des navires

espagnols, armés moitié en guerre et moitié en marchandise ; et il fallut que notre aventurier se rendît à eux ; il fut fait prisonnier lui et tous ses gens.

Comme il parlait espagnol, il s'adressa au capitaine du vaisseau sur lequel on l'avait mis. Il en fut fort bien traité ; on le mena avec tout son équipage et son butin en la ville de San-Francisco de Campêche [1], qui est une ville maritime de la péninsule de Yucatan, où chacun félicita le capitaine espagnol d'avoir fait une si belle prise. Mais un marchand qui était de ce nombre, ayant reconnu Barthélemy, le demanda pour le mettre entre les mains de la justice, l'accusant d'avoir fait lui seul plus de mal aux Espagnols que tous les autres aventuriers ensemble. Et sur le refus qu'en fit le capitaine, il alla au gouverneur, qui le demanda au nom du roi. Le capitaine, obligé de livrer son prisonnier, pria en sa faveur, mais inutilement : on se saisit de sa personne, et ne le croyant pas en sûreté dans la ville, parce qu'il était subtil, on l'envoya sur un navire les fers aux pieds et aux mains. Il y demeura quelque temps sans savoir ce qu'on voulait faire de lui. Enfin quelques Espagnols lui dirent que le gouverneur avait résolu de le faire pendre. Ce qui l'effraya tellement, qu'il imagina tous les moyens possibles pour échapper.

Il trouva le secret de rompre ses fers, et prit deux bouteilles de terre, qu'on nomme potiches, les boucha bien et les attacha avec deux cordes à ses côtés ; de cette sorte il se laissa doucement couler à l'eau, après avoir tué la sentinelle qui le gardait ; et comme la nuit était obscure, il eut le temps de nager jusqu'à terre, où étant arrivé il alla se cacher dans le bois. Il eut la prudence de ne pas marcher dès qu'il fut à terre, de peur d'être découvert : au contraire il remonta une rivière

1. *Dans le golfe* de ce nom.

qui était bordée de halliers fort épais, et se cacha dans l'eau trois jours et trois nuits; afin que si on venait à le chasser avec des chiens, selon la coutume des Espagnols, il n'eût rien à craindre.

Quand il se crut hors de danger, il alla un soir vers le bord de la mer, et se mit en marche pour arriver au golfe de Triste, où toute l'année il se rencontre des aventuriers. Cependant, il en était à trente lieues, et il ne pouvait faire ce chemin par terre sans un grand péril. Outre les bêtes sauvages, dont il pouvait être attaqué, il fallait passer à la nage plusieurs rivières pleines de crocodiles et de requins. Pour éviter la rencontre de tous ces monstres, lorsqu'il se présentait quelque rivière à traverser, il jetait auparavant quantité de pierres par terre ou dans l'eau, et de cette manière il les épouvantait. A moitié chemin il fut obligé de faire cinq ou six lieues sur des arbres que l'on appelle *mangles,* sans mettre pied à terre. Enfin il arriva au golfe de Triste, en douze jours, pendant lesquels il ne mangea que des coquillages crus, qu'il rencontrait sur le bord de la mer. Il fut encore assez heureux pour y trouver des aventuriers de sa connaissance, français et anglais, à qui il conta ce qui lui était arrivé, et leur proposa le moyen d'avoir un navire pour aller en course; car alors ils n'avaient que des canots.

Il leur dit qu'il fallait aller dix à douze hommes dans un de leurs canots, et de nuit, le long de la côte, de crainte d'être découverts, quoiqu'il n'y eût pas grand danger; parce que les canots étaient fréquents à cause de la pêche, et qu'on y était accoutumé; que cependant il fallait bien prendre son temps pour ne pas manquer le coup, surtout lorsqu'il n'y avait pas grand monde. Ce qui fut ponctuellement exécuté par ceux à qui il fit la proposition, et qui pour cet effet se mirent *sous sa conduite.* Ils étaient treize en tout, en

comptant notre aventurier, pour exécuter cette entreprise.

Sur l'heure de minuit ils aborderent un vaisseau, d'où la sentinelle demanda : « Qui va là ? » Barthélemy, qui parlait bon espagnol, répondit qu'ils étaient des leurs, venant de terre avec quelques marchandises qu'on leur avait données à porter à bord, pour ne point payer de douane. La sentinelle, dans l'espérance d'avoir sa part du butin, ne fit point de bruit, et en laissa entrer trois ou quatre qui le tuèrent aussitôt, et coururent à l'instant aux autres en faire autant, coupèrent le câble et s'enfuirent avec le navire ; avant qu'il fût jour ils étaient hors de la vue de Campêche. Ils allèrent chercher le reste de leurs camarades qui étaient demeurés à Triste, et aussitôt pour pouvoir armer leur vaisseau, ils se mirent en devoir de gagner la Jamaïque.

Mais au sud de l'île de Cuba ils furent pris d'un mauvais temps qui les jeta sur les récifs qu'on nomme les *Jardins de l'île de Pin,* où leur bâtiment fut perdu sans en pouvoir rien sauver. Ce fut une grande perte pour eux ; car il était richement chargé de cacao. Tout ce qu'ils purent faire fut de se sauver avec leurs canots, et de gagner l'île de la Jamaïque, où chacun chercha fortune.

Telle fut l'aventure de Barthélemy dans ce voyage. Il en eut depuis beaucoup d'autres, qui pourraient passer pour autant de romans, si je les racontais. A la fin je l'ai vu mourir misérable.



# V

## LA VIE ET LES ACTIONS DU CAPITAINE ROC. — HISTOIRE DE DAVID

Roc, surnommé le Brésilien, est né à Groningue, ville très célèbre de la Frise orientale, et faisant partie des États généraux des provinces unies des Pays-Bas. Ses parents étaient marchands de profession. Les Hollandais ayant pris le Brésil sur les Portugais, et s'en étant rendus paisibles possesseurs, les parents de Roc vendirent ce qu'ils avaient en leur pays, pour y mener leur famille et s'y établir. Roc ne fut pas plus tôt dans ce pays, qu'il s'appliqua à en étudier les mœurs, et particulièrement les langues, tant indienne que portugaise, qu'il parle comme si elles lui étaient naturelles.

Lorsque les Portugais ont repris le Brésil sur les Hollandais, plusieurs familles hollandaises, craignant que le gouvernement ne fût plus rude à supporter que celui de leur nation, résolurent de tout quitter; et Roc qui était déjà un homme fait, et dont les parents étaient morts, fut un de ceux qui abandonnèrent le pays. Il se retira dans les îles Antilles, qui appartiennent aux Français, et où les Hollandais trafiquaient alors.

Il n'y fut pas longtemps sans parler la langue française comme la sienne propre; mais ne s'accommodant pas aussi bien avec les Français qu'il se l'était imaginé,

il résolut de chercher ailleurs un lieu et une nation qui lui fussent plus convenables.

Il passa à la Jamaïque avec les Anglais, dont la langue ne lui fut pas plus difficile à apprendre que les autres. Tenté d'éprouver la vie d'aventurier, il s'embarqua sur un vaisseau de ces gens-là, dont il fut fort bien reçu. Les Anglais vivaient en fort bonne intelligence avec lui, et lui avec eux ; en sorte qu'il n'eut pas fait trois voyages comme compagnon de fortune, qu'un équipage, s'étant révolté contre son capitaine, le prit pour chef et lui donna un brigantin qu'il avait.

Roc eut le bonheur de prendre un navire espagnol assez riche, qu'il amena à la Jamaïque, où il fut reçu comme capitaine.

Cet homme s'est rendu si terrible, que les Espagnols ne peuvent seulement entendre prononcer son nom sans trembler. Il a l'air mâle et le corps robuste, la taille médiocre, mais ferme et droite, le visage plus large que long, les sourcils et les yeux assez grands, le regard fier et toutefois riant. Il est adroit à manier toutes les armes dont se servent les Indiens et les Européens et aussi bon pilote que brave soldat ; mais terriblement emporté dans la débauche. Il marche toujours avec un sabre nu sur le bras ; et si par malheur quelqu'un lui conteste la moindre chose, il ne fait point de difficulté de le couper par la moitié ou de lui abattre la tête. Aussi est-il redoutable à toute la Jamaïque, et cependant l'on peut dire qu'on l'aime autant quand il est à jeun qu'on le craint quand il a bu.

Il a une extrême aversion pour les Espagnols, et il leur est si cruel que quand il en prend quelques-uns, et qu'ils ne veulent pas lui dire où est leur argent, ni le mener dans leurs parcs où ils nourrissent des sangliers, il les fait mourir martyrs. Il a eu même la barbarie d'en embrocher plusieurs, et de les faire rôtir au

feu. Beaucoup d'entre eux croient qu'il est Espagnol, parce qu'il parle fort bien leur langue. Ils disent que c'est un scélérat qui abhorre et déteste sa nation.

Un jour qu'il était au rivage de Campêche pour faire quelque prise, il fut agité d'une tempête qui jeta son bâtiment à la côte et le mit en pièces. Néanmoins il eut le temps de se sauver lui, son monde, leurs armes et leurs munitions. On le croyait désolé d'être en pays ennemi, sans avoir aucun moyen d'en sortir; cependant, comme il n'était pas homme à se laisser abattre aux revers de la fortune, qui sont assez ordinaires aux aventuriers, il encouragea les siens, leur promit de les tirer de là, et leur commanda de mettre leurs armes en état. Ensuite, marchant à leur tête, ils prirent la route du golfe de Triste, ne faisant point de difficulté de suivre le grand chemin, comme s'ils avaient été des gens à ne rien craindre, et qu'ils eussent réduit tout le pays. Quelques Indiens, les ayant aperçus, en avertirent les Espagnols, qui vinrent après eux au nombre de cent, bien montés et encore mieux armés.

Quand Roc les vit, au lieu de témoigner la moindre appréhension, il dit à ceux qui l'accompagnaient : « Courage, mes frères ! nous avons faim ; nous ferons bientôt un bon repas, vous n'avez qu'à me suivre. »

Dans ce moment il alla droit aux Espagnols, qu'il défit entièrement, sans autre perte que de deux de ses gens qui furent tués, et deux blessés.

Nos aventuriers prirent assez de chevaux pour achever le chemin qu'ils avaient à faire. Ils trouvèrent même des vivres, du pain et de l'eau-de-vie, que les Espagnols avaient apportés avec eux ; ce qui leur donna des forces pour se battre tout de nouveau contre deux fois autant de monde, s'ils y avaient été contraints.

Après s'*être bien rafraîchis*, ils montèrent à cheval,

et continnèrent leur route. Au bout de deux jours ils aperçurent d'assez loin une barque près du bord de la mer ; elle appartenait aux Espagnols, qui étaient venus là couper du bois de campêche, qui sert à la teinture. Le capitaine Roc fit cacher son monde, et alla, lui sixième, à pied, proche de de la barque pour la prendre; il passa la nuit caché dans un hallier, et le lendemain à la pointe du jour, lorsque les Espagnols descendaient à terre pour aller couper du bois, il les surprit et s'empara de la barque où il trouva fort peu de vivres; mais un paquet de sel de 200 livres pesant, dont il fit saler une partie des meilleurs chevaux qu'on tua en attendant d'autres vivres. Il donna aux Espagnols les chevaux qui lui restaient, leur disant : « Je ne vous fais point de tort; ces chevaux valent mieux que votre barque, et vous ne courez point risque d'être noyés. »

Notre aventurier étant remonté de bâtiment ne songea plus qu'à faire capture. Il avait encore vingt-six hommes sains, il les mena devant la ville de Campêche, où il laissa son bâtiment au large, et descendit avec huit hommes dans son canot pour enlever quelque bâtiment ; mais cette tentative ne lui réussit pas, il fut pris par les Espagnols, et mené avec ses camarades au gouverneur qui les voulut tous faire pendre.

Roc, qui était aussi intrépide que subtil, s'avisa d'une feinte pour intimider le gouverneur, et empêcher qu'il ne lui jouât quelque mauvais tour. Il avait fait connaissance avec un esclave, qu'il pria de lui rendre service, lui promettant de le retirer d'esclavage. Cet esclave, entendant parler de liberté, lui promit tout ce qu'il voulut.

« Le gouverneur ne te connaît point, lui dit Roc : Dis-lui que tu as été pris par des aventuriers avec ton *maître ; qu'ils* t'ont mis à terre avec ordre de lui re-

mettre cette lettre, et que pour cela ils t'ont donné la liberté ; après quoi retourne-t-en sans parler à personne. »

Il avait écrit cette lettre comme si elle venait de quelque fameux aventurier, qui, sachant que Roc était pris, menaçait le gouverneur que s'il arrivait mal à quelque personne que ce fût de leurs camarades qui étaient entre ses mains, il pouvait s'assurer qu'autant d'Espagnols il prendrait, il ne leur donnerait point de quartier. A la vérité cette menace intimida le gouverneur, qui fit réflexion sur ce que la ville de Campêche avait déjà été prise par une troupe de ces gens-là, et manqué une seconde fois de l'être. Il ne parla donc plus de pendre Roc ; au contraire il le fit mieux traiter, et par la première occasion il l'envoya en Espagne, sans se douter que son prisonnier fût la raison qui l'obligeait à lui faire tant de grâce.

Roc et ceux qu'on avait pris avec lui furent embarqués sur la flotte des galions du roi d'Espagne, et il se fit tellement aimer des Espagnols, que ses compagnons furent aussi très bien traités à sa considération. Les capitaines lui proposèrent de servir le roi d'Espagne, avec promesse de lui procurer tel emploi qu'il souhaiterait ; mais il ne voulut rien accepter. Il m'a dit qu'il gagna pendant ce voyage près de 500 écus à harponner du poisson, ou à le tirer dans l'eau avec des flèches ; et comme les Espagnols qui négocient aux îles ont beaucoup d'argent, et qu'ils sont délicats, ils ne font pas de difficulté de donner 20 écus pour un poisson frais dans l'occasion.

Dès que Roc fut en Espagne, il chercha l'occasion de passer en Angleterre, d'où il retourna à la Jamaïque, en meilleur équipage qu'il n'en était parti. Mais il n'avait point de bâtiment ; ce qui fut cause qu'il se joignit avec deux Français, dont le principal se nom-

mait Tributor, vieil aventurier et fort expérimenté dans les courses.

Ces deux aventuriers s'associèrent ensemble pour aller faire une descente sur la péninsule de Yucatan, et pour prendre la ville de Merida [1]. Roc, y ayant déjà été, servait de guide, avec quelques prisonniers espagnols qui les y conduisaient aussi. Cependant ils ne purent si bien prendre leurs précautions qu'avant que de se mettre en chemin ils ne fussent découverts par des Indiens qui en avertirent les Espagnols, et leur donnèrent le temps de faire venir du monde pour défendre la place. De sorte que quand nos aventuriers y arrivèrent, on les reçut d'une autre manière qu'ils ne se l'étaient imaginé. Ils furent presque tous taillés en pièces par les Espagnols, qui en firent beaucoup de prisonniers.

Roc évita de l'être, quoiqu'il ne fût pas celui qui s'exposât le moins; car il se serait regardé comme le plus lâche des hommes, si un autre avait tiré ou donné un coup avant lui, ou s'il n'eût pas été le dernier dans un combat, lors même qu'il se voyait le plus faible, étant toujours plutôt prêt à se faire tuer qu'à céder. J'en parle avec certitude, pour m'être trouvé avec lui dans l'occasion. Malgré tout cela, il se tira de ce mauvais pas, et son camarade Tributor y demeura.

Les Espagnols, voyant qu'ils recevaient tous les jours de nouvelles insultes des aventuriers, n'osèrent presque plus naviguer, et au lieu qu'auparavant ils avaient coutume de mettre quatre navires en mer, ils n'en mettaient plus qu'un. D'un autre côté, les aventuriers accoutumés à vivre de butin, voyant qu'ils ne prenaient plus tant de navires, commencèrent à s'associer plusieurs ensemble, à faire des descentes, et enfin à prendre de petites villes et bourgades.

1. *La ville est* à plusieurs lieues du littoral.

Le premier qui fit ces sortes d'entreprises fut Louis Scot, Anglais de nation, lequel avec ses associés prit la ville de San-Francisco-de-Campêche, la pilla, la mit à rançon, et, après l'avoir abandonnée, s'en retourna à la Jamaïque. Après lui Manweld y fit plusieurs descentes qui lui réussirent. Un jour il équipa une flotte, avec laquelle il tenta de passer par le royaume de la Nouvelle-Grenade à la mer du Sud, et de piller en passant la ville de Carthagène; mais il n'en put venir à bout à cause de la dissension qui se mit entre ses gens, Anglais et Français. Ils étaient toujours en contestation pour les vivres.

Jean David, Hollandais, s'étant réfugié à la Jamaïque, a fait des actions assez hardies. Les places ordinaires où il allait croiser, étaient la côte de Caracas, de Carthagène et Boca del Tauro, à dessein d'attendre au passage les navires qui allaient à Nicaragua.

Un jour ayant manqué son coup, et longtemps battu la mer sans avoir rien pris, il résolut d'entreprendrè une chose assez périlleuse avec son équipage, qui était en tout de quatre-vingt-dix hommes. C'était d'aller dans le grand lac du Nicaragua, et de piller la ville de Grenade qui est située sur ses bords. Il avait un Indien du pays qui promettait de l'y mener, sans courir risque d'être découvert. Son équipage fut toujours prêt à le suivre, et à exécuter tout ce qu'il voulait entreprendre.

Les choses en cet état, il entra dans la rivière[1], et monta jusqu'à l'entrée du lac qui peut être à trente lieues du bord de la mer. Là il cacha son navire à l'abri des grands arbres qui sont sur le bord de l'eau, il distribua quatre-vingts de ses gens dans trois canots, se mit à leur tête, et laissa dix hommes pour garder

1. La rivière de Saint-Jean, déversoir du lac de Nicaragua.

le vaisseau. Son dessein était de donner un assaut à la ville vers le milieu de la nuit, et il y réussit; car en approchant une sentinelle demanda qui c'était. Il répondit qu'ils étaient amis, et qu'ils venaient à la pêche. Deux des siens, ayant sauté à terre, tuèrent la sentinelle; et comme le guide qu'ils avaient savait le pays, il les mena par un petit chemin couvert, droit à la ville, pendant qu'un autre Indien mena les canots à un lieu où ils devaient se rassembler et porter leur butin.

Lorsqu'ils furent arrivés dans la ville, ils se préparèrent : l'Indien alla frapper à la porte de quelques bourgeois; ils ouvrirent, on les saisit à la gorge, et on leur fit donner tout ce qu'ils avaient pour conserver leur vie. On alla ensuite éveiller les sacristains des principales églises, à qui l'on prit les clefs, afin de piller tout ce qu'on crut pouvoir emporter d'argenterie.

Ce pillage sourd durait déjà depuis deux heures, lorsque quelques domestiques échappés des mains des aventuriers publièrent que l'ennemi était dans la ville, sonnèrent les cloches et crièrent aux armes. Les aventuriers sur cette alarme portèrent promptement le butin dans leurs canots, et se retirèrent sans songer davantage à piller. Les Espagnols les suivirent de près; mais ils ne purent leur faire aucun mal; au contraire, les aventuriers emmenèrent dans leur navire quelques prisonniers, qui n'obtinrent leur liberté qu'au moyen de cinq cents vaches que les flibustiers se firent amener pour se ravitailler pendant leur retour. Les Espagnols voulurent les attaquer; mais ils furent contraints de se retirer.

Le butin se trouva monter, tant en argent monnayé qu'en objets rompus et quelques pierreries, à 40,000 écus, outre quelques meubles qu'ils avaient jetés dans leurs canots; car ils prirent tout ce qui se trouva sous leurs mains. Ce voyage ne dura que huit jours, et le butin *ne dura guère* davantage à être dépensé à la Jamaïque.

## VI

### HISTOIRE DE L'OLONNOIS

L'OLONNOIS, né en France, est du Poitou, d'un lieu nommé les Sables-d'Olonne, dont il a retenu le nom, sous lequel on le connait dans toute l'Amérique. Il quitta la France dès sa jeunesse, et s'embarqua à La Rochelle, où il s'engagea à un habitant des îles de l'Amérique qui l'y emmena, et le fit servir trois ans en qualité d'engagé.

Pendant ce temps-là, il entendait souvent parler des boucaniers de la côte de Saint-Domingue; et il fut tellement épris de ce genre de vie, que dès qu'il fut maître de lui, il ne perdit pas la première occasion qu'il put trouver de les joindre, et se mit au service d'un boucanier. Ensuite il le devint lui-même, et fut un des plus fameux.

Ayant mené cette vie quelque temps, il s'en ennuya, et voulut faire quelque course avec les aventuriers français qui se retiraient à la Tortue. Dès son premier voyage il s'y montra si adroit, qu'il surpassait tous les autres.

Il fit fort peu de voyages en qualité de compagnon : ses camarades le choisirent bientôt pour maître, et lui donnèrent un bâtiment, avec lequel il fit quelques prises. Cependant il perdit tout. M. de la Place, gouverneur de la Tortue, lui donna un autre bâtiment, avec lequel il ne fut pas plus heureux; car après avoir

fait quelque prise de peu de valeur, il le perdit encore; et outre cela il eut le malheur d'être pris par les Espagnols, qui tuèrent presque tout son monde et le blessèrent lui-même. Ceux que les Espagnols épargnèrent furent menés prisonniers à Campêche.

L'Olonnois, pour sauver sa vie, se barbouilla de sang et se mit parmi les morts; lorsque les Espagnols furent partis, il se leva et alla se laver à une rivière, prit l'habit d'un Espagnol qui était mort (car ils s'étaient battus), et s'approcha de la ville, où il trouva moyen de débaucher quelques esclaves; il leur promit de les mettre en liberté s'ils voulaient lui obéir, et ils acceptèrent.

Ils prirent donc le canot de leur maître, qu'ils emmenèrent en un lieu où l'Olonnois les attendait pour se sauver, et en peu de jours ils arrivèrent à la Tortue. Cependant les Espagnols croyaient l'avoir tué. Ils en firent un feu de joie, tant ils étaient charmés de s'être défait d'un homme qui ne leur donnait point de relâche.

L'Olonnois étant arrivé à la Tortue, tint la promesse qu'il avait faite aux esclaves de les mettre en liberté, et ne songea plus qu'à se venger de la cruauté que les Espagnols lui avaient faite, en massacrant des gens qui se sauvaient d'un naufrage. Le désir de faire fortune l'excitait encore à la vengeance.

Il résolut donc d'aller avec son canot à la côte du nord de l'île de Cuba, devant le port de la Beca de Caravelas, où il vient des barques pour charger des cuirs, du sucre, de la viande et du tabac, et les porter à la Havane, ville capitale de cette île, afin d'avitailler les flottes qu'on y entretient pour l'Espagne.

Quelques aventuriers, ayant été avertis de son dessein, s'assemblèrent et le vinrent joindre au nombre de vingt-un hommes, sans compter le chirurgien. Il les fit

embarquer avec autant de munitions qu'il en put amasser, et ils se rendirent tous en peu de jours à l'île de Cuba, où ils furent découverts par quelques canots de pêcheurs; mais ils en prirent un qui leur servit à gagner plus facilement le large. En sorte que s'étant mis onze dans chacun, ils se retirèrent dans de petites îles qui sont le long de cette côte et qu'on nomme Cayes du Nord.

Les deux canots s'écartèrent à quelque distance l'un de l'autre : chaque canot était assez fort pour se rendre maître d'une des barques marchandes, qui ne portent ordinairement que quinze ou seize hommes sans armes. Cependant ils furent là quelques mois sans pouvoir rien prendre, quoique ce fût dans le fort de la saison où ces barques naviguent.

A la fin ils prirent un canot de pêcheurs, qui leur dit qu'on avait eu vent de leur marche; que c'était la raison pourquoi aucune barque n'osait ni sortir ni entrer; qu'enfin les intéressés dans le commerce avaient été se plaindre au gouverneur de la Havane, et le prier de remédier au mal en détruisant *los ladrones* (les larrons). En effet, sur ces plaintes le gouverneur avait envoyé une frégate légère, armée de dix pièces de canon, et de quatre-vingts hommes des plus robustes qui fussent à la Havane, et qui jurèrent en partant de ne faire aucun quartier. L'Olonnois, apprenant ces nouvelles, dit à ces camarades : « Bon, mes frères, nous serons bientôt montés ! » Ils se tinrent sur leurs gardes, et peu de jours après ils aperçurent le bâtiment mouillé à l'embouchure d'une rivière. La nuit même nos aventuriers résolurent de l'attaquer : ils sortirent le soir de l'endroit où ils étaient cachés, et ramèrent fort doucement le long de la terre, à l'abri des arbres qui bordaient la rivière. Dès la pointe du jour ils commencèrent à charger les Espagnols des deux côtés, à coups

de fusil. Eux qui faisaient bonne garde, leur rendirent la pareille, quoiqu'ils ne les vissent pas; car les flibustiers avaient rangé leurs canots à terre sous des arbres qui les couvraient, et s'étaient retirés derrière, en sorte que les canots leur servaient de gabions. Les Espagnols faisaient de grandes décharges de mousqueterie, sans pouvoir tuer ni blesser aucun de leurs ennemis.

Ce combat avait duré jusqu'à midi, et les Espagnols, se sentant beaucoup affaiblis, faisaient déjà mine de se retirer, quand les aventuriers, voyant couler le sang par les étanchères ou les égouts du vaisseau, mirent au plus vite leurs canots à l'eau pour aller à bord; et les Espagnols ne firent aucune résistance.

On les fit descendre à bas, et on tua tous ceux qui étaient blessés. Pendant le carnage un esclave vint se jeter aux pieds de l'Olonnois, et s'écria en sa langue: « Seigneur capitaine, ne me tuez pas, je vous dirai la vérité. » L'Olonnois lui promit quartier. Alors l'esclave reprenant la parole: « Senor capitan, dit-il, M. le gouverneur de la Havane ne doutant pas que cette frégate, armée comme elle l'était, ne fût capable de vaincre le plus fort de vos vaisseaux, m'a mis dessus pour servir de bourreau, et pour pendre tous les prisonniers que le capitaine ferait, afin d'intimider de telle sorte votre nation qu'elle n'osât désormais approcher de cette côte. »

L'Olonnois, à ces mots de bourreau et de pendre, devint tout furieux, il fit ouvrir l'écoutille, par laquelle il commanda aux Espagnols de monter un à un, et à mesure qu'ils montaient, il leur coupait la tête avec son sabre. Il fit ce carnage seul et jusques au dernier, qu'il garda en vie, et à qui il donna une lettre pour le gouverneur de la Havane, dans laquelle il lui mandait *qu'il avait fait* de ses gens ce qu'il avait ordonné qu'on

fit de lui et des siens; qu'il était fort aise que cet ordre vînt de sa part, et qu'il pouvait s'assurer qu'autant d'Espagnols qu'il prendrait, il leur ferait le même traitement; que peut-être il l'éprouverait lui-même; mais que pour lui il était résolu de se tuer plutôt dans le besoin que de tomber entre leurs mains.

L'Olonnois, se voyant remonté, ne songea plus qu'à faire un bon équipage, et pour cet effet il se rendit avec sa prise à la Tortue, où il trouva Michel le Basque, un de ses camarades, qui avait aussi fait une prise considérable sur les Espagnols. Deux Français, qui se trouvaient avec ceux-ci, ayant longtemps demeuré avec eux, savaient les routes de ces côtes. Comme ils avaient perdu tout leur bien en tombant entre leurs mains, ils donnèrent des avis aux aventuriers pour faire une descente en terre ferme, et surprendre quelques villes espagnoles. L'Olonnois, à qui ils s'adressèrent, résolut l'entreprise avec le Basque son ami. Leur convention fut que l'Olonnois serait général de l'armée de mer, et que le Basque le serait de celle de terre.

L'Olonnois et le Basque, étant convenus de leur entreprise, firent savoir à tous les aventuriers qu'ils avaient un dessein considérable, et que ceux qui voudraient être de la partie eussent à se rendre incessamment à l'île de la Tortue, ou à Baya-ha, à la bande du nord de l'île de Saint-Domingue [1].

L'Olonnois avait choisi ce lieu pour donner carène à ses bâtiments, et les fournir de vivres, à cause de la commodité de la chasse aux sangliers et aux taureaux. En peu de jours il se vit fort de quatre cents hommes, avec lesquels il s'en alla à Baya-ha [2], où était le rendez-

1. C'est-à-dire sur la côte qui *fait face au nord* de Saint-Domingue.
2. Port au fond d'une baie sur la côte septentrionale de Saint-Domingue.

vous, attendre encore quelques aventuriers et ceux qui pourraient venir de la Tortue joindre sa flotte.

Enfin cette flotte composée de cinq à six petits bâtiments, dont le plus grand était celui d'Olonnois amiral, qui portait dix pièces de canon, mit à la voile, et fit route pour doubler la pointe orientale de l'île de Saint-Domingue. La fortune donna dès ce moment à l'Olonnois des marques de ses faveurs. Il semblait même qu'elle prît plaisir à l'assurer d'un heureux succès, en le rendant maître de deux bâtiments qu'il rencontra, dont l'un était richement chargé, et tous les deux plus grands qu'aucun des siens. Le plus grand, qui était chargé de cacao, fut envoyé à la Tortue pour y être déchargé, et revenir au plus tôt à l'île de Saone [1], où l'Olonnois l'attendait, et où il avait pris l'autre bâtiment chargé de munitions de guerre pour la ville de Saint-Domingue.

M. d'Ogeron, qui gouvernait pour lors à la Tortue, fut ravi de voir cette riche prise, qui valait plus de 180,000 livres : il offrait ses magasins aux aventuriers pour mettre la marchandise, et le navire, qu'on nomma depuis la *Cacaoyère,* fut bientôt prêt à retourner vers l'Olonnois. Un bon nombre de braves gens, nouvellement arrivés de France, voulurent être de la partie, et s'embarquèrent sur ce vaisseau, s'imaginant qu'un seul voyage comme celui-là les rendrait riches à jamais. M. d'Ogeron même y envoya deux de ses neveux qui avaient fait leurs exercices en France, et qui promettaient beaucoup [2]. Ce bâtiment, si bien rempli de monde, fut bientôt auprès de l'Olonnois, qui était au

1. A la pointe orientale de Saint-Domingue.

2. Étant donné l'état d'hostilité ouverte entre la France et l'Espagne, le gouverneur était d'autant mieux porté à trouver de bonne guerre tout ce qui pouvait nuire à la nation ennemie qu'il ne laissait pas d'en attendre un large bénéfice personnel. Nous verrons plus loin qu'il ne *fut pas déçu dans* ses espérances.

comble de sa joie de voir tant de belle jeunesse remplacer le nombre de quelques blessés qu'il avait renvoyés à la Tortue; car les Espagnols ne s'étaient pas rendus sans bien disputer leur vie.

L'Olonnois, avant que de partir, fit revue de sa flotte, et résolut de déclarer son dessein : il monta la frégate qu'il avait prise, portant seize pièces de canon et cent vingt hommes, et donna la sienne à Moïse Vauclin, son vice-amiral, montée de dix pièces de canon et de quatre-vingt-dix hommes. Dupuis, son matelot, monta l'autre qui fut nommée la *Poudrière*, à cause de sa charge, qui n'était que de poudre, de munitions de guerre et de quelque argent pour payer la garnison. Ce bâtiment portait aussi dix pièces de canon et quatre-vingt-dix hommes. Pierre le Picard avait un brigantin avec quarante hommes; Moïse en montait aussi un autre qui en avait autant, et deux petites barques qui portaient chacune trente hommes. Toute cette flotte consistait en sept vaisseaux et quatre cent quarante hommes, armés chacun d'un bon fusil, de deux pistolets et d'un sabre. Ajoutez à cela que le cœur ni l'adresse ne leur manquaient pas.

La revue de la flotte étant faite, et les vaisseaux en état de naviguer, l'Olonnois découvrit son dessein, qui était d'aller à la ville de Maracaïbo, dans la province de Vénézuéla, sise sur le bord de la lagune du même nom, et de piller tous les bourgs qui sont sur le bord de cette lagune. Et montrant les deux guides français qu'il avait, dont l'un était pilote de la barre qui est à l'entrée du lac de Maracaïbo : « Ces deux hommes, dit-il, répondront du succès de notre entreprise. » Il n'y eut personne qui n'approuvât la proposition, et ne consentît à le suivre; ils prêtèrent même tous serment d'obéir à ses ordres, ou d'être privés, après le voyage, de leur part du butin. Ce qui fut spécifié dans la chasse-partie

(convention) que l'on fit, où l'on marqua ce que les capitaines, les blessés et les guides devaient avoir, outre leur part ordinaire.

L'Olonnois d'accord avec ses gens mit donc à la voile; peu de jours après il descendit à l'île d'Aruba [1], où il prit quelques rafraîchissements. Il en usa ainsi, à cause qu'il ne voulait arriver devant la barre du lac qu'à la pointe du jour; afin que n'étant point obligé d'y rester longtemps, les Espagnols n'eussent pas le loisir de se préparer. Le soir il leva l'ancre de l'île d'Aruba, fit voile toute la nuit, et approcha à la sonde jusque devant la barre, où il fut aperçu de la vigie, qui fit aussitôt un signal au fort, d'où l'on tira du canon pour avertir ceux de la ville que les ennemis approchaient.

L'Olonnois fit au plus vite descendre son monde à terre, et Michel le Basque se mit à la tête pour les commander. L'Olonnois, qui voulait partager le péril, y alla aussi, et, sans prendre d'autres mesures, ils attaquèrent le fort, qui n'était que de gabions faits de pieux et de terre, derrière lesquels les Espagnols avaient quatorze pièces de canon et deux cent cinquante hommes. Le combat fut rude, les deux partis s'étant fort opiniâtrés; mais comme les aventuriers tiraient plus juste que les Espagnols, ils les affaiblirent tellement, qu'ils gagnèrent malgré eux les embrasures, entrèrent dans le fort, en massacrèrent une partie et firent l'autre prisonnière.

Dès que les gabions furent gagnés, l'Olonnois les fit abattre, et enclouer les canons, et sans perdre de temps il alla à Maracaïbo. Mais quoiqu'il n'y eût que six lieues, les Espagnols, sachant que leur fort n'était pas capable de résister, avaient au premier coup de canon qu'ils ouïrent, embarqué leurs meilleurs effets, leur or et

1. *Au large du golfe de Vénézuéla.*

leur argent, et s'étaient sauvés au bourg de Gibraltar, qui est à quelques lieues de là dans le fond de la lagune, ne croyant pas que les aventuriers les poursuivraient aussi loin, ou s'imaginant du moins qu'ils s'arrêteraient à piller ce qui restait dans la ville. L'Olonnois étant venu à Maracaïbo, et n'y trouvant que des magasins pleins de marchandises et des caves remplies de toute sorte de vins, s'amusa en effet à faire bonne chère lui et ses gens, et à aller en parti autour de la ville, où il ne fit pas grand butin. Il ne prit que quantité de pauvres gens qui n'avaient pas eu moyen de se sauver sur l'eau, et qui leur dirent que les riches étaient à Gibraltar.

Il résolut donc d'aller à Gibraltar. Il avait des prisonniers qui lui promettaient de l'y mener ; mais ils l'avertirent que les Espagnols se seraient fortifiés. « N'importe, dit-il, la prise en sera meilleure ! »

Il y arriva trois jours après son départ de Maracaïbo. Il y a là un petit fort en façon de terrasse, sur lequel on peut mettre six pièces de front en batterie. Les Espagnols outre cela avaient fait des gabions le long du rivage, et s'étant retranchés derrière ils se moquaient des aventuriers, montraient seulement leurs pavillons de soie et tiraient du canon.

Nonobstant tout cela l'Olonnois mit son monde à terre, et chercha le moyen d'aller dans les bois, pour surprendre les Espagnols par derrière. Mais ils s'étaient précautionnés contre toute sorte d'attaques ou de surprises ; ils avaient même abattu de grands arbres pour boucher les avenues. D'ailleurs, presque tout le pays était noyé, on n'y pouvait marcher sans enfoncer dans la boue jusqu'aux genoux.

Quand l'Olonnois vit qu'il ne lui restait pour avancer qu'un seul chemin que les Espagnols lui avaient laissé, et où on pouvait marcher six de front : « Courage, mes

frères, dit-il, il faut avoir ces gens-là, ou périr; suivez-moi, et si je succombe, ne vous ralentissez pas. » A ces mots il fondit tête baissée sur les Espagnols, suivi de tous ses gens aussi braves que lui. Lorsqu'ils se virent à portée de pistolet du retranchement, ils enfoncèrent jusqu'au genou dans la vase, et les Espagnols commencèrent à tirer sur eux une batterie de vingt pièces de canon. A la vérité il tomba beaucoup d'aventuriers; mais les dernières paroles de ceux qui tombaient ne faisaient que ranimer le courage des autres : « Courage, disaient-ils, ne vous épouvantez pas, vous aurez la victoire. » En effet, après bien des efforts, ils franchirent enfin le passage de Moïse. Ayant forcé les Espagnols dans leur premier retranchement, ils les poussèrent encore jusque dans un autre, où ils les réduisirent à demander quartier. De six cents qu'ils étaient, il en demeura quatre cents sur la place, et cent de blessés. Les aventuriers perdirent de leur côté cent hommes, tant tués que blessés. Les officiers espagnols périrent presque tous dans cette occasion; le plus signalé d'entre eux fut le gouverneur de Merida, grand capitaine, qui avait bien servi le Roi Catholique en Flandre. L'Olonnois et le Basque eurent le bonheur de n'être point blessés; mais ils eurent le chagrin de perdre plusieurs braves compagnons : ce qui fut cause que pour venger leur mort ils firent un plus grand carnage des ennemis qu'ils n'auraient fait.

L'Olonnois après cette victoire, ayant donné ordre à tout, ne songea plus qu'à amasser le butin. Il envoya des partis aux environs de Gibraltar chercher et l'or et l'argent que les Espagnols avaient cachés dans les bois, et on donnait la question à ceux qu'on enlevait, ou qu'on faisait prisonniers, pour leur faire déclarer où étaient leurs trésors. L'Olonnois, non content de cet avantage, voulut encore pousser par terre jusqu'à Me-

rida, qui est à quarante lieues de là ; mais ses gens n'étant pas de son avis, il n'insista pas davantage.

Les aventuriers demeurèrent là environ six semaines, et voyant qu'ils ne trouvaient plus rien à piller ils résolurent de se retirer ; ce qu'ils auraient été obligés de faire tôt ou tard, parce qu'ils commençaient à se ressentir du mauvais air qu'exhalaient le sang répandu et les corps morts qui n'étaient qu'à demi enterrés : encore n'avait-on pris ce soin que pour ceux qui étaient trop près d'eux ; car ils avaient laissé les autres en proie aux oiseaux et aux mouches.

Les soldats qui n'étaient pas bien guéris de leurs blessures, furent attaqués de la fièvre, leurs plaies se rouvrirent, ils mouraient subitement. La maladie détermina donc l'Olonnois à partir plus tôt qu'il n'aurait fait. Mais avant son départ il fit savoir aux principaux prisonniers qu'ils eussent à lui payer rançon pour ce bourg, ou qu'il allait le réduire en cendres. Les Espagnols consultèrent là-dessus ; quelques-uns opinèrent qu'il ne fallait rien payer, parce que ce serait accoutumer ces gens-là à leur faire tous les jours de nouvelles hostilités ; les autres étaient d'un sentiment contraire. Pendant qu'ils contestaient entre eux, l'Olonnois fit embarquer ses gens et tout le butin, après quoi il insista toujours sur la rançon. Enfin, voyant que les Espagnols n'avaient rien résolu, il fit mettre le feu aux quatre coins du bourg, et en moins de six heures il fut consumé. Ensuite il signifia aux prisonniers que s'ils ne faisaient venir au plus tôt leur rançon dans le lieu où il allait les mener, ils devaient s'attendre à recevoir eux-mêmes un pareil traitement. Ils le prièrent de laisser aller l'un d'eux pour traiter de cette affaire, pendant que les autres demeureraient en otages auprès de lui ; ce qu'il leur accorda.

Peu de jours après l'Olonnois rentra dans Maracaïbo,

où il fit commandement à ses prisonniers de lui amener cinq cents vaches grasses, afin de ravitailler ses vaisseaux. Ce que les Espagnols firent promptement, croyant en être quittes pour cela; mais ce fut bien autre chose, quand il leur demanda encore la rançon de la ville, et qu'il ne leur donna que huit jours pour la lui payer, faute de quoi il jura de la réduire en cendres, comme il avait fait de Gibraltar.

Pendant que les Espagnols tâchaient d'amasser la rançon que l'Olonnois demandait pour leur ville, les aventuriers démolissaient les églises, et en embarquaient les ornements, les tableaux, les images, les sculptures, les cloches, pour porter dans l'île de la Tortue, afin d'y bâtir une chapelle [1]. Le temps que l'Olonnois avait donné aux Espagnols pour la rançon n'était pas expiré, qu'ils l'apportèrent, tant ils étaient ennuyés d'avoir de tels hôtes chez eux.

La rançon de la ville payée, et les aventuriers ne voyant plus rien à prendre, à piller ou à rompre, résolurent enfin de s'en retourner : le partage du butin fut fait aux Gonaïves dans l'île de Saint-Domingue.

Chacun s'assembla; l'Olonnois et les capitaines firent serment, selon la coutume, qu'ils n'avaient rien détourné; qu'au contraire ils apportaient tout sans réserve, pour être partagé aux aventuriers qui avaient également risqué leur vie pour la cause commune. Le reste de la flotte, jusqu'aux garçons de quinze ans, tous furent obligés d'en faire autant.

Tout ayant été ramassé, on trouva qu'en comptant les joyaux, l'argent rompu, prisé à 10 écus la livre, il y avait 260,000 écus, sans le pillage, qui en valait bien encore 100,000; outre le dégât, qui montait à plus de 1 million d'écus, tant en églises ruinées que meu-

1. Singulière façon d'entendre la piété.

bles rompus, navires brûlés, et un entre autres chargé de tabac, qu'ils avaient pris et emmené avec eux, que l'Olonnois montait, et qui valait pour le moins 100,000 livres.

Avant le partage, on donna les récompenses promises aux blessés, aux estropiés et aux chirurgiens. Les esclaves qui faisaient partie du butin, furent vendus à l'encan, et l'argent qui en provint fut encore partagé entre chaque équipage ; de manière que tout le monde se trouva content. Ensuite on fit voile et on arriva à la Tortue.

Tant que cet argent dura, nos aventuriers firent bonne chère ; on ne voyait parmi eux que danses, que festins, que réjouissances, que protestations mutuelles d'amitié. Quelques-uns, heureux au jeu, gagnèrent encore de nouvelles sommes considérables, et allèrent en France dans le dessein d'acheter quelques marchandises et de les négocier au retour, comme beaucoup d'autres qu'ils avaient vu profiter sur leurs camarades, en leur vendant du vin et de l'eau-de-vie : liqueurs que ces gens aiment passionnément, et pour lesquelles ils donneraient ce qu'ils ont de plus cher. Si bien que les cabaretiers en eurent la meilleure part. Le gouverneur eut aussi la sienne, parce qu'il acheta la charge de cacao, avec le vaisseau que l'Olonnois avait pris, qu'il fit recharger de la même marchandise, et qu'il envoya en France; sur quoi il gagna 120,000 livres, tous frais faits. Il méritait ce gain mieux que qui que ce soit ; car il avait risqué tout son bien, et fait des pertes considérables pour maintenir la colonie. D'ailleurs il aimait les honnêtes gens, les obligeait sans cesse et ne les laissait jamais manquer de rien[1].

1. 120,000 livres de bénéfice *tous frais faits* étaient bien propres à engager l'*honnête* gouverneur à aimer les *honnêtes gens*, et à les assister au cas échéant.

L'Olonnois, après un si grand butin, devait être satisfait et penser enfin à une honnête retraite : cependant comme il était obligé de faire sans cesse une forte dépense, qu'il ne possédait aucuns fonds, et que depuis longtemps il n'avait point fait de prise, il se trouva redevable de plusieurs sommes si considérables que tout l'argent qu'il avait apporté de Marecaye n'aurait pas suffi pour les payer. Afin de remédier à ce malheur, il médita une nouvelle entreprise, où il se flattait de faire de plus grands progrès qu'il n'en avait encore fait.

Il en parla à ses camarades, à qui il tardait déjà qu'il se présentât une occasion de retourner, leur argent ayant manqué, et se voyant réduits à l'ordinaire d'un habitant, qui est peu de chose pour des gens accoutumés à la bonne chère. Ils approuvèrent le dessein de l'Olonnois, et ne manquèrent pas de le publier partout. L'argent de Marecaye avait fait ouvrir les yeux à plusieurs ; de sorte qu'un grand nombre d'habitants, qui n'avaient jamais planté que du tabac, jetèrent là le piquet pour aller en course.

Ainsi l'Olonnois trouva beaucoup plus de monde qu'il n'avait de bâtiments. Il fit accommoder une grande flûte qu'il avait amenée de Marecaye, sur laquelle il monta avec trois cents hommes, et il en mit encore trois cents dans cinq petits vaisseaux. Avec cet équipage il fit voile à Baya-ha, lieu commode pour radouber les bâtiments et les ravitailler. Il ne fut là que très peu de temps, et on vit aussitôt sa flotte en état.

Il communiqua donc son dessein à tous ses gens, et leur montra un Indien né vers le lac de Nicaragua, où il voulait aller pour piller les villes des environs. Il assura qu'on y trouverait des richesses immenses, parce que les aventuriers n'y avaient jamais fait de grandes descentes, et il ajouta qu'ayant un bon guide, il ne manquerait pas de surprendre les Espagnols ; qu'enfin

il ne leur donnerait pas le temps d'emporter leurs richesses.

On fut ravi de l'entendre, et on fit serment de lui obéir et de le seconder en tout. La *chasse-partie* étant faite à l'ordinaire, il mit à la voile avec sa flotte, et donna rendez-vous, en cas que quelqu'un s'écartât, à *Mata-mano*, qui est à la côte sud de l'île de Cuba. Il avait choisi ce lieu, à cause qu'il y a quantité de gens qui y pêchent des tortues. On les nomme *vareurs* chez les Français, et *variadores* chez les Espagnols. L'Olonnois allait donc là pour prendre des canots, à dessein d'y mettre son monde quand il serait à l'embouchure de la rivière qui conduit au lac de Nicaragua, afin de pouvoir monter où les bâtiments ne peuvent aller faute d'eau.

Lorsqu'il fut à Mata-mano, il prit tous les canots de ces pauvres pêcheurs, qu'il mit dans ses vaisseaux, et de là fit route pour le cap Gracia-dios[1] en terre ferme. Pendant ce trajet les flibustiers furent pris du calme, et le courant qui coule toujours à l'ouest, les fit dériver dans le golfe de Honduras, dont ils ne purent se tirer, quelque effort qu'ils fissent. Les petits bâtiments étant maniables, bons voiliers, et pouvant mieux tenir le vent que celui de l'Olonnois, se seraient bien retirés ; mais comme le bâtiment de l'Olonnois était le principal, ils furent obligés de l'attendre, parce qu'ils ne pouvaient rien faire sans lui.

Ils employèrent près d'un mois, et toujours inutilement, à vouloir remonter ; car ce qu'ils gagnaient en deux jours, ils le reperdaient en une heure ; et comme leurs bâtiments n'étaient pas des mieux ravitaillés, ils furent contraints de relâcher dans le premier port. Ils envoyèrent leurs canots avec quelques personnes qui

1. A la pointe nord de la côte de Mosquetos.

avaient couru autrefois cette côte, et qui montèrent dans une rivière, sur le bord de laquelle demeurent quelques Indiens que les aventuriers nomment *Grandes Oreilles,* à cause qu'ils les ont extraordinairement grandes.

Nos aventuriers ne cherchaient qu'à manger; ils pillèrent les habitations des Indiens, ils prirent leur volaille et leur maïs; non contents de cela, ils chargèrent leurs canots de tout ce qu'ils purent prendre, ensuite ils rejoignirent leurs camarades qui les attendaient avec impatience.

Cette capture ne suffisait pas pour tant de monde; cependant on la partagea à tous les vaisseaux, et on tint conseil pour savoir si on suivrait la route avec si peu de vivres. Les plus expérimentés trouvèrent à propos de laisser passer cette saison, qui ne dure que trois ou quatre mois, et cependant de piller les villages et les petites villes qui étaient dans le golfe de Honduras, appartenant aux Espagnols. Chacun fut de cet avis, on quitta la rivière de Zague, et on fit voile le long de la côte jusqu'à Puerto-Cavallo, où la flotte arriva en peu de jours. Les flibustiers y trouvèrent un navire espagnol de vingt-quatre pièces de canon et douze barques qu'ils prirent; mais ils n'y trouvèrent que quelques marchandises qui devaient rester au bord de la mer, pour traiter avec les Indiens de ce pays, les autres ayant été déchargées et enlevées dans les terres.

Le Puerto-Cavallo est un lieu où les navires espagnols qui négocient dans le Honduras viennent ordinairement mouiller, et il y a des magasins dans lesquels on met les marchandises qui descendent de la province de Guatemala, comme de la cochenille, de l'indigo, des cuirs, de la salsepareille, du jalap et du mecoachan. L'Olonnois descendit à terre sans trouver de résistance, ni de marchandises dans les magasins; il les brûla, prit

quelques Espagnols à qui il fit donner la torture pour savoir où était leur argent. S'ils ne lui enseignaient pas le chemin à son gré, ou les endroits où les plus riches s'étaient réfugiés, il les fendait avec son sabre. Il fit souffrir à un mulâtre les plus cruels tourments qui se puissent imaginer, et ensuite il le fit jeter, pieds et mains liés, tout en vie, dans la mer, afin de donner de la terreur à deux de ses camarades qui étaient présents, et auxquels il jura qu'il en ferait autant et même davantage, s'ils ne lui montraient le chemin de San-Pedro, petite ville qu'il voulait prendre. Ces deux misérables, voyant leur camarade ainsi traité, dirent qu'ils l'y mèneraient. Il envoya quelques-uns de ses bâtiments croiser le long de la côte, et il emmena avec lui environ trois cents hommes, à qui il dit résolument qu'en quelque occasion que ce fût il marcherait à leur tête ; mais que le premier qui reculerait, il le tuerait lui-même.

L'Olonnois se mit donc en chemin. Il n'avait pas encore fait trois lieues qu'il rencontra une embuscade d'Espagnols retranchés derrière quelques gabions, dans un défilé qu'il était impossible d'éviter, à cause de l'épaisseur des bois et des halliers tout remplis d'épines. Cela ne l'étonna pas : il tua premièrement ses deux guides, et donna lui et ses gens sur les Espagnols avec tant d'impétuosité qu'il les contraignit de prendre la fuite, non sans laisser la plus grande partie de leurs gens sur la place.

Il y eut beaucoup de prisonniers, sans les blessés qu'on acheva de tuer. Les prisonniers interrogés répondirent à l'Olonnois que quelques esclaves fugitifs ayant répandu le bruit de sa descente, les Espagnols avaient jugé qu'on les viendrait attaquer à Saint-Pierre, et qu'ils s'étaient mis en défense. Ils ajoutèrent qu'outre cette embuscade il y en avait encore deux autres plus

fortes à passer, avant que d'arriver à la ville. On les interrogea tous séparément, et l'Olonnois connut par leurs réponses qu'il trouverait de la résistance, ce qui l'obligea à les massacrer, n'en gardant que deux ou trois, à qui il demanda s'il n'y avait pas moyen d'éviter ce chemin. Ils répondirent que non. Il en fit attacher un à un arbre, à qui il ouvrit le ventre, et dit aux autres qu'il leur en ferait autant, s'ils ne lui enseignaient un autre chemin. Mais quand il vit qu'il n'y en avait point, il résolut avec sa troupe de le suivre, et de se donner de garde de ces embuscades, autant qu'il serait possible.

Ces misérables prisonniers, cherchant à sauver leur vie, voulurent néanmoins lui enseigner un autre chemin ; mais il était si mauvais qu'il trouva plus à propos de suivre la grande route, où sur le soir il rencontra une seconde embuscade, qui ne put non plus tenir que la première. Les Espagnols voyant cela jugèrent qu'il valait bien mieux joindre le gros que de se faire tuer par des gens déterminés comme ces aventuriers ; ils lâchèrent pied, et allèrent se retrancher dans la dernière embuscade, environ à deux lieues de la ville.

Les flibustiers fatigués du chemin, de la faim et de la soif avaient peine à marcher, et furent obligés de coucher dans le bois, où ils firent bonne garde toute la nuit. Le lendemain ils poursuivirent leur chemin sans rencontrer la dernière embuscade.

Enfin y étant arrivés, ils firent halte, puis marchèrent généreusement dans le dessein de l'emporter, ou d'y périr. Ils cherchèrent néanmoins les moyens de passer par un autre lieu que celui où les Espagnols bien retranchés les attendaient. Mais il n'y en avait aucun ; car toute la ville était environnée de raquettes et d'autres plantes épineuses, en sorte qu'il était impossible d'y passer, surtout à des gens qui

étaient nu-pieds et qui n'avaient qu'une chemise et un caleçon. Ces épines sont plus dangereuses que les chausse-trapes dont on se sert à l'armée pour gâter les pieds des chevaux ou pour empêcher les soldats de monter à l'assaut.

Toutes ces difficultés ne firent qu'augmenter le courage de l'Olonnois : comme il se vit réduit à forcer les Espagnols, s'il voulait être maître de la ville, ou à s'en retourner sans rien entreprendre (ce qu'il était bien résolu de ne pas faire), il anima ses gens, et leur dit : « Mes frères, point de quartier, plus nous en tuerons ici, moins nous en trouverons à la ville. » Ensuite il les mena au combat dans le dessein de vaincre ou de périr. Dès que les Espagnols les aperçurent, ils tirèrent leur canon et après les avoir ainsi salués, ils rechargèrent à la faveur de leurs mousquets qu'ils tirèrent aussi. L'Olonnois et ses gens à cet abord se couchèrent tous sur le ventre, si bien qu'ils virent faire cette décharge sur eux sans en recevoir la moindre incommodité ; et dès qu'elle fut faite, ils commencèrent la leur sur les Espagnols qu'ils ne pouvaient presque découvrir. Mais comme ils n'avaient pas beaucoup de poudre, ils ne tiraient point qu'ils ne vissent quelqu'un.

Ce combat dura environ quatre heures et fut fort opiniâtre de part et d'autre : à la fin les aventuriers se lassèrent, et, résolus de tout risquer, ils donnèrent sur les Espagnols, qui, voyant cette grande fermeté, prirent l'épouvante. L'Olonnois y perdit environ trente hommes, et en eut bien vingt de blessés. Sa victoire ne ralentit point son ardeur. Après avoir séjourné environ quinze jours dans cette petite ville, il proposa à ses gens d'aller quérir du renfort au bord de la mer, et d'attaquer la ville de Guatimala. Mais tous regardèrent ce dessein comme une témérité ; car sans compter la longueur et la difficulté du chemin, ils

n'étaient en tout que cinq cents hommes, et cette ville avait plus de quatre mille combattants.

L'Olonnois, voyant donc que personne n'était de son avis, se contenta de piller la petite ville de San-Pedro, où il ne fit pas grand butin; car les habitants, tous gens pauvres, ne font que de l'indigo, qui est le commerce de ce pays. Cependant si l'Olonnois avait voulu se charger de cet indigo, il en aurait eu pour plus de 40,000 écus; mais il ne cherchait que de l'argent. J'ai vu les flibustiers laisser quantité de marchandises qui leur auraient valu beaucoup. Leur paresse et la répugnance qu'ils ont à rien faire les uns pour les autres, en est cause. D'ailleurs, quand ils ont apporté de la marchandise dans leur pays, on ne veut pas leur en donner ce qu'elle vaut. Ils négligent donc d'en apporter, et il arrive, comme je l'ai vu plusieurs fois, que quand ils prennent un bâtiment où il y en a, et dont ils ne peuvent pas se servir, ils la jettent et la gâtent plutôt que de la porter où ils pourraient le faire commodément.

Ce n'est pas que la prise de la ville de San-Pedro ne pût être avantageuse aux flibustiers; mais les Espagnols ont toujours la prévoyance de cacher ce qu'ils possèdent de plus précieux, avant que de songer à se défendre, comme s'ils étaient sûrs de succomber et d'être vaincus. Quand l'Olonnois fut prêt à partir, il demanda aux prisonniers qui étaient entre ses mains, s'ils voulaient payer la rançon pour leur ville; sans quoi il leur signifia qu'il y mettrait le feu. Ils répondirent résolument qu'on leur avait tout ôté, qu'ainsi ils n'avaient plus rien à donner, qu'il pouvait faire tout ce qui lui plairait; mais que pour eux ils n'étaient capables de rien. A cette réponse, il fit mettre le feu à la ville, la laissa brûler, et se retira avec ses gens au bord de la mer, où ceux qu'il y avait laissés lui dirent, sur le rap-

port de quelques Indiens qu'ils avaient pris, qu'on attendait dans la grande rivière de Guatimala une hourque, c'est-à-dire un navire de sept à huit cents tonneaux, qui va ordinairement tous les ans d'Espagne au Honduras, pour y apporter tout ce dont la province de Guatimala a besoin. Cette province n'ayant que très peu de communication avec les galions du Roi Catholique, quelques marchands d'Espagne ont obtenu du roi et de la maison des Indes la permission d'y envoyer tous les ans un bâtiment. Les marchandises qui se portent là sont du fer, de l'acier, du papier pour imprimer ou écrire, du vin, des toiles, des draps fins, des étoffes de soie, du safran et de l'huile. Le retour est ordinairement chargé de cuirs, de salsepareille, d'indigo, de cochenille, de jalap et de mecoachan.

L'Olonnois, pour mieux surprendre la hourque, se retira dans de petites îles qui sont au fond du golfe, et laissa deux canots à l'embouchure de la rivière de Guatimala pour épier l'heure à laquelle ce bâtiment arriverait. Chaque équipage de la flotte prit son poste dans ces îles, et un nom tel qu'il voulut, comme ils ont coutume de faire en pareille occasion; ensuite ayant désagréé, c'est-à-dire ôté tout l'appareil de leurs vaisseaux pour les raccommoder, une partie s'occupa à faire des filets pour pêcher des tortues, qui abondent sur ces rivages.

Les flibustiers passaient le temps assez doucement, en attendant l'occasion de sortir du golfe. Quand ils y eurent séjourné environ trois mois, l'Olonnois eut nouvelle que la hourque dont nous avons parlé approchait. Il donna ordre qu'on appareillât les vaisseaux, de peur qu'elle n'eût le temps de se décharger. Quelques-uns représentèrent qu'il valait mieux attendre son retour, parce qu'elle aurait de l'argent, que de la prendre ainsi

lorsqu'elle n'avait que des marchandises. Cet avis fut suivi; les flibustiers ne laissèrent pas d'envoyer des canots pour l'observer; mais ceux qui la montaient ayant appris qu'ils étaient à cette côte, se contentèrent de débarquer les marchandises et ne précipitèrent point leur retour.

L'Olonnois et ses gens, ennuyés d'attendre, eurent quelque soupçon que ce vaisseau leur pourrait échapper; ils résolurent de l'aller attaquer, ne sachant pas si à mesure qu'on en déchargeait les marchandises on en embarquait de nouvelles.

Dans cette incertitude ils allèrent à son bord; mais les Espagnols qui avaient été avertis, s'étaient déjà précautionnés, ayant préparé leur canon et débâclé leur navire, c'est-à-dire ôté tout ce qui pourrait nuire pendant le combat. Leur canon était en batterie au nombre de cinquante-six pièces, outre beaucoup de grenades, de pots à feu, de torches, qu'ils avaient sur les châteaux[1] d'avant et d'arrière.

Quand nos aventuriers approchèrent, ils s'aperçurent bien qu'ils étaient découverts et qu'on les attendait; cependant ils ne laissèrent pas d'attaquer. Les Espagnols se mirent en défense, et quoique inférieurs en nombre, ils leur donnèrent bien de l'exercice. Mais après avoir combattu presque un jour entier, comme ils n'étaient guère plus de soixante hommes, ils se lassèrent, et les aventuriers, voyant que leur feu diminuait, les abordèrent et se rendirent maîtres de la hourque.

Sur-le-champ l'Olonnois envoya quelques petits bâtiments dans la rivière, afin de prendre la patache (voir plus bas) qui venait, disait-on, chargée de cochenille, d'indigo et d'argent. Mais les Espagnols, ayant su la

1. Les navires de cette époque portaient à leurs deux extrémités des espèces de cabines surhaussées qui recevaient le nom de château *d'avant ou de* proue, château d'arrière ou de poupe.

prise de la hourque, ne firent pas descendre la patache, et se retranchèrent si bien sur la rivière, que les aventuriers n'osèrent rien entreprendre. *Patache* signifie un petit vaisseau de guerre qui mouille à l'entrée d'un port pour connaître les navires qui viennent ranger la côte.

L'Olonnois ne fit pas un grand butin en prenant ce bâtiment, comme il se l'était imaginé; s'il l'eût pris lorsqu'il arriva, il aurait eu toute sa charge, qui valait plus de 1 million; et en cela il manqua de conduite; car il pouvait bien juger que, découvert comme il l'était, ayant demeuré près de six mois à cette côte, ce bâtiment ne chargerait jamais à sa vue.

On ne trouva dans la hourque qu'environ vingt mille rames de papier et cent tonneaux de fer en barre qui servait de lest au vaisseau. On y trouva aussi quelques ballots de marchandises, mais de peu de valeur : ce n'étaient que des toiles, serges, draps et rubans de fil en grande quantité. Tout cela ne laissait pas de valoir de l'argent, et cependant les aventuriers n'en profitèrent presque point; car ayant partagé ce qui pouvait être à leur usage, ils dissipèrent le reste, comme le papier qu'ils employèrent à faire des serviettes, et mille autres bagatelles. Quelques huiles d'olive et d'amande furent répandues.

Un assez grand nombre de ces aventuriers nouveaux venus de France, qui n'avaient entrepris ce voyage avec l'Olonnois que parce qu'ils l'avaient vu revenir de Maracaïbo comblé de biens, ennuyés de cette misérable vie, commencèrent à se plaindre et à dire hautement qu'ils voulaient retourner à la Tortue. Les vieux aventuriers, accoutumés aux murmures, se moquèrent d'eux, disant qu'ils aimaient mieux périr que de s'en retourner sans argent. Enfin ils se liguèrent les uns contre les autres. Les plus expérimentés d'entre eux, voyant que le voyage de Nicaragua ne réussissait point, s'embarquèrent la

plupart en secret sur le bâtiment que montait Moïse Vauclin, qu'on avait pris au port de Cavallo, et qui allait fort bien à la voile.

Leur parti était pris de quitter l'Olonnois, d'aller à la Tortue raccommoder leur bâtiment, et ensuite de retourner en course; mais lorsqu'ils voulurent sortir, ils échouèrent sur un récif, et leur dessein échoua avec eux. Si ce bâtiment n'eût pas péri de la sorte, il aurait fait bien du mal aux Espagnols; car c'était le meilleur voilier qu'on eût vu depuis cinquante ans dans toute l'Amérique.

Moïse Vauclin, se voyant sans vaisseau, chercha l'occasion d'en recouvrer un autre : il trouva fort à propos le chevalier du Plessis qui venait de France, exprès pour croiser sur les Espagnols; et comme Vauclin connaissait le pays et les lieux que les Espagnols fréquentent, il fut bien reçu du chevalier, qui lui promit la première prise qu'il ferait, en cas qu'il se retirât en France. Mais il ne put accomplir sa promesse; car en combattant contre un navire espagnol de trente-six pièces de canon, il fut tué, et Moïse déclaré capitaine de son vaisseau, avec lequel il fit devant la Havane la prise d'un navire chargé de cacao, qui valait plus de 150,000 livres.

L'Olonnois, qui était dans le Honduras, conçut tant de dépit contre Moïse qui l'avait quitté, qu'il jura de s'en venger si jamais il le rencontrait. Un nommé le Picard l'abandonna aussi; mais au lieu de retourner à la Tortue, il alla le long de la côte de Costa-Rica, où il croisa devant la rivière de Chagre [1], afin de prendre le premier bâtiment qui se présenterait. Ennuyé d'être là sans rien faire, il résolut avec son équipage de quatre-vingts hommes ou environ de descendre dans la rivière de Veragua, et de piller le bourg de même nom, qui

1. *Sur l'isthme de Panama.*

est sur cette rivière. Il exécuta son entreprise assez facilement, et sans grande résistance; mais aussi sans trouver beaucoup de choses, parce qu'il ne demeure dans ce bourg que des esclaves qui vont fouiller la terre sur les montagnes voisines.

Ils mettent cette terre dans des sacs pour la laver ensuite, et ils y trouvent des paillettes d'or très pur et très fin. Ils appartiennent à des bourgeois et à des marchands de la ville de Nata, située sur la mer du Sud, de l'autre côté de l'isthme, à vingt lieues de leur bourg, qui n'est bâti sur cette rivière que pour y occuper des esclaves et quelques bandits espagnols qui s'y sont venus réfugier.

Le Picard ne demeura pas là longtemps; les Espagnols, qui s'étaient assemblés de Nata et de Panama[1], le contraignirent de décamper au plus vite : ce qu'il ne put faire sans se battre en retraite le mieux qu'il put; mais non sans y laisser plusieurs des siens, tant morts que blessés, outre quelques prisonniers qui étaient demeurés derrière dans un petit canot. Ils n'eurent pas même le loisir de prendre tout leur butin, et n'emportèrent qu'environ 3 ou 4 livres d'or qu'ils trouvèrent dans des flacons; si bien que le Picard alla courir le bon bord pour trouver une meilleure fortune.

L'Olonnois était fort en peine, ayant un grand vaisseau équipé de trois cents hommes, sans vivres; en sorte qu'ils étaient contraints d'aller tous les jours à terre pour pourvoir à leur nourriture. Ils tuaient tout ce qu'ils rencontraient, et le plus souvent des oiseaux et des singes. Voilà ce qu'ils faisaient de jour. La nuit, avec vent de terre, ils tâchaient de sortir et d'avancer chemin. Après beaucoup de peine ils gagnèrent le cap

1. Deux *villes sur le golfe* auquel la dernière a donné son nom.

Gracia à Dios, et allèrent jusqu'aux îles de Las Perlas, et de Carneland.

L'Olonnois avait encore quelque espérance de descendre à Nicaragua, d'y laisser son navire, et de gagner la rivière de Saint-Jean avec les canots qu'il avait. C'était par cette rivière qu'il se proposait d'entrer dans le lac de Nicaragua. En effet, il y laissa son navire; mais non pas comme il le croyait; car ce vaisseau tirant beaucoup d'eau, il voulut l'approcher de la côte, et le mit sur un récif d'où il ne put jamais le retirer. Il eut beau mettre ses canots à terre et décharger le canon, tout cela fut inutile. Comme il n'y avait point de remède, ses gens allèrent à terre, où ils firent des *ajoupas*, qui sont de petites loges semblables à des baraques, en attendant qu'il passât quelque bâtiment pour les tirer de là.

Cependant l'Olonnois, accoutumé aux traverses, ne prit aucun chagrin de tout ceci, du moins n'en fit-il point paraître; au contraire il conjura ses gens de ne point perdre courage, les assurant qu'il avait trouvé le moyen de sortir de ce lieu, et de faire fortune avant que de retourner à l'île de la Tortue. Il en occupa une partie à planter des vivres sur cette île, c'est-à-dire des pois que l'on recueille, et qui sont bons à manger au bout de six semaines; quelques-uns à aller à la chasse et à la pêche; d'autres à dépecer le bâtiment, pour en tirer autant de bois et de clous qu'ils pourraient, et en faire une barque longue; enfin avec leurs canots ils espéraient encore entrer dans le lac de Nicaragua.

Les îles de Carneland sont situées environ à quarante lieues du cap de Gracia à Dios, et habitées par une sorte d'Indiens de terre ferme, qui y viennent quelquefois passer une partie de l'année.

Les aventuriers y viennent souvent; car ils n'osent *aller en terre* ferme, où les Indiens sont méchants et

ne veulent souffrir aucune nation, étant eux-mêmes sans demeure fixe et toujours errants dans les bois. Les aventuriers n'avaient jamais pu en découvrir aucun; mais lorsque l'Olonnois parut sur les îles, ceux d'entre eux qui étaient marqués pour la chasse, en trouvèrent trois qui prirent aussitôt la fuite. On les poursuivit si vivement, qu'on les vit entrer dans une tanière sous terre, où sans rien craindre on entra après eux; on les prit, et on les amena au quartier de l'Olonnois, sans leur faire aucun mal. Ils étaient trois, savoir deux femmes et un homme.

Nos aventuriers s'imaginèrent que cette capture était un coup de fortune pour eux; ils pensaient faire amitié avec ces sauvages afin de pouvoir ensuite entrer dans leur pays, mais ils furent bien trompés dans leur attente. Après leur avoir fait toutes les caresses du monde, ils donnèrent aux deux femmes quantité de petits miroirs, et d'autres choses de cette nature qu'on présente ordinairement aux femmes; ils firent aussi présent aux hommes de haches, de couteaux et d'instruments pour la pêche. Mais au lieu que les autres Indiens estiment toutes ces choses, ceux-ci les méprisèrent et ne daignèrent pas seulement les regarder. Pendant tout le temps qu'ils furent avec les aventuriers ils ne se parlèrent jamais. On leur présenta à manger des fruits et des choses qu'ils connaissent bien; ils en mangèrent. Après cela on les mit en liberté, et on leur fit signe de s'en aller avec leurs camarades, et de leur porter ces choses que les aventuriers leur avaient données; mais ils n'en voulurent rien faire. Cependant l'homme prit quelques couteaux, et sur-le-champ ils se sauvèrent, sans que depuis on les ait vus reparaître. Dès le lendemain un des aventuriers s'étant émancipé d'aller seul à la chasse, tomba entre leurs mains, et fut rôti et mangé, à ce qu'on a pu conjecturer; car trois jours après on trouva

un pied et une main de ce malheureux qui étaient brûlés.

Un jour un aventurier de la Jamaïque vint mouiller à ces îles. La nuit ils vinrent sous l'eau, lui emportèrent son ancre qui pouvait peser 600 livres, et attachèrent le câble à un rocher. Il y a le long de cette côte de très méchants Indiens que les Espagnols n'ont jamais pu assujettir. J'en rapporterai encore dans la suite quelques histoires assez curieuses.

L'Olonnois vint enfin à bout de son dessein, et dans l'espace de six mois qu'il demeura sur ces îles avec son monde, il bâtit une barque longue, capable de porter la plus grande partie de ses gens qu'il mit dessus, et le reste dans ses canots. En cet équipage il entra dans la rivière de Saint-Jean, nommée par les Espagnols *Desaguadera*. Comme il la remontait, il fut découvert par les Indiens qui appartenaient aux Espagnols, et qui en avertirent promptement leurs maîtres. Ceux-ci envoyèrent au-devant de lui une troupe d'Indiens qui l'empêchèrent d'aller plus avant, et l'obligèrent à se retirer avec perte de beaucoup de ses gens.

Nos aventuriers étaient désolés de ne pouvoir ni faire quelque prise ni retourner à l'île de la Tortue; car ils n'avaient point de vaisseaux. Ils se séparèrent donc, de peur de s'affamer les uns les autres, et chacun alla à son bord; une partie se rendit au cap de Gracia à Dios, où elle demeura avec une nation d'Indiens qui souffrent les aventuriers chez eux, et même qui les aiment. L'autre partie alla à Boca del Toro où Bocator[1], où il arrive souvent des aventuriers cherchant de la tortue pour ravitailler leurs vaisseaux. Ceux-ci avaient en vue lorsqu'il en arriverait quelques-uns, de s'embarquer avec eux.

Ils descendirent en un lieu nommé la *Pointe-à-Diegue*,

1. *Territoire* actuel de Costa-Rica.

à cause qu'il y a là de l'eau bonne à boire. Ayant tiré leurs canots à terre, ils dressèrent un fort, c'est-à-dire un retranchement de pieux, afin de se garantir des Indiens, qui y sont fort à craindre. L'Olonnois avec la barque avait dessein de croiser devant Carthagène, en passant les Cayes-Barou, qui sont près du golfe de Darien; il fut obligé d'aller à terre, et de chercher quelque bourgade, soit d'Indiens soit d'Espagnols, à piller pour avoir des vivres; mais cette entreprise ne lui réussit pas mieux que les autres fois; au contraire il eut le malheur d'être pris par les sauvages que les Espagnols appellent *Indios bravos*, ils le hachèrent par quartiers, le firent rôtir et le mangèrent.

Telles furent la vie et la fin de l'Olonnois; ses camarades qui échappèrent, arrivèrent à la Tortue avec leur barque, n'ayant jamais fait de course plus funeste que celle-là. J'oubliais de dire qu'une partie du monde de l'Olonnois, qui s'était retirée sur une île le long de la côte de Carthagène, nommée *l'Ile forte*, y trouvèrent des Anglais aventuriers, qui avaient dessein de faire descente en terme ferme, et que cette occasion se présenta fort à propos pour les délivrer. Dans l'espérance de faire quelque butin, ils dirent aux Anglais qu'ils avaient encore de leurs camarades en beaucoup de lieux le long de la côte. Les Anglais, réjouis d'apprendre cette nouvelle, les cherchèrent et les prirent dans leurs vaisseaux. Leur dessein était de monter la rivière de Moustique, qui est au cap de Gracia à Dios, et de trouver quelque ville espagnole à piller, parce que personne n'y avait encore été. Un des leurs les avait assurés qu'il y avait communication entre cette rivière et le lac Nicaragua. Sur cette espérance les aventuriers s'embarquèrent au nombre de cinq cents dans des canots pour remonter la rivière; mais après avoir tenté la fortune quinze *jours durant* sans trouver autre chose que de

petits lieux où les Indiens se retiraient, et qui étaient entièrement dénués de vivres, ils cherchèrent divers moyens pour sortir de cet embarras.

Enfin, voyant qu'ils ne gagnaient rien, ils allèrent au travers des bois pour chercher un chemin. Mais après avoir employé quelques jours à courir de côté et d'autre, ils ne purent découvrir aucune route, ni faire quelque prisonnier qui leur servit de guide. Ils s'en retournèrent donc sans avoir rien fait. La faim, qui les pressait extrêmement, précipitait encore leur retour, et s'ils avaient trouvé des sauvages, ils étaient résolus d'en tuer quelqu'un pour se nourrir; car ils ne mangeaient que de l'herbe et des feuilles d'arbres. Ils regagnèrent pourtant peu à peu le bord de la mer, où ils trouvèrent les Indiens du cap de Gracia à Dios, qui leur donnèrent des vivres; et ils demeurèrent quelque temps dans ce lieu avant de se rembarquer. Ils auraient même entrepris encore quelque chose, mais la nécessité fut cause que la dissension se mit entre eux. Toutefois ils se séparèrent sans autre disgrâce que la faim qu'ils avaient endurée [1].

1. Ils arrivèrent à la Tortue en tel état que le gouverneur ne manqua point de profiter du mauvais succès de leur entreprise pour en engager plusieurs à se faire ou à redevenir *habitants*. (*Hist. de Saint-Domingue.*)



## VII

### AVENTURES D'ALEXANDRE SURNOMMÉ BRAS DE FER

Lorsque je fais réflexion à ce que j'ai déjà dit des aventuriers, et à ce qui me reste à en dire, je ne doute point que parmi ceux qui liront leur histoire, il ne s'en trouve quelques-uns de difficile croyance, et qui, sur le moindre récit de quelque aventure singulière, ne soient tentés de prendre l'historien pour un romancier. Je ne conseille pas à ces messieurs de lire la vie des flibustiers, où tout est extraordinaire.

Certainement ces choses sont extraordinaires ; mais aussi pour peu qu'on soit de bon sens et sans prévention, il est aisé de voir qu'elles sont accompagnées de circonstances si originales et si naturelles, qu'il est malaisé d'en douter, puisqu'enfin elles respirent partout la vérité. D'ailleurs, tout extraordinaires qu'elles soient, je puis bien assurer que je les ai vues moi-même ; et si mon témoignage ne suffit pas pour en accréditer le récit, je suis encore en état de le confirmer par celui de quantité de gens de considération, qui sont encore pleins de vie, et que je nommerais volontiers, si ce n'est qu'occupant maintenant des postes avantageux, ils seraient peut-être fâchés qu'on sût qu'ils ont été flibustiers, quoique exerçant ce métier ils aient fait mille belles actions qui mériteraient d'être rapportées. Je pense toutefois qu'ils ne se soucient guère qu'on les rapporte, puisque depuis ce temps-là ils en ont fait d'aussi belles, mais

plus glorieuses pour eux, et plus utiles pour leur patrie, n'ayant plus tiré l'épée que pour le service de leur prince.

Pour revenir à ceux qui donnent le nom de roman à tout ce qui leur cause quelque surprise, que diraient-ils, si on leur rapportait les expéditions d'Alexandre, surnommé *Bras de fer*, à cause de la force de son poignet. On peut dire que ce nouvel Alexandre a autant signalé son nom entre les aventuriers que l'ancien Alexandre a distingué le sien entre les conquérants. On ne doit pas trouver la comparaison étrange; car enfin Alexandre le Grand, tout Alexandre qu'il était, était-il autre chose qu'un aventurier de famille royale ? et celui dont je vais parler était de condition.

Il était beau de visage, robuste de corps; j'en puis parler pour l'avoir vu de près, parce que je l'ai pansé et guéri d'une blessure considérable. Ma fortune était faite après cette cure, s'il avait été aussi libéral qu'Alexandre ; mais par malheur pour moi il ne l'était pas. Il avait beaucoup de tête quand il s'agissait d'entreprendre, et un grand courage lorsqu'il fallait exécuter.

Bien différent des autres aventuriers, qui vont en course avec des flottes entières, il n'y allait jamais qu'avec un seul vaisseau nommé le *Phœnix*, rempli de gens d'élite et de résolution comme lui. Je ne dirai qu'un seul incident de sa vie; il me l'a récité lui-même en espagnol, et je le rapporte ici en français.

Un jour qu'il était en mer pour l'exécution d'un dessein de conséquence, qu'il est inutile de dire puisqu'il ne réussit pas, après un long calme il fut tout à coup surpris d'un grand orage accompagné de vents et de tonnerre furieux. Les vents lui brisèrent ses mâts, et le tonnerre mit le feu à la soute aux poudres, qui firent sauter toute la partie du vaisseau qu'elles occupaient,

avec ceux qui étaient dessus, et qui furent tués avant que de tomber dans l'eau. Ceux de l'autre partie du vaisseau se trouvèrent tout à coup dans la mer; mais comme ils étaient fort près de terre, il s'en sauva pour le moins trente ou quarante à la nage, et notre Alexandre ne fut pas des derniers. Ils abordèrent dans quelques îles aux environs de *Boca del Drago*, habitées par des Indiens qu'on n'a pu encore réduire.

Ils parcoururent quelque temps les bords de la mer, pour recueillir ce qu'ils pourraient des débris de leur naufrage. Ils songèrent à se garantir des insultes des Indiens, qui sont terribles dans ces contrées; à reconnaître les lieux, de peur de surprise; enfin à observer quand il passerait quelque bâtiment, pour les tirer de cet endroit. Dans ce dessein ils ne quittaient guère le bord de la mer.

Un jour qu'ils erraient à leur ordinaire, une troupe d'Indiens vint les assaillir; ils en tuèrent un bon nombre, et en firent quelques-uns prisonniers. Alexandre crut que pour leur ôter l'envie de venir désormais les attaquer, il fallait leur inspirer de la crainte. Avant que de renvoyer les prisonniers, il fit attacher un bouclier de cuir fort épais aux ossements d'une baleine, qui se trouvèrent là par hasard. On fit entendre par signe à ces barbares de tirer leurs flèches contre le bouclier. Ce que quelques-uns des plus robustes firent avec beaucoup d'adresse; mais les flèches se brisèrent, et à peine purent-elles effleurer le poil du bouclier. Ce fut une espèce de merveille qui les surprit; car leurs flèches sont si aiguës et si pénétrantes, qu'elles percent d'outre en outre toutes sortes d'animaux. On leur demanda par signes s'ils voulaient voir quelle était la force des armes des aventuriers, parce qu'ils s'imaginaient, comme ils le firent entendre, que l'arquebuse était un espèce d'arc, et la baguette la flèche, et afin

de leur faire connaître quelle était la force de l'arquebuse, Alexandre donna ordre à un flibustier de tirer la sienne contre le bouclier. Ce flibustier, s'étant éloigné de six pas plus qu'eux, déchargea son fusil, et perça non seulement le cuir du bouclier, mais encore l'os de la baleine auquel il était attaché. Les barbares, étonnés, s'approchèrent de plus près pour voir le coup, et demandèrent une balle, dans l'espérance d'en faire autant. On leur en donna une, ils la mirent au bout d'un dard, et soufflèrent ensuite de toute leur force, croyant que ce souffle était la cause du grand bruit qu'ils avaient entendu ; mais dès qu'ils eurent lâché la balle, elle tomba à leurs pieds, et ils en furent si étonnés qu'Alexandre les ayant renvoyés, non seulement il n'en a eu depuis aucune nouvelle, mais il n'a même vu qui que ce soit qui ait osé l'attaquer.

Nos aventuriers commençaient à s'ennuyer d'être si longtemps dans cet endroit, lorsqu'ils aperçurent d'assez loin un vaisseau en mer, qui tirait droit où ils étaient. Ils se cachèrent, se doutant bien que ce vaisseau n'approcherait pas s'ils se montraient. Les uns étaient d'avis qu'on priât le chef du vaisseau de les prendre dans leur bord; les autres au contraire opinaient à se défendre, craignant qu'on ne leur ôtât la liberté, et qu'on ne leur fît peut-être pis. Alexandre, qui était vif à délibérer, et encore plus prompt à se résoudre, décida que bien loin de se défendre il fallait attaquer. Les aventuriers déférèrent tous à son sentiment, parce qu'il avait beaucoup d'ascendant sur eux, et qu'ils se fiaient entièrement à sa conduite et à sa valeur, qu'ils avaient déjà éprouvées en mille occasions.

Le vaisseau aborde, attiré, comme on a su depuis, par la disette d'eau où il était : car dans ces îles l'eau est très bonne. C'était un vaisseau marchand équipé en guerre. Les capitaines firent descendre leurs meil-

leurs soldats à terre, et se mirent à leur tête, parce qu'ils savaient les périls que l'on courait dans ce lieu, à cause des Indiens dont j'ai parlé. Ils ne songeaient guère à nos gens qui se tenaient cachés, et tout prêts à exécuter ce que nous allons voir.

Il est bon de remarquer que nos aventuriers étaient restés assez longtemps dans ces lieux pour en savoir les détours. Ils se glissèrent donc fort doucement le long des arbres qui étaient fort touffus alors, défilèrent ensuite par des routes secrètes qu'ils connaissaient; en sorte qu'en peu de temps ils environnèrent le grand chemin qui coupait le bois, et que leurs ennemis tenaient, de peur de surprise. Ils marchaient tous en bon ordre. Cependant nos aventuriers se tenaient derrière les arbres; parce que s'ils avaient combattu à découvert, les ennemis, qui étaient en plus grand nombre, n'auraient pas manqué de les défaire. Mais comme ils ne les perdaient pas de vue, ils firent tout à coup sur eux une décharge aussi meurtrière qu'imprévue. Aussitôt les ennemis firent face, sans tirer pourtant, parce qu'ils ne voyaient personne. Mais comme il tombait sans cesse quelques-uns des leurs, et qu'ils n'apercevaient point de flèches, ils comprirent facilement qu'ils avaient affaire à d'autres gens qu'à des Indiens; et pour rendre inutile le feu de ceux qui les attaquaient, ils s'avisèrent de se mettre ventre à terre, et de ne se point relever, ou que ce feu n'eût cessé, ou qu'ils ne vissent quelqu'un paraître.

Les aventuriers qui regardaient par les ouvertures qu'ils avaient faites dans l'épaisseur du feuillage, furent bien surpris de ne plus rien voir : ils s'imaginèrent d'abord que les ennemis pourraient s'être retirés; mais n'ayant point entendu de bruit qui eût marqué leur retraite, ils ne savaient ce qu'ils étaient devenus, encore moins ce qu'ils devaient faire eux-mêmes.

Alexandre se trouvait dans la même peine ; mais impatient de vaincre, il se détermina promptement, et sortit accompagné de ceux qui étaient alors auprès de lui pour chercher leurs ennemis. Ceux-ci, l'ayant aperçu, jetèrent un cri, se relevèrent et coururent sur-le-champ à lui. Alexandre, les voyant venir avec tant d'impétuosité, se mit à quartier avec les siens, et laissa passer le torrent; ensuite il s'attacha à celui qui marchait à leur tête, et lui porta un coup de sabre, qui coula sans aucun effet le long d'un grand bonnet dont sa tête était couverte. Il allait redoubler, lorsqu'une racine d'arbre qui sortait de terre, et qu'il rencontra malheureusement sous ses pieds, le fit tomber. A l'instant il se releva à demi soutenu sur une main, ne pouvant mieux faire, parce qu'il était étrangement pressé par son adversaire, et du revers de l'autre main (car il avait le poignet rude) il fit sauter le sabre de son ennemi, ce qui lui donna le loisir de se relever tout à fait et de crier : *A moi camarades, à moi !* pour avertir ceux qui étaient encore dans le bois. Ses camarades sortant aussitôt, les uns d'un côté, les autres d'un autre, et prenant les ennemis, tantôt à dos, tantôt en flanc, puis en queue, en firent un grand carnage ; enfin se réunissant tous à un signal que leur fit Alexandre, ils fondirent sur eux le sabre à la main, et les trouvèrent tellement affaiblis, qu'ils les tuèrent sans peine jusqu'au dernier, ayant pris à cœur de n'en pas laisser échapper un seul.

D'un autre côté, ceux qui étaient demeurés dans le vaisseau entendant le bruit de la mousqueterie, crurent que leurs gens avaient rencontré quelque embuscade, ou quelque parti d'Indiens ; mais comme la troupe de soldats qui avait fait descente, était brave et nombreuse, ils crurent qu'elle avait taillé en pièces ces Indiens, et que les autres se seraient sauvés dans leurs

cavernes. C'est pourquoi ils se contentèrent de tirer le canon dans leur bord pour les effrayer.

Cependant nos aventuriers ne perdirent point de temps. Ils dépouillèrent les morts, se vêtirent de leurs habits, et ayant le visage presque entièrement caché sous de grands bonnets qu'ils avaient ôtés à leurs ennemis, enfin poussant de grands cris pour marque de leur victoire, ils marchèrent vers le vaisseau. Ceux qui étaient dedans, les voyant venir, crurent que c'étaient leurs camarades qui revenaient vainqueurs, et les reçurent dans leur bord. Aussitôt les aventuriers firent main-basse sur tous ceux qu'ils rencontrèrent, et qui, ne s'attendant à rien moins, résistèrent peu, parce qu'il n'était resté dans le vaisseau que des marchands, des matelots et fort peu de milice. De manière que les aventuriers s'en rendirent bientôt maîtres, et le trouvèrent chargé de toute sorte de marchandises et de richesses, dont je n'ai point appris le détail.

J'ai su d'Alexandre même plusieurs entreprises que je n'écris point ; car j'ai remarqué qu'en les récitant il passait fort légèrement sur ce qui le regardait, et appuyait beaucoup sur ce qui concernait les autres, leur en donnant presque toute la gloire. En sorte que si je rapporte quelques circonstances qui le regardent, je ne les tiens pas de lui , mais de ses camarades.

Je n'étais pas à cette expédition, et je ne l'ai rapportée que pour détromper ceux qui ne peuvent rien lire de singulier sans s'imaginer qu'on leur en impose.

Voici un événement bien plus surprenant, arrivé depuis quelques années au capitaine Montauban, dont toute la ville de Bordeaux pourrait rendre un fidèle témoignage.

# VIII

## LE CAPITAINE MONTAUBAN

Le capitaine Montauban a couru pendant plus de vingt années les côtes de la Nouvelle-Espagne, de Carthagène, du Mexique, de la Floride, de la Nouvelle-York, les îles Canaries et le cap Vert.

La campagne qu'il fit en 1691 fut mémorable par le ravage des côtes de Guinée; il entra dans la rivière de Serrelion, et ayant pris la forteresse avec vingt-quatre pièces de canon qui la défendaient, il la fit sauter, de crainte que les Anglais ne vinssent s'y établir. En 1694 on le vit sur la côte de Caraque, et de là monter vers Sainte-Croix, où sur l'avis qu'on lui donna qu'un convoi de vaisseaux devait partir pour les îles Barbades et Niève pour passer en Angleterre, il alla à la hauteur des Bermudes à dessein de l'enlever. Peu de temps après son arrivée il le vit paraître venant à lui; mais il le prévint en attaquant l'escorte nommée *le loup*, qu'il enleva avec deux vaisseaux marchands chargés de sucre, le reste s'étant sauvé pendant le combat.

Comme il emmenait cette prise en France, il se rendit maître d'un vaisseau anglais de seize pièces de canon qui allait en Angleterre, et le vendit à La Rochelle, où l'amirauté le jugea de bonne prise. Ensuite continuant sa route il arriva, le 3 septembre 1694, à Bordeaux avec les trois autres vaisseaux qu'il vendit, *après qu'on les* eut aussi jugés de bonne prise.

Les flibustiers de sa compagnie, qui n'avaient pas vu la France depuis longtemps, se trouvant alors dans une ville abondante en toutes choses, firent de terribles dépenses, et sur le bruit qui s'était répandu dans la ville des grosses prises où ils avaient part, on ne faisait aucune difficulté de leur prêter. Leur extravagance alla si loin que, non contents de courir la ville en masque jour et nuit, ils s'y faisaient porter en chaise, précédés de flambeaux allumés en plein midi. La débauche en fit mourir quelques-uns, d'autres désertèrent, et le capitaine Montauban, voyant que son monde diminuait, se détermina à partir au plus tôt.

Son premier soin fut d'amasser assez de jeunes gens du pays pour remplir le nombre des flibustiers qu'il avait perdu, et ravitailler son vaisseau qui n'avait que trente-quatre pièces de canon; il partit au mois de février 1695 pour aller croiser sur la côte de Guinée.

Sa traversée ne se fit pas sans incidents. Il donna la chasse à deux vaisseaux anglais vers les îles du cap Vert, et à deux armateurs de cette nation à l'île de Fogo ou l'île de Feu. Ensuite, poursuivant sa route, il alla atterrir au cap des Trois-Pointes, où il rencontra une frégate hollandaise de trente-quatre pièces de canon, qui croisait au large. Lorsqu'elle avança pour le reconnaître, il arbora pavillon hollandais; mais quand il se trouva à portée, il fit mettre pavillon français. Le combat dura toute la journée, sans que Montauban pût joindre d'assez près son ennemi pour se servir avantageusement de ses fusils boucaniers, ou pour l'empêcher de se mettre à couvert sous la forteresse des Trois-Pointes, où il y avait deux autres vaisseaux hollandais armés en guerre.

Il attendit donc au lendemain, dans l'espérance que ces trois vaisseaux joints ensemble viendraient l'attaquer; mais la frégate se trouva trop maltraitée pour

tenter un second combat. Enfin, voyant que ses ennemis ne voulaient point se battre, il fit route pour les îles de Saint-Tomé, et allant reconnaître le cap de Saint-Jean, qui est dans la terre ferme de Guinée, il prit un vaisseau anglais de vingt pièces de canon, chargé de dents d'éléphant, de cire et de trois cents nègres, dont quelques-uns avaient été tués par ordre du capitaine, parce qu'ils s'étaient révoltés contre l'équipage et que d'autres s'étaient sauvés à terre dans la chaloupe qu'ils avaient enlevée.

De là, se trouvant à la vue de l'île du Prince, il prit un corsaire de Brandebourg, qui croisait dans cette hauteur, et qui enlevait les petites barques sans distinction de nation ni de pavillon. Avant que de s'engager plus loin il envoya sa prise anglaise à Saint-Domingue; mais elle lui fut enlevée au petit Goave.

Montauban revint à la rade des îles du Prince et de Saint-Tomé, où il échangea le navire du corsaire contre des vivres; de sorte que, se trouvant en état de partir, il leva l'ancre pour aller vers les côtes d'Angoa, qui sont par delà la ligne à plus de deux cent cinquante lieues. Il y arriva le 22 septembre, et découvrit quelque temps après un vaisseau portant pavillon anglais de cinquante-deux pièces de canon. Comme il faisait toutes les manœuvres nécessaires pour le faire approcher, son ennemi en faisait de même, croyant que c'était un vaisseau marchand. Et ces deux vaisseaux étant à portée l'un de l'autre, l'anglais tira un coup de canon à balle; ce qui obligea le capitaine Montauban de mettre pavillon français. A cette vue l'anglais envoya de son travers deux bordées de canon qui tuèrent sept flibustiers, sans que de leur part on tirât aucunement; et cela pour donner la hardiesse à leur ennemi de les aborder: car ils ne le pouvaient pas eux-mêmes, étant sous le vent.

En effet l'anglais approcha de manière que le capitaine Montauban, voyant l'occasion favorable, donna le signal à tous les flibustiers qui s'étaient tenus couchés sur le ventre au-dessus du pont. Ces gens, qui n'attendaient que ce moment, se levèrent au plus vite, et firent un si grand feu qu'ils ralentirent bientôt celui des ennemis, dont l'équipage était de plus de trois cents hommes.

Ce grand nombre, selon toutes les apparences, devait les assurer du succès s'ils en venaient aux mains. Aussi les vit-on bientôt venir à l'abordage avec de grands cris, menaçant de ne faire aucun quartier si l'on ne se rendait pas. Leurs grappins n'ayant pu prendre derrière le navire aventurier, l'anglais courut si promptement qu'il vint abattre le derrière de son bâtiment sur le beaupré de son ennemi.

Ce fut pour lors que les flibustiers, profitant de l'embarras où était la manœuvre, ne perdirent aucun de leurs coups, et firent un feu si terrible pendant une heure et demie que les Anglais, n'y pouvant résister, et ayant perdu beaucoup de monde, abandonnèrent leur gaillard et se retirèrent au-dessous entre les ponts.

Montauban, s'apercevant qu'ils faisaient signe et demandaient quartier, ordonna aux flibustiers de cesser le feu, et fit dire aux ennemis de se mettre dans leurs chaloupes pour se rendre à son bord. Cependant il faisait sauter ses gens dans le vaisseau afin de s'en saisir, se croyant déjà en état de tout entreprendre avec une prise si considérable; car c'était le garde-côte d'Angola, et le plus grand navire que les Anglais eussent dans ces mers. On voyait les flibustiers à l'envi l'un de l'autre désaborder ou filer les bosses, lorsque le feu prit aux poudres de sainte-barbe du vaisseau anglais, par le moyen d'une mèche que le capitaine y avait posée dans l'espérance de se sauver avec ses cha-

loupes. Les deux vaisseaux, étant accrochés, sautèrent tous deux en l'air, et firent le plus terrible bruit qu'on ait jamais ouï.

Il est impossible de faire une peinture de cet affreux spectacle, les acteurs d'une si sanglante scène ne se trouvant en état d'en juger eux-mêmes que par les maux qu'ils ont ressentis. On laisse au lecteur à s'imaginer l'horreur que peut donner la vue de deux vaisseaux que la poudre enlève à plus de 200 toises avec un fracas épouvantable, faisant comme une montagne d'eau, de feu, de débris de toute espèce; où parmi les coups de canon qui tirent en l'air, et le bruit des vagues qui s'élèvent, on entend des mâts qui se brisent, des voiles et des cordages qui se déchirent, des hommes qui crient, des os qui se fracassent.

Montauban était sur son vaisseau où il donnait ses ordres lorsque le feu y prit, et l'enleva si haut de dessus le pont, qu'il a cru lui-même que c'est ce qui empêcha qu'il ne fût mêlé parmi les débris qui l'auraient haché en mille pièces; en sorte qu'il tomba tout étourdi dans la mer, où il demeura quelque temps sans pouvoir se remettre. Enfin, se débattant comme un homme qui craint de se noyer, il s'accrocha à une pièce de mât. Sa surprise fut grande lorsqu'il vit autour de lui un nombre infini de membres et de parties séparées de leurs corps, la plupart embrochées dans des éclats de bois. Et ce qui le toucha le plus, ce fut de voir deux demi-corps, qui ayant encore quelques restes de vie s'élevaient de temps en temps sur l'eau, et laissaient la place où ils se renfonçaient toute teinte de leur sang.

Cela n'empêcha pas que Montauban ne réveillât le courage de quelques-uns des siens qui nageaient auprès de lui, leur donnant espérance de pouvoir se sauver au moyen d'une chaloupe qu'il avait aperçue au

milieu de quelques débris qui flottaient sur l'eau. Ils allèrent aussitôt au nombre de quinze ou seize chacun sur une pièce de bois dégager cette chaloupe, où était un canot enchâssé, dans lequel ils se mirent tous, et ils sauvèrent encore le canonnier qui avait eu une jambe emportée dans le combat. Ils se servirent de quelques morceaux de planche pour avirons, et ayant trouvé de quoi faire une voile et un petit mât, ils se confièrent à la Providence, qui seule pouvait leur donner le salut et la vie.

Dès que le capitaine Montauban eut repris ses sens, il s'aperçut que le sang coulait d'une blessure qu'il avait reçue à la tête; on lava sa plaie, on y mit de la charpie faite de son mouchoir, et on banda sa tête d'un morceau de sa chemise. On en fit autant à ceux qui se trouvaient pareillement blessés, et cependant la chaloupe allait sans découvrir terre, sans vivres, sans savoir où en prendre.

Trois jours s'étaient écoulés de la sorte, lorsqu'un des flibustiers, pressé de la faim et de la soif, but tant d'eau de mer qu'il en mourut; les autres supportèrent leur mal avec plus de patience ; mais ils avaient tant bu en tombant dans la mer, qu'on les voyait comme demi-morts, et le capitaine Montauban eut une hydropisie dont il ne fut guéri que par une fièvre quarte qu'il garda longtemps. Il était méconnaissable, le feu de la poudre lui avait brûlé le côté, les cheveux et le visage.

Ces malheureux ne pouvaient guère s'entr'aider, parce qu'ils étaient tous fort maltraités. Cependant, malgré l'abattement que leur causait la faim qu'ils souffraient, il fallut gagner le cap de Corse [1], et surmonter les obstacles que la nature leur opposait par

1. Une des pointes de la côte d'Or, en Afrique.

le moyen de la barre qui en rend la côte inaccessible. Ils y arrivèrent néanmoins après bien des peines ; un de la troupe alla chercher de quoi vivre, et par bonheur il trouva dans un étang que la mer a formé près de là, des huîtres attachées à des branchages. Ils y allèrent tous en remontant le canal, et, se prêtant de bon cœur quelques couteaux qui se trouvèrent dans leurs poches, chacun mangea de grand appétit.

Les flibustiers ayant passé deux jours dans cet endroit, le capitaine Montauban les distribua en trois petites bandes, pour aller chercher des vivres et des habitations. Il y alla de son côté, et donna ordre de retourner le soir à la chaloupe; mais ils ne rencontrèrent que quelques troupes de buffles qui fuyaient à mesure qu'on avançait vers eux; ainsi ils revinrent à la chaloupe sans avoir trouvé ni habitation ni vestiges d'hommes. Cette dure extrémité les obligea de partir le lendemain pour se rendre au port de Lopez sous le vent du cap de Corse, où les nègres avertis par des coups de canon que les vaisseaux tirent à leur arrivée, viennent leur apporter des vivres et tout ce qui leur est nécessaire, pour de l'eau-de-vie, des couteaux et des haches.

Le capitaine Montauban ne doutait pas que parmi ces nègres, dont la plupart lui avaient apporté des rafraîchissements dans les voyages précédents qu'il avait faits sur ces côtes, il ne s'en trouvât plusieurs qui le reconnussent. En effet, il dit à quelques-uns de ceux-là, en leur langue, qu'il était le capitaine Montauban, et qu'il les priait de lui donner des vivres ; mais ces nègres le voyant tout défiguré ne le reconnurent point, et crurent qu'il leur en imposait. Il les pria de le mener chez le prince Thomas, fils du roi de ce pays, espérant qu'il se souviendrait des plai- *qu'il lui* avait faits. Les nègres l'y conduisirent

avec son monde, et, commençant à s'apprivoiser avec nos aventuriers, ils leur donnèrent des bananes, qui sont des figues plus longues que la main.

Le mauvais état où était Montauban fit que le prince Thomas ne put le reconnaître. Toutefois ce prince se ressouvenant de lui avoir vu, en se baignant un jour avec lui, la cicatrice d'un coup de mousquet qu'il avait reçu à la cuisse, il lui dit : « Je vais bientôt savoir si tu es le capitaine Montauban, et si cela n'est pas, je te ferai couper la tête. Dans ce moment il lui commanda de montrer sa cuisse, et ayant vu la cicatrice il embrassa le capitaine, le retint chez lui, et fit placer son monde chez des nègres, avec ordre d'en avoir soin.

Au bout de quelque temps le prince Thomas leur donna des pièces d'étoffe pour se mettre en état de paraître devant le roi son père. C'est un grand nègre assez bien fait, d'environ cinquante ans, à qui il voulait les présenter. Le roi les reçut avec toute sorte d'amitiés ; et ayant appris du capitaine que le roi de France son maître soutenait la guerre contre les Anglais et les Hollandais qu'il connaissait lui-même, et encore contre les Allemands et les Espagnols qui sont des nations plus puissantes que les deux premières, il témoigna que ce récit lui faisait plaisir, et se fit apporter du vin de palme, qui n'est pas désagréable à boire, afin de saluer la santé du roi de France. Le prince Thomas en fit autant, et tous les flibustiers par ordre du roi suivirent leur exemple. Ce monarque, rempli du récit qu'on venait de lui faire, demanda comment on appelait le roi de France, et sur la réponse que Montauban lui fit, qu'on le nommait *Louis le Grand*, il dit qu'il voulait que son petit-fils, que l'on devait bientôt baptiser, portât le nom de *Louis le Grand*.

En effet Montauban le tint sur les fonts, et fut obligé de le nommer ainsi.

A peine cette cérémonie fut-elle achevée, que le prince Thomas mena promener Montauban et ses gens dans les villages les plus agréables du pays, éloignés les uns des autres de cinq à six lieues. La plupart des nègres qui n'avaient jamais vu le bord de la mer, et qui par conséquent n'avaient jamais vu de blancs, venaient en foule pour les voir ; tantôt ils leur passaient la main sur le visage, ne croyant pas que leur blancheur fût naturelle, tantôt ils leur ratissaient les doigts avec un couteau ; en sorte que le prince Thomas, s'apercevant de leur simplicité, se mit à rire et les fit retirer.

Sur ces entrefaites quelques gardes du prince Thomas vinrent lui dire qu'il était arrivé des vaisseaux au cap de Lopez ; on prépara aussitôt par son ordre des canots, et Montauban, après avoir pris congé du prince, et l'avoir remercié de toutes les marques de bonté et d'amitié qu'il en avait reçues, s'embarqua pour se rendre avec son monde au cap de Lopez, où il trouva un navire portugais dont le commandant était de ses amis. Trois jours après ils arrivèrent à Saint-Tomé, d'où ils passèrent aux Barbades sur un vaisseau anglais dont le capitaine parut si sincère, que Montauban crut qu'il était de son honneur d'accepter les offres qu'il lui faisait. En effet, cet Anglais en usa bien ; mais le général Russel retint tous les flibustiers prisonniers de guerre, et lui sut mauvais gré de s'être chargé dans un temps de guerre ouverte d'un ennemi qui avait fait tant de mal à sa nation. Toutefois il permit que les médecins le visitassent ; il le visita lui-même, et dans la suite il lui donna la liberté aussi bien qu'à deux flibustiers, avec de l'argent pour leur retour en Europe.

## IX

### PRISE DE LA VILLE DE LA VERA-CRUZ

L'ENTREPRISE de la Vera-Cruz est l'une des plus considérables qui se soient encore faites par les flibustiers, si l'on regarde la prudence avec laquelle elle a été conduite, la valeur et l'expérience des capitaines qui l'ont exécutée, les divers événements qui l'ont accompagnée, enfin les grands avantages que l'on en a tirés. On n'y voit rien qui ne soit surprenant, rien par conséquent qui ne mérite d'être su. Le simple récit qui va suivre suffit pour justifier la vérité de ce que j'avance.

Comme le succès de ce dessein demandait beaucoup de soins et de précautions, en attendant que toutes choses fussent disposées, plusieurs des principaux d'entre les flibustiers prirent chacun leur parti (car les flibustiers ne sont jamais oisifs, ni sans quelque dessein en tête) ; les capitaines Laurent et Michel résolurent ensemble de prendre la *hourque* et la *patache*[1] qui faisaient alors leur charge, consistant en indigo ou cochenille et en argent, qui tente plus les flibustiers que tout le reste. Ils étaient à l'île de Rotan, située dans le golfe de Honduras, et la hourque était sur la rivière de Moustique dans le fond de ce golfe.

Le capitaine Vand-Horn de son côté était allé

1. Navires de charge.

vendre des nègres à Saint-Domingue [1], où il reçut quelque chagrin des Espagnols qui lui retinrent ses nègres, par droit, disaient-ils, de représailles, prétendant que Vand-Horn les avait pillés. Cependant il n'est pas vraisemblable qu'il eût été négocier chez eux s'ils avaient eu lieu de se plaindre de lui; mais on a toujours tort avec ces messieurs dès qu'on ne se trouve pas état de leur résister. Ils ne font point scrupule de tout entreprendre, sans examiner s'ils ont droit de le faire, et lorsqu'ils n'ont point de raisons légitimes, ils ne manquent point de prétextes pour usurper ce qui les accommode.

Vand-Horn outré de leur injustice les quitta en les menaçant; mais ils firent peu de cas de ses menaces, dont néanmoins peu de temps après ils ressentirent de terribles effets. Il se rendit au petit Goave (Saint-Domingue), où ayant obtenu de M. de Poincy, gouverneur du pays, une commission contre les Espagnols, il munit son vaisseau de tout ce qui était nécessaire pour une grande entreprise; il assembla le plus de monde qu'il lui fut possible, et fit une recrue de près de trois cents hommes des plus braves, parmi lesquels le capitaine Grammont était sur le pied des autres flibustiers. Cet officier avait été démonté à la côte de Saint-Domingue par un ouragan; son vaisseau portait cinquante-deux pièces de canon, et tout ce qu'il pouvait posséder alors. Ainsi il avait tout perdu, hors le courage qui ne l'abandonnait jamais.

Vand-Horn savait que les capitaines Laurent et Michel étaient au Honduras pour guetter la hourque qu'ils voulaient prendre. Comme il méditait une surprise plus considérable, il résolut de rompre leur dessein en

1. *On voit que les aventuriers trouvaient également bons tous les métiers lucratifs.*

les prévenant et en la prenant lui-même, parce qu'il avait besoin d'eux pour le succès de son entreprise, dont il n'avait encore dit le secret à personne. Il fit voile où elle était, et s'en rendit le maître sans que Laurent et Michel pussent s'en apercevoir. Il ne s'y trouva rien, et Vand-Horn n'en fut point fâché, contre le naturel des flibustiers qui aiment toujours à trouver quelque chose; mais il était tellement préoccupé de l'idée avantageuse qu'il se formait des richesses de la Vera-Cruz, que tout le reste ne lui paraissait plus rien. D'ailleurs, il crut faire plaisir au capitaine Laurent en lui procurant quelque chose de plus considérable. Il partit donc sur-le-champ pour le joindre; dès que Laurent l'aperçut, il se prépara au combat, croyant que c'était la hourque; mais il fut étrangement surpris de voir pavillon blanc, et d'apprendre que le vaisseau qui accompagnait la hourque venait du petit Goave, et que Vand-Horn, qui le montait, s'était rendu maître de cette prise.

Laurent, irrité de ce coup, quitta Vand-Horn sans vouloir l'entendre; mais Vand-Horn qui voulait à quelque prix que ce fût se venger de l'outrage que les Espagnols lui avaient fait, ne se mit guère en peine de son indignation. Il le suivit à Rotan, où il lui expliqua ses raisons, et lui fit si bien connaître que ses intentions étaient droites, que Laurent, persuadé de sa sincérité, entra avec lui dans le dessein de la Vera-Cruz. Dès ce moment on le proposa au capitaine Grammont, à Junqué et à plusieurs autres. On tint conseil sur ce sujet; mais tous convinrent qu'il fallait beaucoup plus de monde que l'on n'en avait alors, et qu'il était absolument nécessaire d'amasser le plus de munitions qu'il serait possible, afin de n'avoir besoin de rien sur la route, la nécessité donnant toujours lieu à des mouvements qui font découvrir et avorter les desseins les mieux concertés.

Le capitaine Grammont, qui était du conseil, appuya cet avis. « Ce n'est pas là, dit-il, une de ces entreprises communes et journalières; je croirais celle-ci presque impossible sans l'expérience et la valeur de ceux qui m'écoutent; chacun de nous sait que les Espagnols ont toujours de bonnes troupes dans des places aussi considérables que la Vera-Cruz, et pour le commerce qui y est immense, et pour les marchands qui y sont tous fort riches. Cette ville, continua-t-il, entretient au moins trois mille hommes de guerre pour sa défense, et dans vingt-quatre heures elle peut en faire venir des environs quinze à seize mille sans compter huit cents hommes de garnison et soixante pièces de canon qui sont dans la forteresse de Saint-Jean-du-Luz, dont une partie commande sur la mer, et l'autre partie sur la Vera-Cruz; que si cela n'est pas capable de faire manquer l'entreprise, du moins les Espagnols la pourront tirer en longueur, et auront le temps de porter à leur ordinaire leurs richesses ailleurs, de les enfouir en terre et de se cacher eux-mêmes dans les bois. C'est là, et vous ne l'avez que trop souvent éprouvé, c'est-là, dis-je, qu'ils attendent tranquillement l'effet de la descente des flibustiers et le temps de leur départ pour rentrer dans leur ville. Ainsi leurs milices, leurs forteresses et le reste ne doivent point vous arrêter. Pour réussir infailliblement dans notre dessein, il ne faut que du courage, de la diligence et du secret. »

C'est ce que les flibustiers observent plus que toutes choses; et comme ils savent que quelques précautions qu'ils puissent prendre à cet égard, il leur est toujours bien difficile d'aller en mer sans que les Espagnols en soient avertis, et qu'ils s'en défient, ils font tout leur possible pour n'être pas trahis. Bien convaincus que ce ne sont pas tant les barques d'avis que les Espagnols envoient à la découverte qui leur en donnent des nou-

velles, que les fugitifs qui s'échappent d'entre eux, ils s'appliquent alors uniquement à être affables à tous ceux qui ont affaire à eux et à contenter leur monde; mais cette douceur, cette affabilité même, qui ne leur est pas naturelle, fait soupçonner à ceux qui les connaissent particulièrement pour être toujours avec eux, qu'il y a quelque chose à entreprendre, d'autant plus qu'ils n'affectent tant de bonté en certains temps que parce qu'ils ont besoin de leur secours; tant il est vrai que l'industrie et la prudence humaine ont beau s'épuiser en expédients pour faire réussir les plus grandes entreprises, il faut encore que le hasard et la fortune s'en mêlent pour leur donner un plein succès.

Le discours du capitaine Grammont paraissait devoir déterminer tout le monde à la prise de Vera-Cruz; cependant le silence qui régnait dans l'assemblée marquait encore un reste d'irrésolution. Les capitaines Laurent et Vand-Horn, s'en apercevant, achevèrent bientôt de persuader et de résoudre l'assemblée, en faisant paraître quelques prisonniers espagnols qu'ils avaient, et qui déposèrent que ceux de la Vera-Cruz attendaient incessamment deux vaisseaux richement chargés de la ville de Caraque, située sur la côte du même nom, quatorze lieues avant dans les terres; que cette ville était la capitale de la côte, et Goave, celle où l'on embarquait les marchandises qui sortaient de Caraque pour être portées ailleurs.

Après cela chacun parut n'avoir plus rien à désirer, et on résolut à l'instant de mettre à la voile le plus promptement qu'il serait possible. Ce fut en l'année 1683, après avoir fait une revue générale de la flotte, qui se trouva montée de deux cents flibustiers, tous gens d'élite. On jugea à propos d'en mettre la plus grande partie sur deux vaisseaux seulement, lorsqu'on serait à une distance assez éloignée de terre, afin que

les habitants de la Vera-Cruz ne pussent s'apercevoir du stratagème, et qu'ils se persuadassent que ces deux vaisseaux étaient ceux qu'ils attendaient avec tant d'impatience; que cependant les autres resteraient en pleine mer, et ne paraîtraient qu'après la réussite de l'entreprise.

Ayant ainsi pourvu à tout ce qui pouvait la faciliter, les flibustiers continuaient leur route. Lorsqu'ils furent arrivés à la côte de la Nouvelle-Espagne, ils descendirent à l'ancienne ville de la Vera-Cruz, qui est abandonnée et éloignée de la nouvelle d'environ deux lieues. Ce fut entre onze heures et minuit; après avoir surpris la vigie qui était sur le bord de la mer, et passé par plusieurs chemins détournés sous la conduite de quelques esclaves qu'ils avaient trouvés sur leur route, et à qui ils avaient promis la liberté, ils marchèrent promptement et se rendirent une heure avant le jour à la Vera-Cruz. Ils y entrèrent à l'ouverture des portes, et l'ayant ainsi surprise, la violence et le massacre ne durèrent qu'autant que l'on fit de résistance.

Les enfants perdus commandés par le capitaine Laurent, et qui avaient pour enseigne Charles Rainet, natif de Saint-Christophe, s'emparèrent de la forteresse munie de douze pièces de canon, qu'ils tirèrent sur la ville sans que personne s'y opposât. Cette forteresse n'est pas comme celle de Saint-Jean-du-Luz, étant seulement bâtie pour défendre la ville du côté de terre.

Les Espagnols, éveillés au bruit des coups que tiraient les flibustiers et des cris que jetaient les habitants, ne pouvant distinguer de leurs lits ce que c'était, prirent d'abord ce bruit pour une décharge de mousqueterie, et s'imaginèrent qu'on donnait une aubade à quelque notable bourgeois de la ville qui portait le nom *du saint* dont la fête se célébrait ce jour-là. Les cris *qu'ils entendaient*, ils les prirent pour les cris de joie

de ceux qui donnaient l'aubade; ainsi ils demeurèrent tranquillement dans leurs lits, jusqu'à ce que l'heure de se lever fût venue; mais alors ils furent bien surpris d'apprendre que les flibustiers étaient maîtres de leur ville.

A l'instant chacun courut aux armes, criant ce que l'on ne savait déjà que trop, que *los ladrones* (les larrons) étaient dans la ville; et ce fut en ce moment que l'horreur du carnage, les clameurs, le trouble, le désordre, recommencèrent et redoublèrent même plus que jamais. Cependant le calme succéda bientôt à ce tumulte; car les flibustiers ne trouvant plus rien qui leur fît tête, cessèrent leurs hostilités. En effet ils avaient tout réduit: la plupart s'étaient sauvés; les autres étaient blessés, tués ou désarmés, et les plus considérables de la ville s'étaient rendus. Comme le nombre des prisonniers surpassait celui des vainqueurs, on les enferma tous dans la grande église, et on mit à chaque porte autant de poudre qu'il en fallait pour faire sauter l'édifice en cas d'alarme. Dans ce dessein les flibustiers firent une traînée qui communiquait à ces poudres, et postèrent à chaque porte un aventurier ayant la mèche allumée, avec ordre d'y mettre le feu au moindre signal de rébellion que feraient ceux qui étaient enfermés dans l'église.

Les flibustiers, se voyant par ce moyen maîtres de la plus belle et de la plus riche ville de l'Amérique, ne perdirent point de temps; ils employèrent vingt-quatre heures à chercher, à piller, à prendre et à emporter sur leurs vaisseaux tout ce qui se trouva de plus commode pour le transport et de plus à leur goût. Ce fut l'argent monnayé, les bijoux, la cochenille, et autres choses précieuses, jusqu'à la valeur de 6 millions de France; je dis de France, parce que parlant d'Espagne cette prise vaudrait 6 millions d'écus.

Si les flibustiers avaient pu demeurer un mois seulement dans cette ville, ils se seraient vus riches à jamais. Comme ils aiment à l'être, il faut qu'ils aient eu de puissantes raisons pour quitter sitôt la partie.

Ils pouvaient craindre, par exemple, que toutes les milices voisines assemblées sous un chef, et qui étaient en grand nombre, comme on l'a dit, ne vinssent les investir. Peut-être ne voulaient-ils pas désoler entièrement la ville, ni ruiner ses habitants de fond en comble, afin d'y trouver encore de quoi piller, lorsque l'envie leur prendrait d'y revenir ; car ils hypothèquent tellement ce qui appartient aux Espagnols, que quand leur dépense excessive les a réduits à retourner en course, on les voit au bout de quelques années venir demander l'intérêt de ce qu'ils ont laissé ; prétendant que ce reste doit leur profiter comme s'ils en étaient propriétaires, et que l'Espagnol est obligé de leur rendre compte du maniement qu'il en a eu.

La ville étant pillée, les flibustiers ne songèrent plus qu'à faire payer la rançon à ceux qu'ils avaient enfermés dans l'église. On leur fit parler par un prêtre espagnol qui monta en chaire. Connaissant l'impatience des flibustiers, il ne leur tint pas un long discours ; il leur fit entendre en peu de mots que les flibustiers n'en voulaient ni à leur liberté ni à leur vie ; qu'ils leur demandaient seulement de l'argent ; et comme la liberté et la vie leur devaient être plus chères que l'argent, il les exhortait de leur en donner au plus tôt, s'ils avaient envie de conserver l'une et l'autre.

Ce discours fini, on parcourut toute l'assemblée, où se fit une quête générale, et on tira de cette charité forcée 200,000 écus, qui furent mis sur-le-champ entre les mains des flibustiers. Cependant ils ne donnèrent la liberté à leurs prisonniers qu'au moment de *leur départ,* qui fut assez prompt, comme il a déjà été

remarqué. La meilleure raison qu'on en puisse rendre, outre celles qui viennent d'être alléguées, c'est qu'ils savaient l'arrivée de la flotte de la Nouvelle-Espagne, composée de dix-sept vaisseaux. Elle passa au travers de celle des flibustiers sans oser l'attaquer. Mais si elle avait été chargée d'argent, et que celle des flibustiers n'en eût point été remplie, c'eût été pour ceux-ci une grande tentation, et on ne sait pas trop ce qui en serait arrivé; par bonheur pour eux il n'y avait que des marchandises, et les flibustiers n'en font pas grand cas.

La valeur du pillage de la Vera-Cruz paraîtrait presque incroyable, si cette ville n'était la capitale de la Nouvelle-Espagne (le Mexique), la plus belle, la plus riche et la plus marchande de toute la côte, ayant un port si vaste, qu'il est capable de contenir un très grand nombre de vaisseaux à l'abri et à couvert.

On peut dire qu'il ne s'est guère rencontré ensemble tant de braves capitaines flibustiers, ni d'occasion où ils aient mieux fait leur compte qu'en celle-ci. Le capitaine Grammont n'avait plus rien, il dut s'enrichir; les capitaines Laurent, Vand-Horn, Michel et d'autres qui témoignaient tant d'avidité et d'empressement pour le butin, en trouvèrent au delà de leurs espérances. Mais ni les uns ni les autres n'en ont su profiter, et l'on verra plus loin l'usage que les flibustiers firent de tant de trésors.



# X

## HISTOIRE DU CAPITAINE LAURENT

On a connu le caractère du capitaine Grammont par le discours qu'il fit aux flibustiers, on ne sera pas fâché d'apprendre dans ce qui suit les qualités des capitaines Laurent et Vand-Horn.

Le capitaine Laurent a la taille haute sans être voûté, le visage beau sans paraître efféminé, les cheveux d'un blond doré sans être roux, et une moustache à l'espagnole qui lui sied le mieux du monde ; on n'a guère vu de meilleur canonnier : il juge aussi certainement de l'endroit où doit donner un boulet de canon, lorsqu'il l'a fait placer, que du lieu où doit porter la balle du fusil qu'il tire. Il est prompt, hardi et déterminé. Résoudre, entreprendre, exécuter, c'est pour lui la même chose. Il est intrépide dans le danger ; mais il s'impatiente, il s'emporte et jure trop. Au reste il est parfaitement instruit de la manière de combattre les Espagnols; il les connaît à fond, parce qu'il a été longtemps parmi eux.

Il a toujours dans son bord des violons et des trompettes dont il aime à se divertir, et à divertir les autres qui y prennent plaisir. Ainsi il se distingue parmi les flibustiers par la politesse et par le bon goût. Enfin il s'est fait un si grand nom, que dès qu'on sait qu'il arrête en quelque lieu, on vient de tous côtés voir de ses propres yeux s'il est fait comme un autre homme.

Il a cela de particulier que; tout flibustier qu'il est, il a fort longtemps servi les Espagnols sur mer contre les flibustiers mêmes. S'il avait continué de les servir, il leur aurait épargné bien des chagrins et bien des pertes, et dans la suite on ne pourrait guère répondre de ce qu'il en serait arrivé. En effet il est venu plusieurs fois aux mains avec les flibustiers des îles de Saint-Domingue, de la Tortue et de la Jamaïque, et après beaucoup de combats, où il avait fait quantité de prisonniers, il fut enfin pris lui-même. Se voyant parmi des gens dont il estimait la valeur pour l'avoir plusieurs fois éprouvée, il résolut de s'arrêter parmi eux, et de reprendre sur la nation espagnole autant et plus de gens qu'il n'en avait pris de la nation française pendant qu'il était à leur service. Il avait eu tout le temps de reconnaître leurs perfidies et leurs cruautés; il désirait ardemment de trouver l'occasion de les en punir. Il la trouva enfin; s'étant joint avec Vand-Horn, Michel et d'autres capitaines, il fit plusieurs courses où ses premiers maitres ressentirent de terribles effets de son animosité. Les Espagnols qui le regardaient comme le fléau des Indes, ayant appris que les flibustiers s'étaient séparés, que les uns allaient à la Tortue, les autres à la Jamaïque, et que Laurent se trouvait le seul capitaine qui commandât alors en mer, envoyèrent plusieurs bâtiments pour lui donner la chasse. Son vaisseau était assez bien équipé d'hommes et de munitions tant de guerre que de bouche. Faisant voile, il aperçut deux bâtiments qu'il crut d'abord appartenir ou au capitaine Grammont, ou à quelqu'autre commandant français. Mais enfin, en approchant, il reconnut que la manœuvre était espagnole, et que ces deux vaisseaux étaient l'amiral et le vice-amiral des galions du roi d'Espagne, chacun de soixante pièces de canon et de mille cinq cents hommes.

Comme il joignait la prudence à la valeur, il comprit aussitôt que la partie n'était pas égale, et qu'il y aurait plus de témérité que de valeur à attendre ces deux vaisseaux. Il fit tout son possible pour les éviter; mais voyant qu'il était trop avancé, qu'il n'y avait plus moyen d'y réussir, le parti qu'il prit dans cette rencontre, et le seul qu'il pouvait prendre, ce fut d'inspirer aux siens de se défendre jusqu'à l'extrémité. Dans cette vue, parcourant des yeux tous ceux de son vaisseau pour découvrir leurs sentiments, et s'adressant préférablement aux Français :

« Vous êtes trop expérimentés, dit-il, pour ne pas connaître le péril que nous courons, et trop braves pour le craindre. Il faut ici tout ménager et tout hasarder, se défendre et attaquer en même temps. La valeur, la ruse, la témérité et le désespoir même, tout doit être mis en usage en cette occasion; ou, si nous tombons entre les mains de nos ennemis, nous ne devons nous attendre à rien moins qu'à toute sorte d'infamies, aux plus cruels tourments; enfin à perdre la vie. Tâchons donc d'échapper à leur barbarie, et pour échapper combattons. »

Ce discours fit une grande impression sur l'esprit des flibustiers, et le capitaine Laurent, voulant profiter de la bonne disposition où il les voyait, s'avisa, pour les mettre à la dernière épreuve, d'appeler le plus intrépide d'entre eux; il lui donna ordre en leur présence de mettre le feu à sa soute aux poudres au premier signal qu'il lui en ferait, et lui commanda dans ce dessein de se tenir à deux pas de là, toujours attentif, et la mèche allumée, leur faisant connaître par cette résolution qu'il n'y avait de salut pour eux que dans la mort même ou dans leur courage. Dans le même moment il passa au milieu de son vaisseau, et ordonna de faire *une bordée de* fusiliers de côté et d'autre, ce qui fut

exécuté; puis haussant la voix pour être entendu de tout son monde, et leur montrant de la main les ennemis : « C'est entre leurs bâtiments, dit-il, qu'il nous faut passer, et tirer vigoureusement sur eux. »

Peut-être en usait-il de cette manière pour tenir toujours ces deux vaisseaux en échec, les occuper tous deux également en tirant ainsi à droite et à gauche, et les empêcher par ce moyen de venir fondre sur lui, et de l'accabler par le grand nombre. Quoi qu'il en soit, les flibustiers passèrent au milieu des deux galions, et essuyèrent en passant tout le feu de leur canon. Ils leur répondirent par le feu de tous leurs fusils, qui firent une décharge si meurtrière, qu'à la première fois les Espagnols virent tomber, de l'un et de l'autre de leurs galions, au moins quarante-huit de leurs hommes.

Ce feu continuait de la sorte, lorsqu'un coup de canon vint donner dans le vaisseau du capitaine Laurent; il en eut la cuisse froissée, et tomba par terre. Mais s'étant relevé aussitôt, et voyant ses gens étonnés : « Ce n'est rien, » s'écria-t-il d'un ton ferme, et pour les rassurer davantage il courut sur le devant du vaiseau, où il parut à leurs yeux et à ceux des ennemis, plus vigoureux et plus redoutable que jamais, tenant son sabre d'une main et son pistolet de l'autre. Ce fut là que pour l'exécution et la valeur il fit des choses que l'on a vues, et qu'on aurait peine à décrire.

Cependant voyant que le combat tirait en longueur, impatient de délivrer les siens ou de périr, il lui vint en pensée d'aller au canon, et d'en pointer lui-même une pièce, dont le coup porta si heureusement qu'il brisa le grand mât de l'amiral espagnol. N'ayant plus rien à craindre de celui-ci, il s'attacha uniquement à l'autre, dont le commandant n'osa jamais venir à l'abordage, trop convaincu que les flibustiers sont gens à se faire périr eux-mêmes, et tous les autres avec eux, plutôt

que de se rendre. Le vice-amiral demeura donc quelque temps sans rien faire, et le capitaine Laurent, profitant de cet intervalle, échappa glorieusement à la vue de ses ennemis.

Le commandant espagnol se trouva dans un grand embarras, parce qu'il avait ordre exprès de combattre et de prendre le capitaine Laurent : ce qu'il n'aurait pas osé entreprendre de son chef, connaissant la valeur de ce capitaine.

Le bruit de son action se répandit par toute la côte, et produisit des effets bien différents à la cour de France et à celle d'Espagne. Celle de France envoya au capitaine Laurent des lettres de naturalité, parce qu'il était étranger, et des lettres de grâce à cause de la mort de Vand-Horn (dont il sera parlé plus loin).

La cour d'Espagne manda le commandant espagnol pour lui faire rendre compte de sa conduite. Il s'en acquitta le mieux qu'il lui fut possible ; mais on le pressa vivement, sur ce qu'ayant trois mille hommes dans ses deux galions équipés à l'avantage, il n'avait pas abordé et pris un vaisseau de flibustiers commandé par un homme qu'il fallait absolument détruire, parce qu'il était la ruine des sujets du roi leur maître sur les côtes des Indes d'Espagne ; qu'on n'allait plus entendre parler que de pertes, de ravage et de désolation sur ces mêmes côtes, dont il répondrait. Il en répondit de sa tête, on lui coupa le cou.

Le capitaine Laurent, ayant évité ce péril, en courut quelque temps après un autre, dont il se tira encore avec avantage. Comme il ne pouvait demeurer oisif, il alla à la côte de Carthagène à dessein d'y faire quelque prise, et pour ce sujet, il se joignit avec les capitaines Michel, Junqué, le Sage et Braha.

Cependant les Espagnols qui le regardaient comme leur ennemi capital, et qui s'imaginaient détruire en

sa seule personne tous les flibustiers ensemble, ne le perdaient point de vue. Ceux de Carthagène, ayant appris son dessein, armèrent à leurs frais deux vaisseaux de trente-six à trente-huit pièces de canon, et de trois à quatre cents hommes, qu'ils mirent dans chaque vaisseau, auxquels ils joignirent encore un bâtiment de six pièces de canon et quatre-vingt-dix hommes.

Toutes ces mesures prises, ils crurent que pour cette fois le capitaine Laurent ne leur échapperait pas.

Les Espagnols, au sortir du port de Carthagène, firent voile vers la baie de Seine, qui est sous le vent de Carthagène, où ils avaient vu paraître les aventuriers. Ils les y trouvèrent encore, et furent surpris de leur voir plus de bâtiments qu'ils ne se l'étaient imaginé : ils voulurent se retirer; mais le capitaine Laurent ne leur en donna pas le temps; il les prévint, et après un combat de huit heures il prit l'amiral, et manqua l'abordage du vice-amiral. Il ne perdit dans ce combat que vingt hommes tant morts que blessés, et on a su que la perte des Espagnols avait été bien plus considérable, sans néanmoins pouvoir dire précisément en quoi elle consistait; car les Espagnols ne manquent jamais d'expédients ni de précautions pour déguiser toutes les pertes qu'ils peuvent faire.

Alors le capitaine Laurent fit voile sur l'amiral, et abandonna l'autre vaisseau espagnol au capitaine Junqué, qui le prit. Par ce moyen l'amiral tomba en partage au capitaine Laurent; mais ce vaisseau échoua peu de temps après, et les ennemis se sauvèrent à terre. On eut toutes les peines imaginables à le rétablir et à le remettre à flot.

Après cette expédition ils se séparèrent, les capitaines Laurent et Michel firent société ensemble de toutes les prises qu'ils pourraient faire, et se donnèrent rendez-vous en cas de séparation, soit par tempête ou autre-

ment, à l'île de Rotan dans le Honduras. Le capitaine Michel y arriva avant le capitaine Laurent, qui pendant sa route avait pris un vaisseau de quatorze pièces de canon, chargé de quinquina et de 47 livres d'or. Cette prise se fit de nuit sans avoir tiré plus de deux coups de fusil. Outre cela il se trouva à la rencontre des Espagnols, qui s'étant emparés d'un vaisseau anglais le conduisaient à la Havane, et, l'ayant repris sur eux, il le rendit aux Anglais, qui lui témoignèrent leur reconnaissance de les avoir ainsi délivrés. Le capitaine Michel, qui ne l'avait quitté que la veille au soir, fut bien étonné de le voir arriver avec la prise qu'il venait de faire.

Avant que de rien entreprendre, il s'en alla accompagné de cent hommes seulement à la côte de Saint-Domingue, se fit adjuger son butin de bonne prise par le gouverneur, et y renouvela sa commission, car elle était expirée, et il laissa le commandement de son vaisseau au capitaine Brouage pendant son absence.

Il est à propos de remarquer ici que, quoique les flibustiers aillent faire adjuger leur butin de bonne prise, ce n'est que par forme; car bien souvent ils en disposent aussitôt qu'ils s'en sont rendus les maîtres. Ils examinent à quoi le tout peut monter; ils laissent de bonne foi, et selon l'estimation qui en est faite, la part qui en doit revenir au gouverneur, comme s'il était présent, et ils partagent ensuite le reste entre eux. S'il arrive que les flibustiers ne l'aient point partagé avant que de venir trouver le gouverneur, leur commandant descend à terre, lui fait une relation de ce qui s'est passé, et un état de la prise. Il lui représente qu'elle a été faite pendant le temps de sa commission. Cette civilité rendue, le gouverneur examine la chose, et prend le dixième ou environ de la valeur de la prise; le reste se partage comme je viens de l'expliquer.

## XI

### INCIDENTS ARRIVÉS AUX CAPITAINES MICHEL ET BROUAGE

PENDANT que les flibustiers allaient à Saint-Domingue se faire adjuger leur prise, le capitaine Brouage, à qui Laurent, comme on a dit, avait laissé le commandement de son vaisseau, et Michel allèrent croiser ensemble devant la Havane. Ils n'y furent pas huit jours qu'ils aperçurent deux vaisseaux à qui ils donnèrent la chasse, et qu'ils joignirent en peu de temps : c'étaient des Hollandais qui venaient de Carthagène ; ce qui fut découvert par un petit esclave qu'un aventurier surprit dans le fond de cale, et qui, le voyant le sabre à la main, le pria de ne le point tuer, ajoutant qu'il allait lui révéler des choses d'importance, et lui dire la *verdad* (vérité). A ce mot de *verdad* l'aventurier s'arrêta, et le nègre lui déclara que la charge était espagnole, que ces vaisseaux venaient de Carthagène chargés de 200,000 écus d'or et d'argent, et que les Espagnols se servaient de la voie de Hollande pour passer par ce moyen leur argent en Espagne. L'esclave révéla encore qu'il y avait un évêque sur ce bâtiment. Les aventuriers prirent les 200,000 écus, et l'évêque pour sa rançon en promit 50,000.

Les deux capitaines hollandais, outrés de se voir ainsi vaincus, dirent en face au capitaine Michel que, s'il avait été seul, il n'aurait pas enlevé l'argent des

Espagnols. « Recommençons à combattre, repartit fièrement le capitaine Michel, et le capitaine Brouage demeurera spectateur du combat. Si je suis vainqueur, je vous réponds, continua-t-il, que je me rendrai non seulement maître de tout l'argent des Espagnols, mais encore de vos deux vaisseaux. » Les Hollandais n'osèrent accepter le défi, et se retirèrent de crainte qu'il ne leur arrivât pis.

Le bonheur des Hollandais voulut que les capitaines Michel et Brouage, ayant reçu tout fraîchement des nouvelles du général Grammont, ne songeaient qu'à le joindre, et à débouquer par Bahama pour se rendre au plutôt à la Tortille, où était le rendez-vous général des flibustiers qui devaient l'accompagner dans une entreprise considérable qu'il avait concertée avec eux. Le capitaine Michel se contenta donc de faire connaître aux Hollandais qu'il ne les craignait point; et il alla au plus vite à la Nouvelle-Angleterre, radouber son vaisseau qui avait grand besoin de l'être. Le capitaine Brouage, qui n'était pas moins empressé de partir, fit route vers la Tortille; mais à la hauteur de la Bermude il reçut un coup de vent qui le démâta généralement de tous ses mâts. Ce malheur l'obligea de s'arrêter à l'île de Saint-Thomas, habitée par les sujets du roi de Danemark, qui depuis peu a cédé les droits qu'il y avait à l'électeur de Brandebourg.

Cette île n'est éloignée de Sainte-Croix que de sept liuees; il y a une bonne forteresse et un bon port. Le capitaine Brouage et les siens furent bien reçus du gouverneur, qui savait que les flibustiers apportaient toujours beaucoup d'or et d'argent. Néanmoins il les priva de la rançon de l'évêque dont nous avons parlé, et il renvoya ce prélat à Porto-Rico, éloigné de cette île de quatre à cinq lieues. Outre cela il leur vendit bien

chèrement des mâts, parce qu'ils en avaient un extrême besoin, et qu'ils n'en pouvaient point prendre ailleurs. Ce procédé du gouverneur ne plut point aux aventuriers; mais ils n'étaient pas en état de s'en plaindre trop hautement.



## XII

### VIE DU CAPITAINE VAND-HORN

Vand-Horn était basané de visage, de petite taille, et ne paraissait ni bien ni mal fait. Tout cela est peu de chose, car on ne juge pas des hommes par le corps, mais par l'esprit ; aussi s'est-il montré capable de commander également bien et sur mer et sur terre, étant bon pilote, grand capitaine, et délibérant mûrement sur toutes les circonstances qui doivent précéder ou suivre une entreprise, et sur les moyens d'en venir à bout ; aussi n'en proposait-il point qu'il ne fût sûr du succès, témoin celle de la Vera-Cruz, à laquelle il s'est fortement attaché et qui a si bien réussi. Il fut blessé dans un combat qu'il eut à soutenir contre le capitaine Laurent au sujet d'un différend dont on n'a rien su de particulier, sinon qu'un Anglais avait rapporté à Laurent que Vand-Horn avait dit quelque chose d'offensant contre lui.

« Le soutiendras-tu devant lui ? dit d'abord Laurent à l'Anglais.

— Oui, répliqua-t-il d'un ton ferme, étant assuré de son fait.

— Allons donc ! » poursuivit Laurent, et partant de la main il alla trouver Vand-Horn, accompagné de l'Anglais, pour faire en présence de l'un et de l'autre le récit de ce qu'il venait d'entendre.

Vand-Horn le dénia, l'Anglais le lui soutint. Sans rien entendre davantage :

« Voilà, dit Laurent mettant l'épée à la main, voilà ce qui va me venger de l'insulte que tu m'as faite. » Vand-Horn tira aussitôt la sienne. Laurent lui porta un coup dans le bras, dont il fut blessé, et dont il mourut quinze jours après.

Vand-Horn avait été quelque temps matelot. Par son économie il avait amassé 200 écus. Un autre matelot qui en avait fait autant s'étant joint avec lui d'amitié et d'intérêt, ils vinrent de compagnie en France prendre une commission pour croiser. Vand-Horn, plus vif et plus intrigant que l'autre, acheta un petit bâtiment qu'il équipa de vingt-cinq ou trente hommes bien armés : il accommoda ce bâtiment à la manière des pêcheurs, pour mieux couvrir ses desseins. Avec cet équipage il attaqua les Hollandais, fit sur eux diverses prises qu'il vendit de côté et d'autre. Il alla ensuite à Ostende, où il acheta un vaisseau de guerre, et recommença ses courses et ses prises avec tant de succès, qu'au bout de quelques années il se vit chef d'une petite flotte.

Fortifié de la sorte, il entreprit plus qu'il n'avait jamais fait, sans garder de mesure avec personne, ami ou ennemi, suivant son caprice, et selon le lieu où il était, l'occasion qui se présentait et le profit qu'il trouvait à faire. Aveuglé de sa bonne fortune, il attaquait indifféremment tout ce qui se trouvait à sa rencontre. Fier jusqu'à l'excès, il faisait insolemment baisser le pavillon à la plupart des vaisseaux qu'il rencontrait, excepté ceux du roi de France. Encore s'oublia-t-il à tel point que, sa commission étant finie, il insulta les Français mêmes. La chose alla si loin que M. d'Estrées reçut ordre de la cour de l'arrêter, et qu'il détacha sur lui un vaisseau. Dès que Vand-Horn

l'aperçut, il fit son possible pour échapper, parce que son bâtiment était bon voilier ; mais celui qui le poursuivait, étant meilleur voilier encore, l'eut bientôt atteint.

Vand-Horn voyant qu'il n'y avait pas moyen d'éviter le combat, et sachant à qui il avait affaire, voulut tenter un accommodement. Dans cette vue il descendit dans la chaloupe avec quelques-uns des siens, et alla trouver le commandant du vaisseau qui lui avait donné la chasse, croyant qu'il serait touché de l'honneur qu'il lui rendait. Cet officier lui apprit qu'il avait ordre du roi de l'amener en France. Vand-Horn répondit qu'il était surpris de cet ordre, puisqu'il n'avait jamais rien fait contre la volonté du roi, ni contre son devoir, lorsqu'il avait vu un capitaine chargé de la commission de France. Que s'il avait usé de son droit, c'était contre ceux qui, sous prétexte d'être alliés de la France et sous son pavillon, tâchaient de lui échapper. Mais malgré toutes les raisons qu'il put alléguer, le capitaine persista toujours à dire que ses ordres étaient précis, et qu'il ne pouvait se dispenser de le mener à M. d'Estrées, qui sans doute lui rendrait justice, si, comme il le disait, il n'avait rien fait contre la France.

Vand-Horn voyant en effet qu'on allait lever l'ancre pour l'emmener : « Eh quoi, s'écria-t-il, transporté de colère, et regardant le commandant en face, que prétendez-vous faire ? Croyez-vous que les miens me laissent ainsi enlever à leurs yeux sans combattre ? Sachez que ce sont tous gens de tête et d'exécution, principalement mon lieutenant ; qu'ils affrontent les plus grands dangers, et qu'ils ne craignent point la mort. »

Le capitaine reconnut bientôt, à la contenance déterminée des flibustiers, la vérité de ce que lui disait Vand-Horn, et comme il n'avait pas ordre exprès de risquer ni de commettre les armes du roi contre de tels arma-

teurs, il prit le parti, plus par politique que par tout autre motif, de le relâcher.

Vand-Horn, échappé de ce danger, ayant appris qu'une partie des galions du roi d'Espagne attendait à Porto-Rico l'occasion favorable d'une escorte pour partir, fit voile de ce côté-là, et, étant entré au son des trompettes, il fit savoir au gouverneur qu'il venait lui offrir son service et sa flotte pour escorter les galions pendant leur passage.

Le gouverneur, qui savait très bien de quelle manière il en avait usé, tant à l'égard des Hollandais qu'à l'égard des Français qu'il attaquait à toute heure, accepta volontiers les offres, et consentit qu'il partît avec les galions. Vand-Horn les accompagna quelque temps, de peur qu'ils ne se méfiassent de lui ; mais il n'eut pas plutôt trouvé l'occasion et son avantage, qu'aidé de quelques-uns des vaisseaux qui l'avaient joint, il coula à fond quelques galions, se saisit de ceux qui étaient le plus richement chargés et donna la chasse au reste. Enfin se voyant également haï des Français, des Espagnols et des Hollandais qu'il avait tous insultés, il se joignit aux aventuriers et fit plusieurs expéditions avec eux. Ayant eu quelque différend avec le capitaine Laurent, ils se battirent, comme nous l'avons vu, et il mourut du coup que son ennemi lui porta. Leur combat se fit sur la Caye-du-Sacrifice à deux lieues de la Vera-Cruz; et Vand-Horn fut enterré à la Caye-Logrette, qui n'est qu'à trois lieues du cap de Catoche dans la province de Yucatan, éloignée de la Vera-Cruz de cent lieues environ.

S'il a eu de grands défauts, il avait aussi beaucoup de mérite. Il était si brave qu'il ne pouvait souffrir aucune marque de faiblesse parmi les siens. Dans l'ardeur du combat, il parcourait son vaisseau, observait tout son monde l'un après l'autre, et s'il remarquait la moindre

surprise de leur part aux coups imprévus de fusil, de canon ou de pistolet, soit en baissant la tête ou en s'ébranlant tant soit peu, il les tuait sur-le-champ ; en sorte que les véritables braves se faisaient plaisir de l'être à ses yeux, et les lâches, s'il y en avait, n'osaient le paraître. Mais s'il punissait ainsi ceux qui manquaient de cœur, il récompensait bien ceux qui en avaient : car ses richesses étaient immenses, et sa générosité à leur égard n'avait point de bornes.

Sa magnificence égalait ses richesses, il portait ordinairement un fil de perles d'une grosseur extraordinaire et d'un prix inestimable, avec un rubis d'une beauté surprenante. Il a laissé une veuve fort riche, qui s'est retirée à Ostende, où elle vit heureusement.



## XIII

PARTICULARITÉS CONCERNANT LE CAPITAINE GRAMMONT. — RETOUR DES FLIBUSTIERS CHARGÉS DU BUTIN DE LA VERA-CRUZ

Vand-Horn n'aurait pas été le seul qui aurait péri après l'expédition de la Vera-Cruz, sans un coup du ciel. En effet les flibustiers étaient dans une extrême disette, lorsqu'ils aperçurent un vaisseau chargé de farine sortant de la Vera-Cruz, qui tomba entre leurs mains; sans quoi ils n'auraient pu aller à lui, car il faisait calme; ce bonheur inespéré leur donna le moyen de subsister et de suivre leur route.

Le capitaine Grammont les commandait alors, parce que Vand-Horn à sa mort lui avait laissé le commandement de son vaisseau, en attendant que son fils fût en âge. Grammont, outré de la perte de Vand-Horn qu'il aimait et qu'il estimait, laissa échapper dans le premier mouvement de sa douleur quelque parole contre Laurent. Elle fut aussitôt rapportée à celui-ci par un aventurier de ses amis, qui se jeta pour cet effet à la nage. Regrettant ce qu'il avait dit et prévoyant que les aventuriers dans cette occasion ne manqueraient pas de prendre parti les uns contre les autres, et de se détruire eux-mêmes, Grammont appareilla pour éviter ce malheur, disant qu'il était plus à propos de réserver tant de braves gens pour défaire leurs ennemis com-

muns; et sans se mettre en peine de le suivre, il ne songea plus qu'à partir avec tous ses gens, chargés du butin qu'ils avaient fait à l'expédition de la Vera-Cruz.

S'étant muni de quelques rafraîchissements à la Caye-Mohère, ou Caye-à-Femmes, ainsi nommée à cause que les Espagnols, au commencement de la conquête des Indes, y laissaient leurs femmes pour suivre leurs ennemis, il mit à la voile, et traita fort honnêtement le capitaine espagnol qui commandait le vaisseau chargé de farine, dont le hasard l'avait rendu maître; et après en avoir enlevé les vivres et tout ce qui l'accommodait le plus, il en ôta encore les deux hunières, et ne lui laissa que ses deux basses voiles, pour aller au premier port sous le vent où ils étaient. Il en usa ainsi dans la crainte que ce vaisseau ne gagnât au vent, et n'allât avertir les Espagnols de l'endroit où étaient les aventuriers.

Après cette expédition, Grammont et sa patache se disposèrent pour aller au petit Goave; il s'y rendit heureusement; mais la patache, s'étant séparée, n'eut pas le même bonheur, elle rencontra des flottilles qui lui donnèrent la chasse, forcèrent les aventuriers qui la montaient de descendre dans un petit bateau, et de se sauver à la faveur de la nuit au nombre de quatre-vingt-dix hommes, emportant à la vérité tout leur argent, mais abandonnant les esclaves et les marchandises. Avec ce petit bateau ils arrivèrent au cap de Saint-Antoine, et de là à la Jamaïque sur des vaisseaux anglais.

Il est bon de remarquer que les flibustiers qui ont fait ce qu'ils appellent bon butin, c'est-à-dire qui rapportent beaucoup d'argent de leurs courses, vont plutôt à la Jamaïque ou à l'île de Saint-Domingue qu'ailleurs; *parce qu'ils* trouvent dans ces lieux une pleine liberté, *et tout ce qui peut* satisfaire leur débauche. Lorsqu'ils

arrivèrent à la Jamaïque, leurs habits étaient délabrés, leurs visages pâles, maigres, défigurés. Mais on s'arrêta moins à regarder le désordre de leur extérieur que les richesses qu'ils apportaient.

On était ravi d'étonnement de voir les uns chargés de gros sacs d'argent sur leurs épaules ou sur leurs têtes, les autres tenant sur le dos et entre leurs bras tout ce qu'un homme peut porter. Chacun se réjouit à leur arrivée, et y prit part selon son talent et sa profession, s'attendant tous de profiter de leur butin et de le partager avec eux.

Ils firent leur première descente chez les cabaretiers, où tout était en joie; on leur servit d'abord ce qui pouvait servir à leur nourriture et à leur rétablissement, et ils ne furent pas plus tôt rétablis qu'ils passèrent du nécessaire au superflu. Ce ne fut plus que tables couvertes de toute sorte de mets exquis et de vins délicieux. L'ardeur de la débauche jouant alors son jeu dans chaque tête, ils faisaient sauter les verres en l'air à coups de canne, et renversant les pots et les plats mêlés confusément avec le vin et les débris des verres, le festin dégénérait en une crapule dégoûtante, où la profusion et le dégât avaient plus de part que le plaisir.

Quelques-uns lassés de cette vie allèrent chez les marchands lever des étoffes, et s'habillèrent magnifiquement; ce ne furent qu'ajustements sur leurs habits, que dorures, etc.; en fort peu de temps ils se virent réduits à rien. Ils sortirent de la Jamaïque comme ils y étaient entrés, à leur argent près qu'ils n'avaient plus, paraissant aussi défaits et abattus de leur débauche et de l'abondance qu'ils l'avaient été de la disette et des fatigues de leur course.

Quand on leur demande quel plaisir ils prennent à dépenser en si peu de temps et avec tant de prodigalité les richesses qu'ils amassent avec tant d'efforts et de

peine, ils vous répondent ingénument : « Exposés, comme nous le sommes, à une infinité de dangers, notre destinée est bien différente de celle des autres hommes. Aujourd'hui vivants, demain morts, que nous importe d'amasser et de ménager ? Nous ne comptons que sur le jour que nous avons vécu et jamais sur celui que nous avons à vivre. Tout notre soin est plutôt de passer la vie que d'épargner pour la conserver. »



## XIV

### LA VIE DE MORGAN, AVENTURIER ANGLAIS

MORGAN est né dans la province de Galles en Angleterre, d'un laboureur aisé; mais, ne pouvant se réduire aux occupations que son père lui prescrivait, il se sauva de la maison, et passa à la Barbade dans les îles des Caraïbes, qui appartiennent aux Anglais. Ayant demeuré là quelque temps, il entendit parler de la Jamaïque, et eut envie d'y aller. A peine y fut-il arrivé qu'il s'embarqua sur un corsaire; peu de temps après il fit une prise qui lui valut beaucoup, et qui redoubla en lui l'envie de retourner en course.

Il fit trois ou quatre voyages, dans lesquels il se signala, et il passa parmi les flibustiers pour un très bon soldat. Il s'exerçait à tirer, et y réussissait fort bien. Il était intrépide et déterminé; rien ne l'étonnait, parce qu'il s'attendait à tout; enfin il entreprenait les choses avec une assurance qui lui répondait toujours du succès.

Au bout de quelque temps il se trouva fort à son aise, par le gain qu'il avait fait tant en course qu'au jeu, où il était fort heureux. Il employa son argent à acheter un bâtiment avec quelques autres flibustiers qu'il associa avec lui. Il devint leur chef, eut de grands avantages dans ses entreprises, et fit plusieurs captures à la côte de Campêche, où il allait pour l'ordinaire, parce qu'il connaissait parfaitement le pays.

La première occasion où il parut avec éclat, fut celle que lui donna Manswelt, vieux corsaire, qui le prit en amitié et le fit son vice-amiral. Manswelt avait résolu de faire une descente en terre ferme; il forma une petite flotte de quinze bâtiments, sur laquelle il fit monter six cents hommes, et alla en cet équipage attaquer l'île Sainte-Catherine, située le long de la côte de Costa-Rica, environ à trente lieues de la rivière de Chagre, et à 12° 30′ de latitude septentrionale.

La garnison espagnole qui était sur cette île, bien retranchée, et dans des forts bâtis à chaux et à ciment, fit une vigoureuse résistance; et ce fut en cette rencontre que Morgan mérita l'estime des siens et des ennemis même, par sa valeur. Manswelt gagna l'île avec peu de perte; mais croirait-on qu'il n'avait formé cette entreprise qu'à dessein d'avoir un guide qui le conduisît sûrement à la ville de Nata, qu'il voulait piller? Cette ville est sur la mer du Sud, de l'autre côté de l'isthme de Panama.

Manswelt cherchait un guide à Sainte-Catherine plutôt qu'ailleurs, parce que les Espagnols envoient dans cette île ceux de leurs criminels que l'on condamnerait en France aux galères : ils les y occupent à travailler aux forteresses et à porter les armes pour le roi; on y voit des gens de toutes nations. Manswelt y trouva un mulâtre natif de la ville même de Nata, qui lui promit de l'y conduire.

Mais voyant l'île de Sainte-Catherine si bien fortifiée, et si importante par sa situation, et qui est dans le voisinage des Espagnols, et que son havre, qui est fort beau, peut contenir beaucoup de navires à l'abri de tous les vents, il résolut de la garder, et fit connaître son dessein à Morgan et au sieur de Saint-Simon, qui était Français. Il proposa à celui-ci d'y demeurer comme *gouverneur*, avec cent hommes, moitié Anglais moitié

Français, en l'assurant de lui amener du secours de la Jamaïque et de la Tortue, et que l'île demeurerait toujours aux deux nations, où les aventuriers pourraient se réfugier mieux que dans ces deux autres îles : qu'à la vérité la difficulté était d'obtenir une commission pour la posséder, mais qu'il ferait bien en sorte d'en avoir une.

Saint-Simon accepta le gouvernement, promit à Manswelt de s'acquitter de son devoir, et ajouta qu'il se faisait fort, avec le monde et les munitions qu'il lui laissait, de garder l'île contre toutes les forces que les Espagnols pourraient employer à la reprendre ; qu'en effet la chose n'était pas difficile, parce que cette île était non seulement défendue par quatre grands forts et par plusieurs batteries ; mais qu'elle était encore très forte d'elle-même, n'ayant que trois endroits accessibles. Près de la grande île il y en a une petite avec laquelle elle communique par le moyen d'un pont, et qui forme comme une espèce de citadelle. D'ailleurs on y peut planter assez de vivres pour nourrir et pour entretenir une garnison. Enfin on y trouve de l'eau douce, ce qui est la principale chose et la plus nécessaire à la vie. Par cette raison les Espagnols l'ont toujours gardée comme une place importante et avantageuse à leur dessein.

Manswelt ayant laissé Saint-Simon comme gouverneur de cette île, avec des Français et des Anglais (car la flotte était composée de ces deux nations), se prépara à achever son entreprise. Pour cela il fit embarquer la garnison espagnole sur ses vaisseaux, pour la porter à Puerto-Bello, qui est à la côte de terre ferme, et fort proche du lieu où il voulait aller. Peu de jours après, étant arrivé à cette côte, il mit de nuit les prisonniers à terre à deux lieues de la ville de Puerto-Bello, et de là fut le long de la côte, et entra dans la grande

rivière de Coëlè, où il surprit la vigie espagnole, qui est toujours à l'embouchure de cette rivière, afin de donner avis de tout ce qui paraît en mer.

Il crut au moyen de cette prise n'être point découvert; mais un Indien, qui était proche de là et qui entendit le bruit, alla promptement avertir le président de Panama, lequel mit aussitôt du monde sur pied pour s'opposer au dessein des aventuriers. Mais ceux-ci, ne se sentant pas assez forts pour résister, ne s'opiniâtrèrent point et se rembarquèrent.

Manswelt, voyant son entreprise manquée, tint conseil. Un des prisonniers espagnols qu'il avait gardés, lui dit que s'il voulait il le mènerait à Carthage, ville voisine de la mer du Sud, fort riche et sans défense, qu'on pouvait facilement surprendre, parce que les Espagnols ne se défiaient pas qu'on les allât chercher jusque-là. La proposition fut acceptée de toute l'assemblée, et le voyage entrepris. On navigua le long de la côte jusqu'à la rivière de Zuere, qui est environ à trente lieues du lieu dont ils étaient partis. Ils envoyèrent un canot avec vingt hommes, afin de prendre une vigie qui est aussi à l'embouchure de cette rivière, avec douze soldats. Les Espagnols ont là quelques habitations, où ils plantent du cacao; mais ils commencent à les abandonner, parce que les corsaires y font souvent des descentes. Le canot fut assez heureux pour réussir, et pour prendre la vigie sans être découvert; de sorte que toute la flotte entra dans la rivière, hormis quelques vaisseaux qui demeurèrent à un petit port assez près de là.

Les aventuriers, étant à terre, marchèrent au plus vite à Carthage. Les premiers jours ils trouvèrent des habitations sur le chemin, et de quoi vivre, ce qui leur donna du courage; mais cela ne dura guère, ils se virent bientôt dans un chemin fort rude, au milieu des

bois, des halliers et des montagnes ; ce qui les rebuta. Si par hasard ils rencontraient des Indiens portant quelques sacs de farine, les premiers venus se jetaient dessus, sans en vouloir faire part aux autres, et c'en fut assez pour mettre la discorde entre les Anglais et les Français. Les commandants Manswelt et Morgan, de la nation des premiers, traitaient fort bien les Français, parce qu'ils étaient les meilleurs soldats de leur troupe, tous gens expérimentés, et dont un seul était plus brave que trois Anglais, étant mieux armés et plus adroits. Cependant quelque bon ordre que ces deux chefs y apportassent, ils ne purent prévenir cette division, qui ne venait, comme je l'ai dit, que des vivres que les uns retenaient sans en vouloir donner aux autres.

Il fallut donc retourner sur ses pas et abandonner l'entreprise. Manswelt s'étant rembarqué alla à Sainte-Catherine pour voir de quelle manière Saint-Simon se comportait dans son gouvernement. Il trouva qu'il avait déjà travaillé à faire mettre les forteresses en état, et à planter quantité de vivres ; ce qui lui plut beaucoup. De là il se transporta à la Jamaïque pour avoir du secours ; mais le gouverneur, qui crut que ce serait à son préjudice, le lui refusa aussi bien que la commission qu'il demandait, sous prétexte que le roi d'Angleterre n'était pas en guerre contre les Espagnols. Sur ce refus Manswelt alla à la Tortue ; mais le gouverneur, qui était Français, lui fit le même refus et la même réponse. Il tenta encore toutes sortes de moyens pour obtenir ce qu'il souhaitait, et pour en venir à bout, il avait médité d'aller à la Nouvelle-Angleterre prendre une commission avec du monde pour peupler cette île ; mais la mort le prévint et arrêta tous ses projets.

Les Espagnols, à qui l'île de Sainte-Catherine, oc-

cupée par les aventuriers, était de la dernière importance, jugèrent que ceux-ci pourraient tellement s'y fortifier que rien dans la suite ne serait capable de les en chasser, et qu'ainsi ils étaient en danger de perdre toutes les Indes : c'est pourquoi ils résolurent d'y apporter remède avant que le mal augmentât; et pour ce sujet ils équipèrent une petite flotte de quatre navires, montés de six cents hommes, sous le commandement de don Joseph Sanche Ximenès, major général de la garnison de Puerto-Bello. Outre cela le président de Panama, don Juan Perez de Gusman, qui gouvernait pour lors, trouva moyen de traiter avec Saint-Simon, lequel, voyant qu'il ne lui venait point de secours, n'en fit aucune difficulté. De cette manière les Espagnols étaient sûrs de leur fait, et n'eurent pas grande peine à se rendre maîtres de l'île, où bientôt après ils firent de grands feux de joie.

Quelque temps après le gouverneur de la Jamaïque fit réflexion à ce que Manswelt lui avait proposé, et crut que cette île lui pourrait être d'un grand secours. Il y envoya donc un petit bâtiment avec des munitions, quelques femmes, et une commission pour Saint-Simon; mais il était trop tard; car les Espagnols, comme on l'a dit, l'avaient déjà reprise; ils mirent même, à la vue de ce bâtiment, le pavillon anglais et ils le prirent par cette ruse.

Après la mort de Manswelt, Morgan devint le premier de tous les aventuriers de la Jamaïque. Comme il était estimé parmi eux, ils lui proposèrent une entreprise, l'assurant qu'ils le feraient leur capitaine et qu'ils lui obéiraient volontiers. Morgan y pensa, et fit ensuite savoir à tous lès flibustiers qui voulaient aller avec lui, qu'il avait un dessein de conséquence; il en avertit aussi les Français et les Anglais, et leur donna *rendez-vous* à l'île de Cuba. Dans le peu de temps qu'il

fut là, il forma une flotte de quatre vaisseaux montés de sept cents hommes, tous contents de lui et résolus de le suivre et de lui obéir.

Alors on fit une *chasse-partie* générale, qui contenait ce qu'on donnerait au commandant et à chaque équipage en particulier. On en fit une à l'égard du capitaine du vaisseau. Il fut réglé dans la chasse-partie générale qu'on punirait quiconque ferait quelque mauvaise action, comme de tuer ou de blesser. Ce fut pour éviter les querelles qui pouvaient naître, comme autrefois entre les deux nations anglaise et française dont cette flotte était composée, et qui avaient empêché, comme on l'a vu plus haut, l'exécution du dessein qu'on avait formé sur Carthagène. Chacun en tomba d'accord ; les officiers français ajoutèrent que si quelqu'un des leurs commettait quelque chose qui fût contre l'équité, non seulement ils autoriseraient Morgan à le punir, mais même qu'ils lui prêteraient main forte.

Tout étant ainsi conclu on tint conseil au sujet de la place qu'on attaquerait ; on proposa celle de Panama, parce qu'elle était facile à surprendre de nuit, et qu'on pourrait enlever le clergé et tous les moines ; qu'avant que les forts fussent en état de se défendre on aurait le temps de se sauver, et que la rançon qu'on tirerait de ces gens-là serait suffisante, et vaudrait mieux que le pillage que l'on ferait dans une petite ville. Cependant personne n'appuya cette entreprise ; on proposa ensuite le Port-au-Prince, ville champêtre de l'île de Cuba, où l'on représenta qu'il y avait beaucoup d'argent, parce qu'il s'y faisait un grand commerce de cuirs, et qu'étant éloignée du bord de la mer, les Espagnols ne se défieraient point qu'on les vînt jamais attaquer ; ce qui en faciliterait beaucoup la prise. Ce dessein fut approuvé de tous les aventuriers, qui se préparèrent pour l'exécution.

Morgan fit lever l'ancre, et la flotte alla mouiller tant au port de Sainte-Marie, qui est le port de la ville dont nous parlons, que dans les petites îles qui sont vis-à-vis, sans approcher de terre, de peur d'être découverts par les chasseurs espagnols qui ne s'écartaient pas du bord de la mer.

La nuit, un Espagnol qui avait été quelque temps prisonnier avec les aventuriers anglais, se jeta à l'eau, et nagea d'abord à une de ces petites îles, de là à la grande, où il alla promptement donner avis au Port-au-Prince de ce qui se passait ; car depuis le temps qu'il était avec ces gens, il avait appris un peu d'anglais.

Le gouverneur se mit promptement en défense ; il ordonna aux bourgeois de prendre les armes ; il demanda du secours aux lieux voisins, et en peu de temps il mit huit cents hommes sur pied, fit couper les arbres qui étaient sur le grand chemin, et faire des embuscades, afin de repousser l'ennemi. Il marchait à la tête de tous ces gens dans une grande prairie, et attendait les aventuriers, bien résolu de les empêcher d'aller jusqu'à la ville.

Les aventuriers, trouvant le chemin couvert d'arbres, virent bien qu'ils étaient découverts ; ils ne perdirent pourtant pas courage, ils prirent leur chemin au travers des bois, et en peu de temps ils arrivèrent à la savane ; c'est-à-dire à la prairie où les Espagnols étaient en bon ordre.

Le gouverneur fit aussitôt environner les flibustiers par sa cavalerie, mais ils n'en furent point épouvantés ; ils commencèrent à battre la caisse, à déployer leurs drapeaux, et à donner de toutes parts sur les Espagnols, qui tinrent ferme et se défendirent bien au commencement ; mais voyant que les aventuriers ne portaient presque pas un coup à faux, ils prirent la fuite

et se réfugièrent dans leur ville, où renfermés dans les maisons ils tiraient par les fenêtres.

Les aventuriers, enflés de ce premier succès, firent mine de brûler la ville, et ils l'auraient fait, si les Espagnols ne se fussent rendus. On les chassa dans la grande église, où on les tint prisonniers. Cependant les aventuriers pillaient les maisons ; mais ils n'y trouvaient point d'argent, les Espagnols l'avaient caché ; car malgré l'embarras où les jette le soin de se défendre, ils ne manquent jamais de prévoyance à cet égard. Les aventuriers donnèrent la torture à plusieurs d'entre eux, pour leur faire confesser où était leur argent. Les moines s'étaient sauvés et l'on n'en pouvait prendre aucun, quoiqu'on allât tous les jours à leur recherche.

Le pillage dura quinze jours ; en suite de quoi Morgan fit demander aux principaux prisonniers la rançon de la ville, menaçant de la brûler en cas de refus. Ils députèrent quelques-uns des leurs pour en convenir, et outre la somme qu'ils donnèrent, ils amenèrent au port de Sainte-Marie, où étaient ses vaisseaux, cinq cents vaches pour les ravitailler ; car le dessein de Morgan était de faire quelque descente ailleurs, n'étant pas satisfait de ce qu'il avait pris au Port-au-Prince.

Les aventuriers demeurèrent quelque temps à la rade du port de Sainte-Marie, pour tuer ces vaches et les saler. Cependant ils se divertissaient ; car ils sont de bonne humeur quand la fortune leur est favorable. Quelquefois les Français et les Anglais se querellaient ensemble ; mais l'accord fait entre les deux nations les contenait dans leur devoir. Cet accord n'empêcha pas qu'un flibustier anglais ayant eu différend avec un Français, ils ne convinssent ensemble de le vider par un duel ; mais l'Anglais, ne se jugeant pas si fort que le Français qui était très adroit à tirer, le tua d'un

coup de fusil par derrière, en allant au lieu qu'ils avaient choisi pour se battre. Les Français s'en étant aperçus s'en plaignirent à Morgan, qui fit casser la tête à l'assassin en présence de tous ceux de sa nation, dont quelques-uns en témoignèrent du mécontentement. Cependant cette affaire n'eut pas de plus grandes suites, chacun fut satisfait de part et d'autre, ou du moins fit semblant de l'être.

Les Espagnols, n'ayant pas achevé de payer la rançon de la ville, faisaient attendre Morgan, disant que les habitants étaient dispersés et qu'ils ne pouvaient pas sitôt apporter cette somme. Mais quelques-uns des gens de Morgan, ayant fait une battue, amenèrent un esclave noir chargé d'une lettre pour ceux du Port-au-Prince, que le gouverneur de San-Iago leur écrivait, et par laquelle il leur donnait avis de prolonger le plus qu'ils pourraient le payement de la rançon, ajoutant que dans peu il viendrait les secourir en personne, avec assez de monde pour défaire entièrement leurs ennemis.

Morgan, ayant lu cette lettre, pressa les Espagnols qu'il avait en otages pour la rançon. Cependant il fit embarquer son butin de peur d'inconvénient; et voyant qu'on les payait toujours de paroles, il se hâta de saler et de faire embarquer la viande, afin de se tirer de là; car il ne voulait pas se battre, à moins qu'il n'y eût quelque chose à gagner.

Les flibustiers s'embarquèrent sans attendre le gouverneur de San-Iago, et allèrent sur une petite île examiner à quoi montait leur prise. Ils trouvèrent qu'ils avaient 50 à 60,000 écus, tant en argent monnayé que rompu, sans le pillage des étoffes de soie, des toiles, et des autres marchandises qui montaient encore à beaucoup plus que cela. Ils partagèrent ce butin, et n'eurent chacun que 60 ou 80 écus; ce qui ne suffisait pas pour payer leurs dettes.

Morgan, qui n'avait pas envie de retourner à la Jamaïque avec si peu de chose, proposa à ses gens de faire une autre descente. Tous les Anglais en étaient d'accord ; mais beaucoup de Français, mécontents de cette nation, ne voulurent pas y consentir, et comme ils avaient leurs propres équipages et leurs bâtiments, ils aimèrent mieux aller en course que de suivre Morgan, quoiqu'il se montrât toujours affectionné pour eux, et qu'il les protégeât en des occasions même où ils n'avaient pas trop raison ; ce qui donnait aussi de la jalousie aux Anglais. Ainsi Morgan, en voulant contenter tout le monde, ne contenta personne.

Quoique plusieurs Français eussent quitté Morgan, il ne laissa pas de poursuivre le dessein qu'il avait de faire une nouvelle descente. Il proposa à ses Anglais d'aller à la ville de Puerto-Bello, leur disant qu'à la vérité la place était forte, mais qu'il y aurait moyen de la surprendre, et qu'en cas que l'affaire manquât, la retraite était facile. Tous consentirent à sa proposition. En effet ils ne demandaient que de l'argent et ils voyaient bien qu'en prenant cette place ils en auraient beaucoup, parce que c'est une des plus riches des Indes.

Étant donc tous dans la résolution d'acquérir du bien, et Morgan plus que les autres (car il en avait besoin pour entretenir la dépense qu'il faisait ordinairement à la Jamaïque), il fit lever l'ancre à toute sa flotte, qui était de huit petits vaisseaux. Un aventurier de la Jamaïque, qui revenait de Campêche, s'étant trouvé à sa rencontre, il lui découvrit son dessein, et l'aventurier consentit à le suivre. Avec le bâtiment de celui-ci, qui était un des plus grands de la flotte, il se vit à la tête de neuf vaisseaux, et de quatre cent soixante et dix hommes, parmi lesquels il se trouva encore un assez grand nombre de Français. Les choses en cet

état, Morgan fit voile vers Puerto-Bello. C'est une petite ville bâtie sur le bord de la mer Océane du côté du nord de l'isthme de Panama, à la hauteur du 10° de latitude septentrionale. Elle est située sur une baie, à l'embouchure de laquelle il y a deux châteaux qui sont très forts, sans compter un troisième fort bâti sur une petite éminence qui commande la ville. Les galions du roi d'Espagne y vont tous les ans charger l'argent que l'on mène des mines du Pérou à Panama, et qui est apporté par terre à cette ville sur des mulets, afin d'y être chargé pour l'Espagne.

Toutes les marchandises qui y viennent pour le Pérou, y sont aussi déchargées, et portées par la même commodité des mulets à Panama, pour être chargées sur des galions de la mer du Sud, et rapportées au Pérou, au Chili et en d'autres lieux de la domination du roi d'Espagne, dans cette grande mer où il est le seul roi de toute la chrétienté qui ait des colonies. Il n'y a proprement en ce lieu que des magasins pour les marchandises ; car ceux à qui elles appartiennent demeurent tous à Panama, ne pouvant pas séjourner là à cause que le lieu est déplaisant et malsain, étant environné de montagnes qui dérobent la vue du soleil, et empêchent les rayons de cet astre de purifier l'air.

Il ne laisse pas d'y avoir quatre cents hommes capables de porter les armes, outre la garnison qui est toujours de trois à quatre cents soldats, pour garder les forts et la ville. Il y a un gouverneur qui dépend du président de Panama, et deux castillans, c'est-à-dire gouverneurs de châteaux, qui dépendent immédiatement du roi d'Espagne.

Quand les galions arrivent, ce lieu est comme une *foire,* où les marchands abordent de tous côtés. Ils y louent des chambres et des boutiques ; mais les ha-

bitants qui ont des maisons en ce lieu en tirent plus de profit qu'aucun marchand, car il n'y a si petite chambre ou boutique qui ne rapporte au moins 4 ou 500 écus de loyer pour six semaines ou deux mois au plus que les galions séjournent en ce lieu, où l'on n'oserait demeurer plus longtemps à cause des maladies qui y surviennent dans ces occasions.

Voilà ce que je puis dire de plus certain touchant la ville de Puerto-Bello : il ne reste qu'à faire voir de quelle manière Morgan y est entré, et s'en est rendu maître avec si peu de forces.

Par bonheur, il avait avec lui un Anglais, qui, peu de temps auparavant prisonnier à Puerto-Bello, s'était échappé par je ne sais quel moyen, et savait parfaitement bien les détours de cette côte. Ce n'est pas que Morgan les ignorât; mais il se laissait toujours conduire par celui-ci, à cause qu'il y avait été plus longtemps que lui.

Cet homme fit en sorte que la flotte de Morgan arrivât sur le soir au port de Naos, où il n'y a personne, et qui n'est éloigné de Puerto-Bello que de douze lieues. De là ils naviguèrent le long de la côte, à la faveur d'un petit vent de terre qui s'élève la nuit, jusqu'à un port qui n'est qu'à quatre lieues de ce dernier, et qu'on nomme *el Puerto del Ponton*.

Dès qu'ils y furent arrivés, ils débarquèrent promptement, se jetèrent dans leurs canots, et ramèrent avec le moins de bruit qu'ils purent jusqu'à un lieu nommé *el Estera de Longalemo*, où ils mirent pied à terre. Vers le milieu de la nuit, chacun prépara ses armes ; et en cet état ils s'avancèrent vers la ville, conduits par cet Anglais qui savait bien les chemins.

Après avoir marché un peu de temps, l'Anglais les fit arrêter, et alla, lui quatrième, à une sentinelle avancée, qu'il enleva sans être découvert. La sentinelle amenée

à Morgan lui dit que la garnison de la ville était en bon état, mais qu'il y avait peu de bourgeois, et qu'assurément il la pourrait piller malgré les forteresses. Morgan fit lier ce prisonnier, et l'obligea de servir de guide à ses gens, l'assurant que s'il les conduisait mal, sa vie en répondrait; qu'au contraire s'il les menait bien, ils lui donneraient récompense, et l'emmèneraient avec eux, afin que les Espagnols ne lui fissent aucun mal.

Ce prisonnier marcha devant et fit le mieux qu'il put; mais il lui fut impossible d'éviter une redoute remplie de soldats, du nombre desquels il était lui-même. Ces soldats, étant venus le relever et ne le trouvant pas, jugèrent bien qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas bien, et se doutèrent de la présence des aventuriers. Morgan leur envoya le prisonnier pour leur dire de se rendre sans faire de bruit, ou qu'il ne leur donnerait point de quartier; mais ils ne voulurent rien entendre, et commencèrent à tirer avec quelques pièces de canon et leurs mousquets, pour avertir au moins la ville et obliger les bourgeois et la garnison à les venir secourir avant que les aventuriers les eussent pris. Mais la résistance ne fut pas longue; car une partie des aventuriers passa la redoute pendant que l'autre la fit sauter avec tous les Espagnols qui étaient dessus.

De cette manière ils arrivèrent à la ville comme l'aurore commençait à paraître, et trouvèrent la plupart des bourgeois encore endormis. La garnison s'était retirée dans les forts, et commençait déjà à canonner sur la ville. Les aventuriers ne s'amusèrent point à piller; une partie se rendit promptement aux couvents où ils prirent les religieux et les femmes qui s'étaient réfugiées avec eux, pendant qu'une autre partie faisait des échelles pour escalader les forts. Ils tentèrent d'en

prendre un en voulant brûler les portes ; mais comme elles étaient de fer, ils ne purent en venir à bout. D'ailleurs, quand ils approchaient des murs, les Espagnols leur jetaient des pots pleins de poudre, auxquels ils avaient attaché des mèches ardentes. Plusieurs aventuriers en furent brûlés ; cependant l'avantage qu'ils avaient sur leurs ennemis, c'est que si quelque Espagnol paraissait à une embrasure, c'était toujours un homme de moins.

Pendant que les uns étaient ainsi occupés, les autres travaillaient à force pour faire des échelles, qui furent bientôt prêtes. Morgan leur fit dire que s'ils ne voulaient pas se rendre, il allait faire mettre des échelles portées par les religieux et par les femmes, et qu'il ne leur donnerait point de quartier. Ils répondirent qu'ils n'en voulaient pas non plus. Alors Morgan exécuta ce qu'il avait dit ; pendant qu'une partie de son monde prenait garde aux embrasures, pour empêcher les Espagnols de charger leur canon, n'en chargeant aucune pièce qu'il ne leur en coûtât sept à huit hommes pour le moins. Il est vrai que les aventuriers qui n'étaient nullement couverts, perdaient bien du monde.

Ce combat dura depuis la pointe du jour jusqu'à midi ; alors les échelles étant prêtes, on les fit porter par les femmes, par les moines et par les prêtres, croyant que quand ceux qui étaient dans les forts verraient ce spectacle, ils se rendraient de peur de blesser des gens consacrés à Dieu ; mais ils ne laissèrent pas de tirer comme auparavant. Les religieux leur criaient de se rendre, leur remontrant que c'étaient leurs frères qu'ils massacraient : rien ne les toucha.

Quand on posa les échelles, ils jetèrent une si grande quantité de pots à feu, qu'il y eut beaucoup de monde brûlé, tant des Espagnols même de la ville que des aventuriers. Les échelles étant posées, quelques Espa-

gnols voulurent paraître pour empêcher l'escalade, et précipiter du haut en bas ceux qui monteraient. Mais ceux des aventuriers qui soutenaient les assaillants tuèrent tous les assiégés qui parurent sur les murailles. Ainsi les assaillants montèrent, munis de grenades, de pistolets, et chacun d'un bon sabre et d'un courage plus sûr que tout cela.

Ils jetèrent d'abord dans le fort quantité de grenades, qui firent un grand effet; puis le sabre et le pistolet à la main, ils sautèrent dedans malgré les Espagnols, qui les repoussaient avec des piques, et en jetaient à la vérité quelques-uns de haut en bas. Dès que les Espagnols virent que leur canon leur était inutile, ils auraient dû se rendre ; mais ils n'en voulurent rien faire, particulièrement les officiers, qui contraignirent les soldats de se battre jusqu'à la fin.

Les aventuriers se voyaient maîtres du premier fort, qui paraissait le plus avantageux, parce qu'il était sur une petite éminence, et qu'il commandait à l'autre, bâti seulement pour défendre l'entrée du port. Cependant il fallait encore le gagner pour faire entrer les vaisseaux; car ils étaient obligés de séjourner là, à cause de la quantité de blessés qu'ils avaient. Ils allèrent donc à l'autre fort, qui tirait toujours, mais sans beaucoup d'effet, et sommèrent le gouverneur de se rendre, l'assurant qu'on lui donnerait quartier. Mais il n'en voulut rien faire non plus que les autres, et les flibustiers furent obligés de prendre ce fort de la même manière que le premier : cependant avec plus de facilité, car le canon de celui-ci leur servit si bien que l'autre ne put pas résister longtemps, quoique les officiers de ce second fort se défendissent aussi vigoureusement que ceux du premier, et se fissent tous tuer, dans la vue qu'il leur était plus glorieux de mourir en cette occasion que sur un échafaud. Ce fut ce que le

major castillan répondit à sa femme et à sa fille, qui le sollicitaient de se rendre.

Les aventuriers étant maîtres de ces deux forts, le reste ne tint guère ; le combat fut terminé sur les trois heures après midi par la victoire qui demeura aux aventuriers. Ils renfermèrent tous les prisonniers dans un des châteaux, mettant les hommes et les femmes séparément, et leurs blessés dans un lieu voisin, avec des femmes esclaves pour les servir. Après quoi ceux qui n'étaient point blessés commencèrent à se donner carrière, et à faire débauche de vin tant que la nuit dura ; en sorte que s'il était seulement survenu cinquante Espagnols aussi braves que ceux qui avaient défendu les forts, ils auraient massacré facilement tous les aventuriers.

Le lendemain matin, Morgan fit entrer ses vaisseaux dans le port, pendant que ses gens étaient occupés à piller la ville, et à amasser l'argent qu'ils trouvaient dans les maisons pour l'apporter dans le fort. Il donna ordre de réparer les débris des forts et de remettre les canons en état, afin que, s'il venait quelque secours aux Espagnols, il pût se défendre.

Après qu'ils eurent amassé tout ce qu'ils avaient trouvé, ils pressèrent les principaux bourgeois d'avouer où leur argent était caché. Ceux qui ne voulaient rien dire, et qui peut-être n'avaient rien, furent mis à la torture si cruellement que plusieurs en moururent, et que d'autres en furent estropiés. Les aventuriers se ménagèrent si peu, et firent dès le premier abord un tel dégât des vivres qu'ils trouvèrent dans ce petit lieu, à qui la campagne fournit abondamment les choses nécessaires à la vie, qu'au bout de quinze jours, mourant de faim, ils se virent contraints de manger les mules et les chevaux.

Quelques-uns d'eux allaient à la chasse, pour tuer

des bœufs ou des vaches, qui sont aux environs de cette ville. S'ils en apportaient quelques-uns, ils les gardaient pour eux, et donnaient de la chair de mule à leurs prisonniers, qui la trouvaient bonne ; car la faim les pressait tellement, qu'ils eussent mangé des viandes encore plus mauvaises.

Cependant la méchante nourriture et l'impureté de l'air, causée par la quantité de cadavres jetés un peu partout, et qui n'étaient couverts que d'un peu de terre, causèrent bien des maladies et des morts parmi les aventuriers eux-mêmes.

D'un autre côté les Espagnols incommodés, et à l'étroit, s'embarrassaient les uns les autres, et mouraient comme les aventuriers, mais d'une manière bien différente ; car ceux-ci étaient tués par l'abondance, et ceux-là par la disette ; accoutumés à se nourrir délicatement, et à avoir du chocolat bien préparé deux ou trois fois par jour, ils se voyaient réduits non seulement à manger un morceau de mule sans pain, mais encore à boire de méchante eau, n'ayant pas le temps ni le moyen de la rendre bonne en la purifiant à leur ordinaire (car ils la font passer au travers de certaines pierres qu'ils ont pour cet usage).

A cet égard les aventuriers ne se précautionnaient pas mieux qu'eux. Ils buvaient cette eau telle qu'ils la trouvaient ; enfin les uns et les autres, pressés de tant de maux, n'aspiraient qu'à la séparation : les aventuriers ne pouvant plus souffrir les incommodités du pays, et les Espagnols souffrant infiniment des aventuriers.

Le président de Panama, qui avait eu nouvelle de la prise de Puerto-Bello, tâcha d'amasser quelques troupes pour en chasser ceux-ci. En effet il s'achemina, dit-on, avec plus de quinze cents hommes pour secourir *cette ville* ; mais Morgan, en ayant eu vent, fit tenir ses

navires prêts à mettre à la voile, en cas qu'il eût du dessous, pour se sauver avec le produit du pillage, qui était déjà embarqué par son ordre.

Un esclave que ses gens avaient pris à la chasse, lui ayant enfin donné avis que le président de Panama venait, il tint un conseil, où il fut arrêté de ne pas quitter Puerto-Bello qu'on n'eût fait payer la rançon des forts et de la ville, qui pourrait monter à une somme aussi considérable que tout ce qu'ils avaient déjà. De plus, afin qu'on ne fût point surpris, on résolut d'envoyer cent hommes bien armés au-devant du président, et de l'attendre à un défilé où il ne pouvait passer plus de trois hommes de front. Ce projet fut exécuté. Le président vint; mais il n'avait pas tant de monde qu'on avait dit.

Les aventuriers qui l'attendaient l'empêchèrent d'avancer. Il ne s'obstina pas beaucoup, et différa jusqu'à ce qu'une partie de son monde, qui était demeurée derrière, le joignît. Cependant il envoya un homme vers Morgan, avec ordre de lui dire que s'il ne sortait au plus tôt de la ville et des forts, il marchait avec deux mille hommes de renfort, et qu'il ne lui donnerait point de quartier. Morgan répondit qu'il ne sortirait qu'à l'extrémité, et qu'on ne lui eût donné 200,000 écus pour la rançon de la ville et des forts; qu'autrement il les démolirait à la barbe du président.

Il députa donc de son côté deux bourgeois de Puerto-Bello, pour traiter avec lui de cette rançon. Le président avait envoyé à Carthagène demander une flotte, dans le dessein de venir par mer assiéger Morgan, pendant qu'il l'amuserait en faisant composer les bourgeois de Puerto-Bello avec lui, sans toutefois rien exécuter. Mais comme ordinairement les Espagnols ne font pas grande diligence, et que Morgan le serrait de près, les bourgeois furent obligés de lui représenter qu'il valait mieux

terminer promptement avec ces gens-là; qu'il fallait que ce fussent des diables, vu l'ardeur avec laquelle ils avaient pris leurs forts malgré toute la résistance qu'ils avaient pu faire, puisque tous les officiers s'étaient fait tuer par désespoir, voyant que si peu de gens les contraignaient à rendre des forts qu'en toute autre occasion ils auraient pu disputer à dix fois plus de monde et de forces.

Tout bien considéré, le président leur donna la liberté de faire ce qu'ils jugeraient à propos. Ils composèrent donc avec Morgan, et accordèrent que dans quatre jours ils lui donneraient 100,000 écus pour la rançon des forts, des prisonniers et de la ville ; ce qu'il accepta pourvu qu'ils ne manquassent point à leur parole. Le président de Panama, nommé *don Juan Perès de Gusman,* homme de grand esprit, et fort expérimenté dans les armes, et qui avait commandé en Flandre en qualité de maître de camp, était surpris d'entendre parler des exploits de ces gens-là, qui sans autres armes que leurs fusils avaient pris une ville où il aurait fallu employer du canon et faire un siège dans toutes les formes.

Il envoya à Morgan quelques rafraîchissements, et lui fit demander de quelles armes ses gens se servaient pour exécuter des entreprises de cette nature, et y réussir comme ils faisaient. Aussitôt Morgan prit le fusil d'un des Français qui était dans sa troupe, et l'envoya au président. J'ai déjà dit que ces fusils sont faits en France, qu'ils ont 4 pieds 1/2 de canon, et qu'ils tirent une balle de seize à la livre; la poudre dont on les charge est faite exprès, et ces armes sont fort justes.

Le président fut réjoui de les voir, et, satisfait de la civilité de Morgan, qu'il n'avait pas cru s'étendre jusqu'à *ce point,* il le fit remercier et louer de sa valeur, disant

que c'était dommage que des gens comme eux ne fussent pas employés à une juste guerre au service d'un grand prince; et dans le même temps on lui présenta de sa part une bague d'or enrichie d'une fort belle émeraude. Morgan ordonna à celui de qui il la recevait de remercier le président, et de lui dire que pour le satisfaire il lui avait envoyé une de ses armes, et que dans peu, pour le réjouir encore, il lui ferait voir dans sa ville même de Panama l'adresse avec laquelle il s'en servait.

Cependant les bourgeois de Puerto-Bello, lassés du trop long séjour des aventuriers, apportèrent avant le temps prescit la rançon de la ville, des forts et des prisonniers, qu'ils payèrent en belles barres d'argent. Les aventuriers, ayant reçu cette rançon, ne tardèrent guère à décamper, et s'embarquèrent au plus tôt, sans faire d'autre mal que d'enclouer les canons des forts, de peur que les Espagnols ne tirassent après eux; ainsi ils quittèrent Puerto-Bello, et firent route pour l'île de Cuba, où ils arrivèrent huit jours après, et partagèrent le butin selon la manière accoutumée.

Ils trouvèrent qu'ils avaient en or et en argent, tant monnayé que travaillé, et en joyaux, qui n'étaient pas estimés le quart de ce qu'ils valaient, 260,000 écus, sans compter les toiles, soies et autres marchandises qu'ils avaient prises dans la ville, dont ils faisaient peu de cas; car ils n'estiment que l'argent; lorsqu'ils ont fait une prise, quand elle serait la plus riche du monde, à moins qu'il n'y ait de l'argent, ils ne l'estiment pas. Ayant ainsi partagé le butin, ils allèrent à la Jamaïque, où ils furent magnifiquement reçus, surtout des cabaretiers, qui profitèrent le plus avec eux.

Les aventuriers passent bientôt de l'abondance à la disette. Ceux-ci, qui ne dégénéraient en rien des autres,

après avoir dissipé tout leur argent dans la débauche, ne pensèrent plus qu'à retourner en course pour en acquérir de nouveau. Morgan, à qui il avait aussi manqué, parce qu'il n'était pas meilleur ménager qu'eux, et qu'il avait besoin de faire une plus grande dépense, songea à quelque nouvelle entreprise pour s'enrichir. Dans ce dessein il ordonna à tous les aventuriers qui avaient des vaisseaux à la côte de Saint-Domingue, de venir le joindre à l'Ile-à-la-Vache, au sud de cette île.

Il donna ce rendez-vous dans la vue d'avoir des Français dans sa flotte, et d'en former une considérable, afin d'attaquer quelque forte place, où il pût avoir assez d'argent pour se retirer et vivre plus tranquille et plus à son aise qu'il n'avait fait jusqu'alors. Il donna ordre même à quelques Anglais d'avertir les aventuriers de la Tortue que, s'ils voulaient le joindre, il les recevrait bien, et qu'ils seraient traités comme les autres, voulant absolument prévenir toutes les mauvaises intelligences qui pourraient naître entre l'une et l'autre nation.

Les Français, voyant que Morgan réussissait dans ses entreprises, et qu'il ne revenait jamais sans butin, eurent de l'estime pour lui, quoique intéressée; plusieurs se rendirent au lieu qu'il leur avait marqué. Les autres se disposèrent à le joindre, et travaillèrent au plus vite à racommoder leurs bâtiments, pendant qu'une partie de l'équipage était occupée à la chasse, afin de saler de la viande pour ravitailler les vaisseaux jusques à ce que l'on pût arriver en quelque lieu espagnol, où l'on en trouvât avec moins de peine.

Peu de temps après Morgan se trouva au rendez-vous, où deux vaisseaux français l'avaient déjà prévenu; il leur témoigna beaucoup d'affection, et leur promit de les protéger et de bien vivre avec eux. Dans

ce même temps un bâtiment de Saint-Malo, nommé le *Cerf-Volant*, arriva à l'Ile-à-la-Vache. Il avait passé en Amérique dans le dessein de traiter avec les Espagnols. Comme il n'avait pu y réussir, il s'était armé en course, et avait pris sur son navire plusieurs aventuriers de la Tortue.

Ce bâtiment, accompagné d'une barque longue, était monté de vingt-deux pièces de canon et de huit berges de fonte. Il avait déjà fait quelques courses vers la côte de terre ferme, et attaqué un navire génois appartenant aux *Grilles*. C'est une compagnie de Génois qui ont seuls le trafic des nègres dans les Indes du roi d'Espagne. Le Génois mieux monté, ayant quarante-huit pièces de canon, avec des munitions en abondance, s'était défendu, et avait obligé le Malouin à se retirer; il arriva donc à cette côte pour réparer le dommage que l'autre lui avait fait.

Morgan, voyant que ce bâtiment était capable de quelque chose, fit ce qu'il put pour persuader au capitaine malouin de se joindre à lui. Mais comme ce capitaine ne savait pas bien la méthode de traiter avec ces gens de l'Amérique, qui est différente de celle des peuples de l'Europe, il voulait faire d'autres conditions que celles qu'on observe dans ce pays-là. Il n'y réussit donc point, et persista à retourner à la Tortue pour prendre quelques marchandises qu'il y avait laissées et repasser ensuite en France.

Les aventuriers français qui étaient sur son bord, voyant cette résolution, débarquèrent et se joignirent aux Anglais. Quelques-uns qu'il avait irrités, les traitant impérieusement et comme des matelots, résolurent de s'en venger pendant que l'occasion s'en présentait. Pour cela ils dirent à Morgan que ce capitaine avait pillé un Anglais en mer, et que de plus il avait une commission espagnole pour prendre sur les Anglais.

Il était vrai que, s'étant trouvé en nécessité de vivres, il avait rencontré un bâtiment anglais qui en avait, et qu'il s'en était accommodé après avoir donné un billet payable à la Jamaïque ou à la Tortue.

Pour ce qui était de la commission espagnole, comme il avait été mouiller dans le port de Baracoa, à la côte du nord-est de l'île de Cuba, il fit semblant de traiter avec les Espagnols; et pour mieux couvrir son jeu, il dit qu'il venait demander un passeport au gouverneur, afin de prendre sur les aventuriers anglais de la Jamaïque, qui faisaient une guerre injuste aux Espagnols : ce qu'il obtint facilement.

Morgan avait écouté tout cela fort volontiers, et était dans le dessein de jouer un tour au Malouin, de se mettre en possession de son bâtiment; mais il dissimula jusqu'à ce que l'occasion se présentât; car il n'osait rien entreprendre, craignant que les Français ne l'empêchassent. Il les pressentit, pour connaître s'ils ne prendraient point le parti du Malouin.

Pendant ce temps-là le gouverneur de la Jamaïque envoya vers Morgan un bâtiment qui venait de la Nouvelle-Angleterre, monté de trente-six pièces de canon, et de trois cents hommes. Ce navire se nommait *Hakts Wors,* et appartenait au roi d'Angleterre, qui l'avait donné pour un temps au capitaine qui le commandait. Ce capitaine venait dans le dessein de se joindre à Morgan et de faire le voyage avec lui. Morgan, à l'arrivée de ce vaisseau, ne garda plus de mesures pour attaquer le Malouin; il s'en saisit, et fit le capitaine et tout les officiers prisonniers, le prenant comme un voleur qui avait pillé un bâtiment anglais, et comme un ennemi chargé d'une commission pour prendre sur les Anglais. Dans ce même temps le bâtiment que le *Malouin* avait pillé, selon ce que disaient les Anglais, arriva aussi, et se plaignit à Morgan. Le Malouin se dé-

fendait sur ce qu'il lui avait donné un billet; malgré tout cela, Morgan le retint prisonnier.

Quelques jours s'étant passés, Morgan assembla tous les capitaines des vaisseaux aventuriers pour tenir conseil au sujet de la place qu'on attaquerait, voir quelles forces on avait, de quoi on était capable, et pour combien de temps on avait de vivres. Pendant qu'on tenait conseil, on buvait à la santé du roi d'Angleterre et à celle du gouverneur de la Jamaïque. Si les capitaines se réjouissaient dans la chambre, les autres en faisaient autant sur le tillac, et jusqu'aux canonniers, tout était pris de vin. Il arriva par je ne sais quel malheur que le feu se mit aux poudres, et le navire sauta avec le monde qui était dessus.

Comme les navires anglais ont leurs soutes à poudre sur le devant, au lieu que les autres nations les ont sur le derrière, ceux qui étaient dans la chambre n'eurent d'autre mal que celui de se trouver à l'eau sans savoir comment la chose était arrivée; mais tout le menu peuple fut perdu, et il y eut plus de trois cent cinquante hommes de noyés. Le capitaine malouin et ses officiers se sauvèrent aussi; car ils étaient avec les officiers dans la chambre. Quelques Anglais accusèrent les Français de l'équipage du Malouin de ce désordre; on s'assura de son navire mieux qu'auparavant, et on ne tarda guère à l'envoyer à la Jamaïque, pour le faire adjuger de bonne prise, menaçant outre cela le capitaine de le faire pendre.

Les flibustiers furent quelque temps occupés à pêcher les corps de leurs compagnons, non pas pour les enterrer, mais parce que la plupart avaient des bagues d'or aux doigts, comme c'est la mode parmi cette nation.

Morgan, malgré cette fâcheuse disgrâce, ne laissa pas de persister dans son entreprise; il fit la revue de

la flotte, qu'il trouva forte de quinze vaisseaux, et de neuf cent soixante hommes, tant Français qu'Anglais, tous vieux aventuriers qui avaient déjà fait ce métier plusieurs années. On tint encore conseil pour délibérer sur la place qu'on attaquerait, et il fut conclu qu'on monterait le long de la côte jusqu'à l'île de Saone, qui est à la pointe orientale de l'île de Saint-Domingue. Ce fut là le lieu du rendez-vous, en cas que quelque vaisseau s'écartât de la flotte, afin de la pouvoir rejoindre en ce lieu avant qu'elle fût partie; et en cas qu'elle le fût, on devait laisser un billet enfermé dans un flacon enfoncé en terre, marqué d'une certaine figure qui apprendrait le rendez-vous général.

Toutes ces mesures étant prises, Morgan mit à la voile, et navigua le long de la côte de l'île de Saint-Domingue, jusqu'au cap de *Beata* ou Lobos; mais il trouva les vents et les courants si contraires, qu'il ne put jamais doubler ce cap, quelque effort qu'il fit. Cependant après avoir demeuré là quelque temps, les vivres commençaient à manquer. Morgan dit à ses gens qu'il fallait faire tout ce qu'on pourrait pour doubler ce cap; il ordonna à ceux qui ne pourraient pas le doubler, d'attendre l'occasion; et à ceux qui le pourraient, d'aller toujours attendre les autres dans la baie d'*Ocoa*, qui n'est pas éloignée de ce cap.

Il donna ce rendez-vous, afin que les vaisseaux qui n'avaient point de vivres en pussent prendre, parce qu'il se rencontre là une grande quantité de bestiaux. Il avertit ceux qui seraient arrivés les premiers, d'en faire bonne provision, pour en donner aux autres lorsqu'ils les auraient joints. Après toutes ces précautions, Morgan et sa flotte firent de nouveaux efforts pour doubler le cap, et ils réussirent; car le temps étant modéré un peu lorsqu'ils furent sous voile, ils doublèrent tous.

*Sur le soir* on vit un navire, à qui on donna la chasse

pour le reconnaître; mais il semblait venir de plein gré au-devant de ses amis : car il approchait à mesure qu'on allait à lui, et il mit pavillon anglais. Il venait d'Angleterre, et allait à la Jamaïque. Six ou sept vaisseaux de la flotte demeurèrent auprès de lui pour acheter de l'eau-de-vie. Le temps étant toujours beau, ils ne quittèrent point ce bâtiment; mais le lendemain ils furent bien surpris lorsqu'ils se virent séparés de leur général; et celui-ci ne le fut pas moins, quand il s'aperçut qu'il lui manquait sept vaisseaux. Il entra dans la baie d'Ocoa pour les attendre. Le temps devint si mauvais qu'il fut obligé de séjourner dans cette baie plus qu'il n'aurait voulu.

Il donna ordre aux équipages des vaisseaux qui étaient demeurés avec lui, de ne point toucher à leurs vivres, et d'envoyer tous les matins huit hommes de chaque équipage, qui feraient un corps de soixante et quatre hommes, afin d'aller chasser et d'apporter de la viande pour nourrir la flotte. Il forma encore une compagnie qui devait descendre tous les jours à terre, et un capitaine de chaque vaisseau était obligé à son tour d'aller à la tête, pour la sûreté des chasseurs; parce qu'il y avait du danger, et que ce lieu n'était guère éloigné de la ville de Saint-Domingue; outre que l'on rencontrait quantité de boucaniers ou chasseurs espagnols, qui sont très bons soldats et que les aventuriers appréhendent fort.

Les Espagnols, n'étant pas en grand nombre pour lors en cet endroit, n'osèrent rien entreprendre contre leurs ennemis; ils se contentèrent de chasser leurs bêtes dans les bois de peur qu'on ne les tuât. Cependant comme les aventuriers avaient besoin de vivres, ils mettaient bas tout ce qui se présentait à eux; ânes ou chevaux, tout les accommodait; car ils ne sont pas fort difficiles, mangeant tout ce qu'ils trouvent. Ils ne

laissaient pas d'avancer tous les jours dans le pays, et parvinrent à la fin jusqu'au lieu où les Espagnols avaient chassé leurs bêtes. Ceux-ci, voyant que les aventuriers détruisaient tout, allèrent trouver le président de Saint-Domingue, dont ils obtinrent du secours; il leur accorda deux compagnies de soldats de sa garnison, qui se mirent en embuscade sur le lieu où les aventuriers devaient passer pour aller à la chasse.

Certains mulâtres étaient venus vers le bord de la mer où les flibustiers descendaient ordinairement; ils firent feinte de chasser avec empressement un petit nombre de bêtes. Les Anglais ne manquèrent pas de courir après; mais ces mulâtres, étant plus avancés qu'eux, ne purent être joints que fort près de leur embuscade, d'où il sortit deux Espagnols, avec une petite banderole blanche pour marquer qu'ils voulaient parler. Les aventuriers leur permirent d'avancer, et firent aussi avancer deux hommes. Les Espagnols les prièrent de ne pas tuer leurs vaches, parce qu'ils en dépeuplaient le pays, leur offrant de leur donner des bêtes s'ils en avaient besoin. Les aventuriers leur répondirent de bonne foi que s'ils voulaient en donner on les leur payerait, qu'on leur donnerait un écu et demi pour la viande de chaque animal, et qu'ils pourraient profiter du cuir et du suif; après avoir traité, les Espagnols se retirèrent.

Ils étaient ainsi venus parler aux aventuriers pour les amuser jusqu'à ce qu'ils eussent fait avancer leurs soldats; parce que dans ce lieu-là même rien ne paraissait plus aisé que de les défaire. Afin de les mieux persuader, ils firent paraître quelques bêtes, et au moment que les aventuriers ne se défiaient de rien, ils se virent tout d'un coup entourés des Espagnols, qui fondirent sur eux : ils croyaient les tailler en pièces; mais en un instant les aventuriers firent face, et se mirent

en une telle posture qu'ils pouvaient tirer de tous côtés sur les Espagnols qui n'osaient approcher. Cependant les aventuriers battaient en retraite, et tâchaient de gagner le bois, craignant d'être accablés par le grand nombre de ceux qui pourraient survenir.

Alors les Espagnols, remarquant quelque timidité dans leurs ennemis, voulurent profiter de l'occasion, et commencèrent à avancer sur eux : ils furent très mal reçus, et en un moment on leur tua bien du monde. Les aventuriers au contraire, voyant qu'il ne tombait personne des leurs, prirent courage et crièrent aux Espagnols qu'ils ne mettaient point de balles dans leurs mousquets, bien sûr qu'ils tiraient en l'air. Cette bravade leur coûta cher : les Espagnols qui au commencement, pour ne pas les faire languir, visaient à leur tête, ne visèrent plus qu'à leurs jambes ; si bien qu'ils furent obligés de se retirer dans une petite touffe de bois voisine, où les Espagnols n'osèrent les aller attaquer.

Les aventuriers enlevèrent le plus promptement qu'ils purent les morts et les blessés qui étaient demeurés sur la place où s'était donné le combat. Cependant une petite troupe d'Espagnols vint au lieu où avaient été les Anglais, et ils y en rencontrèrent deux de morts. Ils se mirent à percer ces deux cadavres avec leurs épées, lorsque les aventuriers qu'ils croyaient être bien loin, firent une décharge, et en tuèrent ou blessèrent la plus grande partie.

Les Espagnols s'étant retirés, les aventuriers se retirèrent aussi, et tuèrent chemin faisant quelques bêtes qu'ils portèrent à bord. Le soir ils arrivèrent à leurs vaisseaux, et rendirent compte de leur aventure au général Morgan, qui à l'heure même tint conseil, et le lendemain à la pointe du jour mit deux cents hommes à terre choisis de chaque équipage, et bien armés,

pour aller aux ennemis; il marcha à leur tête jusqu'au lieu où le combat s'était donné le jour précédent; mais les Espagnols, qui s'étaient défiés de l'affaire, avaient décampé, et emmené avec eux toutes les bêtes; car ils avaient appris à leurs dépens que de chasser des bœufs, comme ils avaient fait, vers les aventuriers pour les attirer dans leurs embuscades, c'était une manœuvre très avantageuse à leurs ennemis, et très préjudiciable à eux-mêmes; puisque, après avoir perdu tout à la fois et leurs hommes et leurs bêtes, ils avaient encore la douleur de donner de quoi vivre à ceux qui en voulaient également à leurs biens et à leur vie.

Morgan et ses gens pénétrèrent plus avant; mais n'ayant trouvé que des maisons abandonnées, qu'ils brûlèrent, ils revinrent à leurs vaisseaux. Le lendemain Morgan tint conseil pour délibérer s'il n'irait point piller le bourg d'Affo; mais comme on jugea que c'était une expédition de peu d'importance, et que l'on y pourrait perdre beaucoup de monde, on trouva qu'il valait mieux se réserver pour quelque bonne occasion. Morgan, ennuyé d'être en ce lieu sans rien faire, et de ce que le reste de sa flotte ne venait point, jugea qu'ils s'étaient rendus à l'île de la Saone, où, comme j'ai déjà dit, il leur avait donné rendez-vous. Il mit donc à la voile, et navigua le long de cette côte, donnant l'alarme aux Espagnols, qui croyaient qu'il allait attaquer Saint-Domingue, ville capitale de l'île.

Après quelques jours de navigation il arriva au rendez-vous, et ne trouva personne, non plus que dans la baie d'Ocoa; il résolut de les attendre encore huit jours; et pendant ce temps-là il envoya cent cinquante hommes pour faire une descente dans la rivière d'Alta Gracia et chercher des vivres pour sa flotte, qui en avait besoin. Tout son monde s'embarqua dans des canots; *on alla* de nuit, afin de descendre à terre au point du

jour surprendre les Espagnols, faire quelque prisonnier de conséquence et en tirer une forte rançon. Mais l'alarme étant par toute la côte, et les Espagnols sur leurs gardes, cette entreprise fut inutile.

Les aventuriers, voyant les choses en cet état, se retirèrent sans rien risquer. Morgan cependant était en peine de savoir ce que le reste de sa flotte était devenu, et ne pouvant plus attendre faute de vivres, il tint conseil sur ce qu'on devait faire. Chacun fut d'avis d'aller attaquer quelque place avec ce qu'on était de monde, qui consistait en cinq cents hommes.

Pierre le Picard, fameux aventurier, fit la proposition d'attaquer Maracaïbo, où il avait déjà été avec l'Olonnois; il dit qu'il y servirait lui-même de pilote pour faire entrer tous les vaisseaux sur la barre, et de guide pour conduire ses compagnons par terre. Il fit voir la facilité qu'il y avait à prendre cette place, où l'on trouverait assez de bien pour enrichir toute la flotte. Morgan l'estimait à cause qu'il parlait fort bon anglais, et tout le monde fut charmé de sa proposition. Enfin la résolution prise, on fit à l'ordinaire la *chasse-partie*, où l'on inséra qu'en cas que le reste de la flotte vint à se joindre avant qu'on eût pris quelque forteresse, elle serait reçue à partager comme les autres.

Tout étant ainsi concerté, on laissa un billet dans un pot, enfoui en terre, comme j'ai déjà dit, afin que si les derniers venaient, ils sussent où étaient les premiers. Morgan avec sa flotte leva l'ancre, et prit la route de terre ferme, c'est-à-dire du continent. Après quelques jours de navigation, il arriva à l'île d'Oruba, où il mouilla pour prendre de l'eau et quelques rafraîchissements.

Après ce séjour la flotte leva l'ancre, et le lendemain matin elle arriva à la vue des petites îles qui sont à l'embouchure de la lagune de Maracaïbo, où elle fut

découverte de la vigie qui est sur une de ces petites îles de même nom. Cette vigie ne manqua pas d'avertir les Espagnols, qui eurent le temps de se préparer; car il fit calme, et la flotte ne put arriver à la barre qui est l'entrée du lac que sur les quatre heures après midi. Aussitôt tout le monde s'embarqua dans des canots, pour aller prendre ce fort de la barre, où les Espagnols faisaient entendre qu'ils avaient du canon; car ils ne cessaient point de tirer, quoique les aventuriers fussent éloignés de plus de deux lieues.

Il était nécessaire de prendre ce fort, parce qu'il fallait que les vaisseaux le rangeassent pour entrer dans le lac. Les flibustiers étant à terre, Morgan les exhorta à ne point lâcher pied; car on croyait que les Espagnols se défendraient bien; ils faisaient des préparatifs, ayant brûlé plusieurs loges autour du fort, et ils tiraient incessamment du canon.

Sur les six heures du soir les flibustiers approchèrent du fort, qui avait cessé de tirer; mais ils furent surpris de ne voir personne, car ils s'attendaient d'y recevoir une belle salve. Ils crurent que les Espagnols avaient mis des mèches pour les surprendre, et faire jouer quelque mine. On détacha du monde pour s'en assurer, et l'on trouva qu'il y avait quantité de mèches allumées et de poudre répandue, dont la trace allait jusqu'au magasin : c'était un malheur qu'il fallait éviter, et chacun arriva assez à temps pour le prévenir.

Le fort n'était proprement qu'une redoute de 5 toises de haut, de 6 de long et de 3 de large; le parapet en pouvait avoir une; au-dessus il paraissait un pavillon formant une espèce de corps de garde, qui n'était pas encore achevé, et au-dessus une cave ou magasin à poudre, où l'on en trouva bien 2,000 livres pour le canon, et 1,000 pour le mousquet, avec quatorze pièces

en batterie, tirant 8, 12 et 24 livres de balle, outre des grenades, des pots à feu, quatre-vingts mousquets, trente piques et autant de bandoulières. On montait sur cette redoute par le moyen d'une échelle de fer, qu'on tirait après soi lorsqu'on était monté.

Quand on eut tout visité, on fit abattre le parapet de la redoute, on encloua les canons qu'on jeta du haut en bas, et on en brûla les affûts. Cela se fit toute la nuit, afin de ne pas perdre de temps, et de n'en point donner aux Espagnols, qu'on croyait vouloir se sauver de la ville, à cause qu'ils n'avaient pas tenu bon dans la redoute. A la pointe du jour on fit entrer les bâtiments dans la lagune, et tout le monde se rembarqua pour aller à Maracaïbo, où, avec toute la diligence qu'on put faire, on n'arriva que le lendemain.

La flotte étant devant la ville, on vit paraître quelques cavaliers qui firent juger qu'on se défendrait, et que les Espagnols s'étaient fortifiés. On résolut donc d'aller mouiller proche d'un lieu un peu découvert, et d'y mettre le monde à terre. La flotte en mouillant faisait des décharges de canon dans un petit bocage qui était là, en cas qu'il y eût quelque embuscade; après quoi on mit le monde à terre à la faveur du canon, qui tirait toujours, quoiqu'on ne vît personne.

Cela étant fait, on partagea tous les soldats en deux bandes, afin d'attaquer les ennemis par deux différents endroits, et de les embarrasser par ce moyen; mais cela ne fut aucunement nécessaire; car on entra dans la ville sans trouver aucune résistance, ni même personne, excepté quelques pauvres esclaves qui ne pouvaient marcher et des malades dans l'hôpital. On ne trouva même rien dans les maisons; car en trois jours de temps ils avaient emporté leurs marchandises et leurs meubles; à peine y trouvait-on de quoi vivre. Il n'y avait ni vaisseau ni barque dans le port, tout s'était

sauvé dans ce lac, qui est fort vaste et fort profond. On y fit entrer les vaisseaux vis-à-vis d'un petit fort en forme de demi-lune, où l'on peut mettre six pièces de canon : il y en avait déjà quatre de fer.

Dès ce même jour on détacha cent hommes pour aller à la découverte ; ils revinrent le soir avec plusieurs prisonniers et quantité de chevaux chargés de bagage. Parmi ces prisonniers il y avait des hommes et des femmes qui n'avaient pas l'apparence d'être riches. On leur donna la torture, afin qu'ils indiquassent quelqu'un qui eût caché son argent. Il y en eut qui promirent de faire prendre du monde, disant qu'ils savaient un homme qui en avait de caché et l'endroit où il était : mais comme ils marquèrent plusieurs endroits, on fut obligé de faire deux partis, qui allérent dès la même nuit à cette recherche.

L'un des deux revint le lendemain au soir avec beaucoup de bagage, et l'autre fut deux jours absent par la faute du prisonnier qui les conduisait, et qui dans l'espérance de se sauver lorsqu'il serait à la campagne, menait ce parti dans des pays inhabités, et même inconnus, d'où il eut mille peines à se retirer.

Quand les flibustiers virent que cet homme se moquait d'eux, ils le pendirent à un arbre, et en revenant ils trouvèrent une habitation où ils surprirent du monde qui avait été chercher de la viande pendant la nuit, afin de vivre le jour cachés dans les bois. C'étaient des esclaves, à qui on donna la torture pour savoir où étaient leurs maîtres. Un d'entre eux souffrit tous les tourments imaginables sans vouloir rien dire, jusque-là qu'il se fit hacher en pièces tout vif sans rien confesser. L'autre souffrit beaucoup aussi, quoiqu'avant de le torturer on lui eût promis la liberté ; mais il n'en fit point de cas. *A la fin* on résolut de lui en faire autant qu'à son camarade; dont il voyait les morceaux devant lui qui palpi-

taient encore. Alors il avoua tout, et dit qu'il mènerait la compagnie dans le lieu où était son maître : ce qu'il fit, le maître fut pris avec 30,000 écus en vaisselle d'argent. On l'amena à la ville.

Ces partis continuèrent ainsi pendant huit jours de temps, durant lesquels on fit un assez bon nombre de prisonniers, à qui l'on donnait la torture, et qui disaient tous d'une commune voix qu'ils étaient pauvres, et que les riches s'étaient sauvés à Gibraltar : ce qui ne faisait point douter aux aventuriers qu'ils ne trouvassent là autant de résistance que l'Olonnois en avait trouvé trois ans auparavant.

Le capitaine Picard, qui était le guide des aventuriers, pressa Morgan d'aller à Gibraltar avant que les Espagnols eussent fait venir du secours de Merida. Morgan y consentit, et huit jours après qu'on eut pris possession de Maracaïbo, on fit embarquer le pillage, les prisonniers et tout le monde pour aller à Gibraltar.

On croyait bien y trouver à qui parler, et chacun avait déjà fait son testament; car ayant appris de quelle manière ces gens s'étaient défendus la première fois, on croyait qu'ils n'en feraient pas moins encore, puisqu'ils avaient abandonné le fort de la barre et la ville de Maracaïbo; mais aussi la consolation des flibustiers était que ceux qui en échapperaient, auraient de quoi faire bonne chère à leur retour à la Jamaïque.

La mort n'entre jamais pour rien dans leurs réflexions, surtout quand ils espèrent faire un grand butin; pourvu qu'il y ait de quoi piller, ils se battent comme des lions, sans se soucier d'aucun péril. Ils arrivèrent en peu de jours à Gibraltar, où Morgan fit deux prisonniers, dans le dessein de les envoyer au gouverneur, pour lui signifier que s'il ne rendait pas le bourg de bonne volonté, on ne lui ferait aucune grâce.

*Le capitaine Picard* qui avait déjà été là, et qui savait

les endroits périlleux, fit descendre son monde à un demi-quart de lieue du bourg, et marcha au travers des bois pour prendre les Espagnols par derrière, en cas qu'ils se fussent retranchés dans le bourg, comme ils avaient fait quand l'Olonnois les prit. Cependant les Espagnols tiraient beaucoup de canon, qui faisait d'autant plus croire qu'ils étaient sur la défensive.

Enfin quand on eut gagné le derrière, on trouva aussi peu de difficulté à entrer dans le bourg qu'on avait fait dans Marecaye, quoiqu'à la vérité ils eussent eu le dessein de se retrancher. Mais ou ils n'eurent pas assez de temps, ou ils ne se crurent pas assez forts pour pouvoir résister. Ils abandonnèrent donc tout, et se contentèrent de faire quelques barricades sur les chemins, où ils avaient porté du canon en cas qu'ils eussent été suivis de trop près en faisant retraite.

Morgan et ses gens entrèrent de cette manière dans le bourg, aussi paisiblement qu'ils avaient fait dans les autres places. Aussitôt on songea à se poster, et à former un parti pour faire quelques prisonniers. On en envoya un de cent hommes dès ce même jour, avec le capitaine Picard, qui savait le chemin, et qui valait autant qu'un guide.

Les Anglais trouvèrent dans ce bourg un Espagnol assez bien couvert, ce qui leur fit juger que c'était un homme riche et de condition. On lui demanda où était allé le monde de Gibraltar : il dit qu'il y avait un jour qu'ils étaient tous partis; mais qu'il ne leur avait point demandé où ils allaient, et que cela ne lui importait point. On le pressa de dire s'il ne savait pas où étaient les moulins à sucre : il répondit qu'il en avait vu plus de vingt en sa vie; on s'enquit encore de lui où l'argent des églises était caché : il répondit qu'il était dans la sacristie de la grande église, et les y mena, leur fit voir [illegible] l coffre où il prétendait l'avoir vu; et comme

on n'y trouva rien, il leur dit qu'il ne savait pas où on l'avait mis depuis.

Toutes ces choses faisaient assez voir que cet homme était fou ou idiot. Cependant plusieurs crurent qu'il faisait cela pour s'échapper; car les Espagnols sont fins et adroits. On lui donna l'estrapade, pour le faire confesser qui il était et où était son argent; on le laissa deux heures suspendu avec des pierres à ses pieds, qui pesaient autant que tout son corps; de sorte que ses bras étaient entièrement tors. A ces demandes tant de fois réitérées, il répondit qu'il s'appelait don Sébastien Sanchez, que le gouverneur de Marecaye était son frère; qu'il avait plus de 50,000 écus à lui, et que si on voulait un billet de sa main, il le donnerait, afin qu'on les prît sur cet homme et qu'on le laissât aller sans le tourmenter davantage. Il pria ensuite qu'on cessât de le tourmenter, ajoutant qu'il enseignerait une sucrerie qu'il avait. Ils le laissèrent libre, et l'emmenèrent avec eux.

Quand il fut à une portée de mousquet du bourg, il se tourna vers ceux qui le menaient lié comme un criminel : « Que me voulez-vous, dit-il, Messieurs? je suis un pauvre homme qui ne vis que de ce qu'on me donne, et je couche à l'hôpital. » Cela mit tellement ces gens en colère, qu'ils voulaient le pendre. Ils prirent même des feuilles de palmiste, qu'ils allumèrent, pour le flamber et brûler ses habits sur son corps : ils l'auraient fait, si quelques-uns plus pitoyables n'eussent délivré cet homme de leurs mains.

Le lendemain matin, le capitaine Picard revint avec un pauvre paysan qu'il avait pris, et deux filles qui étaient à lui. On donna la torture à ce bon vieillard, qui dit qu'il mènerait aux habitations; mais qu'il ne savait pas où était le monde. Morgan se disposa lui-même pour aller à la découverte avec trois cents hommes,

dans l'intention de ne point revenir qu'il n'eût assez de pillage pour s'en retourner à la Jamaïque. Il prit ce bon vieillard pour guide. Le pauvre homme était tellement interdit qu'il ne savait où il allait, et prenait souvent un chemin pour l'autre. Morgan, croyant qu'il le faisait exprès, le fit terriblement battre. Sur le midi il prit quelques esclaves, dont il se servit pour le conduire, et fit pendre ce vieillard à un arbre, à cause qu'un esclave avait dit que ce n'était pas là le bon chemin.

Ce même esclave, voulant se venger de quelques mauvais traitements que les Espagnols lui avaient faits, pria Morgan de lui donner la liberté, et de l'emmener avec lui, sous promesse qu'il lui ferait prendre beaucoup de monde; ce qu'il fit, car avant le soir il découvrit à Morgan plus de dix à douze familles, avec tous leurs biens.

Morgan, voyant cet esclave bien intentionné, le mit en liberté, lui ordonna de tuer plusieurs Espagnols, et à ce dessein l'arma d'un sabre, et lui promit qu'il ne serait plus esclave; ce qui l'anima tellement, qu'il fit son possible pour faire prendre tous les Espagnols, quoique la chose fût malaisée, parce qu'ils étaient errants dans les bois, et n'osaient demeurer dans les habitations, ni coucher plus de deux nuits en un même endroit, de peur que quelqu'un des leurs, étant pris, ne les découvrît.

Morgan fit ensuite quelques prisonniers, qui lui dirent que vers une grande rivière, à six lieues de Gibraltar, il y avait un navire de cent tonneaux, avec trois barques chargées de marchandises et d'argent appartenant aux habitants de Maracaïbo. Aussitôt il détacha cent hommes, et leur donna ordre d'amener le pillage avec les prisonniers au bord de la mer, où étaient les bâtiments qu'on devait aller prendre.

Cependant il se mit avec deux cents hommes à cher-

cher dans les bois les Espagnols, ou plutôt leur argent. Ce même jour il arriva à une fort belle habitation, et trouva du monde caché dans un bois voisin, où était entre autres un vieux Portugais avec un autre homme plus jeune. Le vieillard, âgé de plus de soixante ans, fut accusé par un esclave d'être riche, et là-dessus on le mit à la torture pour lui faire avouer où était son argent : mais il dit rien, sinon qu'il avait 100 écus ; mais qu'un jeune homme qui demeurait avec lui les avait emportés, et qu'il ne savait point où il était. Cependant sur l'accusation de l'esclave on ne le crut point ; mais on le tourmenta plus fort qu'auparavant.

Après lui avoir donné l'estrapade avec une cruauté inouïe, on le prit et on l'attacha par les mains et par les pieds à quatre pieux ; ils appellent cela nager à sec. On lui mit une pierre qui pesait bien 500 livres sur les reins, et quatre hommes touchaient avec des bâtons sur les cordes qui le tenaient attaché ; en sorte que tout son corps travaillait. Nonobstant ce cruel supplice, il ne confessa rien.

On mit encore du feu sous lui qui lui brûla le visage et on le laissa là pendant qu'on tourmentait son camarade, qui, après avoir été estrapadé, fut jeté dans un fossé, et on le perça de plusieurs coups d'épée, en sorte qu'on le laissa pour mort, quoiqu'il ne le fût pas : car quinze jours après on eut nouvelle par quelques prisonniers qu'on l'avait trouvé, qu'on l'avait fait confesser, et ensuite panser, et qu'on espérait qu'il reviendrait de toutes ses plaies, quoique les coups d'épée perçassent au travers du corps.

Pour le Portugais, ils le chargèrent sur un cheval, l'emmenèrent à Gibraltar, et le mirent dans la grande église qui servait de prison, séparé des autres prisonniers, lié à un pilier de l'église, sans lui donner à manger ni à boire que ce qu'il lui fallait pour l'empê-

cher de mourir. Après avoir souffert huit jours ce martyre, il avoua qu'il avait 1,000 écus dans une jatte qu'il avait enfouie en terre, et promit de les donner pourvu qu'on le laissât aller.

Un autre esclave accusa aussi son maître d'avoir de l'argent, parce qu'il l'avait maltraité; il trouva ce moyen de s'en venger. On donna une torture cruelle à cet homme; mais les prisonniers espagnols, gens de bonne foi, assurèrent qu'il n'avait pas de grands biens, et qu'apparemment son esclave l'avait accusé par quelque ressentiment. Morgan, qui voulait rendre justice, lui permit de faire de son esclave ce qu'il voudrait. L'Espagnol par civilité en déféra la punition à Morgan, qui le fit hacher tout vif par morceaux en sa présence.

Morgan, ayant passé quinze jours hors de Gibraltar à courir les bois et à piller partout, revint dans cette ville avec beaucoup de pillage et un grand nombre de prisonniers, qu'il contraignit de payer leur rançon. Pendant qu'il fut absent, ceux qu'il avait envoyés à la rivière dont j'ai parlé, revinrent après avoir pris le navire et les trois barques chargées d'Espagnols fugitifs avec leur argent et leurs hardes. Morgan avait séjourné cinq semaines en ce pays en ravageant plus de quinze lieues aux environs, sans avoir perdu un seul homme; et sans doute c'était bien la faute des Espagnols; car s'ils avaient été résolus, ils pouvaient avec cent hommes défaire tous les partis que Morgan envoyait à la découverte; parce que les aventuriers, voyant les Espagnols ainsi épouvantés, ne se tenaient non plus sur leurs gardes que s'ils avaient été chez eux. D'ailleurs ils passaient quelquefois par des défilés où dix hommes retranchés en auraient pu défaire deux cents sans en perdre un seul, et sans qu'il pût échapper aucun des ennemis : cependant ils furent assez lâches pour n'en rien faire.

Morgan était prêt à partir, quand un prisonnier confessa dans les tourments qu'il savait où le gouverneur était retranché avec du monde et beaucoup d'argent. On y envoya un parti de deux cents hommes, qui après huit jours d'absence revinrent sans avoir rien fait, et extrêmement maltraités par une pluie qui fit déborder toutes les rivières, jusqu'au point qu'ils pensèrent être noyés et qu'ils perdirent leurs armes; quelques-uns mêmes furent entraînés par les eaux, car le pays était marécageux; si les Espagnols fussent survenus avec leurs lances seulement, ils les auraient tous défaits.

Après cinq semaines de séjour en ce lieu, le pillage commença à diminuer, et les vivres aussi; car il n'y en a pas beaucoup dans ce pays. La viande y vient de l'île de Marecaye, où par cette raison nos aventuriers résolurent de se rendre, afin de sortir de la lagune et de repasser à la Jamaïque. Morgan fit embarquer le pillage, et signifia aux habitants de Gibraltar qu'ils eussent à payer la rançon pour le bourg, sinon qu'il allait le faire brûler comme l'Olonnois avait fait.

Ce bourg était rebâti à neuf; c'est pourquoi les Espagnols, ne voulant pas le laisser brûler une seconde fois, offrirent à Morgan d'aller quérir la rançon qu'il demandait, pourvu qu'il leur donnât le temps. Il leur accorda huit jours, après lesquels ils devaient le venir trouver à Marecaye, et fit voile pour cette île, où il arriva trois jours après, avec les principaux d'entre eux qu'il avait pris en otages.

Morgan à son retour apprit une nouvelle qui ne lui plut pas trop, non plus qu'aux siens : car les flibustiers n'aiment guère à disputer le butin quand ils l'ont pris. Cette nouvelle portait que trois frégates du roi d'Espagne étaient arrivées à l'embouchure de la lagune, commandées par don Alonse del Campo d'Espinosa, contre-amiral d'une flotte que Sa Majesté Catholique

avait envoyée dans les Indes, sur les plaintes que le gouverneur avait faites à la cour des hostilités des aventuriers dans l'Amérique, sur les terres dépendantes de Sa Majesté ; que ce contre-amiral s'était emparé de la redoute de la barre, sur laquelle il avait mis du canon, et était dans le dessein d'arrêter les aventuriers et de les passer tous au fil de l'épée.

Les flibustiers crurent qu'on leur faisait le mal plus grand qu'il n'était, et Morgan envoya un petit vaisseau de sa flotte à l'embouchure de la lagune, afin de découvrir ce qui se passait. On lui rapporta que cette nouvelle n'était que trop vraie. En effet les trois frégates étaient en parage avec leurs pavillons, pavois et le canon aux sabords, le grand pavillon arboré sur la redoute, sur laquelle, aussi bien que sur les trois vaisseaux, paraissait beaucoup de monde.

Cette conjoncture mit les flibustiers en peine ; car ils n'ignoraient pas que quand les Espagnols sont les maîtres, ils pardonnent d'autant moins qu'ils ne pouvaient ignorer les cruautés que les aventuriers exercent envers leurs compatriotes.

On tint donc conseil, et on résolut de demander toujours la rançon de la ville de Maracaïbo, sauf à capituler quand on viendrait à passer la barre. Pour cet effet on envoya deux Espagnols, à qui on fit entendre qu'il fallait 20,000 écus pour la rançon de la ville, ou qu'on la brûlerait, sans que les navires qui étaient à la barre pussent l'empêcher ; parce que s'ils voulaient l'entreprendre, Morgan ferait passer au fil de l'épée tous ceux qu'il avait entre ses mains.

Cette résolution effraya de telle sorte ceux qu'on avait retenus, et qui étaient tous gens de considération, qu'ils donnèrent ordre aux envoyés pour la rançon de prier ceux qui étaient à la barre de laisser *passer* la flotte de Morgan, parce qu'autrement ils

étaient en danger de perdre la vie ou la liberté. Deux jours après ces envoyés revinrent, et rapportèrent une lettre de don Alonse pour Morgan; elle était conçue en ces termes :

« Nos alliés et nos voisins m'ayant donné avis que vous aviez eu la hardiesse, nonobstant la paix et la forte amitié qui est entre le roi d'Angleterre et Sa Majesté Catholique le roi d'Espagne mon maître, d'entrer dans le lac de Marecaye, pour y faire des hostilités, piller ses sujets et enfin les rançonner, j'ai cru qu'il était de mon devoir de venir au plus tôt pour y remédier. C'est pourquoi je me suis emparé d'une redoute à l'entrée du lac, que vous aviez prise sur des gens lâches et efféminés, et, l'ayant remise en état de défense, je prétends avec les navires que j'ai ici, vous faire rentrer en vous-même et vous punir de votre témérité. Cependant si vous voulez rendre tout ce que vous avez pris, l'or, l'argent, les joyaux, les prisonniers et les esclaves, et toutes les marchandises, je vous laisserai passer pour retourner dans votre pays. Mais si vous refusez la vie que je vous donne, et que je ne devrais pas vous donner, je monterai jusqu'où vous êtes et vous ferai tous passer au fil de l'épée. Voilà ma dernière résolution, voyez ce que vous avez à faire, n'irritez pas ma patience, abusant de ma bonté; j'ai de vaillants soldats, qui ne respirent qu'à se venger des cruautés que vous faites tous les jours injustement ressentir à la nation espagnole.

« D. Alonse del Campo d'Espinosa.

« Du navire nommé la *Magdeleine*, le 24 avril 1669. »

Outre cela, don Alonse avait donné ordre au porteur de sa lettre de dire de sa part à Morgan que la monnaie dont on payerait la rançon qu'il prétendait

ne serait que de boulets de canon, et que dans peu il viendrait lui-même en personne la payer de cette monnaie.

Sur-le-champ Morgan assembla ses flibustiers, et, leur ayant fait lire publiquement la lettre en anglais et en français, il leur demanda leur avis. Tous répondirent unanimement qu'il ne fallait pas s'effrayer de ces rodomontades espagnoles ; que pour eux ils étaient résolus de se battre jusqu'à l'extrémité, plutôt que de rendre ce qu'ils avaient pris.

Un Anglais de la troupe dit que lui douzième il se faisait fort de faire périr le plus grand navire de quarante-huit pièces de canon, à l'apparence qu'il avait, quoique le plus grand des leurs ne fût monté que de quatorze pièces. Néanmoins Morgan voulut voir s'il ne pourrait point composer avec les Espagnols ; il envoya un homme de cette nation à don Alonse, avec les propositions suivantes ;

Qu'il quitterait Marecaye sans y faire aucun tort et sans demander rançon ; qu'il rendrait tous les prisonniers avec la moitié des esclaves sans en rien prétendre ;

Que la rançon de Gibraltar n'étant pas encore payée, il rendrait les otages sans rançon ni pour le bourg ni pour eux.

Don Alonse, bien loin d'accorder ces propositions, ne voulut pas seulement en entendre la lecture. Alors Morgan et ses gens s'obstinèrent, et se déterminèrent à se bien défendre, quoiqu'il n'y eût guère d'apparence, parce que les forces espagnoles étaient sans comparaison supérieures aux leurs, et qu'ils ne pouvaient en aucune manière échapper, le passage étant étroit et bien gardé.

Cet homme qui avait fait la proposition dont nous *avons parlé*, l'exécuta. J'ai dit qu'on avait pris un na-

vire dans la rivière des Espines : on en fit un brûlot, on remplit le fond de feuillages trempés dans du goudron, qu'on trouve en assez grande quantité dans la ville. Tout le monde y travailla d'une telle force qu'en huit jours il fut en état de faire effet, n'y manquant rien de ce qu'un brûlot doit avoir.

Mais afin de tromper les Espagnols et de déguiser ce navire, on y avait fait des sabords, auxquels on avait posé plusieurs pièces de bois creuses, qui paraissaient comme du canon. De plus on avait mis sur des bâtons des bonnets pour y faire paraître beaucoup de monde. Morgan même fit arborer son pavillon d'amiral sur ce vaisseau. Tous les autres étaient bien disposés à se battre.

Cet équipage ainsi préparé, Morgan descendit de Maracaïbo, à l'entrée de la lagune, et alla mouiller à la portée du canon des vaisseaux espagnols qu'on aurait pris pour des châteaux au prix de ceux des aventuriers, qui ne semblaient que des barques de pêcheurs. Ils demeurèrent là jusqu'au lendemain matin.

Le plus grand navire espagnol mouillait au milieu du canal, qui n'est pas fort large ; les deux autres étaient au-dessous de lui. Ce navire que les aventuriers avaient fait en brûlot, alla ranger l'amiral des Espagnols sans tirer un coup, car il n'avait point de canon. L'autre, croyant que c'était un navire plein de monde qui le venait aborder, ne voulut pas tirer non plus qu'il ne fût près. Cependant le brûlot l'accrocha.

Don Alonse, s'en apercevant, envoya du monde dedans pour couper les mâts, et les Anglais y mirent le feu lorsqu'il fut bien accroché et rempli d'Espagnols. En un moment on vit ces deux vaisseaux en feu, et don Alonse n'eut que le temps de se jeter à corps perdu dans sa chaloupe et de se sauver à terre.

Dès que ce vaisseau fut enflammé, on courut aux

autres, on en aborda un qu'on fit bientôt rendre ; et l'autre, qui était le dernier, coupa promptement ses câbles, et fut emporté par le courant sous le fort, où il fut consumé avant qu'on pût être à lui ; de manière qu'en moins de deux heures il y eut bien du changement.

Les aventuriers, voyant que les Espagnols avaient du désavantage, mirent aussitôt du monde à terre pour aller prendre le fort ; mais n'ayant point d'échelles pour l'escalader, ils trouvèrent tant de résistance qu'ils furent contraints de se rembarquer, après avoir perdu plus de trente hommes, sans compter les blessés ; car ils avaient pris les navires sans perdre un seul homme.

On sauva quelques Espagnols du grand navire qui étaient à l'eau, et on sut d'eux toutes les forces de don Alonse. Ils dirent qu'il était dans le dessein de passer tout au fil de l'épée, et que pour cela il avait fait faire serment à ses gens, confirmé par la confession et communion, de ne point donner de quartier à qui que ce fût. Ils ajoutèrent que son grand navire était monté de trente-huit pièces de canon et de trois cent cinquante hommes ; que le second navire, nommé le *Saint-Louis*, était monté de vingt pièces de canon et de deux cents hommes ; qu'enfin le troisième, qui se nommait la *Marquise*, avait quatorze pièces de canon et cent cinquante hommes. Ce dernier se nommait la *Marquise* parce que le marquis de Coaquin l'avait fait bâtir pour aller en course, et que ses armes étaient derrière. Les Espagnols l'avaient acheté des Malouins à Cadix. Ce fut celui-là que les aventuriers prirent. Le *Saint-Louis* fut brûlé par les Espagnols mêmes, qui avaient peur que les aventuriers ne le prissent aussi.

Outre tout cela ils firent entendre qu'il y avait quatre-vingts hommes dans le fort, avec quatorze pièces de canon ; que don Alonse était contre-amiral

d'une escadre que le roi d'Espagne avait envoyée dans les Indes, dont Augustin de Gosto était chef; que celui-ci, ayant ordonné à l'autre de croiser le long de la côte, avait rencontré un bâtiment hollandais venant de Curaçao, qui lui avait appris que Morgan était entré dans la baie de Maracaïbo, et qu'aussitôt il avait mandé du secours; enfin ils déposèrent qu'il y avait 36,000 écus dans le grand navire.

Morgan, se voyant ainsi victorieux, retourna avec sa flotte à Marecaye, et laissa un petit vaisseau à l'embouchure de la lagune, pour observer ce que ferait don Alonse, et pour garder le fond du grand navire qui était échoué; car il espérait pêcher cet argent dont on venait de lui dire qu'il était chargé. En effet on y plongea, et on tira bien tant en vaisselle qu'en piastres 2,000 livres d'argent à demi fondu et en morceaux.

Morgan, étant arrivé à Marecaye, fit savoir que si on ne lui apportait dans huit jours la rançon de la ville, il la brûlerait; outre cela il demanda cinq cents vaches pour sa flotte, que les Espagnols amenèrent dans deux jours, et ils payèrent la rançon dans le temps qu'on leur avait prescrit.

Les aventuriers tuèrent ces vaches et en salèrent la viande, qui fut embarquée pour la provision des vaisseaux qu'on raccommoda; ce qui dura encore quinze jours, que les Espagnols trouvèrent bien ennuyeux. Morgan descendit ensuite pour sortir de la lagune. Quand il fut proche de don Alonse, il envoya un Espagnol lui demander passage, offrant de rendre les prisonniers sans leur faire aucun mal; sinon qu'il passerait malgré lui; mais qu'aussi il attacherait tous les prisonniers aux cordages de ses vaisseaux, les exposerait à leurs coups, et qu'étant passé il ferait jeter dans l'eau ceux qui n'auraient pas été tués.

Nonobstant cela don Alonse refusa le passage, disant qu'il ne se souciait point des prisonniers. Morgan de son côté ne voulut point risquer son monde pour prendre ce fort, et résolut de passer par quelque stratagème.

Cependant il fallut partager le butin, qui était immense tant en or et argent qu'en marchandises de toiles et en étoffes de soie. On fit avant de partager les cérémonies ordinaires, c'est-à-dire le serment de fidélité qu'on n'avait rien retenu. Morgan commença le premier, et fut suivi de tous les autres. Huit jours se passèrent dans ce partage, que don Alonse voyait de son fort avec bien du dépit.

Après cela il fut question de sortir, et pour en venir à bout on fit de grands préparatifs pour l'attaque du fort, comme si on l'eût voulu prendre. On mit un bon nombre d'aventuriers choisis avec leurs armes et leurs drapeaux dans des canots qui descendirent à terre. Lorsque ceux-ci furent à couvert des arbres, sans que ceux du fort pussent les apercevoir, ils se couchèrent à bas, et revinrent presque en rampant à leur bord.

Don Alonse crut que les aventuriers voulaient tenter encore une fois la prise du fort, et pour l'empêcher il fit mettre la plus grande partie de son canon sur la redoute du côté de terre. Cependant les aventuriers avaient préparé leurs vaisseaux pour passer la nuit au clair de la lune. Ils étaient tous couchés sur le tillac, et quelques-uns étaient destinés en bas pour boucher les ouvertures qui pourraient être faites par les boulets de canon. Ce fut ainsi que les aventuriers passèrent malgré don Alonse, qui en fut au désespoir; car il croyait en prendre quelqu'un qui aurait payé bien cher la perte qu'il avait faite.

Les aventuriers, étant passés, mirent les prisonniers dans une barque qu'ils envoyèrent à don Alonse sans leur faire aucun mal, et ils prirent la route pour sortir

de la baie de Vénézuéla ou Marecaye, où ils l'avaient échappé belle. Le même jour la flotte fut surprise d'un mauvais temps; les vaisseaux ne valaient pas grand'-chose, en sorte qu'on avait peine à les tenir sur l'eau, et qu'ils furent tous en danger de périr. Malheureusement pour moi je me rencontrai dans un des plus mauvais.

Je suis sûr qu'il y en a beaucoup qui font des vœux au ciel, et qui ne se sont jamais trouvés dans une peine égale à la nôtre ; nous avions perdu nos ancres et nos voiles, et le vent était si furieux qu'il ne nous permettait pas d'en mettre d'autres. Il fallait sans cesse vider l'eau avec des pompes, et se servir encore de seaux pour la jeter hors du navire qui se serait ouvert, si nous ne l'avions fortement lié avec des cordes. Cependant le tonnerre et les vagues nous incommodaient également. Il nous était impossible de dormir durant la nuit, à cause de l'incertitude de notre destinée, encore moins durant le jour.

En effet, bien que nous fussions accablés de travail et d'assoupissement, nous ne pouvions nous résoudre à fermer les yeux à la clarté, que nous étions sur le point de perdre pour jamais ; car enfin il ne nous restait aucune espérance de salut. Cette tempête durait depuis quatre jours, et il ne nous paraissait pas qu'elle dût jamais finir. D'un côté nous n'apercevions que des rochers, contre lesquels nos vaisseaux étaient près de se briser à toute heure ; de l'autre nous envisagions les Indiens, qui ne nous auraient pas plus épargnés que les Espagnols que nous avions derrière nous ; et par malheur le vent nous poussait sans cesse contre ces rochers et vers les Indiens ; il venait de l'endroit où nous voulions aller.

Pour comble de disgrâces, lorsque le mauvais temps cessa, nous aperçûmes six grands navires qui nous

alarmèrent terriblement. M. d'Estrées qui les commandait pour le roi de France, ne sachant pas à quel parti nous appartenions, nous fit d'abord donner la chasse; mais lorsqu'il nous eut reconnus et lorsqu'il fut informé de nos besoins, il nous secourut très généreusement. Après cela chacun tira de son côté : Morgan avec plusieurs des siens à la Jamaïque et nous à la côte de Saint-Domingue.

La prospérité a coutume de rendre les hommes hardis à entreprendre, en sorte que pour avoir été quelquefois heureux en des choses difficiles et inespérées, ils présument qu'ils le seront toujours; même je ne sais par quel bonheur il arrive qu'ils le sont souvent, ainsi qu'ils l'ont présumé. Ce fut dans cette espérance que Morgan forma de nouveaux desseins, qui tendaient à des entreprises plus grandes que les premières, et elles furent suivies d'un succès si avantageux, qu'elles lui donnèrent autant de gloire qu'elles imprimèrent de crainte aux Espagnols, qui croyaient que rien n'était impossible à sa valeur.

Cependant il ne voulut point perdre de temps, et pensa à profiter de l'occasion pendant que la fortune lui riait. Il fit avertir les aventuriers tant français qu'anglais de la Jamaïque, de la Tortue et de Saint-Domingue, à dessein de former une armée considérable et d'attaquer une place d'importance, assurant que s'il remportait la victoire (ce qu'il espérait), chacun aurait assez de bien pour se retirer, et que pour lui il se flattait que ce serait son dernier voyage.

A cette proposition il n'y eut personne qui n'ouvrît les yeux, et ne voulût suivre Morgan ; il ne manquait *que* de vaisseaux pour embarquer tout le monde qui

s'empressait de le joindre, et c'était même une faveur de trouver une place dans ses navires.

Morgan donna rendez-vous à la côte sud de l'île de Saint-Domingue, au port Gongon.

Les aventuriers français ne manquèrent pas de s'y trouver, et bientôt après ils furent suivis de Morgan, qui montait le navire malouin dont j'ai parlé, nommé le *Cerf-Volant*, sur lequel il avait mis vingt-quatre pièces de canon et huit couleuvrines en fonte. Ce navire avait été confisqué par le gouverneur de la Jamaïque sur le capitaine à qui il appartenait, et qui fut bien heureux d'en être quitte pour cela.

La plus grande partie des aventuriers étant assemblés, et se trouvant au nombre de seize cents hommes et de vingt-quatre vaisseaux, Morgan leur dit qu'il avait dessein de les enrichir en attaquant une place abondante en toute sorte de biens et en état de défense ; parce que, disait-il, où les Espagnols se défendent il y a à prendre. Il leur proposa, pendant que l'on radouberait les vaisseaux, de détacher quatre bâtiments pour aller en terre ferme faire une descente et prendre une place pour avoir des vivres, comme du mil ou blé de Turquie.

Morgan proposait ceci, sachant par expérience que les aventuriers avaient mal réussi dans plusieurs entreprises faute de vivres, et qu'au lieu d'attaquer les Espagnols dans des lieux forts, on ne les attaquait que dans des faibles, seulement pour ravitailler la flotte : mauvaise conduite, qui découvrait leurs desseins et en empêchait l'exécution.

Chacun approuva la prévoyance de Morgan, et à l'instant on détacha quatre vaissseaux avec quatre cents hommes pour aller à la rivière de la Hache[1], sur le

1. Sur la côte occidentale de la presqu'île qui limite le golfe de Vénézuéla.

bord de laquelle il y a une petite place nommée *la Rancheria*, où il se fait beaucoup de maïs pour la ville de Carthagène, qui n'est pas loin de là. On eut en vue, en attaquant cette place, de s'emparer aussi des barques qui viennent de Carthagène pêcher les perles.

Pendant qu'on préparait les quatre navires destinés pour ce voyage, on forma les équipages de l'ensemble de toute la flotte et de chaque équipage de vaisseau. On prit certain nombre d'hommes, jusqu'à ce que le tout rassemblé formât un corps de quatre cents hommes. Cependant les capitaines firent raccommoder leurs vaisseaux, et envoyèrent une partie des leurs à la chasse, afin que tout le monde fût occupé à travailler au bien général de la flotte.

La commodité du lieu où ils allaient chasser était grande pour avoir des vivres ; comme on y trouvait beaucoup de sangliers sauvages, chaque équipage pouvait se séparer à droite et à gauche dans le pays qui est assez étendu, et saler autant de viande qu'il en voudrait. Ceux qui ne savaient pas chasser, comme les Anglais qui ne sont pas fort experts à ce métier, prenaient un chasseur, à qui on donne ordinairement 150 ou 200 piastres. Il y a là des Français qui ne font pas autre chose, ayant des meutes de chiens dressés à cette chasse ; de sorte qu'un seul chasseur peut charger tous les jours vingt ou trente hommes. Ainsi chaque équipage anglais prit un chasseur français aux conditions que j'ai marquées.

Les quatre navires que Morgan avait détachés arrivèrent à la vue de la rivière de la Hache, six jours après leur départ de l'île de Saint-Domingue : ils furent pris du calme en cet endroit; ce qui les fit découvrir par les Espagnols, qui se mirent aussitôt en défense. Les uns travaillèrent à faire des retranchements, afin d'empêcher les aventuriers de se mettre à terre ; les

autres s'occupèrent à cacher leurs biens et tout ce qu'il y avait dans le bourg.

Le calme dura jusqu'au soir, et empêcha les avenriers d'approcher. Sur le soir, il se leva un petit vent de terre, qui fit naître l'occasion d'échapper à un navire qui mouillait là ; mais comme il n'était pas bon voilier, les flibustiers le devancèrent, et l'obligèrent à se rendre. Ce navire leur vint à propos; car il était chargé de maïs pour Carthagène, et fut reconnu par quelques Français : c'était celui que l'Olonnois avaît pris chargé de cacao, que M. d'Ogeron avait donné au capitaine Champagne, et qui fut pris par les Espagnols. Ceux-ci l'avaient vendu au marchand qui le montait alors. C'était le douzième navire que les aventuriers lui avaient pris dans l'espace de cinq années, et il nous dit que nonobstant toutes ces pertes il avait gagné 500,000 écus. On peut juger par là s'il y a des gens riches dans l'Amérique.

Après que nos aventuriers se furent saisis de ce navire, ils vinrent mouiller devant la rivière de la Hache, vis-à-vis du bourg de la Rancheria, où ils espéraient le lendemain matin descendre à terre. Les Espagnols n'oublièrent rien pour les en empêcher, s'étant retranchés au bord de la mer; mais malgré leurs efforts, les aventuriers à la faveur de leur canon mirent leur monde à terre, et obligèrent les Espagnols à se retirer dans le bourg, où ils s'étaient fortifiés, bien résolus de leur en défendre l'entrée.

Les deux partis s'opiniâtrèrent tellement, que le combat dura depuis dix heures du matin jusqu'au soir : à la fin les Espagnols, ayant perdu beaucoup de monde, furent obligés de se retirer. Les aventuriers étant entrés dans le bourg, et n'y trouvant que les maisons vides, poursuivirent les fuyards. Ils en firent une partie prisonniers, et le lendemain ils leur donnèrent la tor-

ture pour leur faire avouer où était leur bien; après cela ils allèrent en battue, et firent tous les jours de nouveaux prisonniers, outre les esclaves et le butin qui était considérable. Les Espagnols, pour se garantir de ces violences, dressèrent des barricades par les chemins, se mirent en embuscade, et tâchèrent de faire autant de mal à leurs ennemis qu'ils en recevaient, afin de les obliger à se retirer.

Les aventuriers demeurèrent un mois dans ce bourg. et le capitaine Bradelet, leur commandant, ne trouvant plus rien à piller, résolut de partir. Il fit avertir les Espagnols de payer rançon pour leur bourg, sinon qu'il le brûlerait. Ils reçurent cette proposition froidement, la rejetèrent même avec mépris; mais lorsqu'ils le virent prêt à exécuter ses menaces, ils demandèrent à composer. Le capitaine Bradelet, qui n'était venu que pour avoir des vivres, leur prescrivit de donner une certaine quantité de maïs, qui avec celui qu'il avait pris pouvait suffire pour toute la flotte.

Morgan, étonné que ses quatre vaisseaux tardassent longtemps à revenir, ne savait que soupçonner. Tantôt il s'imaginait qu'ayant fait un grand butin ils s'en seraient retournés à la Jamaïque; tantôt il craignait qu'ils n'eussent été battus, parce que le lieu où ils étaient allés, pouvait facilement être secouru de Carthagène et de Sainte-Marthe.

Enfin, ne sachant que juger d'un si long retard, il balançait à prendre des mesures pour un nouveau dessein, dont il avait déjà fait quelques ouvertures à ses meilleurs amis, et en était venu jusqu'à le vouloir communiquer à tous; il avait même fait assembler le conseil, lorsqu'on aperçut cinq vaisseaux et une barque. On envoya à l'instant les reconnaître; mais comme ils avaient le vent favorable, ils ne tardèrent pas à tirer Morgan d'inquiétude en arrivant auprès de lui.

Le capitaine Bradelet lui rendit compte de son expédition; ensuite le maïs fut partagé à toute la flotte, selon la quantité de monde que chaque vaisseau contenait : le produit du pillage demeura à ceux qui avaient risqué leur vie pour avoir les vivres.

Le navire que l'on avait pris vint fort à propos ; car un capitaine français nommé le Gascon avait perdu le sien, et on lui donna celui-ci du consentement de tout le monde. Enfin la flotte étant prête à faire voile, Morgan marqua le rendez-vous au cap Tibron[1]; afin que si quelqu'un venait à être écarté par la tempête, il pût la rejoindre en ce lieu.

Le cap Tibron est la pointe de l'occident de l'île de Saint-Domingue, lieu très commode pour toute sorte de vaisseaux, qui y peuvent prendre du bois et de l'eau, choses absolument nécessaires et sans lesquelles on ne peut naviguer.

Morgan se trouva le premier au rendez-vous, et y attendit la flotte qui y fut aussi en peu de jours. Il y vint encore quelques vaisseaux de la Nouvelle-Angleterre, qui avaient armé à la Jamaïque, dans le dessein de le joindre. Ainsi, après avoir séjourné quelque peu de temps au cap Tibron, Morgan se vit chef d'une flotte de trente-sept vaisseaux, tant petits que grands. Le sien était le plus considérable, et monté, comme je l'ai déjà dit, de vingt-quatre pièces de canon, et de huit berges[2] de fonte. Les autres étaient montés de seize, quatorze, douze, dix, ou enfin quatre pièces de canon au moins. On fit la revue, et il se trouva deux mille deux cents hommes tous armés à l'avantage, et résolus de se bien battre pour avoir un riche butin.

Après cette revue Morgan tint conseil avec tous les

1. A la pointe occidentale de Saint-Domingue.
2. Pièces d'artillerie de petit calibre.

capitaines et les autres principaux officiers, pour résoudre quelle place on attaquerait. On en proposa trois : Panama, Carthagène et la Vera-Cruz, dans le golfe de la Nouvelle-Espagne. On ne fit point de réflexion sur les forces que ces places pourraient avoir, on ne songea qu'aux richesses qu'elles possédaient et au moyen de les avoir.

Enfin on jugea que Panama était celle dont la prise serait la plus avantageuse, parce qu'elle était la plus riche des trois, supposé que les galions du Pérou fussent arrivés ; parce que l'on pourrait prendre l'argent du roi et des Génois, outre celui des particuliers ; ce qui monterait à une somme immense. Il ne faut que de semblables motifs pour exciter les flibustiers à entreprendre des choses encore plus difficiles.

On arrêta donc l'attaque de Panama, et on conclut de prendre l'île de Sainte-Catherine [1] pour avoir des guides qui conduiraient l'armée à cette ville ; parce que cette île tenant lieu de galères dans les Indes pour le roi d'Espagne, on devait y trouver des bandits relégués, qui seraient bien aises de servir de guides et de sortir ainsi d'esclavage.

Il faut avouer que la fortune a plus de part dans les entreprises des aventuriers que leur bonne conduite ; car d'aller attaquer cette île, n'ayant d'autre but que d'avoir un guide, c'était une grande témérité ; puisque si elle eût voulu combattre, défendue comme elle était par une bonne garnison et par l'avantage de ses forts, elle aurait pu défaire trois armées comme celle des aventuriers. C'est ce que l'on connaîtra mieux par la suite.

La résolution ainsi prise, on fit la chasse-partie, et

1. La situation de cette île a été exactement indiquée par l'auteur au commencement de ce chapitre.

on assembla les capitaines pour convenir ensemble de ce qu'on donnerait à Morgan pour son amirauté. On proposa de lui accorder sur chaque cent hommes le lot d'un homme; ce qui fut publié et agréé par toute la flotte. Après cela les officiers convinrent en leur particulier de ce qu'on donnerait à chaque capitaine pour son vaisseau, et on régla huit, dix, douze lots, ou parts d'hommes, selon que le vaisseau était grand, outre le lot particulier que chacun devait avoir encore comme les autres.

On fit aussi un compromis pour récompenser ceux qui se signaleraient; et comme il y a des curieux qui ne veulent rien ignorer, j'insère ici pour les satisfaire cette *chasse-partie*, qui a des particularités assez remarquables.

Celui qui ôtera le pavillon ennemi d'une forteresse pour y arborer le pavillon anglais, aura, outre sa part, 50 piastres.

Celui qui prendra un prisonnier, lorsqu'on voudra avoir des nouvelles de l'ennemi, aura outre son lot 100 piastres.

Les grenadiers auront pour chaque grenade qu'ils jetteront dans un fort, 5 piastres outre leur part.

Quiconque prendra un officier de considération dans un combat, y risquant sa vie, sera récompensé selon le mérite de l'action.

Dans ces mêmes articles on n'avait pas oublié les estropiés.

Celui qui aura perdu les deux jambes, recevra 1,500 écus, ou quinze esclaves, aux choix de l'estropié, en cas qu'il y ait assez d'esclaves.

Celui qui aura perdu les deux bras, aura 1,800 piastres, ou dix-huit esclaves, au choix de l'estropié, comme on l'a dit.

Celui qui aura perdu une jambe, sans distinction de

la droite ou de la gauche, aura 500 piastres ou six esclaves.

Celui qui aura perdu une main ou un bras, sans distinction du droit ou du gauche, aura 500 piastres ou six esclaves.

Pour la perte de l'œil, 100 piastres ou un esclave, au choix de l'estropié.

Pour la perte des deux yeux, 2,000 piastres ou vingt esclaves, au choix de l'estropié,

Pour la perte d'un doigt, 100 piastres ou un esclave, le tout au choix de l'estropié.

En cas qu'une partie ou membre soit estropié, de manière que la personne ne puisse s'en aider, il aura la même récompense que si ce membre avait été emporté ou coupé.

En cas que quelqu'un soit blessé au corps, il aura 500 piastres ou cinq esclaves, à son choix.

On devait recevoir toutes ces récompenses outre la part ordinaire de l'estropié, et ces récompenses devaient être prises sur le total du butin avant que de le partager.

On inséra aussi dans cette chasse-partie qu'en cas qu'on prît quelque vaisseau en mer, ou dans un havre, ce serait au profit de toute la flotte, à moins qu'il ne fût estimé plus de 10,000 écus; auquel cas il y en aurait 1,000 pour le premier vaisseau de la flotte qui l'aurait abordé, outre que sur chaque 10,000 écus que le vaisseau pourrait valoir, celui qui l'aurait pris aurait droit d'en prendre 1,000 d'avance à partager entre son équipage seul.

Chaque équipage promit au chirurgien et au charpentier une récompense : à l'un pour ses remèdes, et à l'autre pour son travail; savoir, au premier 200 piastres outre son lot; et au dernier, 100 outre son lot.

Tout étant ainsi réglé, Morgan délivra des commissions aux capitaines qui n'en avaient point. Elles étaien

données en vertu de celle que le général de la Jamaïque avait accordée pour prendre sur les Espagnols, par droit de représailles, parce qu'ils s'emparaient des navires anglais qui étaient obligés d'entrer dans leurs ports de l'Amérique. Après quoi il se fit reconnaître de tous comme amiral et général, fit prêter le serment de fidélité, et divisa sa flotte en deux escadres sous deux différents pavillons : l'une sous le pavillon royal d'Angleterre, qu'il portait au grand mât; et l'autre sous le pavillon blanc, quoique anglais.

Ceux qui étaient de son escadre portaient derrière un pavillon rouge avec une croix blanche, qui est le pavillon du parlement; et sur le beaupré, le pavillon royal mêlé de trois couleurs, bleu, blanc et rouge [1]. Ceux qui étaient de l'escadre blanche portaient derrière un pavillon blanc, avec quatre petits carreaux rouges à un des coins; et sur le beaupré, le pavillon royal, comme j'ai dit. Morgan créa aussi des hauts officiers, pour commander ses escadres : comme un amiral du pavillon blanc, deux vice-amiraux, et deux contre-amiraux. Quoique ces dignités ne fussent qu'honoraires, ceux qui les avaient ne laissaient pas d'être soumis à Morgan. Outre tout cela il y avait des ordres pour chaque vaisseau, en cas de combat ou de nuit ou dans un mauvais temps. Il y avait encore un signal particulier, auquel chaque vaisseau se devait ranger à son devoir, comme on fait ordinairement en Europe dans les flottes de conséquence.

Morgan, ayant mis sa flotte en bon ordre, partit le 16 décembre de l'année 1670, et prit la route de Sainte-Catherine. Ce même jour on aperçut deux grands navires qui allaient à l'île de Cuba. On leur donna la

1. Voilà par conséquent au XVII[e] siècle le pavillon royal anglais disposé, par un chef des flibustiers, comme le futur drapeau national de France.

chasse; mais il fut impossible de les prendre, parce que les vents étaient contraires, et ces navires en meilleur équipage que ceux des aventuriers, qui reconnnurent à leur pavillon que c'étaient des Hollandais.

Ce fut un bonheur pour ces vaisseaux d'être échappés. Morgan les aurait pris et gardés jusqu'à la fin de son voyage, s'il ne leur eût fait pis. Quatre jours après il arriva sur le soir à la vue de l'île de Sainte-Catherine, et il envoya deux petits vaisseaux devant le port, pour faire garde toute la nuit, afin que personne ne pût aller avertir en terre ferme. Le lendemain sur le midi la flotte arriva à cette île, et alla mouiller à une rade nommée l'*Aquada grande*, où les Espagnols avaient une batterie de quatre pièces de canon, abandonnée. Morgan fit mettre mille hommes à terre, marcha lui-même à leur tête au travers des bois, n'ayant pour guide que ceux qui s'étaient trouvés à la prise de cette île, lorsque Manswelt s'en rendit le maître.

Le soir ils arrivèrent en un lieu où les généraux espagnols faisaient autrefois leur résidence : car depuis quelque temps ils ont quitté la grande île, et se sont retirés sur la petite, qui en est si voisine qu'on passe de l'une à l'autre sur un pont. Cette petite île est tellement fortifiée qu'on peut la disputer à une armée de dix mille hommes; car il y a des forts et de bonnes batteries dans tous les lieux accessibles.

Les flibustiers furent donc obligés de camper sur la grande île et d'y passer la nuit; car ils ne pouvaient marcher pendant l'obscurité parmi les bois, ayant plus d'une grande lieue à faire, et n'étant pas dans le dessein d'attaquer des forts autrement qu'en plein jour. Une pluie froide et furieuse étant survenue, ils abattirent trois ou quatre maisons pour se chauffer.

Ce fut une grande imprudence; car ces maisons au-*ient bien* servi à les mettre à couvert, et à empêcher

que leurs armes et leurs munitions ne se mouillassent. Mais croyant que la pluie ne durerait point, ils ne poussèrent pas leurs vues plus loin. Cependant elle dura plus que le feu, et ne cessa que le lendemain à midi. Elle incommoda beaucoup nos aventuriers, qui n'avaient qu'un caleçon et une chemise pour tous vêtements; et les nuits sont là pour le moins de douze heures; en sorte que celle-là leur parut fort longue à passer.

Si cent Espagnols fussent venus dans ce moment fondre sur eux le sabre à la main, ils les auraient tous défaits, ne pouvant s'aider de leurs armes, qui étaient mouillées, et eux tout transis de froid. Ils se tenaient debout les uns contre les autres pour se réchauffer; car de se coucher, il leur était impossible dans le lieu où ils étaient, ayant de l'eau jusqu'à mi-jambe.

Ainsi ils se voyaient pressés de la faim, submergés de la pluie, accablés de lassitude, et sans aucun soulagement. En cet état ils se croyaient plus misérables que s'ils avaient été environnés de leurs ennemis; car ils auraient pu les vaincre ou mourir glorieusement.

A la pointe du jour les Espagnols commencèrent à battre la diane, et à faire une décharge de canon et de mousquets. Les aventuriers n'en purent faire autant : car leurs tambours étaient mouillés aussi bien que leurs armes, qu'ils ne pouvaient recharger, à cause de la pluie, qui tombait d'une telle sorte qu'on voyait les torrents se précipiter des montagnes, et l'eau gagnant de toutes parts leur fermer le passage pour retourner à leurs vaisseaux.

Sur le midi le soleil parut, et la pluie cessa. Alors Morgan envoya quatre hommes dans un canot portant pavillon blanc, pour sommer les Espagnols de rendre l'île, et leur signifier que, s'ils faisaient résistance, il mettrait tout à feu et à sang. Le gouverneur envoya le major et un alferès pour voir de quelle manière ils

pourraient rendre le fort sans que le roi d'Espagne et les gouverneurs généraux, dont ils dépendaient, les pussent accuser de lâcheté.

Ce major et l'alferès représentèrent à Morgan qu'ils étaient dans l'intention de rendre l'île; mais que comme il y allait de la tête, il lui plût voir de quelle ruse on se servirait, afin que personne ne fût en danger de perdre ni la vie ni l'honneur. Morgan leur demanda quel expédient ils avaient pour cela. Ils répondirent qu'il fallait que ses gens vinssent insulter le fort Saint-Jérôme, qui était au bout du pont, et qui sépare la petite île de la grande; que cependant il envoyât du monde dans un canot pour les venir attaquer par derrière; que dans ce moment le gouverneur en sortirait pour aller au grand fort, et qu'ainsi on le prendrait prisonnier, ce qui faciliterait la prise des autres forts; qu'enfin pendant tout ce temps-là il fallait ne point cesser de tirer de part et d'autre, sans toutefois tuer personne.

Morgan consentit à tout, et on attendit que la nuit fût venue, afin de mieux couvrir l'affaire. Sur le soir on marcha au lieu et en la manière dont on était convenu. Néanmoins Morgan, qui ne se fiait pas à la parole des Espagnols, commanda à ses gens de charger à balles, et en cas qu'aucun d'eux fût blessé, de ne point tirer en l'air, mais tout de bon. Ils ne furent pas en cette peine; car les Espagnols montrèrent si bien leur adresse à tirer sans blesser personne, que Morgan ni ses gens n'eurent aucun sujet de s'en plaindre. C'était une vraie comédie de voir tirer de toutes parts, et prendre des forteresses sans tuer ni blesser personne.

Dès que les aventuriers furent les maîtres de l'île et des forteresses, et qu'ils eurent enfermé les habitants dans le grand fort de Sainte-Thérèse, la scène changea, et la comédie devint tragédie pour les veaux, les vaches et les poules; chacun tuait ce qui s'offrait à lui; on

ne voyait que feux durant la nuit, il n'y avait personne parmi eux qui ne fit rôtir quelque pièce de viande; enfin tous faisaient grand'chère et de grand appétit, car ils avaient été vingt-quatre heures sans manger, et s'ils eussent eu du vin, rien n'aurait manqué à leur satisfaction; mais ils furent contraints de boire de l'eau, et comme ils n'avaient point de bois et qu'ils n'en pouvaient trouver, à cause de l'obscurité de la nuit, ils abattaient les maisons pour faire du feu de la charpente.

Le lendemain au matin on élargit les prisonniers, qui se trouvèrent au nombre de quatre cent cinquante; savoir, cent quatre-vingt-dix hommes de garnison, dont quarante étaient mariés et avaient quarante-trois enfants; trente-un esclaves du roi, avec huit enfants, et huit bandits relégués; trente-neuf esclaves appartenant aux particuliers, avec vingt-deux enfants; vingt-sept noirs libres, avec douze enfants. On laissa tous les hommes et les enfants libres dans l'île pour y chercher leur vie, et de peur de désordre on enferma les femmes dans l'église, où on eut soin de les nourrir et de les garder. Pour cela les aventuriers montaient tous les jours la garde, comme on fait à l'armée.

Après cela on visita les forteresses, et on en trouva dix sur cette île, qui peut avoir 1 lieue 1/2 de circuit. La première, qui était au bout du port qui fait la séparation des deux îles et qui s'appelait le fort Saint-Jérôme, était proprement une batterie entourée de murailles, dont le parapet avait 5 pieds, le glacis une demi-toise de large. Tout ce fort pouvait être de 6 toises de long, de 4 de large. Il y avait huit pièces de canon de fer, tirant 12, 8 et 6 livres de balle, avec un corps de garde pour loger cinquante hommes.

La seconde était une batterie couverte de gabions,

où l'on voyait trois pièces de canon, qui tiraient des boulets de 8 livres.

La troisième était le fort principal nommé de Sainte-Thérèse, sur lequel on trouva vingt pièces de canon. Il était à quatre bastions simples, avec un fossé sans eau et un pont-levis. Ses murailles pouvaient avoir 5 toises de hauteur, le parapet 5 pieds, le glacis 3 1/2. On y trouva outre le canon dix jeux d'orgues, chacun de douze canons de mousquet, avec quatre-vingt-dix fusils, et deux cents grenades, avec de la poudre, du plomb et de la mèche à proportion. Ce fort était inaccessible, et bâti sur un rocher escarpé de tous côtés ; en sorte qu'il n'avait qu'une avenue par le pont-levis, où on ne pouvait marcher que quatre hommes de front. Au milieu on rencontrait une terrasse élevée de 1 toise au-dessus du parapet, sur laquelle il y avait quatre pièces de canon qui commandaient à la rade. A moins que d'avoir réduit ces forts, il était impossible d'approcher de l'île avec aucun vaisseau. Du côté de la mer ce fort avait plus de 25 toises de hauteur, à cause du rocher sur le sommet duquel il était bâti.

La quatrième place fortifiée, nommée la *plate-forme de Saint-Augustin,* était une batterie couverte de gabions remplis de terre, avec trois pièces de canon tirant 6 et 8 livres de balle.

La cinquième, nommée la *plate-forme de la Conception,* était encore une batterie de deux pièces de canon tirant 8 livres de balle.

La sixième, nommée la *plate-forme de Notre-Dame de la Guadeloupe,* était une batterie montée de deux pièces de canon tirant 12 livres de balle.

La septième, nommée la *plate-forme de Saint-Sauveur,* était montée de deux pièces de canon tirant 8 livres de balle.

La huitième, nommée la plate-forme des *Canonniers,*

était montée de deux pièces de canon tirant 8 livres de balle.

La neuvième, nommée la *plate-forme de Sainte-Croix*, était montée de trois pièces de canon, tirant 6 livres de balle.

La dixième, nommée le *fort de Saint-Joseph*, était une redoute où il y avait six pièces de canon tirant 8 et 12 livres de balle. Outre cela il y avait deux orgues chacun de dix canons de mousquet [1].

On trouva un magasin où il y avait 30,000 livres de poudre à canon et à mousquet, avec beaucoup de mèches et de grenades. On embarqua toutes ces munitions de guerre sur les vaisseaux, et on démolit les batteries, jetant par terre le canon qu'on encloua et rompant les affûts, que l'on brûla. Les forts de Saint-Jérôme et de Sainte-Thérèse furent réservés, et l'on y faisait garde.

Les choses en cet état, Morgan fit demander si parmi les relégués qui se trouvaient dans cette île, il n'y aurait pas quelque forçat de terre ferme. Il s'en présenta trois de Panama, et c'était justement ce que Morgan cherchait. De ces trois il y en avait deux Indiens et un mulâtre, que je puis appeler barbare, après les cruautés que je l'ai vu exercer contre les Espagnols. Morgan interrogea lui-même ces trois personnes ; car il parlait très bien la langue espagnole, et leur dit que s'ils voulaient mener son armée à Panama, il leur donnerait la liberté, outre une part le pillage.

Les Indiens tâchèrent à s'excuser, disant que s'ils savaient le chemin ils feraient volontiers ce que Mor-

1. *Orgues*. — On appelait ainsi une sorte d'engin formé par la réunion d'un certain nombre de canons de mousquets qui tiraient en même temps. C'était la *mitrailleuse* de cette époque.

gan demandait d'eux. Le mulâtre au contraire soutint qu'ils étaient des menteurs, qu'ils avaient fait plusieurs fois ce chemin en leur vie; mais qu'ils ne voulaient pas l'enseigner, sous l'espérance d'être récompensés des Espagnols. Il ajouta que pour lui, comme il n'attendait rien de cette maudite nation que la mort, il était prêt de servir Morgan en toute occasion où il en serait capable.

On donna la torture aux deux Indiens, dont l'un mourut, et l'autre confessa qu'il savait le chemin, et qu'il mènerait l'armée. Morgan aussitôt commanda quatre vaisseaux et une barque, avec quatre cents hommes, pour aller prendre le fort de Saint-Laurent-de-Chagre, qui était sur la rivière de même nom, et dans laquelle il fallait que les aventuriers entrassent pour aller à Panama.

Morgan n'y envoyait qu'un petit nombre de gens, afin que les Espagnols ne se défiassent pas du grand dessein qu'il méditait, et ne songeassent point à se fortifier, comme ils en ont la commodité en ce lieu-là; mais qu'ils crussent que ces quatre vaisseaux, s'étant rencontrés à la côte, voulaient prendre ce fort seulement et le piller, parce qu'on y apporte beaucoup de marchandises de Porto-Bello, afin de les embarquer à Panama, ne les pouvant porter par terre.

Huit jours après, Morgan devait suivre ces quatre vaisseaux, ayant pour guide un Indien qui avait été soldat dans ce fort, et qui en savait les avenues. Pendant ce temps-là les aventuriers arrachaient des racines de manioc, dont ils faisaient de la cassave [1] pour leurs vaisseaux. Ils arrachèrent aussi les patates et les ignames, et lorsque tout fut pris et embarqué,

1. Le manioc donne la fécule granulée que tout le monde connaît aujourd'hui sous le nom de tapioca; la cassave est un pain fait avec cette farine.

Morgan donna ordre de mettre à la voile pour descendre en terre ferme.

Morgan avait détaché, comme j'ai dit, quatre vaisseaux de sa flotte pour aller prendre Chagre. Ces vaisseaux étaient commandés par le capitaine Bradelet, qui avait beaucoup d'expérience pour de semblables entreprises. Trois jours après son départ de l'île de Sainte-Catherine, il arriva à la vue du fort de Saint-Laurent.

Ce fort est à l'embouchure de la rivière de Chagre, et bâti sur une haute montagne, large de 30 toises environ, escarpée de roches, et accessible seulement du côté de la terre, où elle est coupée par un fossé sans eau de 6 toises de profondeur. On entre dans ce fort par le moyen d'un pont-levis.

Il y a un parapet d'une toise de haut et des casemates qui empêchent l'accès du fossé et des palissades. On voit en haut des batteries de canon, qui donnent de tous côtés, accompagnées de plusieurs corps de garde, avec un degré taillé dans le roc, par lequel on descend sur le bord de l'eau, où l'on rencontre deux autres batteries couvertes et flanquées à fleur d'eau. Sur le bord de la mer, à l'extrémité de la montagne qui renferme le fort, est une tour presque aussi haute que la montagne même, sur laquelle il y a huit pièces de canon qui défendent l'entrée de la rivière.

De cette tour on passe au fort par un escalier secret. Les maisons qui sont sur le haut dans le fort, ne sont faites que de palissades et couvertes de feuilles de palmiste. Les magasins aux poudres et autres munitions de guerre sont dans des voûtes sous terre, qu'on a creusées exprès dans la montagne. Je n'en dirai rien de plus, et l'on peut voir la description de l'isthme de Panama dans une carte géographique de l'Amérique.

Les Espagnols, ayant aperçu ces vaisseaux, mirent le

pavillon royal, et canonnèrent terriblement. Les aventuriers allèrent mouiller à un quart de lieue de la rivière au port de Naranjas, où ils demeurèrent jusqu'au lendemain matin, qu'ils mirent quatre cents hommes à terre pour être conduits par l'Indien qui était leur guide.

Il les mena par l'endroit le moins périlleux, et ils ne pouvaient pas manquer, n'y ayant que celui-là : cependant ils eurent beaucoup de peine ; car dans le lieu où ils descendirent, il y avait une vigie qu'ils ne purent prendre. Les Espagnols, étant avertis par cet homme de la descente des ennemis, se mirent en défense, et les flibustiers furent obligés de se faire une route avec leurs sabres ; ils n'arrivèrent au fort qu'à deux heures après midi, quoiqu'ils n'eussent pas fait plus d'une demi-lieue ; et ils ne l'auraient pas facilement trouvé, si le bruit du canon ne leur avait fait juger que le fort était situé à l'endroit d'où il partait.

Enfin ils arrivèrent sur une petite montagne élevée au-dessus du fort, d'où ils avaient entendu tirer le canon. Ils auraient pu facilement le battre, et s'en rendre maîtres sans perdre un seul homme ; car de cette éminence ils découvraient ce qui s'y passait ; mais ils en étaient éloignés plus que de la portée du fusil, et il était impossible d'y apporter du canon.

Les Espagnols, qui les apercevaient, ne branlèrent pas. Ils voulurent les laisser approcher, afin de faire plus d'expédition. Les aventuriers fatigués descendirent dans une petite plaine découverte, et se trouvèrent ainsi sous le canon des Espagnols, qui leur en envoyèrent une volée, et firent ensuite une décharge de leur mousqueterie ; ce qui causa bien du fracas parmi les assiégeants, qui ne pouvaient rendre la pareille aux Espagnols, parce que le fossé les empêchait de gagner la palissade. Tout ce qu'ils pouvaient faire dans

cette occasion c'était de tuer les Espagnols lorsqu'ils venaient charger leur canon ; mais dès que le canon jouait, leur retour était de se jeter par terre pour s'en garantir.

Cette attaque dura jusqu'au soir ; les aventuriers avaient déjà perdu beaucoup de monde, ils commençaient à se ralentir et pensaient à la retraite, lorsque les Espagnols, qui les voyaient dans ce désordre, leur crièrent : « Ah ! chiens d'hérétiques, Anglais endiablés, vous n'irez pas à Panama comme vous le croyez, et quand vos camarades seront ici, nous leur en ferons autant qu'à vous. » Ces paroles firent connaître aux aventuriers qu'ils étaient découverts ; cependant les Espagnols les chargeaient à coups de canon, de mousquets et de flèches, parce qu'ils avaient aussi des Indiens avec eux, qui blessaient plus de monde avec leurs flèches que les Espagnols avec leurs mousquets.

Enfin la nuit venait, et les aventuriers commençaient à se demander les uns aux autres ce qu'ils devaient faire : une partie même s'était déjà retirée, le commandant avait les deux jambes cassées d'un coup de canon. Mais lorsque les Français parlaient ensemble du mauvais succès de cette entreprise, une flèche vint tout à coup percer l'oreille et l'épaule à l'un d'eux, qui l'arracha sur-le-champ de sa plaie avec une fermeté admirable, disant à ceux qui étaient près de lui : « Attendez, mes frères, je m'en vais faire périr tous les Espagnols. »

A l'instant il tira de sa poche plein sa main de coton, qu'il noua au bout de cette flèche, y mit le feu, et, après en avoir rompu le fer, il enfonça la canne dans son fusil, et la tira sur une des maisons du fort, qui, comme j'ai dit, ne sont couvertes que de feuilles de palmistes. La maison commença à fumer ; les aventuriers, s'en apercevant, ramassèrent des flèches, et

firent la même chose ; ce qui produisit un si bon effet que plusieurs maisons du fort furent enflammées.

Presque en même temps je fus frappé de l'objet le plus digne de compassion qu'on verra peut-être jamais : un camarade que j'aimais, se présenta à moi dans un état déplorable ; il avait une flèche enfoncée dans l'œil; ce malheureux, répandant une prodigieuse quantité de sang de son œil blessé, et autant de larmes de celui qui ne l'était pas, me priait avec instance de lui arracher cette flèche qui lui causait une violente douleur ; et comme il vit que la pitié m'empêchait de le secourir assez promptement, il se l'arracha lui-même.

Après le bon succès dont je viens de parler, nos gens, sentant brûler leur cœur d'un feu plus ardent que celui qu'ils venaient d'allumer, firent revenir ceux qui s'étaient retirés et se rallièrent avec eux. Comme ils se cachaient à la faveur de la nuit, les Espagnols ne tiraient plus si sûrement que de jour, outre que la lumière des maisons qui brûlaient, leur nuisait pendant qu'elle profitait aux aventuriers, qui à la lueur de cet embrasement voyaient agir les Espagnols et en tuaient autant qu'il en paraissait. Le feu prit aussi à leur poudre, ce qui leur causa beaucoup de dommage ; mais les flibustiers n'avaient point encore le moyen d'entrer dans le fort.

Quelques-uns s'avisèrent de faire une brèche de cette manière. Ils se coulèrent dans le fossé, et, montant l'un sur l'autre jusqu'à ce qu'ils pussent atteindre à la palissade, ils y mirent le feu, qui réussit bien ; car dès que les pieux étaient enflammés, ils brûlaient aussi vite que les matières les plus combustibles.

Les Espagnols, s'en étant aperçus, jetèrent dans le fossé quantité de pots à feu qui consumaient beaucoup d'aventuriers avant qu'ils pussent se retirer. D'un

autre côté les Espagnols étaient occupés à éteindre le feu qui avait pris au fort, et qui augmentait toujours, quelques efforts qu'ils fissent pour en empêcher les progrès, et par malheur il faisait un furieux vent qui le portait partout. La palissade brûlait aussi d'une grande force.

Cependant les aventuriers ne perdaient rien de ce qui se passait, et pour peu qu'un Espagnol parût à la lueur du feu, ils ne manquaient pas de l'abattre. Ce succès redoubla leur courage, et fit naître dans leurs cœurs l'espérance de prendre le fort. Le jour étant venu, les pieux de la palissade, qui servaient de gabion et de parapet, se trouvèrent consumés, et la terre qu'ils soutenaient tomba tout d'un coup dans le fossé. Néanmoins les Espagnols ne laissèrent pas de tenir bon sans quitter la brèche qu'ils défendaient vaillamment. Leur commandant les faisait battre jusque dans le feu qui les gagnait ; et comme ils n'étaient plus couverts, tous ceux qui se présentaient à la brèche étaient tués et tombaient dans le fossé ; enfin ils furent contraints de l'abandonner.

Les aventuriers y montèrent aussitôt, et allèrent chercher les Espagnols, qui s'étaient retranchés dans quelques corps de garde, où ils avaient du canon, et se battaient encore. On offrit de leur donner quartier ; mais ils n'en voulurent point, le commandant même se fit tuer sans vouloir se rendre. Quelques-uns désespérés, et craignant de tomber dans les mains de leurs ennemis, se précipitèrent et finirent ainsi misérablement leur vie.

De cette manière les aventuriers se virent inopinément maîtres du fort ; mais sans le feu, qui fut un heureux coup de hasard pour eux, ils n'auraient jamais pu l'espérer, quand même ils l'auraient attaqué avec toute leur flotte. Ils n'y trouvèrent que quatorze hom-

mes en vie et neuf ou dix blessés, cachés dans des trous parmi les morts. Ces malheureux assurèrent qu'ils étaient le reste de trois cent quatorze hommes, et que le commandant, le voyant ruiné par le feu, avait dépêché quelques-uns des siens pour donner avis au président de Panama de ce malheur, afin qu'il se tînt sur ses gardes et qu'il s'en garantit.

Ils ajoutèrent que depuis six semaines on avait reçu de Carthagène la nouvelle qu'un Irlandais pris parmi une troupe de voleurs anglais, venus pour piller la rivière de la Hache, avait dit qu'il se formait une flotte considérable pour aller à Panama, et que ceux-ci n'étaient venus à la rivière de la Hache qu'à dessein d'avoir des vivres pour leurs vaisseaux.

Il était vrai qu'un Irlandais avait eu la lâcheté d'abandonner les aventuriers, et d'aller avertir les Espagnols de leur venue; mais il ne savait pas leur principal dessein, qui était d'attaquer Panama. Les prisonniers firent encore entendre que le président de Panama s'était fortifié sur la rivière de Chagre, en cas que le fort fût pris; qu'il y avait plusieurs embuscades espagnoles que les aventuriers ne pouvaient jamais éviter; que lui-même était dans une campagne, proche de Panama, avec deux mille hommes d'infanterie, quatre cents hommes de cavalerie, et six cents Indiens, avec deux cents mulâtres, qui chassaient deux mille taureaux destinés pour rompre les troupes des aventuriers et pour les tailler en pièces.

Lorsque les aventuriers se furent emparés du fort, ils songèrent à mettre leurs blessés dans un lieu où ils pussent reposer à leur aise, et y être pansés par les chirurgiens, qui n'avaient fait qu'appliquer un appareil à leurs blessures pour étancher le sang; encore ne l'avaient-ils fait qu'à ceux qui en avaient de grandes. On ne trouva point de lieu plus commode que la cha-

pelle pour les mettre. Il y en avait soixante qui ne pouvaient se lever, sans ceux qui marchaient portant le bras en écharpe ou ayant la tête bandée. Ils jetèrent les Espagnols morts du haut en bas du fort; mais les cadavres des Anglais et Français furent mis dans des trous qu'on fit faire par des esclaves et par ceux des Espagnols qui étaient restés. Quelques femmes aussi esclaves furent employées à soigner les blessés.

Les aventuriers firent ensuite la revue, pour savoir combien d'hommes ils avaient perdus. Ils trouvèrent que le nombre des morts montait à cent dix, et celui des blessés à quatre-vingts. On rétablit le fort et la brèche le mieux qu'il fut possible, afin de se mettre en défense, en cas que les Espagnols vinssent pour le reprendre avant la venue de Morgan.

On y trouva quantité de munitions, tant de guerre que de bouche, que l'on mit en ordre, et on tâcha de les bien conserver, parce qu'il n'y en avait pas beaucoup sur la flotte; ensuite on fit entrer les vaisseaux dans la rivière.

Morgan, qui était demeuré sur l'île de Sainte-Catherine, quatre jours après le départ des vaisseaux dont je viens de parler, fit faire diligence aux autres qui étaient restés avec lui, et leur ordonna de s'embarquer avec leurs vivres et tous les prisonniers, qu'il partagea sur les bâtiments de la flotte, chacun selon sa grandeur.

Don Joseph Ramirès de Leiba, qui était gouverneur de cette île au nom du roi d'Espagne, et qui commandait la garnison, fut mis sur le navire de Morgan avec ses principaux officiers, leurs femmes et leurs enfants. Morgan fit aussi enclouer les canons des forts et les jeta à l'eau; mais avec la précaution que ce fût en des lieux où en cas de besoin on pût les repêcher; car il

voulait revenir prendre possession de cette île, en cas que son dessein ne réussît pas. Il eut soin de faire aussi brûler les affûts et les maisons de l'île, excepté l'église et les forts, auxquels l'on ne toucha point.

Après cette opération la flotte leva l'ancre, et fit voile vers la terre. Le lendemain il survint un mauvais temps qui la dispersa ; mais comme tout le monde savait le rendez-vous, chacun s'y trouva, quoique en des temps différents; car les derniers arrivèrent quatre jours après les premiers, et tous ensemble ne furent réunis que dix jours après la prise du fort.

Morgan avec son vaisseau étant à la vue du fort, et y apercevant le pavillon du roi d'Angleterre, en conçut une telle joie qu'il voulut entrer dans la rivière avant que de reconnaître s'il n'y avait point de péril, et sans même attendre un canot qui venait au-devant de lui, pour l'avertir qu'à l'entrée de cette rivière il y avait un rocher caché sous l'eau. Il ne manqua pas d'y toucher, lui et un autre vaisseau ; dans le temps qu'il voulait se retirer, il survint un vent du nord qui éleva la mer, et fit crever son navire qui échoua, sans toutefois perdre un seul homme.

Morgan, étant entré dans la rivière de Chagre avec toute sa flotte, employa les prisonniers de l'île de Sainte-Catherine à travailler au rétablissement du fort, faisant réparer tout ce que le feu avait consumé, hormis les maisons; au contraire il fit encore abattre plusieurs de celles qui étaient restées sur pied, de peur que ce qui était arrivé aux Espagnols n'arrivât à lui-même; c'est-à-dire qu'on ne se servît pour les brûler du même moyen qu'avaient employé les siens. Après cela il visita les vivres et les munitions de guerre, fit la revue de son monde, ordonna ceux qui devaient demeurer à la garde du fort, et ceux qui devaient aller à Panama.

On avait trouvé deux petits bâtiments à plat fond, faits exprès pour naviguer sur cette rivière ; ils pouvaient avoir 60 pieds de long et 25 de large. Morgan commanda d'y mettre quelques pièces de canon, et quelques berges de fonte, avec autant de monde qu'ils en pouvait contenir. Il en fit mettre aussi sur deux petites frégates légères, dont l'une avait quatorze pièces de canon, l'autre huit, et le reste dans des canots. Tout étant ainsi ordonné, il laissa cinq cents hommes dans le fort de Saint-Laurent, dont il donna le commandement au capitaine Maurice, laissa cent cinquante hommes sur les vaisseaux pour les garder, et en prit avec lui treize cents des mieux armés et les plus robustes.

Les prisonniers espagnols avaient donné l'épouvante aux aventuriers en assurant que le président de Panama, averti près de deux mois auparavant, s'était tellement précautionné qu'il n'y avait point d'apparence de rompre ses forces et de le défaire. D'ailleurs, comme il y a des surperstitieux partout, il se trouva des gens parmi les aventuriers mêmes qui tiraient mauvais augure de ce que Morgan avait perdu son navire en entrant dans la rivière de Chagre, et que tant de monde avait péri à l'attaque du fort. Ils étaient encore intimidés sur la seule réflexion des embuscades qui pourraient se rencontrer sur la rivière, et qu'il faudrait essuyer. Les plus courageux au contraire se consolaient de tout, se représentant que si les Espagnols tenaient bon, c'était une marque certaine qu'il y aurait un grand butin à faire.

Morgan ayant fait une exacte revue de ceux qu'il avait choisis pour son entreprise, et visité jusqu'à leurs armes et leurs munitions, les exhorta de faire voir leur courage dans cette occasion, afin de retourner à la Jamaïque couverts de gloire et riches à jamais.

Alors tout le monde cria : « Vivent le roi d'Angleterre et Morgan ! » Ils commencèrent le voyage le 18 janvier de l'an 1670. Je décrirai leur marche jour pour jour, et les lieux où ils s'arrêtèrent ; on pourra les voir dans le détail que j'en fais, et qui est fort exact. Lorsqu'ils partirent ils ne prirent point de vivres, de peur d'incommoder ceux du fort, qui n'en avaient pas trop pour nourrir près de mille personnes qu'ils étaient en comptant les prisonniers et les esclaves, que Morgan n'avait pas voulu laisser aller de Sainte-Catherine, de crainte que les Espagnols ne les employassent contre lui.

Le jour même du départ ils firent, tant à la voile qu'à la rame, six lieues espagnoles ou environ, et allèrent coucher à un lieu nommé *Rio de los Braços*. Ils tardèrent là quelque temps, parce que de nuit ils ne pouvaient pas aller plus loin, et qu'il y avait des habitations où ils croyaient trouver de quoi vivre ; mais ils furent trompés dans leur attente, car les Espagnols avaient tout ruiné. Ils avaient arraché jusqu'aux racines, et coupé même les fruits qui n'étaient pas encore mûrs, sans laisser aucuns bestiaux ; en sorte que les aventuriers ne trouvèrent que les maisons vides, et cependant elles ne laissèrent pas de leur servir pour coucher ; car ils étaient si serrés dans leurs vaisseaux qu'ils ne pouvaient pas même s'asseoir. Ils furent obligés de se contenter ce soir-là d'une pipe de tabac, quoique cela ne les inquiétât pas pour cette première fois.

Le dix-neuvième du mois et le deuxième de la marche, les aventuriers se préparèrent dès la pointe du jour à avancer chemin, et sur le midi ils se trouvèrent à un lieu nommé la *Cruz de Juan Galliego*. En

cet endroit ils furent obligés de laisser leurs frégates légères, tant parce que la rivière (faute de pluie) était basse, que parce qu'un assez grand nombre d'arbres, qui étaient tombés dedans et qui l'embarrassaient, auraient trop donné de peine et fait perdre trop de temps à les retirer.

Les guides assurèrent qu'à trois lieues de là on pouvait marcher les uns le long de la rivière et les autres dans les canots. Cependant il fallut passer le trajet à deux fois; car les canots, qui étaient pleins de monde, allèrent se décharger au lieu dont je viens de parler, afin de revenir quérir ceux qui étaient dans les frégates, à qui on donna ordre de demeurer là deux ou trois jours, à dessein que si on trouvait les Espagnols trop forts, et qu'on fût obligé de se retirer, on pût se réfugier en cet endroit et, par le moyen du canon, les repousser et les défaire.

On fit aussi défense à ceux qu'on avait laissés sur ces bâtiments d'aller à terre, de peur d'être surpris dans le bois et d'être faits prisonniers ; ce qui aurait découvert aux Espagnols le peu de forces qu'avaient les aventuriers. Ce n'était pas que les Espagnols n'eussent assez d'espions ; mais comme ils n'aiment guère à se battre, et qu'ils voulaient obliger leurs commandants à ne les point engager dans un combat, ils faisaient les aventuriers trois fois plus forts qu'ils n'étaient.

Le 20, qui était le troisième de la marche, dès le matin, Morgan envoya un des guides avec quelques aventuriers pour découvrir le chemin ; mais lorsqu'ils entrèrent dans le bois, ils ne trouvèrent ni route ni aucun moyen de s'en faire une, parce que le pays était inondé et fort marécageux ; en sorte que Morgan fut encore contraint de passer son monde à deux reprises jusqu'à un lieu nommé Cedro Bueno.

La faim qui pressait les aventuriers, leur fit souhai-

ter ardemment de rencontrer bientôt les Espagnols; car ils commençaient à devenir faibles, n'ayant point mangé depuis leur départ, faute de rien tirer, pas même du gibier. Quelques-uns mangeaient des feuilles d'arbres, mais toutes n'étaient pas bonnes pour la nourriture. Il était nuit avant que tout le monde fût passé; il fallut coucher sur le bord de la rivière avec beaucoup d'incommodités; car les nuits y sont froides, et ils étaient peu vêtus.

Le 21, qui était le quatrième de la marche, les aventuriers trouvèrent le moyen d'avancer, une partie allait par terre et l'autre dans des canots par eau avec chacun un guide. Ces guides marchaient à deux portées de mousquet avec vingt ou trente hommes pour découvrir les embuscades espagnoles, sans faire de bruit, afin de surprendre quelques prisonniers pour savoir leurs forces; mais les espions espagnols étaient plus fins que les aventuriers, et comme ils savaient très bien les chemins, ils avertissaient de ce qui se passait, une demi-journée avant que les aventuriers dussent arriver.

Vers le midi les deux canots qui ramaient devant rebroussèrent chemin, et firent savoir qu'ils avaient découvert une embuscade. Chacun prépara ses armes avec une joie inconcevable, croyant trouver de quoi manger; car les Espagnols ont soin, quelque part qu'ils aillent, d'être bien fournis de vivres. Quand ils furent à la vue de cette embuscade, ils commencèrent à faire des cris épouvantables et à courir; c'était à qui irait le premier; mais ils demeurèrent plus morts que vifs, trouvant la place abandonnée.

Les Espagnols à la vérité s'y étaient retranchés; mais ayant appris de leurs espions que les aventuriers venaient en grand nombre, ils crurent que la place *n'était* point tenable, et laissèrent là leurs retran-

chements qui pouvaient contenir quatre cents hommes. Ils étaient munis d'une forte palissade en forme de demi-lune, dont les pieux étaient formés d'arbres entiers et fort gros.

En partant ils avaient emporté leurs vivres, et brûlé ce qu'ils n'avaient pu emporter. On trouva quelques *canastres*, qui sont des coffres de cuir, qui servirent beaucoup à ceux qui s'en saisirent les premiers ; car ils les coupèrent en pièces afin de les manger, mais ils n'eurent pas le temps de les préparer, étant obligés de suivre leur route.

Morgan, voyant qu'il ne trouvait point de vivres, avança tant qu'il put, dans l'espérance d'en trouver pour lui et pour ses gens. Ils marchèrent le reste du jour, et arrivèrent le soir à Torna Muni, où ils rencontrèrent encore une embuscade, mais abandonnée comme l'autre. Ces deux embuscades leur avaient donné une fausse joie, au lieu de fausse alarme ; car ils n'aspiraient qu'à trouver de la résistance.

Ayant donc passé outre, ils avancèrent dans le bois plus qu'ils n'avaient fait, ayant toujours suivi la rivière afin de trouver des vivres ; mais ce fut en vain, car en quelque lieu que ce fût où il y avait la moindre chose, les Espagnols détruisaient tout, de peur que les aventuriers n'en profitassent, croyant les obliger par là à retourner à leurs vaisseaux : ce qui leur aurait été bien inutile de faire, puisqu'ils n'avaient pas plus de vivres d'un côté que de l'autre.

Il fallut néanmoins se reposer ; car la nuit étant venue on ne pouvait plus marcher dans le bois. Ceux qui avaient encore quelques morceaux de canastre soupèrent ; mais ceux qui n'en avaient point ne mangèrent rien. Ces canastres ne sont pas de cuir tanné, ce sont des peaux de bœufs séchées, et on en fait ces canastres qui ressemblent à nos mannequins. Ceux qui

ont toujours vécu de pain à leur aise ne croiraient pas qu'on pût manger du cuir, et seront curieux de savoir comment on l'accommode pour le manger.

Je dirai donc que nos aventuriers le mettaient tremper dans l'eau, le battaient entre deux pierres, et après en avoir gratté le poil avec leurs couteaux, le mettaient rôtir sur le feu et l'avalaient haché en petits morceaux. Je puis assurer qu'un homme pourrait vivre de cela ; mais j'ai peine à croire qu'il en devînt bien gras.

Le 22, qui était le cinquième de la marche, dès le matin les aventuriers continuèrent leur chemin, arrivèrent sur le midi à Barbacoa, où ils trouvèrent encore des barricades abandonnées, sans vivres. Mais comme il y avait en ce lieu plusieurs habitations, les aventuriers, à force de chercher, trouvèrent deux sacs de farine enfouis en terre, avec quelques fruits du pays. Ces deux sacs de farine furent apportés à Morgan, qui les fit distribuer à ceux qui avaient le plus besoin de nourriture, parce qu'il n'y en avait pas assez pour tout le monde.

Ceux qui en eurent la délayèrent avec de l'eau, et en firent une pâte sans levain, qu'ils coupèrent par morceaux, et qu'ils enveloppèrent dans des feuilles de bananier pour les faire cuire, les uns sous la braise, les autres dans l'eau. Ils appelaient ces morceaux de pâte ainsi faite des *pouplains*.

Après ce repas ils reprirent leur marche, ceux qui étaient fatigués de la faim et du chemin se mirent dans les canots sur la rivière, les autres marchèrent par terre jusqu'à un lieu nommé Tabernillas, où il y avait quelques habitations abandonnées et dégradées, comme les premières, où ils couchèrent.

Le lendemain 23, qui était le sixième de la marche, continuèrent leur route ; mais ils se reposèrent sou-

vent ; car la faiblesse les empêchait d'avancer. Pendant qu'ils faisaient halte, ils allaient dans les bois chercher quelques graines d'arbres pour manger.

Ce même jour ils arrivèrent sur le midi à une habitation un peu écartée du chemin, qu'ils trouvèrent pleine de maïs encore en épis. Il fallait les voir se jeter dessus, et le manger tel qu'il était ; car la précipitation de leur marche ne leur donnait pas le temps de le faire cuire, et la faim encore moins.

Fort peu de temps après ils aperçurent quelques Indiens qui marchaient devant eux; ils les poursuivirent dans l'espérance de rencontrer quelque embuscade d'Espagnols. Ceux qui avaient du maïs le jetèrent pour n'être point embarrassés à courir; ils tirèrent sur les Indiens, en tuèrent quelques-uns, et poursuivirent les autres jusqu'à Santa-Cruz. Ces Indiens leur criaient de loin : « *Ah! perros Inglezes, à la savana, à la savana, ally nos veremos,* » c'est-à-dire : « Ah! chiens d'Anglais, venez à la prairie, nous vous y attendons! »

Les aventuriers avaient passé la rivière, parce que leurs canots n'allaient pas si vite qu'eux, et que la rivière serpente en cet endroit. La nuit les surprit. Ils furent obligés de coucher là, pour reprendre des forces et pour se préparer à se battre : car la rencontre des Indiens leur fit juger qu'ils ne marcheraient plus guère sans trouver de résistance.

Le lendemain 24, qui était le septième du départ, ils firent une décharge générale de leurs armes, les nettoyèrent et les rechargèrent, croyant en avoir bientôt besoin. Après quoi ils passèrent la rivière, marchèrent jusqu'à midi, et arrivèrent à la vue du bourg nommé Cruz, où ils virent s'élever une grande fumée; il crurent que les Espagnols, étant retranchés, brûlaient quelque maison qui pouvait leur nuire, et ils

en sautèrent de joie : quelques-uns dirent en riant que les Espagnols faisaient rôtir la viande pour les régaler.

Deux heures près ils arrivèrent au bourg de Cruz, qu'ils trouvèrent en feu, sans y voir une seule personne. Les Indiens qu'ils avaient poursuivis, étaient les auteurs de cet incendie, qui consuma tout, excepté les magasins du roi et les écuries. On avait même chassé toutes les bêtes qui étaient aux environs, dans l'espérance que les aventuriers seraient obligés de retourner sur leurs pas faute de vivres.

Ce bourg est la dernière place où l'on peut monter sur la rivière ; c'est là qu'on apporte la marchandise de Chagre, pour la transporter par terre sur des mulets jusqu'à Panama, qui n'est éloignée que de huit lieues de ce bourg : c'est pourquoi il a de fort beaux magasins et de belles écuries.

Les aventuriers résolurent d'y demeurer le reste du jour, afin de se reposer et de chercher de quoi vivre. On fit défense à tous de s'écarter du bourg, à moins qu'on ne formât un parti de cent hommes, dans la crainte que l'on avait que les Espagnols ne prissent quelqu'un. Cette défense n'empêcha pourtant pas cinq ou six Anglais de sortir pour chercher des fruits dans une habitation. Il y en eut un de pris par des Indiens qui fondirent sur eux.

On trouva dans un des magasins du roi quelques jarres de vin du Pérou, et un grand mannequin de biscuit. Morgan, de peur que ses gens ne s'enivrassent, fit courir le bruit que les Espagnols avaient empoisonné ce vin. Quelques-uns qui en avaient déjà bu, ayant l'estomac vide et affaibli par la diète, vomirent ; ce qui fit croire que cela était vrai. Il ne fut pourtant pas perdu ; car il y en avait entre eux qui ne purent s'empêcher d'en boire, quoiqu'ils le crussent empoisonné.

Pendant que les plus actifs cherchaient de quoi vivre, ceux qui étaient dans le bourg préféraient le repos, se contentant de tuer les chiens et les chats, et ils les mangeaient avec un peu de maïs qu'ils avaient apporté. Les canots qui se trouvaient inutiles, parce qu'ils ne pouvaient monter plus avant, furent renvoyés avec soixante hommes, ayant ordre de demeurer où étaient les navires. On cacha seulement un canot sous des broussailles, en cas que dans un besoin on en eût affaire pour avertir les autres.

Le lendemain 25, huitième de la marche, dès que l'aurore parut, Morgan fit la revue de son monde, et trouva qu'il avait onze cents hommes tous capables de combattre et bien résolus de le suivre. Il leur fit dire que cet homme qu'on avait cru pris le jour précédent était revenu, s'étant seulement écarté dans le bois. Il en usa ainsi, de peur qu'ils ne crussent que cet homme n'eût découvert leur dessein, et que cela ne leur fît perdre courage.

Dans ce même temps il choisit deux cents hommes pour servir d'enfants perdus, et marcher devant, afin d'investir les ennemis et que le gros ne fût point surpris, particulièrement dans le chemin qu'ils avaient à faire de Cruz à Panama, où en plusieurs endroits il était si étroit qu'on n'y pouvait passer que deux hommes de front. Ces deux cents hommes étaient des mieux armés et des plus adroits de l'Europe, la plupart boucaniers français, et il est certain que deux cents de ces gens-là valent mieux que six cents autres.

Morgan fit du reste un corps de bataille, une avant-garde et une arrière-garde, et en cas de combat une aile droite et une aile gauche, avec des gens de réserve, qui marchaient toujours au milieu. En avançant, l'aile droite avait l'avant-garde, et en revenant c'était

l'aile gauche. Cet ordre fut tenu depuis Cruz jusqu'à Panama.

Sur les dix heures il arriva à *Quebrada obscura*, qui veut dire « crique obscure ». Elle n'était pas mal nommée, car le soleil ne l'éclaire jamais. Les aventuriers furent assaillis d'une pluie de flèches, qui leur tua huit ou dix hommes et en blessa autant. Ils se mirent en défense; mais ils ne savaient à qui ils avaient à faire, ne voyant que des rochers, des arbres et des précipices ; ils tirèrent à tout hasard, sans savoir où.

Cette décharge ne laissa pas de faire effet; car on vit tomber deux Indiens dans le chemin, un desquels se releva tout en sang, et voulut pousser une flèche qu'il tenait à la main, dans le corps d'un Anglais; mais un autre para le coup et acheva de le tuer. Cet homme avait la mine d'être le commandant de cette embuscade, qui apparemment n'était que d'Indiens; car on ne vit que des flèches. Il avait sur la tête un bonnet de plumes de toutes sortes de couleurs, tissues en forme de couronne.

Quand les Indiens virent que cet homme leur manquait, ils lâchèrent pied, et depuis sa mort on ne tira pas une seule flèche. On trouva encore deux ou trois Indiens dans le chemin ; mais ils n'étaient plus en vie. Il est vrai que ce lieu était fort commode pour une embuscade : car cent hommes résolus eusssent pu empêcher le passage aux aventuriers, et les défaire tous, s'ils eussent voulu s'opiniâtrer; mais comme ces Indiens étaient sans conduite, et peu aguerris, dès les premiers qu'ils virent tomber des leurs, ils se crurent perdus; outre qu'ils avaient tiré toutes leurs flèches sans règle ni mesure, et que les arbres et les broussailles au travers desquels ils les lançaient, en avaient rompu la force et empêché le coup. C'est pour cette raison que les aventuriers en furent peu incommodés;

ils ne s'amusèrent pas plus longtemps à regarder d'où les flèches venaient; mais ils tâchèrent à se tirer promptement de ce mauvais chemin, et à gagner le plat pays, d'où ils pussent découvrir leurs ennemis. Il y avait eu autrefois une montagne en cet endroit : on l'avait coupée pour abréger le chemin et pour faire passer plus facilement les mulets chargés.

Au sortir de là les aventuriers entrèrent dans une grande prairie, où ils se reposèrent un peu, pour y panser ceux qui avaient été blessés à l'embuscade. Les Indiens parurent à une demi-lieue de là sur une éminence où il n'y avait point d'arbres, et qui était près du grand chemin par où les aventuriers devaient passer. Morgan détacha cinquante hommes, qui allèrent par derrière afin d'en surprendre quelqu'un et de savoir des nouvelles des Espagnols; mais ce fut vainement : car ces gens savaient les détours, et marchaient toujours à leur vue ; tantôt ils étaient devant, et tantôt derrière.

Deux heures après on les vit encore à deux portées de mousquet sur la même éminence où ils avaient déjà paru, pendant que les aventurieurs étaient sur une autre vis-à-vis. Entre ces deux éminences il y avait un grand fond plein de bois de haute futaie, où les aventuriers croyaient qu'ils avaient une embuscade, parce qu'ils y descendaient : cependant il n'y en avait point, et ils n'y descendaient que pour se cacher à la vue des aventuriers et pour prendre un autre chemin, ne faisant que voltiger autour d'eux afin d'en prendre quelqu'un. Bien souvent ils leur criaient « : A la prairie! à la prairie! chiens d'Anglais! »

Ce même soir les aventuriers furent obligés de camper de bonne heure, parce qu'il commençait à pleuvoir. Ils eurent de la peine à trouver de quoi se loger et se nourrir : car les Espagnols avaient tout

brûlé et chassé le bétail ; en sorte qu'ils furent contraints de s'écarter du chemin pour chercher de quoi vivre. Ils trouvèrent à une lieue du grand chemin un village, dont les maisons n'étaient point brûlées; mais il n'y en avait pas assez pour loger tout le monde ; on s'en servit pour garantir les munitions et les armes de la pluie, et on ordonna qu'un certain nombre de chaque compagnie entreraient dans les maisons pour garder les armes, afin qu'en cas d'alarme chacun pût les retrouver.

Ceux qui étaient dehors firent des baraques, qu'ils couvrirent d'herbes pour dormir un peu la nuit. Pendant ce temps-là on posa des sentinelles avancées, et on fit bonne garde ; car on craignait les Indiens et les Espagnols avec leurs lances, qui pendant la pluie ne laissent pas de faire un grand effet, lorsque les armes à feu sont inutiles.

Le lendemain 26, neuvième jour de la marche, Morgan commanda qu'on déchargeât les armes, à cause de la pluie, de peur qu'elles ne manquassent dans le besoin; et lorsqu'elles furent rechargées, les aventuriers reprirent leur marche. Ils avaient un très mauvais chemin à faire, c'étaient toutes prairies et pays découverts, où il n'y avait point de bois qui pût les garantir de l'ardeur du soleil.

La troupe d'Indiens du jour précédent parut encore, et ne cessa de les observer. Tantôt, comme on l'a dit, ils étaient devant, et tantôt derrière. Morgan, à qui il importait beaucoup d'avoir un prisonnier, détacha cinquante hommes pour cela, et promit à celui qui en prendrait un, 300 écus outre sa part ordinaire.

A midi les aventuriers montèrent sur une petite montagne, de laquelle ils découvrirent la mer du Sud, et un grand navire avec cinq barques qui partaient de Panama pour aller aux îles de Taroga et Tarogilla,

qui n'en sont éloignées que de trois ou quatre lieues. Ils se réjouirent à cette vue, espérant que leur fatigue serait bientôt terminée. Leur joie augmenta encore, lorsque descendant de cette montagne, ils se trouvèrent dans une vallée où il y avait une prairie pleine de bétail, que plusieurs Espagnols à cheval chassaient; mais apercevant les aventuriers, ils abandonnèrent ces animaux pour se sauver.

C'était un plaisir de voir les flibustiers fondre sur ces bêtes; l'un tuait un cheval, l'autre une vache, celui-ci une mule, celui-là un âne; enfin chacun abattait ce qui se présentait à lui. Pendant qu'une partie était à la chasse, l'autre allumait du feu pour faire rôtir la viande. Dès qu'on en apportait, chacun en coupait à la hâte un morceau qu'il faisait griller sur la flamme pour la manger tout de suite. Mais à peine avaient-ils commencé ce repas, que Morgan fit donner une fausse alarme.

Tout le monde fut aussitôt sous les armes, et prêt à donner. Il fallut donc marcher; néanmoins chacun se saisit de quelque morceau de viande à demi rôtie, ou toute crue, qu'il porta en bandoulière. Il est vrai que les flibustiers en cet état étaient capables, à leur seul aspect, d'épouvanter les plus hardis; car en guerre souvent les yeux sont les premiers vaincus. Ils marchèrent ainsi jusqu'au soir, qu'ils campèrent sur une petite éminence, d'où ils aperçurent les tours de la ville de Panama.

A cette vue ils s'écrièrent de joie par trois fois; deux cents des ennemis parurent à la portée du mousquet, et se mirent à leur répondre. Quelques aventuriers s'approchèrent pour les saluer de leur fusil: mais ils s'enfuirent en criant: « *Mañana! mañana! perros à la savana!* » ce qui veut dire: « Demain, demain, chiens que vous êtes, nous vous verrons à la prairie! »

Morgan fit donc camper ses gens sur une petite éminence, d'où il découvrait les Espagnols tout autour de lui. Il y avait encore plus de deux heures de soleil ; mais il ne voulut point passer outre, afin d'avoir un jour entier pour le combat, résolu de le commencer le lendemain de grand matin. Il fit battre les tambours, jouer les trompettes et déployer les drapeaux. Les Espagnols en firent autant de leur côté. Il parut plusieurs compagnies d'infanterie, et quantité d'escadrons de cavalerie autour des aventuriers, environ à la portée du canon.

Ces petits préliminaires durèrent jusqu'à l'entrée de la nuit, que Morgan fit faire bonne garde et poser double sentinelle. Il faisait donner de temps en temps de fausses alarmes, afin de tenir ses gens en haleine, qui étaient dans une joie extrême, espérant faire grande chère le lendemain.

Cependant ceux qui avaient encore de la viande ne laissèrent pas de la manger telle qu'elle était ; car il ne fut permis d'allumer du feu que pour fumer. Chacun avait son ordre particulier en cas que les ennemis vinssent attaquer de nuit, et après cela se reposa qui put ; car les Espagnols tirèrent toute la nuit du canon.

Le lendemain 27, dixième et dernier jour de la marche, les Espagnols firent battre la diane les premiers. Morgan leur répondit, et dès qu'il fut jour on vit paraître autour de son armée plusieurs petits escadrons de cavalerie, qui venaient l'observer. Morgan commanda à ses gens de se préparer au combat ; et dans ce moment un des guides leur donna avis de ne pas suivre le grand chemin, parce que les Espagnols y pouvaient être retranchés et faire bien du carnage.

On trouva cet avis à propos, et on laissa le grand chemin à la droite en défilant dans un petit bois, où le

chemin était si mauvais qu'il fallait être aventurier pour se résoudre d'y passer. Après deux heures de marche ils arrivèrent sur une petite éminence, d'où ils découvrirent l'armée espagnole, qui était très belle et qui marchait en bon ordre. La cavalerie était aussi leste que quand elle va au combat des taureaux. L'infanterie ne lui cédait en rien; on ne voyait que des habits de soie de toute sorte de couleurs, ils éblouissaient par la réflexion des rayons du soleil.

Les aventuriers à cette vue firent trois cris qui auraient épouvanté les hommes les plus hardis. Les Espagnols en firent autant de leur côté, et les deux partis s'avancèrent les uns contre les autres.

Quand on fut prêt à donner, Morgan fit ranger son armée en bataille seulement pour la forme; car il est impossible d'obliger ces gens-là à garder leur rang, comme on fait en Europe. Les deux cents enfants perdus allèrent s'opposer à la cavalerie, qui espérait venir fondre sur les aventuriers, avec deux mille taureaux animés, que les Espagnols chassaient de l'autre côté; mais leur dessein fut rompu, non seulement parce qu'ils rencontrèrent un lieu marécageux où les chevaux ne voulurent point passer; mais encore parce que les enfants perdus les prévinrent, et qu'ayant mis un genou en terre ils firent une furieuse décharge sur eux : la moitié tirait pendant que l'autre chargeait, et le feu ne discontinuait point, outre que chaque coup portait; car ils ne tiraient point qu'ils n'abattissent ou l'homme ou le cheval.

Ce combat dura environ deux heures, et la cavalerie fut défaite sans qu'il en échappât plus de cinquante qui prirent la fuite. L'infanterie voulut avancer; mais lorsqu'elle vit cette défaite, elle tira seulement, puis jeta les armes, et s'enfuit en défilant à côté d'une petite montagne hors de la vue des aventuriers, qui

crurent qu'on voulait venir les surprendre par derrière.

Quand la cavalerie fut défaite, les taureaux ne servirent plus de rien ; ceux qui les conduisaient ne pouvaient pas en être les maîtres. Les aventuriers s'apercevant de leur embarras envoyèrent contre ces animaux quelques fusiliers qui firent voltiger leurs drapeaux devant eux avec des cris terribles ; de sorte que ces taureaux prirent l'épouvante, et coururent d'une telle force que ceux qui les conduisaient furent également contraints et fort aises de se retirer.

Lorsque les aventuriers virent que les Espagnols ne se ralliaient point, et qu'ils fuyaient çà et là par petites troupes, ils donnèrent dessus, et en tuèrent une grande partie. Quelques cordeliers qui étaient dans cette armée, furent amenés à Morgan ; il les fit mourir sur l'heure.

On trouva aussi parmi les morts un capitaine de cavalerie blessé, et on l'amena à Morgan, qui défendit de faire un plus grand nombre de prisonniers, disant qu'ils ne feraient qu'embarrasser jusqu'à ce qu'on fût maître de tout. Il interrogea ce capitaine sur les forces qu'il y avait dans la ville. Il répondit que tout le monde en était sorti au nombre de deux mille hommes d'infanterie et de quatre cents de cavalerie, avec six cents Indiens et deux mille taureaux ; que depuis quinze jours ces gens-là couchaient dehors dans la prairie, où ils étaient campés ; qu'on avait abandonné la ville, ayant envoyé les femmes et les richesses aux îles de Taroga ; qu'on avait laissé dans la ville cent hommes avec vingt-huit pièces de canon braquées dans les avenues de la place et des principales rues, en cas qu'on fût contraint de se retirer dans la ville, où il croyait que le président, voyant que la campagne lui était désavantageuse, se serait retiré, et aurait encore

bien des forces, pourvu qu'il pût rallier tout son monde. Il ajouta que les lieux où était ce canon, étaient gabionnés avec des sacs de farine de la hauteur d'un homme. Il donna aussi avis qu'on ne prît pas le chemin de Cruz; parce que, disait-il, on trouverait à l'entrée de la ville une redoute avec huit pièces de bronze, qui feraient bien du fracas.

Morgan, ayant appris ces nouvelles, rassembla ses gens, et leur représenta que si on donnait le loisir aux Espagnols de se rallier dans la ville, on ne pourrait plus la prendre; qu'il fallait marcher promptement pour y être aussitôt qu'eux et leur empêcher l'entrée. Il fit la revue, et on trouva qu'il n'y avait que deux flibustiers de morts et deux de blessés.

On prendra peut-être ceci pour une fable, eu égard aux différentes forces des deux partis, dont l'un était plus considérable que l'autre, et tous deux également animés : car il est étonnant que les aventuriers se soient retirés du combat avec si peu de perte, et les Espagnols avec un si grand désavantage qu'il en demeura plus de six cents sur la place. C'est pourtant un événement dont j'ai été témoin moi-même.

Morgan s'avança donc vers la ville, exhortant ses gens à ne se pas abandonner les uns les autres ; mais à combattre courageusement comme ils avaient déjà fait, sans leur déguiser toutefois que ce second combat ne serait pas si facile que le premier. Les aventuriers, conduits par le capitaine de la cavalerie espagnole qu'ils avaient fait prisonnier, marchèrent par le chemin de Porto-Bello, où il n'y avait aucun péril. Étant entrés dans la ville, et voyant qu'il n'y avait personne, ils coururent l'un d'un côté, l'autre de l'autre, sans songer à l'avis qu'on leur avait donné d'éviter le canon qui était dans la grande place. Quelques-uns s'y exposèrent en poursuivant deux ou trois hommes qu'ils avaient vus fuir.

Aussitot on tira le canon, qui en blessa vingt-cinq ou trente, et en tua bien autant; mais il n'y eut que cette décharge : car à l'instant les aventuriers fondirent sur les canonniers, et passèrent au fil de l'épée ceux qu'ils trouvèrent dans la ville. Dès que Morgan se vit maître de Panama, il fit assembler son monde et défendit de boire du vin, assurant que les prisonniers espagnols l'avaient averti qu'il y en avait beaucoup d'empoisonné. Cela n'était pas vrai; mais Morgan voulait empêcher ses gens de s'enivrer, ce qu'ils auraient fait sans cette appréhension.

Morgan, après avoir donné ses ordres, et distribué ses gens dans des quartiers différents, fit équiper une barque qui était demeurée dans le port, remplie de marchandises et de hardes que les Espagnols voulaient sauver; mais ils n'en avaient pas eu le temps, parce que la mer avait baissé avant que leur barque fût chargée, et ne croyant pas que les aventuriers entrassent sitôt dans la ville, ils attendaient la première marée pour sortir. Mais ils furent prévenus, car Morgan la fit au plus tôt décharger pour y embarquer vingt-cinq hommes bien armés, avec un guide espagnol. Il donna le commandement de cette barque à un capitaine anglais et demeura dans Panama.

Avant que cette ville fût brûlée, elle était située sur le rivage de la mer du Sud, dans l'isthme du même nom, au 9° de latitude septentrionale; on la voyait alors ouverte de toutes parts, et sans murailles, n'ayant pour toute forteresse que deux redoutes, l'une sur le bord de la mer avec six pièces de canon de fonte, l'autre vers le chemin de Cruz, sur laquelle il y avait huit pièces de canon de bronze; outre cela on y trouvait encore des pièces de bronze, tirant 24, 12 et 8 livres de balle. Elle pouvait contenir six à sept mille *maisons* toutes bâties de bois de cèdre; on en voyait

quelques-unes de pierre, mais en petit nombre. Les rues étaient belles, larges, et les maisons également bâties. Il y avait huit monastères, tant d'hommes que de femmes, une église épiscopale, une paroissiale et un hôpital administré par des filles religieuses.

C'était en cette ville que venaient les marchandises du Pérou. Il arrivait tous les ans une flotte de ce pays, chargée de barres d'or et d'argent pour le roi et pour les marchands. Quand elle s'en retournait, elle chargeait les marchandises qui étaient à Panama, pour les royaumes du Pérou et du Chili, avec les nègres que les Génois envoient en ce lieu pour travailler aux mines de ces deux royaumes. Il y avait plus de deux mille mulets entretenus toute l'année, et employés à porter l'or et l'argent qui venait du Pérou à cette ville, pour être embarqué à Porto-Bello sur les galions du roi d'Espagne. Cette ville était environnée de très beaux jardinages et de maisons de plaisance, qui appartenaient aux plus riches marchands des Indes espagnoles. Elle était gouvernée par un président qui était aussi capitaine général du royaume de terre ferme, dont l'autorité s'étendait encore sur les villes de Porto-Bello et de Nata, et sur les bourgs de Cruz, Penome, Capira et Veragua, tous peuplés par les Espagnols.

A l'égard du spirituel, Panama avait un évêque suffragant de l'archevêque du Pérou et primat du royaume de terre ferme. Ce royaume est un des meilleurs des Indes, tant pour la bonté de son climat que pour la fertilité de ses contrées, qui sont riches en mines de toute sorte de métaux, et de bois à bâtir des navires, dont on pourrait peupler les deux mers du Sud et du Nord ; sans compter la fertilité du terroir, qui produit toutes les choses nécessaires à la vie. Les Espagnols y nourrissent une très grande quantité de bétail, et ils tirent un profit considérable des cuirs seulement.

Voilà ce qui se peut dire en général de l'isthme et de la ville de Panama, qui fut brûlée par les aventuriers en l'an 1670 et rebâtie par les Espagnols en un lieu plus commode que celui où était l'ancienne, parce que le port en est meilleur, et l'eau douce en plus grande abondance, étant sur le bord d'une rivière nommée *Rio Grande* qui se décharge dans la mer du Sud, et qui peut donner entrée à plusieurs beaux vaisseaux.

La barque que Morgan avait envoyée sur la mer du Sud ne fut pas plus tôt partie, que ses gens visitèrent la ville de Panama et fouillèrent les maisons les plus apparentes. Ils trouvèrent quantité de magasins pleins de marchandises, que les Espagnols avaient laissées, n'ayant pas assez de vaisseaux pour les embarquer, ni assez de temps pour les emporter, quoiqu'ils eussent eu un mois entier pour cela. Ceux qui n'avaient pas le crédit de les mettre dans des vaisseaux pour les sauver par mer, qui était la voie la plus sûre, les emmenaient par terre avec des mulets.

Il y avait encore beaucoup d'autres magasins, les uns pleins de farine, les autres d'instruments de fer, pour porter au Pérou, où ce métal vaut 8 piastres la robe, qui est un poids espagnol pesant 25 livres. Ces instruments consistaient en houes, haches, enclumes, socs de charrue, et généralement tous ceux qui servent aux mines d'or et d'argent. Il y avait aussi quantité de vin, d'huile d'olive et d'épiceries : en un mot tout ce qu'on pouvait rencontrer dans une des plus fameuses villes de l'Europe, car celle-ci était le magasin de plusieurs provinces et royaumes de l'Amérique, qui sont sous l'obéissance du roi d'Espagne.

Morgan, qui craignait que les Espagnols ne le vinssent surprendre la nuit, fit mettre le feu subtilement le soir à quelques maisons écartées, et fit courir le bruit parmi

les prisonniers, et parmi ses gens mêmes, que les Espagnols étaient les auteurs de cet incendie, qui gagna tellement qu'avant qu'il fût nuit la ville était à moitié brûlée. Il y eut quantité d'esclaves et d'animaux qui périrent dans cet embrasement. Le lendemain elle se trouva entièrement consumée, excepté la maison du président, qui, étant un peu éloignée, n'eut aucun dommage, outre un petit coin, où il resta cinq ou six cents maisons de muletiers, et deux cloîtres, savoir celui de Saint-Joseph et celui des religieux de la Rédemption.

Les aventuriers couchèrent cette nuit hors de la ville, de peur que les Espagnols ne les vinssent attaquer, et le matin Morgan détacha six hommes par compagnie dont il fit un corps. Il envoya à Chagre annoncer la victoire qu'il avait remportée, et voir si les gens qu'il avait laissés au fort n'avaient besoin de rien. Il fit encore deux détachements de la même force pour aller à la découverte ; ces trois corps faisaient chacun cent quatre-vingts hommes. Morgan employa les autres à mener le canon dont les affûts n'étaient pas brûlés ; il le fit placer autour de l'église des Pères de la Trinité, et s'y retrancha en cas qu'il fût attaqué. On y mit les blessés avec les prisonniers qu'on tint en des lieux séparés.

La barque que Morgan avait envoyée sur mer revint avec trois autres chargées de pillage et de prisonniers ; mais il avaient manqué la plus belle prise du monde. Le même soir qu'ils étaient partis, ils arrivèrent à une des petites îles qui sont devant Panama, où ils prirent la chaloupe d'un vaisseau du roi d'Espagne de quatre cents tonneaux. Il y avait dans cette chaloupe sept hommes qui dirent aux aventuriers que l'argent du roi était dans ce vaisseau, que les trésors des églises de Panama, avec la plupart des religieux et religieuses, et les femmes des plus fameux marchands de Panama

avec leurs pierreries et leurs richesses, y étaient encore; si bien que ce bâtiment n'avait aucun lest, ni aucune des autres choses que l'on a coutume de mettre au fond du vaisseau pour servir d'équilibre; c'était tout l'or et l'argent de Panama qui servait à cet usage. Ils ajoutèrent que ce vaisseau n'était monté que de six pièces de canon, avec peu d'hommes et beaucoup d'enfants, qui ne craignaient rien, ne croyant pas que les aventuriers eussent des bâtiments pour venir sur cette mer.

Le capitaine Chart, qui commandait ces aventuriers, crut que le navire ne pouvait lui échapper parce qu'il en avait pris la chaloupe, et que le navire même n'avait point d'eau. Comme il était tard, il ne fit aucune diligence, et il s'imagina qu'il pouvait attendre jusqu'au lendemain matin. Ses gens et lui passèrent la nuit à boire et à se divertir.

Le lendemain matin il pensa à poursuivre sa proie; mais le navire, voyant que sa chaloupe ne revenait point, et s'étant douté qu'elle était prise, avait levé l'ancre et pris la fuite. Les aventuriers, s'en étant aperçus, jugèrent qu'il amasserait les forces, et qu'ils ne seraient pas assez de monde pour le prendre. Ils en allèrent quérir à Panama, où ils arrivèrent le soir avec les trois barques qu'ils avaient prises.

Morgan, ayant entendu ce qui s'était passé, les renvoya dans de plus grandes barques remplies de gens suffisamment. Les prisonniers de la chaloupe dirent que le navire n'était pas en état de faire voile, faute d'eau, de vivres, de cordages et d'agrès; mais aussi qu'il pourrait s'être retiré quelque part, et mis en état de se défendre, après avoir débarqué les femmes et les enfants qui ne faisaient qu'embarrasser.

Ceci me donne lieu de faire une réflexion. Comme *les* aventuriers jettent la terreur partout où ils passent,

on voit souvent que les Espagnols se croient vaincus avant de combattre, et qu'ils semblent ne se défendre que pour avoir le temps de sauver leurs biens ; en sorte que si les aventuriers, dans leurs entreprises comme celle dont il s'agit, menaient assez de monde pour en disperser sur terre et sur mer, tout ce que l'on voudrait sauver sur l'un et sur l'autre élément tomberait infailliblement entre leurs mains, rien ne leur échapperait, leurs gains seraient prodigieux, et la perte des Espagnols inestimable.

Les deux troupes que Morgan avait envoyées à la campagne depuis deux jours, revinrent avec plus de cent mulets chargés de butin et d'argent, et plus de deux cents prisonniers que l'on mit dans l'église, dont les aventuriers avaient fait un corps de garde. On leur donna la torture dès qu'ils furent arrivés, aucun n'en fut exempt, et plusieurs l'eurent si fort qu'ils en moururent. Les aventuriers ne se souciaient pas de s'en défaire, car ils ne leur étaient qu'à charge, la plus grande partie des vivres ayant été brûlée avec la ville.

L'autre troupe, qu'on avait envoyée à Chagre, rapporta la nouvelle que tout y était en bon état ; que le commandant du château avait envoyé deux petits vaisseaux croiser devant la rivière, afin de découvrir le secours qui pourrait venir par mer aux Espagnols ; et que ces deux bâtiments avaient donné la chasse à un navire de même nation, lequel, se voyant pressé, était venu se réfugier dans la rivière de Chagre ; que ceux du fort le voyant venir avec le pavillon espagnol n'avaient pas manqué d'arborer le pavillon espagnol, et de faire paraître quelques Espagnols ; qu'ainsi ce navire, croyant éviter un malheur, était tombé dans un autre, car on s'en était emparé. Ce bâtiment venait de Carthagène, chargé de maïs, d'autres vivres et de quelques émeraudes.

Ces bons succès déterminèrent Morgan à demeurer à Panama plus longtemps qu'il n'aurait fait. Il attendit avec tranquillité les barques qui étaient allées après le grand navire ; mais elles revinrent sans l'avoir trouvé, quoique les aventuriers eussent fait toute la diligence imaginable. Ils amenèrent quelques barques chargées de pillage, d'argent et de prisonniers, et un navire qu'ils avaient pris venant de Païta, ville du Pérou, chargé de biscuit, de sucre, de savon et de drap du Pérou, avec 20,000 piastres en argent monnayé.

Les gens de ce navire furent fort surpris de trouver là des Anglais, parce que l'on n'y en n'avait point vu depuis que Drake, ce fameux aventurier, y était entré par le golfe de Darien[1].

Si les gens que Morgan envoyait en course étaient ainsi en action, ceux qu'il retenait avec lui ne demeuraient pas oisifs ; tous les jours il partait un parti de deux cents hommes, qui n'étaient pas plus tôt revenus qu'on en renvoyait un autre. Ceux qui restaient à la ville fouillaient dans les masures des maisons brûlées, et ils trouvaient de l'argent que les Espagnols avaient caché dans des puits. Les autres brûlaient des den-

1. Francis Drake, né en 1545 dans le Devonshire, avait commencé par se livrer paisiblement au commerce dans les colonies américaines. Un jour, maltraité et spolié par des Espagnols, il réclama devant la cour d'Espagne, qui ne tint aucun compte de sa requête. Dès ce moment, ayant voué une haine féroce à la nation espagnole tout entière, il ne vécut plus que pour exercer sur elle une vengeance dont les effets furent souvent terribles. Chargé par les souverains anglais d'expéditions importantes, il devint la terreur des Espagnols, dont il capturait les vaisseaux, ravageait les ports, incendiait et pillait les villes. Il contribua largement à la destruction de la fameuse *Armada* (1586), et enleva plusieurs colonies à l'Espagne. Il mourut en 1696 à Porto-Bello, d'après certains historiens ; un autre prétend qu'étant descendu dans une île, il y fut assailli par des légions de crabes énormes qui le dévorèrent. Peut-être cette dernière assertion, qui semble fort légendaire, fut-elle imaginée par les Espagnols, qui en voulurent faire pour leur implacable ennemi un châtiment providentiel.

telles et des étoffes afin d'en tirer l'or et l'argent; parce que ces ouvrages de manufactures auraient été trop longtemps à embarquer, et trop difficiles à transporter dans la mer du Nord, outre que l'on craignait que les Espagnols ne rassemblassent toutes leurs forces pour attaquer les flibustiers dans leur retraite. Morgan se plaignit que les partis qu'il envoyait ne faisaient pas assez bonne expédition; il voulut y aller lui-même à la tête d'un parti de trois cent cinquante hommes, et lorsqu'il trouvait des Espagnols, il leur faisait donner la torture d'une manière extraordinaire.

J'en rapporterai ici un exemple, sur lequel on pourra juger du reste. Un pauvre Espagnol, étant entré dans une maison de campagne appartenant à un marchand de Panama, y trouva quelques hardes qu'on avait laissées çà et là en se sauvant. Cet homme s'accommoda sur-le-champ de linge et de quelques vêtements meilleurs que les siens; il les changea, prit une chemise blanche et un caleçon de dessous de taffetas rouge. Il avait ramassé une clef d'argent qui servait à l'ouverture de quelque cassette, et n'ayant point de poche pour la mettre, il l'avait attachée à l'aiguillette de son caleçon.

Là dessus les aventuriers entrèrent dans la maison, prirent cet homme et, le voyant ainsi paré, crurent qu'il en était le maître. Il avait beau montrer ses méchants habits qu'il venait de quitter, disant qu'il était un pauvre homme que le hasard avait conduit en ce lieu, ils lui firent souffrir des tourments incroyables; et comme il ne confessait rien, ils les redoublèrent. Enfin, voyant qu'il ne pouvait en revenir, ils l'abandonnèrent à des nègres qui l'achevèrent à coups de lance.

Morgan avait passé huit jours à exercer des cruautés inouïes, en pillant les Espagnols; le grand butin qu'il avait amassé, l'obligea de retourner à Panama.

Après y avoir séjourné trois semaines sans presque rien faire, et les partis qu'il envoyait ne trouvant plus rien, il donna ordre à chaque compagnie d'amener un certain nombre de mulets, de charger le produit du pillage et de le porter à Cruz, pour l'embarquer sur la rivière et le transporter à Chagre.

Comme il faisait ces préparatifs, cent des siens complotèrent ensemble, et résolurent de s'emparer du navire et des barques qu'on avait prises sur la mer du Sud, d'aller en course et d'abandonner Morgan. Leur dessein était de bâtir un fort sur une île, pour y cacher ce qu'ils prendraient, et quand ils auraient assez de pillage, ils devaient s'assurer d'un grand navire espagnol et d'un bon pilote, afin de se retirer ensuite par le détroit de Magellan.

Ce complot était si bien arrêté entre eux, qu'ils avaient déjà caché une partie des munitions de guerre et de bouche, et qu'ils voulaient se saisir de quelques pièces de canon qui étaient à Panama.

Ils étaient sur le point d'exécuter leur entreprise, lorsque l'un d'entre eux en vint avertir Morgan, qui à l'heure même envoya couper les mâts du grand navire et désagréer les barques. Il ne coula pas le navire à fond, à la prière du capitaine qui en était le maître, auquel il le rendit.

Les mulets que Morgan avait commandés furent prêts en peu de jours; on fit des ballots de tout le butin, et quoiqu'on n'emportât presque autre chose que de l'argent, comme il y en avait quantité, soit en vaisselle soit en ornements d'église, il tenait bien de la place : aussi on fut obligé de le casser et de le réduire au moins d'espace qu'il fut possible, afin qu'il n'en occupât pas tant et qu'on pût l'emporter plus aisément.

Après cela Morgan fit savoir aux prisonniers qu'il était dans le dessein de partir incessamment, et que

chacun songeât à payer sa rançon, ou qu'il les emmènerait avec lui. A ces menaces il n'y eut personne qui ne tremblât, personne qui n'écrivît, l'un à son père, l'autre à son frère, tous enfin à leurs amis, pour être promptement délivrés.

On taxa les esclaves et les gens libres, en sorte qu'il n'y eut personne qui ne sût ce qu'il devait donner. On envoya deux religieux pour apporter la rançon de leurs frères prisonniers.

Alors Morgan apprit que le président de Panama, don Juan Perès de Gusman, rassemblait son monde, qu'il avait pris le bourg de Cruz, où il s'était retranché, et que là il se préparait à s'opposer à son passage. On détacha un parti de cent cinquante hommes pour en savoir la vérité, avec ordre d'aller à Cruz, et même jusqu'à Chagre, faire venir les canots afin d'embarquer le pillage. Ce parti ne fut pas longtemps à revenir. Il rapporta qu'il n'avait rien vu, et que des gens qu'il avait pris et interrogés sur ce sujet, n'avaient rien dit; mais qu'il était vrai que le président avait voulu rassembler son monde, et même mandé du secours de Carthagène; mais qu'il n'avait pu trouver personne qui voulût le seconder. Ils ajoutèrent que les Espagnols avaient eu une telle peur lorsqu'ils virent défaire en si peu de temps leur cavalerie à la savane, qu'ils fuyaient sans s'arrêter; qu'ils ne se fiaient pas même les uns aux autres; et que lorsqu'ils s'entrevoyaient de loin, croyant apercevoir des Français et des Anglais, ils fuyaient encore de plus belle.

Morgan avait attendu quatre jours après la rançon des prisonniers, lorsque, ennuyé d'attendre, il résolut de partir. Dès le matin il fit charger l'argent sur des mulets, enclouer les canons et rompre les culasses et les tenons, de manière qu'on ne pût plus s'en servir. Après quoi il mit son armée en ordre, une partie

devant, l'autre derrière, et au milieu les prisonniers au nombre de cinq à six cents personnes, tant hommes que femmes et enfants; et cela fait, il fallut partir.

A la vérité c'était un spectacle touchant : ils se regardaient tristement les uns les autres sans rien dire, on n'entendait que des cris et des gémissements. Ceux-ci pleuraient un frère, ceux-là une femme qu'ils quittaient, tous généralement leur patrie qu'ils abandonnaient; car ils croyaient que Morgan les emmenait à la Jamaïque, quoique ce ne fût pas son dessein, et qu'il n'eût envie que de leur en faire la peur, afin d'avancer par là le payement de leur rançon. Le soir Morgan fit camper son armée au milieu d'une grande savane, sur le bord d'une petite rivière dont l'eau était très bonne. Ce qui arriva fort à propos; car ces pauvres gens, ayant marché au plus fort de la chaleur, étaient si pressés de la soif, qu'on vit des femmes qui avaient des petits enfants à la mamelle demander les larmes aux yeux un peu d'eau, dans laquelle elles délayaient de la farine pour donner à leurs enfants; car ces malheureuses mères, ayant beaucoup souffert, n'avaient plus de lait pour les nourrir.

Le lendemain matin cette pitoyable marche recommença avec les pleurs et les gémissements, et sur le milieu du jour, que la chaleur était dans sa plus grande force, deux ou trois femmes tombèrent pâmées. On les laissa sur le chemin, elles paraissaient mortes; si elles ne l'étaient pas, elles le contrefaisaient bien. Celles qui avaient leurs maris étaient secourues, ils les aidaient à porter leurs enfants et faisaient pour elles tout ce qui leur était possible.

Enfin Morgan arriva à Cruz : on déchargea aussitôt les mulets dans le magasin du roi, et les aventuriers avec les prisonniers campèrent tout autour.

Les Espagnols avaient été un peu lents à apporter

la rançon : mais quand ils virent que c'était tout de bon qu'on emmenait les prisonniers, ils se hâtèrent et se trouvèrent à Cruz un jour après Morgan. Les deux Pères dont nous avons parlé étaient aussi avec eux, ils apportaient de quoi retirer leurs frères et les autres religieux qu'on retenait. Mais Morgan, ayant appris que ces deux envoyés avaient retenu 30,000 piastres qu'il avait exigées pour la rançon d'une noble et belle dame, délivra cette dame avec les divers bourgeois qui s'étaient rachetés, mais retint tous les moines qu'il résolut d'emmener à Chagre. Ils prièrent qu'on donnât à deux d'entre eux la liberté d'aller chercher de l'argent, pendant que les autres demeureraient en otages, et cette grâce leur fut accordée.

Les canots que Morgan avait commandés arrivèrent; on y embarqua le pillage avec le riz et le maïs qu'on avait amassés autour de Panama et de Cruz. On fit embarquer aussi quelques prisonniers qui n'avaient pas payé leur rançon, et cent cinquante esclaves. Ils partirent en cet état de Cruz le 5 mars 1670. Cette séparation fit répandre quantité de larmes, aux uns de douleur, aux autres de joie. Ceux qui étaient libres témoignaient leur allégresse, en remerciant Dieu de les avoir délivrés. Ceux qui ne l'étaient pas, s'affligeaient d'être réduits à passer leur vie avec des gens dont ils n'avaient rien de bon à attendre. Ils furent mis dans des canots avec autant d'aventuriers qu'il en fallait pour les conduire; et comme ces canots étaient trop chargés, une partie des aventuriers alla par terre.

Deux jours après ils arrivèrent à Barbacoas, où les religieux vinrent payer la rançon de leurs frères et les délivrer; ce qui donna beaucoup de joie à Morgan, qui aurait été obligé de les laisser aller; car c'était toujours autant de pris.

Avant que de passer outre, Morgan fit entendre à

parti, qui en achetèrent un grand nombre, y firent fort bien leur compte, outre celles qu'ils avaient retenues et qui ne leur coûtaient rien.

D'ailleurs, quelques aventuriers avouèrent qu'ils avaient apporté bien des choses considérables que l'on n'avait pas mises à l'encan. Dès lors chacun commença à murmurer hautement ; mais on sut les apaiser en leur faisant espérer qu'ils seraient contents. Il n'y avait personne qui ne s'attendît d'avoir au moins 1,000 écus pour sa part ; et ils furent bien étonnés, après le partage fait, lorsqu'ils virent que tout était d'un côté, et presque rien de l'autre, Morgan et ceux de sa cabale ayant détourné la meilleure part. Il n'en fallait pas tant pour porter ces gens-là à d'étranges extrémités. Il s'en trouva qui ne menacèrent de rien moins que de se saisir de la personne de Morgan et de ses effets. D'autres parlaient de lui faire sauter la cervelle. Les moins emportés voulaient lui faire rendre compte de ce qu'on lui avait mis entre les mains.

Tandis qu'ils formaient ces résolutions, sans en exécuter aucune, Morgan, qui avait intérêt d'être instruit de tout, détachait des espions pour savoir leur pensée et pour les adoucir autant qu'il était possible. Mais quelque chose qu'on leur pût dire, ils en revenaient toujours à considérer le grand butin qu'on avait fait, et le peu de profit qu'ils en tiraient. Morgan n'oubliait rien pour les éblouir : il ordonna de délivrer les vivres du fort à tous les vaisseaux, et envoya les prisonniers de l'île Sainte-Catherine à Porto-Bello, avec ordre de demander la rançon du fort de Chagre, que l'on refusa de payer, de manière qu'après en avoir enlevé les canons et les autres munitions de guerre, il le fit démolir.

Malgré tout cela, Morgan ne s'aperçut que trop que

le nombre et l'animosité des mécontents augmentaient sur sa flotte; il craignit enfin que leur ressentiment n'allât jusqu'à lui jouer un mauvais tour. Il sortit de la rivière de Chagre, saes faire aucun signal, accompagné seulement de quatre vaisseaux qui le suivirent, dont les capitaines ses confidents avaient participé au vol insigne fait à leurs camarades.

Quelques aventuriers français voulurent le poursuivre et l'attaquer; mais ils s'en avisèrent trop tard. Morgan fit route en diligence pour la Jamaïque, où il s'est enfin retiré, et où il a épousé la fille d'un des principaux officiers de l'île, sans avoir eu envie depuis de retourner en course. Il est certain qu'il y aurait été très mal venu, après avoir trompé si indignement les aventuriers. Arrivé à la Jamaïque il y fut élevé aux plus éminentes dignités : ce qui fait voir qu'un homme, quel qu'il soit, est toujours estimé et bien reçu partout, quand il a de l'argent.

Les aventuriers ressentirent longtemps aussi vif qu'au lendemain de son départ le déplaisir que leur avait causé la perfidie de Morgan. Un jour entre autres que l'eau-de-vie jouait son jeu dans chaque tête, ils s'emportèrent furieusement contre lui. Les uns, transportés de colère, tiraient leur sabre, avançant le bras pour frapper le traître Morgan comme s'il eût été présent. D'autres, outrés de douleur, montraient leurs blessures, dont le perfide emportait la récompense. Tous généralement regrettaient leurs camarades, qui avaient exposé et même perdu leur vie pour les enrichir; ou pour mieux dire, ils regrettaient les richesses dont Morgan les avait privés.

Pour moi j'examinais avec mes camarades la scélératesse de cet homme, et les circonstances odieuses

dont elle se trouvait accompagnée. Je leur faisais remarquer qu'il avait été beaucoup plus inquiet après avoir exécuté l'entreprise qu'avant son exécution; qu'il avait toujours quelques conférences particulières avec trois ou quatre aventuriers que nous appelions ses confidents; qu'il ne pouvait même s'empêcher de leur parler à l'oreille, lorsqu'on était obligé de s'assembler; qu'enfin, lui qui, en toutes rencontres, avait été fort ouvert avec nous, était devenu fort réservé, principalement lorsqu'on parlait de partager le butin.

Toutes ces choses bien pesées, leur disais-je, nous devaient faire entrer en de grands soupçons, et toutefois nous étions si persuadés qu'il était honnête homme, que nous ne pensions à rien moins qu'à ce qui est arrivé. Je me souviens d'une chose que je l'ai entendu dire, et d'une autre que je l'ai vu faire, qui devaient bien m'ouvrir les yeux.

Un jour qu'il était auprès d'un de ses confidents, que je pansais d'une plaie qui s'était rouverte : « Courage, lui dit-il en anglais, croyant que je ne l'entendais pas, courage, guérissez-vous promptement, vous m'avez aidé à vaincre; il faut que vous m'aidiez encore à profiter de la victoire. » N'était-ce pas dire en bon français, comme l'événement ne l'a que trop confirmé : Vous m'avez aidé à faire un grand butin, il faut que vous m'aidiez aussi à l'emporter?

Une autre fois que j'étais allé chercher quelque herbe dont j'avais besoin pour un remède, j'aperçus Morgan seul dans un canot; il était baissé, et mettait dans un coin quelque chose que je ne pus discerner, à cause de l'éloignement. Ce qui me fit juger que c'était quelque chose de conséquence, c'est qu'il tournait souvent la tête, pour voir s'il n'était point observé. Il m'aperçut, et vint aussitôt à moi, assez interdit, à ce qu'il me semblait. Quelque temps après il me demanda,

mais avec une indifférence fort étudiée, ce que je faisais en cet endroit, et s'il y avait longtemps que j'y étais. Lorsqu'il m'interrogeait ainsi, j'aperçus l'herbe que je cherchais; ma réponse fut de la cueillir à ses yeux, et de lui en dire les propriétés. Il me tint plusieurs discours sans suite, et me fit aussi mal à propos plusieurs offres de service. Je m'étonnais que lui, qui était le plus fier de tous les hommes, et qui ne se montrait familier avec personne, prît le chemin que je tenais, quoique ce ne fût pas le sien. Par honnêteté, je ne voulus pas le souffrir : il s'aperçut de sa bévue, et me quitta.

Examinant depuis toutes les particularités de cette aventure : « Voilà, continuai-je, ce qui m'est venu en pensée, fondé sur ce que l'on apportait à Morgan toutes les pierres précieuses que l'on avait trouvées dans le pillage : j'ai toujours cru qu'il avait retenu les plus belles. » En effet, on se ressouvenait fort bien de lui en avoir mis entre les mains de considérables, et qui cependant ne parurent point à la distribution du butin. Il est à présumer que lui, qui avait dessein, comme on a vu, de nous faire tous fouiller, et de permettre qu'on le fouillât, n'avait garde de porter sur lui les pierreries qu'il nous dérobait, encore moins de les mettre dans ses coffres, qu'on pouvait fouiller aussi bien que lui, Cela me fait croire qu'il avait pris le parti de les cacher dans un trou, au coin du canot dont j'ai parlé et qu'effectivement il y en cachait lorsque je le surpris. Il fallait sans doute que cette cachette fût pratiquée avec beaucoup d'adresse, puisque, ayant visité le canot partout, je ne pus découvrir la moindre apparence de ce que je soupçonnais. Ce qui me confirma encore dans mes soupçons, c'est que Morgan, étant en voyage, avait grand soin de ce canot et ne le perdait jamais de vue.

*C'est ainsi que* chacun disait sa pensée sur l'infâme

conduite de ce traître, et il nous aurait été bien plus avantageux de le faire dans le temps qu'on pouvait y remédier : mais personne n'osait alors s'expliquer sur ce sujet, craignant d'être décelé; car Morgan, depuis sa victoire, devenait tous les jours plus sévère et se rendait redoutable par ses hauteurs.

Ce qui redoublait notre désespoir, c'est que pendant que nous faisions toutes ces réflexions, aussi affligeantes qu'inutiles; pendant que nous étions dans un méchant vaisseau, le même Morgan était en repos à la Jamaïque, riche, heureux, considéré et le plus content du monde.



XV

## HISTOIRE D'UN AVENTURIER ESPAGNOL

Le mauvais état de notre vaisseau et l'incertitude du lieu où nous irions le raccommoder, nous donnaient beaucoup de peine, lorsqu'un de nos esclaves[1], qui connaissait le pays, nous dit qu'aux environs il y avait un vieil aventurier espagnol, qui recevait très bien les aventuriers français et anglais, et commerçait avec eux des marchandises qu'ils apportaient; qu'à la vérité, comme il y avait longtemps qu'il était sorti du pays et que l'aventurier dont il parlait étant fort âgé quand il partit, il ne savait pas s'il serait encore en vie; mais que si nous voulions lui permettre d'aller s'en informer, il reviendrait nous en rendre compte. La proposition de l'esclave fut bien reçue, et nous naviguâmes du côté qu'il nous marqua. Comme nous connaissions sa fidélité, nous le mîmes à terre, à l'endroit où il voulut.

Il revint un jour après son départ, et nous apprit que l'aventurier espagnol n'était point mort, qu'il l'avait vu de notre part; qu'enfin il ne demandait pas mieux que de nous accommoder de ce qui nous serait nécessaire. Nous descendîmes à terre, et nous marchâmes en bon ordre vers l'habitation de l'aventurier,

1. *Quand* ils saccageaient un pays, les flibustiers se partageaient les *esclaves* qu'ils trouvaient au service des habitants.

l'esclave nous servant de guide. A peine avions-nous fait six heures de chemin, que nous aperçûmes une forteresse défendue par des fossés d'une grande profondeur, et par des murailles toutes couvertes de mousse et extrêmement épaisses. Nous en fîmes le tour, et nous vîmes aux quatre coins quatre bastions assez bien faits, munis chacun d'une bonne batterie de canons. Nous déployâmes nos étendards, nous battîmes la diane, et il ne parut personne; mais, un quart d'heure après, nous aperçûmes un homme au travers des embrasures d'un de ces bastions, qui mettait le feu au canon. Nous nous couchâmes tous à terre, surpris de la réception. Le canon tiré, et sans effet à cause de notre précaution, nous nous relevâmes et nous nous mîmes hors de sa portée. Nous croyions que l'esclave nous avait trahis et nous allions le mettre en pièces, lorsqu'il courut vers la forteresse. Aussitôt il appela la sentinelle, qui parut. « Pourquoi, lui cria-t-il, votre maître manque-t-il de parole? Ne m'a-t-il pas promis de recevoir les aventuriers?

— Il est vrai, répondit la sentinelle, mais il a changé d'avis. »

Ces paroles nous firent connaître l'innocence de l'esclave et la perfidie de l'Espagnol. Nous cherchions le moyen de nous en venger, lorsque nous vîmes quatre hommes. Ils nous crièrent d'assez loin qu'ils venaient de la part de leur maître, et que si nous voulions les écouter, on pourrait accommoder les choses. Ils approchèrent, et nous dirent que leur maître avait coutume de bien recevoir les aventuriers, lorsqu'ils députaient quelques-uns vers lui; mais que nous voyant un si grand nombre, il avait cru que nous venions l'attaquer et qu'il s'était mis en défense; que si nous voulions envoyer de notre part autant de personnes qu'il en envoyait de la sienne, ils demeureraient en otages pour sûreté.

Nous trouvâmes la proposition raisonnable; on envoya quatre hommes d'entre nous, et je fus du nombre parce que je parlais bien espagnol. Lorsque nous fûmes arrivés, on nous introduisit auprès de l'aventurier. Il était assis ayant deux vieillards à ses côtés. Nous le saluâmes; il baissa la tête sans pouvoir se lever de son siège, à cause de sa vieillesse. Cet homme me parut vénérable, et par son âge et par sa bonne mine. Tout vieux qu'il était, il avait encore les yeux bien ouverts, fort nets et fort riants. Les années ne le défiguraient point tant qu'on ne remarquât en lui de certains traits qui plaisaient ; ses rides mêmes semblaient n'avoir fait que graver plus profondément je ne sais quoi de majestueux qui régnait sur toute sa physionomie.

Je lui fis un compliment, auquel il voulut répondre. Je dis qu'il voulut, car je ne lui vis que remuer les lèvres et une grande barbe blanche, sans articuler les paroles, tant il avait la voix faible. Il se tourna vers l'un des hommes qui l'accompagnaient, et lui fit signe de nous parler. Cet homme nous assura que son maître était bien aise de nous voir, et qu'il avait ordre de nous donner satisfaction. « C'est pourquoi, ajouta-t-il, si vous désirez passer au magasin, vous choisirez ce qui vous accommodera, et l'on prendra en échange ce que vous donnerez. » Il parlait ainsi, sachant qu'il y a beaucoup de choses que les aventuriers n'estiment pas, qui cependant ne laissent pas d'être considérables, et sur lesquelles il y a du profit à faire.

Nous fîmes nos remerciements au vieillard, et nous allâmes au magasin, qui était vaste et bien garni. Nous reconnûmes, à beaucoup de choses, que les aventuriers venaient souvent commercer avec l'hôte de cette maison. Comme nous parcourions tout des yeux, nous aperçûmes quelques tonneaux d'eau-de-vie, dont nous

nous accommodâmes, et notre conducteur vint à notre vaisseau prendre les marchandises que nous étions convenus de lui donner en échange.

Chemin faisant, je lui demandai quelques particularités sur son maître, et je fus surpris d'apprendre qu'il n'était ni Espagnol ni aventurier.

« On l'a cru l'un et l'autre, nous dit cet homme, parce qu'il a été élevé chez les Espagnols et qu'il a passé sa vie avec les aventuriers. Il est Portugais de nation; un vaisseau l'enleva fort jeune, comme il était dans un canot; le maître du vaisseau, qui était Espagnol, le mena dans une de ses maisons, où il faisait cultiver par des esclaves quelques jardins plantés d'arbres de cacao. Il le mit parmi ces esclaves, et le dressa si bien à travailler avec eux qu'il gouvernait en son absence.

« Cet Espagnol ne manquait pas de venir tous les ans charger un vaisseau de cacao. Un jour qu'il était venu dans ce dessein, et que celui dont je parle était dans le vaisseau pour prendre garde aux esclaves qui le chargeaient, un coup de vent jeta ce navire en pleine mer et l'emporta bien loin. Mon maître, qui avait fait plusieurs voyages sur mer, était devenu assez bon pilote, et voulut ramener son vaisseau; mais les esclaves s'y opposèrent fortement, disant qu'ils voulaient profiter de l'occasion et se tirer d'esclavage. J'étais du nombre des esclaves dont je parle, et des plus animés contre celui qui voulait perpétuer notre servitude. Il fut donc contraint de céder au nombre, et de s'abandonner à la fortune; car il avait beau demander où l'on voulait aller, on ne se déterminait à rien, ne trouvant point de lieu où l'on crût être en sûreté. Là-dessus il nous arriva ce qui ne manque guère d'arriver sur mer.

« Un vaisseau que nous n'aperçûmes qu'au moment

qu'il fut assez près de nous, nous donna la chasse. Notre maître employa toute son adresse pour lui échapper, et une tempête qui survint encore à propos, nous écarta bien loin du vaisseau ennemi. La tempête cessée, nous commencions à respirer, lorsque nous revîmes ce même vaisseau, qui nous joignit promptement, et ceux qui le montaient passèrent dans notre bord, où l'on ne fit aucune résistance.

« Peu de jours après, leur chef, qui était un corsaire, nous mena au lieu que vous venez de quitter et qui lui appartenait : il nous y a toujours fort bien traités, surtout notre maître, pour lequel il a eu tant d'affection qu'en mourant il lui a laissé tout son bien. Comme ce corsaire avait aimé toute sa vie les aventuriers, il vivait et commerçait avec eux ; après sa mort notre maître a fait de même, et nous nous en sommes bien trouvés. »

Lorsqu'il eut cessé de parler, je lui demandai pourquoi ils avaient là une forteresse : C'est, dit-il, à cause des Espagnols qui y ont déjà fait plusieurs descentes; mais ils l'ont toujours attaquée inutilement, et même avec perte, surtout la dernière fois, et je ne pense pas qu'ils aient envie d'y revenir davantage.

Durant ces discours nous arrivâmes insensiblement au bord de la mer. Nos camarades furent ravis de nous voir, et plus que tout, l'eau-de-vie que nous leur apportions. Ceux qui étaient venus avec nous choisirent ce qui leur était propre en échange, et ceux qui étaient restés en otages s'en retournèrent, après que nous les eûmes régalés le mieux qu'il nous fut possible.

Au second voyage que j'ai fait en Amérique, j'ai eu occasion de retourner dans ce même lieu ; mais je trouvai la forteresse ruinée, J'eus la curiosité de savoir des nouvelles du bon vieillard à qui elle appartenait. On me dit qu'à la mort il avait laissé deux fils, qui, se voyant puissamment riches, avaient équipé des vais-

seaux pour aller contre les Indiens appelés *Indios Bravos* et conquérir leur pays; mais qu'ils n'étaient point revenus, et que selon toutes les apparences ils s'étaient établis ailleurs.

Notre vaisseau continuant à faire eau de tous côtés, nous résolûmes d'aller dans une grande baie à trente lieues de Chagre, nommée *Boco del Tauro* ou Bocator, pour y trouver des vivres en réparant notre navire. Ce pays est occupé par des Indiens qu'on a surnommés *Bravos*, à cause de leur force et de leur férocité [1]. Morgan avait plusieurs fois juré de leur faire perdre cette qualité en allant chez eux avec tant de monde qu'on pût battre tout le pays et les relancer comme des bêtes sauvages jusque dans leurs tanières. Mais il ne pense plus à ce projet maintenant qu'il est convenablement accommodé, et il le regarde sans doute comme l'entreprise d'un aventurier qui peut tout hasarder quand il n'a rien à perdre.

Nous trouvâmes là cependant un assez bon accueil des Indiens. Nous remontâmes ensuite la côte pour gagner le cap de *Gracia a Dios*, d'où nous fîmes voile vers l'île de Cuba, où nous arrivâmes quinze jours après notre départ.

Toute cette navigation avait été pour nous très pénible. Il était temps que nous trouvassions de quoi nous réconforter un peu. Et nous le trouvâmes en effet.

Comme l'île de Cuba était pleine de crocodiles, nous nous divertissions à les prendre ou à les assommer; ce qui n'est pas toujours sans danger.

Un des nôtres, Portugais de nation, qui dès sa plus tendre jeunesse avait vécu avec les Français, s'étant fait boucanier, et enfin aventurier, voulut aller à la

1. Ces *Indiens Bravos* étaient ceux qui avaient pris et mangé l'Olonnois (voy. page 105).

chasse, accompagné seulement d'un esclave nouveau venu de Guinée, et encore demi-sauvage. Il avança dans le bois pour chercher de quoi tirer, et en passant un ruisseau un crocodile, qui, comme il nous l'a dit, avait plus de 5 pieds de long, le prit tout d'un coup par une jambe, l'abattit par terre et se jeta sur lui. L'aventurier qui était vigoureux se défendit et appela son esclave ; mais celui-ci, à la vue de ce terrible animal, prit la fuite et alla se tapir dans un buisson.

Le crocodile avait déjà presque emporté une jambe à l'aventurier qui perdait beaucoup de sang, et qui ne laissa pas, malgré cela, de donner tant de coups de couteau à cette furieuse bête qu'il la mit hors d'état de lui faire plus de mal. Enfin, se relevant le mieux qu'il lui fut possible, il acheva de la tuer. Mais comme il ne pouvait plus marcher, il appela encore son esclave à son secours.

Ce pauvre garçon nous a avoué depuis que, dans sa frayeur, il n'avait pas pris garde au lieu où il s'était jeté, et que quoiqu'il fût alors presque nu dans ce buisson, et percé de mille pointes d'épines, il les souffrait plutôt que de se résoudre à sortir, parce qu'il craignait encore plus les morsures du crocodile. Ainsi son maître avait beau lui crier que le crocodile était mort; il ne se hâtait pas davantage. Notre aventurier fut donc obligé de se traîner jusqu'au lieu où était son esclave, qui le chargea sur ses épaules, et le porta deux grandes lieues, dans le pays le plus incommode du monde, par de si mauvais chemins qu'ils étaient tous deux extrêmement fatigués : le maître de la douleur de ses blessures, et l'esclave de la pesanteur de son fardeau.

Le soleil commençait à baisser, de sorte qu'ils se voyaient réduits à demeurer tous deux dans le bois, à

la merci de ces bêtes carnassières, et d'y passer la nuit. L'aventurier, qui avait de la vigueur et de la présence d'esprit, se fit porter sur une petite montagne, d'où il découvrit le bord de la mer, qu'il montra à son esclave, et le chemin qu'il devait tenir pour y aller, afin de nous avertir de le venir prendre. Avant que de le quitter, il lui fit bander ses plaies avec sa chemise qu'il déchira, et mit son fusil avec ses couteaux auprès de lui pour se défendre, en cas qu'il fût encore attaqué par quelque crocodile. L'esclave vint nous avertir de l'état où était son maître que nous fûmes aussitôt chercher ; nous l'apportâmes dans le vaisseau, où, après l'avoir visité, je trouvai que d'une jambe il ne lui était resté que les muscles et les nerfs qui pendaient tout déchirés : il avait encore plusieurs blessures à la cuisse.

Je le pansai, et la fièvre qui depuis peu l'avait quitté, le reprit. Deux jours après la gangrène se mit à sa jambe, en sorte que je fus obligé de la lui couper[1]. Après cette opération ses plaies allèrent fort bien, et nous parlions déjà de lui faire une jambe de bois, lorsqu'en une nuit il lui vint un érysipèle à la jambe saine, depuis la hanche jusqu'au talon. Je le saignai, le purgeai doucement, et tâchai d'apaiser l'inflammation avec des remèdes convenables ; cependant sa jambe tomba en pourriture, et quelques soins que je pusse y apporter, il mourut. Je fus curieux d'ouvrir toute la jambe depuis la hanche, d'où il disait que son mal provenait ; je trouvai que le périoste, qui est une petite peau qui couvre l'os, était mangé par une matière séreuse et noire, d'une puanteur inconcevable.

1. Par ce passage nous avons le témoignage évident que l'auteur fut plus particulièrement attaché aux expéditions des flibustiers en qualité de chirurgien.

Je ne puis pourtant attribuer sa mort au venin du crocodile; car j'en ai vu plusieurs qui en ont été mordus, et dont la guérison n'a été suivie d'aucune mauvaise suite. Je crois donc que celui-ci n'est mort que parce qu'il était malsain et d'une humeur sombre et mélancolique.

Telle fut la malheureuse destinée de ce Portugais, pour n'avoir pas voulu croire ceux qui l'avertissaient de n'aller point seul dans ce bois; mais, comme je l'ai déjà dit, il était d'une humeur chagrine et si opiniâtre qu'il ne déférait à rien.

Enfin, notre vaisseau étant en état, nous partîmes gros et gras; il ne paraissait pas que nous eussions fait un voyage si pénible. Nous ne songions plus qu'à retourner à la Jamaïque, pour trouver un autre vaisseau afin d'aller en course; car le nôtre ne valait plus rien. Nous prîmes notre route le long de la côte de Cuba, au travers des petites îles, où nous fûmes pris d'un calme qui dura près de quinze jours, et qui nous réduisit à une telle nécessité d'eau, que nous fûmes obligés de nous contenter d'un demi-setier par jour; parce que nous ne pouvions aborder en aucun lieu pour en prendre.

Après avoir passé quelques jours dans cette disette, et même sans boire, nous arrivâmes enfin dans le golfe de Xagua, que les aventuriers nomment *Grand Port*, où nous trouvâmes deux navires hollandais, qui étaient ceux que notre flotte avait vus quand elle partit de l'île espagnole pour aller à Panama.

Ces navires avaient été obligés de relâcher en ce lieu-là pour se racommoder; car l'un des deux avait été démâté de son grand mât par un coup de tonnerre, qui avait même tué beaucoup de ses gens. Je m'embarquai sur ces vaisseaux pour repasser en Europe, remerciant Dieu de m'avoir retiré de ce misérable

genre de vie; car ce fut là la première occasion que j'en trouvai depuis cinq années que j'en faisais le métier.

J'ai fait trois autres voyages dans l'Amérique, tant avec les Hollandais qu'avec les Espagnols, et j'ai eu le temps d'y perfectionner la connaissance de toutes les choses que j'y avais remarquées la première fois.

Un mot encore sur Morgan. Les aventuriers avaient toujours sur le cœur le tort qu'il leur avait fait, et ils ne perdaient point l'envie de s'en venger. Ayant appris qu'il se préparait à aller prendre possession de l'île de Sainte-Catherine, soit qu'il ne se crût pas en assurance à la Jamaïque, soit qu'il se défiât du gouverneur, ils avaient résolu de l'attendre sur son passage, de l'enlever lui, sa femme et les siens, et de le mettre en lieu de sûreté, jusqu'à ce qu'il leur eût fait raison de son vol, lorsqu'ils en furent empêchés par un incident qui rompit leurs mesures. Un navire du roi de la Grande-Bretagne arriva à la Jamaïque avec un nouveau gouverneur, et un ordre exprès à Morgan de repasser en Angleterre, pour y répondre sur les plaintes du roi d'Espagne et de ses sujets.

Si en même temps on avait écouté celles des aventuriers, on aurait pu voir, par ce qui s'est passé, qu'ils auraient eu sujet d'en faire de grandes contre lui. Morgan fut donc obligé d'aller en Angleterre, et j'ai fait tout mon possible pour savoir le dénouement de cette affaire; mais je n'en ai pu rien apprendre.



# XVI

## HISTOIRE DE L'AVENTURIER FRANÇAIS MONBARS, SURNOMMÉ L'EXTERMINATEUR

Il semble que la Providence ait suscité les aventuriers pour châtier les Espagnols. En effet, comme les Espagnols ont été le fléau des Indiens, on peut dire que les aventuriers sont le fléau des Espagnols; mais je n'en sache point qui leur ait plus fait de mal que le jeune Monbars, surnommé l'Exterminateur.

L'Olonnois même, à ce qu'on prétend, ne leur a jamais été si redoutable. On trouve sur ce sujet une grande différence entre ces deux aventuriers. L'Olonnois a souvent fait mourir plusieurs Espagnols qui ne lui résistaient pas, au lieu que Monbars n'en a jamais tué un seul qui ne lui ait résisté.

Ceci me fait souvenir d'un incident que je rapporte maintenant, de peur qu'il ne m'échappe dans la suite; car les choses qui regardent Monbars sont à l'heure où je parle si confuses dans mon esprit, que je les réciterai plutôt selon l'ordre qu'elles se présenteront à ma mémoire, que selon le temps qu'elles sont arrivées. J'écris celle-ci moins pour la rareté du fait que pour la singularité de l'aventure qui y a donné lieu.

Un jour que Monbars était en mer, il se vit obligé de descendre à terre pour les besoins de son vaisseau, et fut bien surpris de trouver des Espagnols dans un lieu

où l'on n'en devait point rencontrer. Ils marchaient en bon ordre et bien armés dans une plaine assez éloignée de l'endroit où étaient les aventuriers. Monbars craignant qu'ils ne prissent la fuite, s'ils voyaient tout son monde, ne fit paraître que quelques Indiens, qui ne l'abandonnaient point, parce qu'ils l'aimaient et qu'il les aimait aussi. Les Espagnols ne manquèrent pas de se jeter sur ce petit nombre d'Indiens, qui s'étaient avancés exprès pour les faire donner dans l'embuscade. Monbars, qui observait les ennemis, fondit sur eux et ne leur fit point de quartier. A l'heure même il avança dans le pays, où il trouva beaucoup de choses nécessaires à la vie, dont il munit son vaisseau. Après cette expédition les aventuriers se rembarquèrent, et firent voile toujours étonnés d'avoir rencontré des ennemis en cet endroit; et certainement ils avaient raison de l'être, car les Espagnols n'y étaient venus que par une aventure extraordinaire, comme on le va voir par ce qui suit.

Les Espagnols montaient une barque remplie de nègres, qu'ils allaient commercer à leur ordinaire. Ces nègres, étant tous d'intelligence et dans le dessein de se sauver, trouvèrent le moyen de percer la barque en plusieurs endroits; ils avaient aussi des tampons faits exprès, qu'ils mettaient et qu'ils ôtaient selon qu'ils voulaient donner ou fermer le passage à l'eau, et ils faisaient cette manœuvre si adroitement qu'on ne pouvoit en apercevoir rien.

Un jour que les Espagnols s'entretenaient assez tranquillement, comme ils ont coutume de faire à cause de leur humeur flegmatique, l'eau survenant tout à coup les obligea d'interrompre leur entretien, et de courir partout pour retirer des hardes que l'eau gâtait considérablement. Les nègres qui avaient causé le désordre, s'empressèrent comme à l'envi pour l'arrêter,

et y réussirent si bien que les Espagnols admirèrent leur promptitude et leur adresse. Ce fut là le premier essai de leur ruse, et ils résolurent de la mettre en pratique jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un temps favorable pour en profiter au gré de leurs désirs. Ainsi ils prenaient occasion du moindre vent et de la moindre tempête pour faire entrer l'eau, et ils la faisaient entrer autant de fois qu'ils le jugaient à propos, pour faire croire que la barque était mauvaise.

Les Espagnols commençaient à en être persuadés, parce que le plus souvent au milieu de leur repas, et de leur sommeil même, ils étaient surpris par des inondations d'autant plus incommodes qu'elles étaient toujours imprévues. Un jour que la barque était proche d'un récif où les nègres l'avaient conduite à dessein, ils débouchèrent toutes les ouvertures, de manière que les Espagnols, se voyant prêts d'être submergés, abandonnèrent la barque et les nègres, et se jetèrent sur le récif, d'où ils gagnèrent une langue de terre voisine, et enfin l'endroit où Monbars les tailla en pièces.

Cependant un nègre étonné de ce que l'eau entrait de toutes parts, et avec une impétuosité qu'il n'avait point encore vue, jugea qu'il fallait promptement boucher les ouvertures ou se résoudre à périr. Mais il n'en put trouver aucune, et il crut ses camarades dans la même peine, ne pouvant s'imaginer qu'ils eussent laissé inonder la barque de cette sorte, s'ils avaient pu l'empêcher. Alors effrayé d'un péril si évident, il fut assez malheureux pour se sauver avec les Espagnols. Il regarda ce qu'étaient devenus ses compagnons, et les aperçut en pleine mer qui avaient arrêté l'eau, et qui jouissaient de la barque. A cette vue le nègre parut au désespoir, ce qu'il ne fit que trop connaître en trépignant et en s'arrachant les cheveux. Les Espagnols s'en étonnèrent, parce qu'ils croyaient sa destinée

meilleure que celle de ses camarades, qu'ils regardaient comme des gens perdus, ou prêts à se perdre, prévenus qu'ils étaient du mauvais état de la barque.

Mais, comme de leur naturel ils sont méfiants, ils soupçonnèrent quelque chose de l'emportement du nègre, ils lui firent plusieurs questions qui l'embarrassèrent, et qui redoublèrent leurs soupçons. Enfin ils le menacèrent des plus cruels tourments, s'il ne leur disait la vérité ; et comme il ne les contentait pas, des menaces ils en vinrent aux effets, le tourmentèrent cruellement et le forcèrent d'avouer la chose. C'est de lui qu'on a su tout ce que l'on vient de raconter.

Cependant Monbars continuait son voyage pour une grande expédition, dont je ne dis rien à présent, parce qu'avant que de passer outre, il est nécessaire pour l'intelligence de ce qui va suivre de reprendre de plus haut l'histoire de cet aventurier.

L'Olonnois, qui le connaissait particulièrement, m'a assuré qu'il est d'une des bonnes familles du Languedoc, qu'il a été très bien élevé, et qu'il s'est appliqué surtout à tous les exercices qui peuvent former un gentilhomme.

On prétend que dans sa jeunesse il avait lu plusieurs relations de la conquête que les Espagnols ont faite des Indes, et par conséquent des cruautés inouïes qu'ils y ont exercées. Cette lecture fit naître dans son âme la haine pour les vainqueurs et la compassion pour les vaincus. Il témoigna toujours dans la suite un grand désir de venger ceux-ci, et il sentait une joie excessive lorsqu'il apprenait que les Indiens avaient battu les Espagnols.

On avait fait une comédie qui devait être jouée par les écoliers du collège où il étudiait. Parmi les acteurs on introduisait sur la scène un Français et un Espagnol. Monbars représentait le Français et un de ses

camarades l'Espagnol. Celui-ci déclama une longue tirade d'invectives contre la France, mêlée de rodomontades offensantes. Monbars sentit aussitôt émouvoir sa bile, et réveiller l'aversion qu'il avait contre les Espagnols, aversion qui était née et qui croissait tous les jours avec lui. Impatient et furieux tout ensemble, il interrompit son camarade au milieu de son discours, des paroles il en vint aux coups, et si on n'était venu lui ôter des mains le prétendu Espagnol, il l'aurait tué infailliblement.

Cependant Monbars se formait de jour en jour, et son père songeait à l'établir, lorsqu'il se déroba de sa maison, et alla trouver au Havre de Grâce un de ses oncles, qui commandait un vaisseau pour le roi, avec ordre de croiser sur les Espagnols, contre lesquels nous étions alors en guerre. Il fit part de son intention à son oncle, qui, le voyant bien fait et né pour les armes, en écrivit à son père, et peu de jours après Monbars fit voile pour joindre la flotte que l'on équipait.

Pendant le voyage, au moindre vaisseau que l'on découvrait, il demandait s'il était espagnol. Il en parut un de cette nation ; son oncle lui fit donner la chasse, et en approcha d'assez près pour s'apercevoir qu'on se disposait à mettre le feu au canon. Comme il craignait que son neveu ne s'exposât inconsidérément, il le fit enfermer, et essuya le canon des ennemis, qui par bonheur ne lui fit pas grand mal. Il joignit ensuite le vaisseau espagnol, et on en vint à l'abordage. Alors on lâcha le jeune Monbars, qui fondit le sabre à la main sur les ennemis, se fit jour au milieu d'eux, et, suivi de quelques-uns, que sa valeur animait, passa deux fois d'un bout à l'autre du vaisseau, renversa tout ce qui se trouva sur son passage et ne cessa de combattre que lorsqu'on fut maître du vaisseau. Ce bâtiment était richement chargé. On y trouva trente mille balles de

toile de coton, des tapis velus et d'autres ouvrages des Indes de grande valeur; deux mille balles de soie reprise; deux mille petites barriques d'encens; mille de clous de girofle; enfin une cassette remplie de diamants bruts, dont quelques-uns paraissaient de la grosseur d'un bouton commun. Elle était garnie de plusieurs barres de fer et fermée à quatre serrures.

Pendant que les autres considéraient avec plaisir les richesses qui leur tombaient entre les mains, Monbars se réjouissait à la vue du grand nombre d'Espagnols qu'il voyait sans vie; car il ne ressemblait pas à ceux qui ne combattent que pour le butin, il ne hasardait sa vie que pour la gloire et pour punir les Espagnols de leur cruauté.

Je me souviens de l'avoir vu en passant au Honduras. Il était vif, alerte et plein de feu, comme sont tous les Gascons. Il avait la taille haute, droite et ferme, l'air grand, noble et martial, le teint basané. Pour ses yeux, on n'en saurait dire ni la forme ni la couleur, ses sourcils noirs et épais se joignaient en arcade au-dessus et les couvraient presque entièrement, en sorte qu'ils paraissaient cachés comme sous une voûte obscure. On voit bien qu'un homme fait de cette sorte ne peut être que terrible. Aussi dit-on que dans le combat il commençait à vaincre par la terreur de ses regards, et qu'il achevait par la force de son bras.

Malgré la fureur du carnage, on épargna les matelots dont on avait besoin, et quelques officiers, parce qu'ils n'étaient pas espagnols. Ils donnèrent avis que le vaisseau qu'on venait de prendre était suivi de deux autres encore plus richement chargés que la tempête avait écartés, qui arriveraient infailliblement dans peu de jours, parce que le rendez-vous était au port

Margot. J'avais oublié de dire que ce combat s'était donné vers Saint-Domingue, dont ce port n'est pas éloigné.

L'oncle de Monbars profita de l'avis qu'on lui donnait, et crut que les vaisseaux dont on parlait valaient bien la peine d'attendre dans le port sept ou huit jours, et plus même s'il le fallait. Il ne douta nullement que la prise n'en fût certaine, ne laissant paraître au port que le vaisseau espagnol dont il venait de s'emparer, persuadé que les vaisseaux de cette nation, le voyant au rendez-vous, ne manqueraient pas de le joindre et d'être pris.

Là-dessus Monbars aperçut plusieurs canots qui tiraient vers les vaisseaux. Il demanda ce que c'était ; on lui répondit que c'étaient des boucaniers qui venaient, attirés par le bruit du combat. Ils présentèrent quelques paquets de chair de sanglier, qu'ils savent si bien apprêter, qui est, comme je l'ai dit ailleurs, d'une odeur admirable, vermeille comme la rose, et dont on aurait envie de manger en la voyant seulement. On reçut très bien leur présent, et on leur donna de l'eau-de-vie. Ils s'excusèrent sur ce qu'ils présentaient si peu de cette viande, et dirent pour raison que depuis peu la cinquantaine [1] espagnole avait battu le pays, et ravagé leurs boucans, et tout emporté.

« Comment souffrez-vous cela ? dit brusquement Monbars.

— Nous ne le souffrons pas non plus, répliquèrent ils avec la même brusquerie, et les Espagnols savent bien qui nous sommes ; aussi ont-ils pris le temps que nous étions à la chasse : mais nous allons joindre plusieurs de nos camarades qu'ils ont encore plus maltraités que nous, et leur cinquantaine, fût-elle devenue

1. Troupe de surveillance dont il a été parlé plusieurs fois déjà.

centaine, et même millième, nous en viendrons bien à bout.

— Si vous voulez, dit Monbars, qui ne demandait que l'occasion de se signaler, je marcherai à votre tête, non pour vous commander, mais pour m'exposer tout le premier. »

Les boucaniers, voyant à son air et à son port qu'il était homme d'expédition, l'acceptèrent volontiers ; et Monbars en demanda la permission, que son oncle ne put lui refuser, considérant qu'il avait encore longtemps à demeurer là, et que cependant il ne pourrait jamais retenir son neveu, de la vivacité dont il était. Il lui donna quelques gens de son âge et de sa valeur pour l'accompagner ; mais il lui en donna peu, parce qu'il ne voulait pas dégarnir son vaisseau, ayant peur d'être attaqué lui-même.

Sur-le-champ le neveu quitta l'oncle, en lui promettant néanmoins qu'il serait bientôt de retour auprès de lui.

« Vous ferez bien, lui dit-il, car je vous assure que les vaisseaux que j'attends pris ou manqués, je partirai à l'heure même. » Il lui parlait de la sorte, non pas qu'il eût dessein d'en user ainsi, il l'aimait trop tendrement, mais pour précipiter son retour.

Monbars, suivi des siens, passa avec joie dans un des canots des boucaniers. Cependant un chagrin secret se mêlait à cette joie, et son cœur souffrait un rude combat. D'un côté il appréhendait que les vaisseaux qu'on attendait n'arrivassent, qu'on ne se battît en son absence, et qu'il ne pût partager le péril ou la gloire de l'action. De l'autre les boucaniers l'assuraient qu'ils ne seraient pas longtemps sans rencontrer les Espagnols ; ce qui le détermina enfin, dans l'espérance que s'il trouvait dans peu l'occasion de battre les Espagnols sur terre, il serait assez tôt revenu pour les battre encore sur mer.

Il pensait juste; car à peine fut-il descendu dans une prairie environnée de bois et de collines, qu'on découvrit quantité de cavalerie espagnole leste et bien montée, qui s'était ainsi assemblée sur la nouvelle que les boucaniers s'assemblaient aussi. Monbars allait donner sur eux tête baissée, sans considérer leur multitude et le petit nombre des siens, lorsqu'un boucanier qui était auprès de lui, homme de cœur et d'expérience, lui dit : « Attendez, nous allons avoir ces gens-là sans qu'il en échappe un seul. » Ces mots « sans qu'il en échappe un seul » arrêtèrent Monbars. En même temps le boucanier fit faire halte à ses camarades, et tourner le dos aux Espagnols, comme s'ils ne les avaient point vus. Il déroula une tente de toile, qu'il portait en bandoulière (c'est de cette sorte que les boucaniers ont coutume de porter leurs tentes lorsqu'ils vont en campagne), et l'ayant dressée, ses camarades aidés de leurs engagés, qui les avaient joints dans la prairie, dressèrent pareillement les leurs, sans trop pénétrer son intention : ils se confiaient sur son adresse, qui les avait déjà plusieurs fois tirés d'affaire.

Dans ce moment on fit paraître des flacons d'eau-de-vie et d'autres choses propres à se bien réjouir. Les Espagnols, qui observaient la contenance des boucaniers, crurent qu'ils les tenaient déjà, s'imaginant qu'ils ne campaient de cette sorte que pour se régaler. Ils jugèrent à propos de leur donner tout le temps de s'accabler d'eau-de-vie comme les boucaniers ont coutume de faire quand ils en ont à souhait ; et cela à dessein de les surprendre dans cet accablement, et de les vaincre sans peine. Dans le dessein de même de mieux tromper les boucaniers, ils se dérobèrent à leurs yeux et quittèrent le haut de la colline pour descendre dans le vallon.

Cependant le boucanier qui était l'auteur du strata-

gème, le fit savoir de main en main à ses camarades, envoya secrètement avertir les autres boucaniers de l'état où étaient les siens et les pria de les venir secourir, mais surtout de se cacher dans les bois, et cependant, de peur de surprise, il fit observer les Espagnols.

Sur la brune les boucaniers quittèrent secrètement leurs tentes, et passèrent sans bruit dans les bois, où ils trouvèrent ceux qu'ils avaient mandés, bien armés et prêts à combattre, aussi bien que leurs engagés qu'ils avaient amenés avec eux. Monbars mourait d'impatience de voir les Espagnols, et s'imaginait qu'ils ne viendraient jamais. Ceux-ci cependant attendaient le plus qu'il leur était possible, se figurant que plus ils attendraient, plus ils trouveraient les boucaniers plongés dans la débauche, et que, les trouvant ivres morts, ils n'auraient plus qu'à les ensevelir sous leurs tentes.

A la pointe du jour on aperçut qu'ils faisaient quelque mouvement. Peu de temps après on les vit descendre en bon ordre de la même colline où ils avaient paru la première fois, quelques Indiens à la tête, en manière d'enfants perdus. Les boucaniers les attendaient de pied ferme et bien postés; en sorte pourtant qu'ils ne pouvaient être vus, et qu'ils avaient l'œil attentif à tous les mouvements de leurs ennemis. Comme ils avaient eu la précaution de dresser leurs tentes fort éloignées les unes des autres, cette ruse obligea les Espagnols de diviser leur cavalerie par petits escadrons, et de fondre séparément sur chacune des tentes, où ils croyaient trouver les boucaniers, qui les surprirent étrangement en sortant de toutes parts, chargeant à propos et sans relâche ces pelotons de cavalerie ainsi dispersée, abattant tantôt les hommes, tantôt les chevaux, et le plus souvent tous les deux ensemble.

Monbars monté sur un cheval espagnol, dont il avait tué le maître, courait partout où l'on faisait résistance. Il alla presque seul charger inconsidérément un escadron de cavalerie, et plus inconsidérément encore s'en laissa environner. Il aurait sans doute cédé au nombre, s'il n'avait été promptement secouru et dégagé par les boucaniers; enfin, voyant que les ennemis écartés fuyaient à droite et à gauche, il les poursuivait à outrance.

Un boucanier s'apercevant que les flèches des Indiens les incommodaient beaucoup : « Quoi, leur cria-t-il en espagnol, et en leur montrant Monbars, ne voyez-vous pas que Dieu vous envoie un libérateur, qui combat pour vous délivrer de la tyrannie des Espagnols ? » A ces mots les Indiens s'arrêtèrent, crurent ce que le boucanier leur disait, en voyant ce que Monbars faisait; ils se joignirent à ses côtés et tournèrent leurs flèches contre les Espagnols. Aussitôt les flèches, la mousqueterie et les autres armes assaillirent les Espagnols de toutes parts, et fondirent sur eux comme la grêle.

Monbars regardait ce jour comme le plus beau de sa vie, voyant les Indiens à ses côtés, qui le secondaient. Il prenait plaisir à les venger des cruautés que les Espagnols avaient exercées contre eux, et se sentait transporté de joie, en voyant ceux qu'il haïssait nager dans leur sang. Jamais peut-être, à ce que l'on m'a rapporté, n'a-t-on vu un carnage si horrible, et la déroute fut si grande que les chevaux et les hommes ne parurent plus avoir de force que pour fuir devant le vainqueur.

Les boucaniers qui étaient en train de vaincre, et les Indiens qui ne respiraient que la liberté, prièrent Monbars de vouloir profiter de sa victoire, et d'aller ravager les habitations des Espagnols, qu'on ne manquerait pas de trouver consternés de la défaite des

leurs. Monbars y consentit, et marchait à leur tête, lorsqu'il entendit un coup de canon qui venait du port où étaient les vaisseaux de son oncle. Il partit en diligence, croyant que les vaisseaux espagnols étaient arrivés et qu'on en était aux mains; mais il trouva tout tranquille, le coup qu'il avait ouï était le coup de partance, que son oncle avait fait tirer pour l'avertir, jugeant au bruit de la mousqueterie qu'il entendait que le lieu où se donnait le combat n'était pas éloigné. En effet son oncle ne voulait pas attendre davantage, étant pressé d'aller où le service du roi de France l'appelait. Il fut ravi de voir son neveu de retour, victorieux et sans blessures, et d'entendre les éloges qu'on donnait à sa valeur.

Les boucaniers qui ne pouvaient plus quitter Monbars, et qui n'ont point d'autre pays que celui où ils trouvent bonne chasse, s'embarquèrent avec lui. Les Indiens qui prévoyaient le danger qu'ils risquaient, s'il leur fallait retourner dans leur pays après avoir abandonné les Espagnols, firent la même chose; en sorte que le vaisseau qu'on avait pris sur les Espagnols, se trouva rempli de braves gens. On arma les Indiens de fusils et de sabres, dont ils se servaient aussi adroitement que de l'arc et des flèches. L'oncle donna le commandement du vaisseau à son neveu, et nomma pour lieutenant un officier habile, afin qu'il pût l'aider, dans le besoin, de son conseil et de son expérience; après quoi il fit mettre à la voile.

Je n'ai point su quelle route il tint; mais je sais bien qu'après avoir vogué huit jours il fut attaqué, au sortir d'une grande baie, par quatre vaisseaux de guerre espagnols, qui coururent sur lui avant qu'il pût les éviter. Ils allaient, dit-on, au-devant de la grande flotte chargée de l'argent des Indes.

L'oncle de Monbars fut donc insulté par deux de ces

grands navires. Il se défendit vaillamment, et fit reculer bien loin ceux qui pensèrent l'aborder. Ayant combattu plus de trois heures, et ne voyant aucun secours, parce que son neveu était extrêmement pressé par les deux autres, il se résolut à un dernier effort, et le fit avec tant de furie que les deux navires espagnols allèrent à fond les premiers, et qu'il les suivit de près, avec la satisfaction néanmoins d'avoir vu périr ses ennemis.

Ainsi périt l'oncle de Monbars, grand homme de mer et de guerre, après s'être défendu fort longtemps avec autant de bonheur que d'adresse; ses ennemis n'auraient pu triompher de lui, tout goutteux qu'il était, pour peu qu'il eût été secouru.

Monbars, outré de la perte de son oncle et impatient de le venger, soutenait les efforts des deux autres vaisseaux avec tant de valeur et de fortune, qu'après en avoir coulé un à fond, il aborda l'autre. Les Indiens qui le virent entrer par un côté, se jetèrent promptement à la nage pour le joindre de l'autre côté; ils entrèrent à l'improviste, et, surprenant les Espagnols par derrière, ils en enlevèrent un grand nombre à brasse-corps qu'ils jetèrent dans la mer, et en expédièrent aussi beaucoup d'autres à coups de sabre dans le navire même, tandis que Monbars, secondé des siens, passait au fil de l'épée ceux qu'il trouvait à sa rencontre, de manière qu'il se vit maître en peu de temps d'un navire plus grand et mieux équipé que ceux qui avaient péri.

Si Monbars avait conçu tant de haine contre les Espagnols, pour avoir massacré les Indiens, on peut bien s'imaginer que cette haine redoubla lorsqu'ils eurent causé la mort de son oncle. Il cherchait tous les moyens de la venger, et se trouvait même assez fort pour l'entreprendre; car il se voyait monté de deux vaisseaux des plus beaux et des meilleurs voiliers qui

fussent peut-être alors sur la mer; et quoique celui de son oncle fût coulé à fond, il s'en était sauvé les plus braves gens, et il avait perdu peu des siens. Les boucaniers lui proposèrent donc de faire une descente dans un lieu qui se rencontrait sur leur route, et qui était tout propre à exercer sa vengeance, à cause de la multitude des Espagnols qui l'habitaient.

Il n'en fallut pas davantage pour l'y résoudre; mais il ne put exécuter son dessein avec tant de promptitude ni de secret, que le gouverneur du pays n'en fût averti et qu'il ne donnât bon ordre à tout : car il mit en embuscade dans les bois et dans les crevasses des montagnes quelques nègres qu'il avait, et d'autres soldats de la milice du roi d'Espagne. Outre cela il prit avec lui cent hommes de pied, qu'il disposa en trois bataillons, et environ cent vingt chevaux, à la tête desquels il se mit, avec quatre pièces de canon, lesquelles commencèrent à tirer pour incommoder la descente de Monbars, qui leur fit rendre la pareille avec tout le canon de ses vaisseaux.

Les canonnades des ennemis, loin de faire peur aux boucaniers et aux Indiens, ne firent qu'allumer leur ardeur; car suivant l'exemple de Monbars, qui tout le premier s'était jeté à terre, ils le suivirent de si près que celui qui se trouva le dernier à s'y jeter s'estima le plus malheureux. Ils furent tous en un moment en bataille et aux mains avec les ennemis, qui, croyant les surprendre à demi débarqués, avaient fait avancer un de leurs bataillons, soutenu des deux autres, pour les charger avant qu'ils fussent en ordre. Mais les Espagnols furent eux-mêmes si brusquement chargés par les boucaniers, qu'à peine la salve des mousquetades fut achevée, qu'ils eurent à leur flanc Monbars avec les Indiens, qui les enfonça. Ainsi le premier bataillon des ennemis étant renversé sur les deux autres,

et poursuivi chaudement, ils regagnèrent la côte plus vite qu'ils n'en étaient descendus; et Monbars, les ayant joints, en fit un prodigieux carnage, pénétra bien avant dans le pays, le parcourant en victorieux, et eut la satisfaction de venger pleinement sur cette nation la mort de son oncle et le massacre des Indiens.



## XVII

### PRISE DE LA VILLE DE CAMPÊCHE

Le 16 août 1683, quarante-six aventuriers-flibustiers partirent dans un bateau de quarante tonneaux avec quatre pièces de canon, pour joindre la flotte du général Grammont à l'île de la Tortille. Ils y trouvèrent quatre bâtiments français, venant d'une expédition sur la rivière d'Ynocq ; et pendant six semaines qu'ils y demeurèrent, les capitaines Laurent et Michel, qui commandaient chacun un vaisseau de trente-six pièces de canon et de trois cents hommes, y vinrent aussi et furent suivis du capitaine Pednau, monté sur un vaisseau de quatorze pièces de canon et de cent trente hommes. Tout cela joint ensemble faisait environ neuf cents hommes propres à une descente.

On détacha les capitaines Vigneron et la Garde, pour faire quelques prisonniers sur la côte de Sainte-Marguerite et de Cumana, afin de savoir d'eux quelque endroit où il y eût de l'argent ; mais ceux qui furent pris assurèrent qu'il n'y en avait point.

Les flibustiers, sur cette réponse, se séparèrent. Le capitaine Pednan alla à la côte de Carac se caréner ; les autres allèrent à l'île d'Or ; et comme il est libre à chaque flibustier de choisir et de changer de vaisseau en payant les vivres, ils emmenèrent avec eux ceux qui voulurent être de leur partie, et firent de

cette manière près de quatre cents hommes. L'île d'Or est voisine du golfe de Darien, côte de Carthagène. Ils prétendaient en traversant cet espace de terre, qui n'est que de quatorze lieues, passer dans la mer du Sud.

A l'égard du capitaine Michel avec qui j'étais, il alla au cap Cordière pour faire de l'eau, et pour surprendre le vaisseau qui vient tous les trois ans recevoir *les épingles* de la reine d'Espagne, qui montent à 3,000,000 de piastres, la plus grande partie en perles que l'on tire de la Marguerite et de la rivière de la Hache. Il manqua cette prise, parce que les flibustiers s'étaient tellement attachés à boire en célébrant la fête des Rois, qu'ils ne purent équiper assez promptement des canots pour envoyer après une pirogue espagnole qui les avait découverts, et qui revira dans le moment pour en donner avis.

Cet événement obligea le capitaine Michel à sortir du cap Cordière. Comme il tournait vers Corrosel, il rencontra le capitaine Laurent avec un bâtiment chargé de quinquina et de 50,000 livres en espèces. La nuit les empêcha de se reconnaître ; le capitaine Laurent, dans la crainte que ce ne fussent des Espagnols, avait résolu de se brûler plutôt que de se rendre. C'est sa manière, il la garde encore aujourd'hui, et lorsqu'il reçoit quelques aventuriers dans son bord, il leur dit qu'ils peuvent s'assurer de n'être jamais pris des Espagnols avec lui.

Il fut agréablement surpris d'avoir rencontré ses amis ; mais cette joie fut traversée par la fâcheuse nouvelle des épingles de la reine d'Espagne qu'ils lui apprirent. Ce coup lui donna du chagrin ; il lui tenait trop au cœur pour ne pas tenter une seconde fois la fortune. On leva l'ancre, et on alla au cap de la Vêle à quatorze lieues de la rivière de la Hache, où les flibustiers, ayant appris qu'on avait déchargé le vaisseau de

ce qu'ils cherchaient, et qu'on avait trop bien pourvu à sa sûreté, cent d'entre eux descendirent à l'île d'Or et allèrent dans la mer du Sud joindre ceux qui y étaient déjà passés; d'où ils ont écrit qu'il ne leur manquait que du monde, et que ceux qui voudraient les venir trouver se donnassent de garde des eaux croupies qui avaient fait périr plusieurs des leurs, avant que de s'apercevoir qu'elles étaient empoisonnées.

Les cent flibustiers qui avaient quitté le capitaine Laurent, l'affaiblirent ainsi considérablement. Il ne put faire autre chose avec le capitaine Michel que de croiser le long de la côte de Carthagène, en attendant le retour de leurs deux meilleurs voiliers, qu'ils avaient envoyés pour s'informer s'il n'y aurait point quelques aventuriers dans ces mers; mais ils ne rencontrèrent que deux vaisseaux ennemis, qui leur donnèrent la chasse; et peu de temps après parut la flotte espagnole, forte de cinq à six mille hommes, qui contraignit les flibustiers d'abandonner leur dessein sur Carthagène. C'est ce qui donna lieu à l'entreprise de Campêche, dont le succès paraissait comme assuré, à cause que cette ville, n'ayant point d'armée pour la défendre, demandait aussi moins de monde pour la forcer.

Quoique l'entreprise des flibustiers sur Campêche ne leur ait pas été aussi avantageuse que celle de la Vera-Cruz, elle n'a pas laissé de leur être glorieuse; l'on ne sera donc pas moins satisfait d'en apprendre le récit.

Le rendez-vous des flibustiers était à l'Ile-à-Vaches; ils s'y trouvèrent au nombre d'environ douze cents hommes. Après avoir fait la revue de toutes leurs forces, on proposa la prise de Carthagène dans l'espérance de se joindre encore sept cents hommes que l'on croyait être à l'île d'Or, et que l'on ne trouva point. On s'arrêta à l'expédition de Campêche, quoique l'on vît qu'elle ne

devait pas être aussi profitable que celle de la Vera-Cruz; mais on crut qu'elle était nécessaire aux aventuriers, parce qu'ils manquaient de vivres, et que par ce moyen ils seraient en état de faire de plus grandes entreprises.

Cette expédition ayant été approuvée dans le conseil, on recommanda le secret, on prit garde que personne ne s'échappât de la flotte, on ne dit aucunes nouvelles aux barques d'avis qu'ils allaient à la Jamaïque et ailleurs, et on dépêcha vers M. de Cussy, gouverneur de la Tortue, pour avoir une commission d'aller en course contre les Espagnols, sans spécifier l'entreprise.

Mais il prévint les aventuriers; il avait eu avis depuis peu de jours qu'on lui envoyait des ordres avec quelques frégates pour aller contre eux, et pour les réduire à se soumettre aux ordres du roi, qui n'approuvait point ces sortes de courses [1].

M. de Cussy se transporta donc à l'Ile-à-Vaches, où les aventuriers étaient en attendant sa commission. Ils furent bien surpris de le voir en personne, et encore plus de lui entendre dire que leur dessein était contraire à la volonté du roi.

1. A propos de cette opposition même par la force aux projets des flibustiers, projets que nous avons vus jusqu'ici encouragés et soutenus comme étant de bonne politique, voici ce que dit le P. Charlevoix dans son *Histoire de Saint-Domingue*.

« M. de Cussy, convaincu que les actes des flibustiers déconsidéraient la nation française, en avait écrit à M. de Seignelay, qui lui répondit que le roi persistait dans la pensée qu'il fallait ménager les flibustiers et conserver avec soin ce corps, dont on pouvait tirer des services importants à l'occasion, mais qu'il était nécessaire d'empêcher leurs courses sur les Espagnols, non seulement parce qu'ils n'en retiraient aucun avantage réel, et qu'ils allaient souvent même faire les folles dépenses du retour chez les étrangers et ennemis de l'État, mais encore parce qu'elles troublaient et ruinaient même entièrement le commerce des Indes, auquel les sujets de Sa Majesté avaient le principal intérêt. M. de Cussy tentait donc de rendre *marchands* ceux des flibustiers qu'il n'avait pu venir à bout de rendre *habitants;* mais bien des choses empêchèrent ce dessein de réussir. »

Le capitaine Grammont, qui a beaucoup de vivacité d'esprit, lui répondit : « Eh, monsieur, comment le roi saurait-il notre dessein, pendant que la plus grande partie de la flotte ne le sait pas encore ? Il est impossible que Sa Majesté vous ait fait savoir son intention là-dessus ; mais ce que je puis conjecturer de tout ceci, c'est que votre bonté ordinaire ne peut souffrir que l'on exerce des cruautés contre les Espagnols : je vous promets, foi de capitaine, qu'il n'en sera fait aucune, et que nous garderons si bien le secret, que nous espérons de surprendre la ville où nous allons, de nous en rendre maîtres sans coup férir, et même de la piller sans que les habitants aient le temps de s'en apercevoir ni de s'en plaindre.

— Raillerie à part, repartit M. de Cussy, capitaine Grammont, le roi n'approuve point cela ; il m'a fait savoir depuis peu ses ordres là-dessus, et il m'envoie quelques frégates pour réduire ceux qui y seront rebelles. C'est pourquoi je vous exhorte tous d'abandonner ces sortes d'entreprises, et je vous promets de vous rendre en cour tous les bons offices imaginables, et de procurer à chacun de vous des emplois selon son mérite et sa qualité ; vous savez que Sa Majesté se fait un plaisir de contenter tout le monde.

— Je n'en doute point, poursuivit Grammont, et si nos frères qui sont ici présents veulent renoncer au dessein que nous avions pris, j'y consens. »

Tous se récrièrent à l'instant que l'affaire était trop avancée pour la quitter, et que si M. de Cussy ne voulait pas leur accorder une commission pour aller contre les Espagnols, ils se serviraient de celle qu'il leur avait donnée pour la chasse et pour la pêche ; faisant entendre par là que s'ils rencontraient des hommes qui voulussent leur résister, ils leur donneraient indifféremment la chasse comme aux bêtes.

M. de Cussy, les voyant dans cette résolution, les quitta brusquement, après les avoir exhortés à rentrer d'eux-mêmes dans leur devoir, pour ne pas le forcer de les y réduire.

Ce discours ne fut pas capable de les détourner du dessein qu'ils avaient formé. M. de Cussy ne fut pas plus tôt parti qu'ils profitèrent du vent qui leur était favorable, firent voile, et arrivèrent en un endroit nommé Champeton, à quatorze lieues de Campêche. Sans perdre temps, ils débarquèrent en des canots neuf cents hommes et nagèrent doucement avec des avirons, depuis deux heures du matin jusqu'à cinq heures du soir. Leur flotte était composée de vingt-deux canots, avec chacun leurs étendards : ce qui formait un spectacle assez agréable. Ils campèrent le soir devant la ville à la portée du canon, et passèrent la nuit dans leurs canots. La nécessité d'avoir des vivres, qui leur manquaient, les animait bien plus à poursuivre cette entreprise que l'espérance du gain, à quoi ils ne s'attendaient pas.

Dès le lendemain, sur les neuf heures du matin, Grammont donna les ordres nécessaires pour la descente. C'était un coup bien hardi, et néanmoins assez ordinaire aux aventuriers, que d'aller ainsi attaquer en plein jour et à découvert une place de cette force. On fit donc mettre à terre toutes les troupes qui étaient dans les vingt-deux canots, et celles qui étaient en trois bateaux et dans notre grand vaisseau, que l'on avait fait avancer, et elles parurent aussitôt en bataille, à la vue des ennemis qui ne savaient que penser, pouvant croire aussi facilement que c'était une armée royale qu'un amas de flibustiers.

Ils ne trouvaient aucune résistance pendant leur marche ; et ce qui les favorisa encore, c'est qu'il y avait *sous* la forteresse un vaisseau du roi d'Espagne de

vingt-quatre pièces, que chacun regardait comme un obstacle capable de retarder l'entreprise et de donner aux Espagnols le temps de se préparer à bien recevoir les aventuriers.

Mais le feu prit aux poudres de ce vaisseau, qui sauta avec tout ce qui était dedans. Ce fut grand dommage; car il était fort bien fait, et ne tirait que 4 pieds d'eau, quoiqu'il portât vingt-quatre pièces, ce qui n'est pas commun. Aussi les Espagnols firent-ils courir le bruit qu'ils y avaient mis le feu exprès, de crainte qu'il ne tombât entre nos mains, et cela nous paraît assez vraisemblable ; cependant si on fait la moindre attention à ce qui suit, il sera bien difficile de ne se pas persuader que ce fût un pur accident. En effet, le vaisseau sauta avec son pavillon royal au derrière et au grand mât ; ce qui ne serait pas arrivé de la sorte, si on l'avait fait exprès. Mais c'est la coutume des Espagnols de se prévaloir de leurs prospérités et de tirer avantage de leurs malheurs mêmes.

On marcha plus d'un quart de lieue sans trouver qui que ce fût qui résistât. Les aventuriers, toujours attentifs et sur leurs gardes, tombèrent à la fin dans une embuscade de huit cents hommes qui firent sur eux une furieuse décharge, avec si peu de succès qu'il n'y eut que deux hommes de tués et cinq ou six de blessés. Les aventuriers donnèrent sur les Espagnols en gens déterminés, et les obligèrent à décamper au plus vite. Ils entrèrent ensuite dans la ville de Campêche, qu'ils trouvèrent fortifiée à chaque carrefour de quatre pièces de canon.

Tout autre que le capitaine Grammont eût peut-être reculé ; mais en homme d'esprit et d'expérience, il s'avisa sur-le-champ de faire monter du monde sur les maisons, qui sont bâties, comme celles des Turcs, en plate-forme. En sorte que voyant les ennemis du haut

en bas et à découvert, principalement ceux qui gardaient le canon, on faisait feu sur eux avec tout l'avantage possible. Les aventuriers qui étaient dans les rues, profitant de l'occasion, fondirent en même temps sur leurs ennemis, les forcèrent d'abandonner leur canon, et s'en emparèrent au nombre de quarante pièces toutes en batterie.

Cette entreprise, qui aurait demandé un siège dans les formes, et occupé plusieurs jours d'autres gens qui prennent plus de précaution, et qui gardent plus de mesure que les aventuriers, fut exécutée par eux en une demi-journée, sans avoir perdu plus de quatre hommes.

Après la prise de cette ville, il ne restait plus qu'à se rendre maître de la forteresse. Elle était défendue de dix-huit pièces de canon de 24 livres de balle et de six pièces plus petites, avec quatre cents hommes de garnison. On se reposa durant trois jours, si c'est reposer que d'être jour et nuit sur ses gardes et sous les armes. On ne laissa pas de prendre quelques rafraîchissements.

Cependant le capitaine Grammont, qui ne voulait pas en demeurer là, donna ordre de faire venir de son bord cent boulets de canon, cent gargousses pleines de poudre, et dix affûts, sur lesquels il fit aussitôt monter dix pièces de canon de celles que l'on avait prises dans la ville. Il commanda de faire une embrasure dans une maison voisine de la forteresse, qui servait de prison, et d'y placer les pièces de canon. On commença dès lors à canonner la forteresse, sans discontinuer pendant huit heures, à dessein d'y faire brèche, d'y monter et de donner un assaut général.

Pendant que l'on canonnait ainsi, les flibustiers, au nombre de six cents hommes avec leurs armes, étaient *postés* dans des maisons voisines, et faisaient un feu

continuel sur le fort, tirant néanmoins à coup perdu, parce qu'ils ne voyaient personne. Ils eurent seulement le plaisir de hacher en pièces trois drapeaux plantés sur la forteresse, sans que l'on osât en arborer de nouveaux ; les balles, qui tombaient alors comme la grêle, en ôtaient l'envie et le moyen.

On tira sur la forteresse plus de quatre-vingts coups de canon sans aucun effet ; ce qui en fit différer la prise jusqu'au lendemain, que l'on espérait trouver quelque stratagème pour s'en rendre maître. Mais les Espagnols tirèrent les flibustiers de peine en l'abandonnant la même nuit, n'y laissant que le canonnier, un Anglais et l'enseigne de la forteresse, homme de cœur et de naissance, puisqu'il aima mieux se défendre jusqu'à l'extrémité, et être fait prisonnier de guerre, que de se sauver lâchement comme les autres. Aussi fut-il traité du capitaine Grammont selon le mérite de sa personne et sa fidélité envers son prince : il le renvoya généreusement, après lui avoir fait rendre toute sorte d'honneurs, avec les biens qu'il possédait dans le pays. Il y joignit même beaucoup de présents de sa part.

On apprit l'évacuation de la forteresse par l'Anglais dont je viens de parler, qui cria au corps de garde avancé des enfants perdus que les flibustiers pouvaient entrer. On le fit savoir au général, qui ne se fia à cet avis que de bonne sorte : car pour en avoir une entière assurance, il fit dire à cet Anglais de tirer tous les canons à la volée ; il obéit, et l'on connut qu'ils étaient chargés de mitraille. Le général jugea à propos de remettre au lendemain à en prendre possession, parce qu'il était nuit, et qu'il se méfiait des Espagnols, dont il est plus difficile de prévenir la trahison que d'arrêter la bravoure.

Le capitaine Laurent, qui fut choisi pour en être le

gouverneur, prit avec lui quatre-vingts hommes, dont on composa la garnison. On songea ensuite à loger les flibustiers dans les maisons qui étaient autour de la place d'armes, et à s'y fortifier ; parce que tous les jours on pouvait y être attaqué par plus de quinze cents hommes, que les Espagnols auraient assemblés facilement s'ils l'eussent voulu ; mais ils n'en firent rien.

On demeura plus de deux mois dans la ville, allant tous les jours en excursion à dix ou douze lieues à la ronde, sans rencontrer d'autres gens que quelques sauvages, ou quelque butin qui consistait en peu de chose.

Un jour les flibustiers partirent au nombre de treize cents cavaliers montés sur des chevaux et sur des mulets ; ils tombèrent dans une embuscade d'Espagnols, qui firent si à propos une décharge sur eux qu'ils leur tuèrent plus de vingt hommes, et en blessèrent beaucoup davantage. Leur plus grande perte fut le capitaine Garderies, brave s'il en fut jamais. Cet échec leur apprit à ne plus aller à cheval, et en effet ce n'est pas là leur métier.

Il y avait dans cette embuscade plus de neuf cents hommes, et le gouverneur de Mérida y était en personne. Il est étonnant qu'il ne les ait pas tous taillés en pièces.

Pendant ces deux mois on prit plus de six cents prisonniers, la plupart sauvages. Le capitaine Grammont, qui aimait les siens autant qu'il en était aimé, envoya vers le gouverneur de Mérida demander deux flibustiers que ses gens avaient fait prisonniers ; à condition de lui rendre tous les siens, sans en excepter le commandant, le major et le castillan qu'il avait entre ses mains ; sinon qu'il mettrait tout à feu et à sang dans la ville. Le gouverneur de Mérida lui fit réponse qu'il *pouvait* brûler et massacrer tout ce que bon lui sem-

blerait, qu'il avait de l'argent pour rétablir la ville et des hommes pour le combattre; qu'il s'approchait à cette fin.

Le capitaine Grammont, outré de cette rodomontade, prit l'envoyé par la main, et, le promenant par la ville, il y fit mettre le feu en sa présence et couper la tête à cinq Espagnols. Cela fait, il dit à cet envoyé : « Allez, et assurez votre maître de ma part que j'ai ponctuellement exécuté ses ordres. » Il le chargea en même temps de lui témoigner qu'il en ferait autant à ceux qui étaient encore entre ses mains; sur quoi peu de jours après il ne reçut pas d'autre réponse que la première.

Malgré tout cela M. de Grammont fut aussi humain que le gouverneur espagnol était cruel : il donna la liberté à tout le monde ; mais il fit sauter la forteresse, et brûla généralement toute la ville.

Ce furent les fruits de l'indiscrétion et de la rodomontade espagnoles ; car si le gouverneur de Mérida avait écrit et fait parler plus honnêtement au capitaine Grammont, on ne se serait pas aperçu que les flibustiers eussent été à Campêche. Ils y arrivèrent le 7 juillet 1686, et n'en partirent que le 29 août au soir, qu'ils s'embarquèrent après y avoir célébré la fête du roi, qui est le jour de Saint-Louis, à grands coups de canon et de mousqueterie. On brûla dans le feu de joie pour plus de 200,000 écus de bois de campêche [1].

Cette expédition eut tout le succès que l'on pouvait en espérer, à l'argent près que les flibustiers cherchent toujours, et qu'ils ne trouvèrent pas. Le sieur de Grammont y fit voir toute la conduite, l'expérience

1. Bois qui sert à la teinture. — De pareils exploits expliquent que dans les conseils royaux quelques esprits sensés se soient enfin trouvés pour vouloir, en dépit de l'état d'hostilité internationale, mettre un terme à ces folies de destruction.

et la valeur que l'on pouvait attendre d'un grand capitaine.

On dit qu'il est de Paris, et qu'il était fort jeune lorsque son père mourut. Le mari que la veuve épousa dans la suite, donna entrée dans sa maison à un officier de ses amis, qui s'éprit de la sœur de Grammont. Sa grande jeunesse semblait le mettre hors d'état de se mesurer avec un homme de valeur. Cependant un jour, son beau-père étant absent, il voulut écarter le prétendant et, l'ayant prié de cesser ses visites, il lui refusa sa porte. Mais la mère étant survenue avec sa fille, l'une et l'autre le traitèrent d'enfant, et firent entrer le cavalier.

Grammont, indigné de ce procédé, fit quelques menaces dont l'officier se sentit piqué : le lendemain il rencontra Grammont, il le traita de petit mutin qui faisait le brave. Grammont répliqua que s'il était dans un âge plus avancé, il lui ferait l'honneur de tirer l'épée contre lui. La fierté du jeune homme irrita l'officier, qui mit aussitôt l'épée à la main ; Grammont en fit autant, et blessa son ennemi de trois coups dont il mourut, laissant 10,000 livres à la sœur de Grammont, et à lui-même de quoi se sauver.

Il lui procura encore sa grâce par le moyen de M. de Castellan, major des gardes, que le roi avait envoyé pour s'informer du fait. Il lui fit entendre que c'était lui-même qui s'était attiré ce malheur, et que bien loin que l'on eût commis un assassinat en sa personne, les choses s'étaient passées avec honneur.

Peu de temps après Grammont fit quelques campagnes en qualité de cadet, au régiment royal des vaisseaux, dans la compagnie de la Leuretière. Il y acquit de la réputation et fit très bien son devoir quelques années sur mer : en sorte qu'ayant eu le commandement d'une frégate armée en course, avec un cin-

quième du profit qu'il ferait, il passa à la Martinique, et prit une flotte hollandaise appelée *les Bourses d'Amsterdam,* de la valeur de plus de 400,000 livres.

Grammont amena cette prise à Saint-Domingue, sans se mettre en peine s'il ne lui en appartenait qu'un cinquième, parce que les intéressés étaient bien éloignés de là ; et ayant presque tout consommé au jeu et à la débauche, il fallut retourner en course. Le malheur voulut qu'il perdît la frégate dont il sauva néanmoins le canon, les armes et tous les agrès ; il se trouva encore assez à son aise pour acheter un autre bâtiment de cinquante pièces, et il s'acquit une grande réputation à Saint-Domingue; les flibustiers l'aimaient et l'estimaient, d'autant plus qu'il était libéral et bienfaisant. Il fut très longtemps leur commandant, et se signala en plusieurs rencontres. C'était un des plus braves capitaines qui se fussent encore trouvés parmi les aventuriers, qui le suivaient volontiers et s'attachaient à lui. Il avait un secret tout particulier pour gagner leurs cœurs et s'insinuer dans leurs esprits. Il était bien fait dans sa taille, quoiqu'elle fût médiocre. Il avait le teint brun, les cheveux noirs, la mine agréable quoique fort grossière ; mais il était impie, sans religion et exécrable dans ses jurements. En un mot il était fort attaché aux choses de la terre et ne se souciait guère de celles du ciel. C'était son grand défaut.



## XVIII

### DIVERSES ACTIONS DES FLIBUSTIERS PENDANT LES ANNÉES 1685, 1686, 1688 ET 1690

En l'année 1685, les flibustiers entrèrent dans la mer du Sud, et firent descente sur la côte; mais, leurs gardes les ayant trahis, ils tombèrent dans une embuscade d'Indiens, qui, s'étant mis en armes en plusieurs endroits, en tuèrent un bon nombre, et suivirent les autres si près qu'ils les obligèrent de regagner leurs vaisseaux, sans avoir eu le temps de faire de l'eau ni de se pourvoir de vivres. Enfin l'escadre que le vice-roi du Pérou avait envoyée en mer pour leur donner la chasse s'étant mise à croiser entre Lima et Panama, ils avaient été obligés de s'éloigner de la côte et de laisser le commerce libre entre ces deux villes.

Ceux qui s'étaient avancés jusqu'à Campêche ne furent pas plus heureux; car ayant débarqué au nombre de mille, pour aller surprendre la ville de Mérida dans la province de Yucatan, les Espagnols y firent entrer promptement sept cents hommes, et prirent si bien leurs mesures qu'ils mirent cette place en état de ne rien craindre. Quelque temps après le gouverneur de Panama ayant envoyé deux vaisseaux de guerre pour leur donner la chasse, ils se saisirent de quatre bâtiments qui attendaient les flibustiers à la côte d'une île voisine, où ils avaient mis pied à terre pour faire

de l'eau. Les Espagnols espéraient les faire périr dans cet endroit faute de vivres. Cependant les flibustiers, aussi ingénieux que braves, ne laissèrent pas d'échapper à la vigilance de leurs ennemis.

En l'année 1686, ils furent plus heureux. Ayant fait descente aux environs de Carthagène, ils prirent une voiture de marchandises précieuses qu'on y conduisait, et, s'étant ensuite avancés sans bruit dans le pays, ils pillèrent le faubourg de cette ville, dont les habitants furent encore obligés de leur donner une somme fort considérable, dans la crainte de voir mettre le feu à leurs maisons. Ils furent tellement enflés d'orgueil de se voir maîtres d'un si riche butin, qu'ils ne purent le partager sans se brouiller ensemble contre leur ordinaire; ils en seraient même venus aux mains, si quelqu'un d'entre eux n'eût proposé de s'en rapporter à ce qu'en dirait le gouverneur de la Tortue, où ils allèrent vider leur différend, et qui les mit d'accord.

En l'année 1688, un particulier revenant de ces pays, où depuis peu il avait fait une fortune considérable, reçut dans son vaisseau treize boucaniers, pour les passer chemin faisant dans une île où ils voulaient aller, et qui se trouvait sur sa route. Quelques jours après il aperçut un vaisseau de guerre ostendais qui venait à lui. La terreur le prit, et dans cette extrémité il ne put faire autre chose que de déplorer son malheur, se voyant prêt à perdre dans un moment ce qui lui avait coûté tant de peine à acquérir.

Les treize boucaniers, qui étaient occupés à jouer, entendant cet homme se lamenter ainsi, voulurent savoir quel était le sujet de cette désolation si inopinée; et voyant un bâtiment qui venait à eux, ils dirent à leur hôte de ne point s'effrayer, qu'il songeât seulement à leur préparer un bon repas, et qu'ils auraient

soin de le défendre si bien que d'autres qu'eux ne viendraient pas le manger.

En effet, s'étant mis en état de défense, et ayant fait descendre en bas tous ceux qui auraient pu les embarrasser, ils commencèrent par une décharge de treize coups qui tuèrent treize de leurs ennemis, et, continuant ainsi deux fois sans manquer un seul homme, ils abattirent en trois décharges trente-neuf Espagnols. Ils se seraient rendus maîtres du vaisseau, si l'Espagnol qui le commandait, voyant qu'il avait affaire à des flibustiers, ne se fût retiré.

Une victoire remportée si à propos causa bien de la joie à ce particulier, qui aurait abandonné de bon cœur la meilleure partie de ce qu'il avait gagné pour sauver le reste. Aussi régala-t-il fort bien ses boucaniers, non seulement d'un repas comme ils l'avaient demandé; mais encore les défrayant pendant tout le temps de leur passage, qui ne fut que joie et profusion d'eau-de-vie et de tout ce qui pouvait le mieux convenir à ces braves libérateurs.

Il se passa plus d'un an sans qu'on apprît rien de mémorable de la part des aventuriers ou flibustiers; mais en l'année 1690, M. de Cussy-Tarin, gouverneur pour le roi de France sur la côte de Saint-Domingue, ayant assemblé environ mille hommes, partie flibustiers et partie habitants du quartier du cap et du port de Para, fit une entreprise sur la ville de San-Iago de los Cavalleros, située au nord, presque au milieu de cette île; et s'étant campé dans un endroit nommé la Sovana di d'ogna Igressa, il rangea sa petite armée en bataille, et présenta le combat au gouverneur espagnol, qui se retira au lieu de l'accepter.

Les flibustiers, ayant par ce moyen le passage libre, avancèrent sans se mettre en peine d'autre chose, et furent attaqués par trois mille Espagnols dans un dé-

filé à demi-lieue de la ville, où ils s'étaient mis en embuscade. Le sieur de Cussy, que ses guides avaient averti, loin de s'étonner, alla aux ennemis dans un si bel ordre et avec une telle résolution qu'il les obligea de se retirer, fuyant çà et là dans les bois, après avoir laissé plus de mille des leurs sur la place.

Cette victoire ne lui coûta qu'environ quarante hommes et deux officiers subalternes; et comme il ne trouva plus d'obstacle, il marcha droit à la ville de San-Iago, que les flibustiers pillèrent et brûlèrent, à l'exception des églises, que M. de Cussy leur avait expressément recommandées.

Après cette expédition, ils retournèrent à la côte avec leur butin.



## XIX

### CONCLUSION

L'AUTEUR consacre le dernier chapitre de son livre à dire le rôle que les flibustiers jouèrent dans l'expédition dirigée, en mai 1697, par le baron de Pointis à la tête d'une escadre française contre la ville de Carthagène, principal entrepôt des richesses de l'Amérique espagnole.

Cette *aventure*, qui eut alors un immense retentissement, est restée fameuse dans l'histoire des luttes de Louis XIV contre les princes signataires de la ligue d'Augsbourg. Elle fut même le dernier acte notable de la guerre à laquelle quelques mois plus tard le traité de paix de Ryswick allait mettre fin.

Notre auteur ne s'en tient pas aux détails relatifs aux *frères* de la flibuste, dont il faisait encore partie; il narre d'ensemble toute l'affaire. Il nous apprend par le menu comment dix-sept navires venus de France, auxquels se joignirent huit navires montés par des flibustiers et cinq par des habitants ou nègres de Saint-Domingue, portèrent à Carthagène environ six mille cinq cents hommes bien décidés, qui, après dix jours de luttes fort meurtrières contre la garnison, amenèrent à composition l'opulente cité, d'où les vaisseaux du roi s'éloignèrent quelques semaines plus tard, emportant des richesses considérables de toutes sortes, notamment 9 millions de livres en lingots d'or et d'argent.

Voyons ce qu'avait été le rôle des aventuriers.

Au premier appel que le gouverneur de Saint-Domingue et de la Tortue avait fait entendre au nom du baron de Pointis, tout ce qu'il y avait de boucaniers, de chasseurs, de flibustiers sur la côte s'était assemblé, armé, et se trouvait prêt à rallier l'escadre du roi quand elle arriverait. M. Ducasse, gouverneur de Saint-Domingue, lui-même, était chef de cette milice volontaire.

Grand enthousiasme au départ, mais bientôt, à l'une des escales, légère mésaventure.

Un flibustier, ayant fait quelque désordre, fut arrêté et mis au corps de garde. Ses camarades se trouvèrent choqués de sa détention; ils le demandèrent avec assez d'arrogance, et sur le refus qu'on leur fit de le rendre, ils résolurent de l'enlever de force.

Un garde de la marine qui commandait, les voyant approcher, leur cria de se retirer, ou qu'il ferait tirer sur eux. Cette menace ne les étonna point, ils continuèrent; on fit sur eux une décharge de laquelle il en resta trois sur le carreau; l'officier se renferma dans son fort, les flibustiers coururent tous aux armes, et s'assemblèrent, se proposant de sauver la vie à quelque prix que ce fût à leur camarade.

On fit tout ce que l'on put pour empêcher cette sédition; et, comme on avait affaire de ces sortes de gens, il était de l'intérêt de détourner cette espèce de guerre civile. Mais leurs oreilles n'entendaient aucune raison, et ils méprisaient tout ce qui pourrait leur en arriver. Ils avaient résolu de se retirer dans les bois, et d'y faire des cabales, ou de passer au pays ennemi.

Ce qu'on pouvait leur dire, loin de les détourner de leurs desseins, en hâtait l'exécution. On avertit M. de Pointis du désordre qui allait arriver; M. Ducasse malheureusement était absent.

On fut surpris de les voir arriver deux cents en très

bon ordre, marchant quatre à quatre, leurs fusils sur l'épaule, leur drapeau déployé. Ils entourèrent le fort, et se mirent en devoir d'exécuter les projets qu'ils avaient formés.

On leur représenta de nouveau qu'ils couraient à leur perte; qu'ils s'allaient faire une affaire dont ils seraient fâchés dans la suite. Ils répondirent qu'ils voulaient avoir l'officier qui avait fait tirer sur eux, mort ou vif. Sans les contredire on tâcha de les ramener à la raison. Leur mauvais procédé usa la patience des troupes, et les choses commençaient à s'aigrir, quand M. de Pointis, qui arriva heureusement, calma l'orage par sa prudence ordinaire. Il se rendit au fort; quoique l'officier eût fait son devoir, on l'envoya à bord du *Pontchartrain*, dont il était.

M. Ducasse arriva le lendemain de cette révolte; il réprimanda les flibustiers, et leur dit que l'intention du roi était qu'on gardât une exacte discipline dans l'armée. Les flibustiers marquèrent par leur soumission le profond respect qu'ils avaient pour Sa Majesté. On se réconcilia avec eux, et l'on fit en sorte que la *férocité* de leur esprit s'accommodât avec la douceur de celui des troupes réglées; ce qui continua pendant toute l'entreprise.

En toute occasion, pendant l'investissement et l'attaque de la ville, les flibustiers donnèrent avec leur vaillance, leur intrépidité coutumière, et le feu des assiégés fit de nombreux vides dans leurs rangs.

Enfin le 3 mai fut signée la capitulation suivante, dont quelques articles ne sauraient paraître déplacés dans une histoire des flibustiers :

1° Le gouverneur sortira accompagné de la garnison, composée des troupes et des milices qui voudront suivre, tambour battant, mèche allumée, avec deux pièces de canon de campagne. Le gouverneur

emportera aussi tous les effets qui lui appartiendront.

2° Il ne sera fait aucun tort aux églises.

3° Les canons, tous les trésors et autres biens appartenant au Roi Catholique seront incessamment remis entre les mains de M. de Pointis, par ceux qui en sont chargés, avec leur livre de certification.

4° Il sera permis à chacun de se retirer où bon lui semblera, sans emporter aucune chose de leurs biens, excepté ce qui leur sera laissé de hardes et d'argent pour se conduire, et d'esclaves pour les servir chacun selon sa qualité.

5° Les marchands porteront à M. de Pointis leurs livres de comptes, et remettront en entier l'argent et les autres effets dont ils se trouveront chargés pour leurs correspondants.

6° Les habitants qui voudront demeurer sous l'obéissance du Roi Très Chrétien (roi de France), jouiront des privilèges, droits et immunités dont ils jouissaient sous celle du Roi Catholique (roi d'Espagne). On les laissera dans la paisible possession de leurs biens, à la réserve de l'or, de l'argent et des pierreries, qu'ils seront tenus de déclarer fidèlement : auquel cas on leur en laissera la moitié, sinon ils en seront entièrement privés.

Le 4 mai, le gouverneur sortit suivi d'environ sept cents hommes sous les armes. M. de Pointis entra immédiatement après dans la ville, avec les troupes qu'il jugea nécessaires pour la garder, et alla d'un même pas faire chanter le *Te Deum* dans l'église cathédrale, où les Français et les Espagnols firent des prières pour le roi de France. « On peut bien juger, remarque Œxmelin, que leur joie était aussi feinte que la nôtre était naturelle et véritable.

« Le 12, le 13, le 14 et le 15 se passèrent à recevoir

l'argent des particuliers. Leur empressement faisait plaisir à voir, c'était à qui en apporterait le plus. Ils se déclaraient les uns les autres, et criaient tous qu'on les expédiât promptement ; c'est-à-dire qu'on les débarrassât de notre présence.

« Il y en eut qui apportèrent jusqu'à 400,000 écus. Nous poussâmes l'honnêteté si loin, que bien souvent nous leur en laissions une bonne partie; et cela nous attirait mille remerciements et quelquefois des présents. La perquisition que l'on fit dans toute la ville ne fut pas inutile ; car on trouva beaucoup d'or et d'argent caché, tant en vaisselle qu'en monnaie.

« Le reste du mois fut employé à ramasser tous les trésors, à les numéroter et à les embarquer...

« On avait d'abord résolu de garder les trois forts, pour rester maître de tout le pays. Le gouvernement en avait été même déjà donné au sieur de Galifet, lieutenant de roi sur la côte de Saint-Domingue, et la garde devait être composée de dix compagnies d'infanterie, de quatre-vingts nègres et cent cinquante flibustiers armés sur un navire pour la garde de la rade et celle de la côte.

« On aurait pu par ce moyen attirer un grand commerce à la France, d'autant plus qu'une partie des habitants qui étaient demeurés dans la ville commençaient à entrer en confiance avec nous, et nous assuraient du prompt retour des autres.

« Mais la maladie qui augmentait tous les jours dans l'armée, ayant beaucoup diminué le nombre des troupes, et mis les équipages hors d'état de ramener tous les navires en France, il ne fut pas possible d'y laisser un seul homme; et ainsi toutes les mesures de commerce dans le pays et d'établissement dans la ville furent rompues.

« Dès ce moment, on prit le parti de tout abandon-

ner. Dans ce dessein on fit sauter, le 27, le fort de Saint-Lazare, et le 28 partie de celui de Boucachic, qu'on n'acheva de ruiner qu'après que toute l'armée fut sortie de la rade. Le même jour elle vint mouiller devant ce fort ; les flibustiers restèrent les derniers à terre, et le sieur de Galifet les fit embarquer suivant l'ordre qu'il reçut de M. de Pointis et de M. Ducasse, *sans qu'ils eussent fait aucun désordre.* »

« Sans qu'ils eussent fait aucun désordre, » dit le narrateur, qui évidemment ne constate pas ce fait avec une entière indifférence.

De toutes manières les flibustiers se sont bien conduits, et plus méritants peut-être lui semblent-ils par leur rigoureuse observation de la discipline, qui n'est pas dans leurs habitudes, que par leur héroïsme de combattants, qui pour eux est chose normale.

Fort bien ! mais ces héros, et qui plus est ces *disciplinés*, attendent — comme ils en ont le droit — le prix de leurs services. Or qu'arrive-t-il ? Œxmelin ne s'en explique qu'en quelques mots :

« Avant que de passer outre, dit-il, on envoya de l'argent pour les payer *sur le pied des matelots*. Mais M. Ducasse, en leur nom, refusa de recevoir cette paye : car leur coutume est à chaque prise de ville ou de vaisseau de faire autant de parts du butin qu'ils sont d'hommes et de tirer chacun la leur.

« Les flibustiers, voyant qu'on ne les satisfaisait pas, remirent à la voile pour retourner à Carthagène... Je ne doute pas qu'ils n'y aient commis toute sorte d'hostilités. On peut juger des cruautés dont ils sont capables par celles que nous les avons vus exercer... »

Ici l'historien — qui est redevenu citoyen ordinaire du monde — ne sait plus ou feint de ne plus savoir rien de ce qui concerne ses anciens compagnons. Rentré en France sur un des navires de l'escadre expéditionnaire,

et sans doute tenu en bonne et profitable faveur, il semble oublier, la plume à la main, sa participation aux exploits de la flibuste. Nous pouvons suppléer à son silence par quelques emprunts à l'excellente *Histoire de Saint-Domingue,* du P. Charlevoix.

« ...M. de Pointis était bien résolu à ne pas tenir la parole qu'il avait donnée aux flibustiers. Il songea d'abord à les empêcher de rentrer dans la ville. Quelques mémoires disent qu'ayant fait courir le bruit qu'une armée de dix mille Indiens approchait, il proposa aux Frères de la Côte d'aller au-devant d'elle. Ils donnèrent, dit-on, dans le piège, et tandis qu'ils couraient après un ennemi chimérique, le général (de Pointis) mit en lieu sûr tout ce qu'il jugea à propos. Au bout de quelques jours, nos braves revinrent, et dès qu'ils parurent le général leur envoya dire qu'il avait trouvé très peu de richesses dans Carthagène, et qu'il ne leur conseillait pas d'y rentrer de peur de quelque émeute. Les flibustiers reçurent ce message avec les jurements et les imprécations qu'on peut imaginer, et après avoir jeté leur feu, ils voulurent aller s'éclaircir eux-mêmes de ce qui se passait dans la ville.

« Ils en trouvèrent les portes fermées et gardées par les troupes du roi ; et peu s'en fallut que sur l'heure ils ne se missent en devoir d'y donner l'assaut. M. de Pointis leur envoya dire que son dessein n'était pas de les empêcher d'entrer dans la ville ; mais qu'il souhaitait qu'ils n'y entrassent pas sitôt, ni tous à la fois, pour ne pas effaroucher les habitants, qui redoutaient extrêmement leur présence, et qui ayant traité avec beaucoup de franchise méritaient bien qu'on eût quelques ménagements pour eux.

« Toujours est-il que les Frères de la Côte n'eurent pas la liberté d'entrer dans la ville pendant tout le temps qui fut employé à compter l'or, l'argent et les pierreries.

« On peut bien croire que quand ils y furent, ils ne s'y comportèrent pas avec plus de modération que les autres.

« M. Ducasse cependant négociait toujours pour que des comptes exacts fussent rendus aux flibustiers. Enfin le compte fut livré, par lequel les Frères de la Côte étaient mis à gage sur le *pied des matelots*. « La « consternation de M. Ducasse fut grande, dit M. de « Pointis dans sa *relation*, quand il vit que la part « de ceux à la tête desquels il se mettait allait seule- « ment à 40,000 écus. Il avait de bien plus hautes pré- « tentions, se fondant sur l'écrit que je lui avais donné « où il était marqué que tout serait mis en quatre ; « dont il s'attendait que lui et ses gens faisant le « quart de l'armée, il aurait au moins 2 millions. Mais « quand on lui eut fait ouvrir les yeux et montré que « partager homme pour homme avec les équipages « des vaisseaux du roi, c'était partager homme pour « homme avec eux, et non pas sur la part ni du roi « ni des armateurs, et qu'on lui eut détaillé que cette « part consistait dans le dixième du premier million et « le trentième des autres, dont le quart lui revenait, « il entra en une telle fureur qu'il voulait passer en « France directement pour demander justice, disait-il, « devant un tribunal où M. de Pointis ne serait point « juge et partie. »

Toujours est-il que rien de tout cela ne s'effectua ; que les flibustiers animés par de beaux discours, trompés par de magnifiques promesses, durent voir la flotte chargée du butin prendre la mer, et n'eurent d'autre ressource que de rentrer, après le départ de l'armée régulière, dans la ville qu'ils tâchèrent de rançonner à nouveau. Ils demandèrent d'abord 5 millions. Il fut impossible de les trouver. Alors, selon leur coutume, ils usèrent de menaces, de mauvais traite-

ments, mirent force gens à la torture; et enfin, prévenus de l'arrivée d'une flottille espagnole, se retirèrent pour partager un butin qui valut environ 1,000 écus à chacun d'eux.

Vers la fin de l'année un arrêt du roi arriva portant que les Frères de la Côte avaient droit à recevoir 1,400,000 livres [1]; mais cet arrêt, qui avait fait une excellente impression sur l'esprit aigri des flibustiers, fut si mal exécuté que beaucoup d'entre eux, s'étant mis dans la tête qu'on les amusait à dessein de les frustrer de ce qui leur était dû, quittèrent Saint-Domingue et passèrent à la Jamaïque, colonie anglaise.

Au reste M. de Galifet, le lieutenant royal qui avait pris sincèrement en main les intérêts des aventuriers et qui plaidait leur cause à Paris, avait représenté au roi qu'il serait plus à propos de donner des nègres que de l'argent aux aventuriers, par la raison que l'argent serait bientôt dissipé, au lieu que la possession des nègres engagerait ceux qui n'étaient pas établis à se faire *habitants*. Le roi donna son approbation. M. de Galifet conclut même en son nom un marché avec un *traitant* pour faire passer deux mille nègres à Saint-Domingue; mais le traitant, ayant mal fait ses affaires, ne put remplir ses engagements.

« *Il semblait*, remarque le P. Charlevoix, *qu'il y eût une malédiction sur un bien acquis par tant de crimes; ce qui, joint à tant d'autres horreurs de l'entreprise, a fait sans doute souhaiter à ceux qui sont zélés pour la véritable gloire de la nation qu'une conquête si vantée pût être oubliée.* »

Quoi qu'il en fût, l'affaire de Carthagène devait mar-

1. Notons d'ailleurs, d'après le même historien, que Louis XIV fit armer un vaisseau pour reporter à Carthagène l'argenterie et les choses sacrées dont, au mépris des termes de la capitulation, l'on avait complètement dépouillé les églises.

quer une dernière période dans l'histoire des flibustiers. La paix générale venait d'être signée en Europe « Le roi, dans le dessein d'engager un commerce réglé avec les colonies espagnoles, envoya des ordres précis au gouverneur de Saint-Domingue, pour qu'il fît cesser *la course,* en persuadant à ce qui restait de flibustiers de se faire habitants. On lui recommandait même, au défaut de la persuasion, d'y employer la force, et de se servir pour cet effet des vaisseaux que Sa Majesté aurait soin de tenir sur les côtes de Saint-Domingue. »

Persuasion et force furent, paraît-il, suivies d'un premier effet, bien que certains d'entre les flibustiers, disposés à accepter toutes les aventures, eussent pris parti pour des peuplades indiennes du Darien (isthme) qui s'étaient nouvellement mises sous la protection de la France, afin de repousser une invasion d'Écossais, qui d'ailleurs se retirèrent bientôt.

L'acceptation que fit alors Louis XIV du trône espagnol pour son petit-fils le duc d'Anjou, fut une nouvelle raison pour que les flibustiers français dussent s'abstenir de tout acte d'hostilité ou de déprédation contre les domaines ou sujets de la couronne d'Espagne. A vrai dire la guerre, qui ne tarda pas à être déclarée entre la France et l'Angleterre, semblait devoir leur fournir de nouveaux motifs d'excursion; mais la plupart des flibustiers qui, comme nous l'avons vu, avaient pris pour lieu de retraite la Jamaïque, possession anglaise, ne purent se résoudre à combattre contre leur patrie. Ils passèrent donc en terre ferme, où ils furent parfaitement reçus par cette ancienne tribu des *Indiens Bravos,* de la région du *Bocator* ou *Boca al Toro* (actuellement territoire de Costa-Rica), dans le pays desquels ils s'établirent définitivement, sans renoncer toutefois à courir, au cas échéant, l'aventure sur mer.

Quelques années se passèrent, pendant lesquelles la flibuste, fort amoindrie par la dispersion et par la stabilité, ne fit guère parler d'elle.

« En 1706, la guerre étant alors très vive entre la France et l'Angleterre, le comte de Choiseul-Beauprès fut nommé gouverneur de Saint-Domingue : la première chose à laquelle il pensa en arrivant fut de suivre un projet conçu par son prédécesseur, qui avait résolu de faire revivre la flibuste. Il en fondait la nécessité sur ce que c'était le seul remède qu'on pût apporter à la décadence du commerce français, absolument ruiné dans l'Amérique. Effectivement, les Anglais s'y étaient bornés à enlever tous les vaisseaux marchands qui paraisssaient sur nos côtes, et ils n'en manquaient aucun. La cour goûta fort les raisons du nouveau gouverneur et lui donna tout pouvoir. Le gouverneur fit donc aussitôt partir sur un navire qui allait à Carthagène, un officier pour déclarer l'amnistie en faveur de tous les flibustiers qui s'étaient retirés sur les terres espagnoles ou autres. La plupart de ceux qui avaient quand même pris parti pour les Anglais, profitèrent de cette occasion pour rentrer sous l'obéissance de leur prince légitime.

« On paya exactement à ceux qui avaient été de l'expédition de Carthagène ce qui leur était dû. Tous furent rétablis dans leurs anciens privilèges, et il ne restait plus rien à désirer à M. de Choiseul pour reprendre la supériorité que les Anglais avaient prise sur nous dès le commencement de cette guerre, que d'avoir des frégates qui pussent assurer les côtes de son île, tandis que les flibustiers iraient désoler celles de la Jamaïque, ou pilleraient les convois; mais la mort l'arrêta au milieu de ses projets...

« Il s'était embarqué sur la *Thétis*, pour passer en France ; il fut attaqué à la hauteur de la Havane par

l'escadre anglaise qui le prit après un sanglant combat, où il fut dangereusement blessé. On le porta à la Havane, où il mourut le 18 de mai de l'année 1711.

« Maints autres changements arrivés coup sur coup empêchèrent de suivre le dessein qu'avait formé M. de Choiseul, de rétablir la course ; mais le grand nombre de flibustiers qu'on avait rassemblés de toutes parts se firent presque tous *habitants;* et ce fut un bien beaucoup plus réel que celui qu'on avait eu d'abord en vue en les rappelant.

« Ainsi, ajoute le P. Charlevoix, ainsi finit cette fameuse flibuste de Saint-Domingue, à laquelle on peut dire qu'il ne manqua que de la discipline et des chefs qui eussent des vues, et fussent capables de les suivre, pour conquérir l'une et l'autre Amérique; mais qui, toute tumultuaire qu'elle fut, sans ordre, sans projet, sans dépendance, sans subordination, a pourtant été l'étonnement du monde entier, et a fait des choses que la postérité ne croira point. »

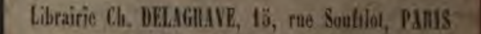
FIN



# TABLE DES MATIÈRES



SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Bardoux, directeur.



Librairie Ch. DELAGRAVE, 15, rue Soufflot, PARIS

## PRINCIPAUX OUVRAGES

A PARAITRE DANS LA COLLECTION :

**Histoire comique des États de la Lune et du soleil**, par CYRANO DE BERGERAC.

**Premier voyage autour du monde** sur l'escadre de *Magellan*, par PIGAFETTA. — **Découverte du détroit de Lemaire**, par G. SCHOUTTEN.

**Histoire des Flibustiers américains au XVII^e siècle**, par ŒXMELIN.

**Voyages des poètes : Racine à Uzès, La Fontaine en Limousin, Regnard en Laponie, etc.**

**Voyage d'Ambroise Paré. — Travaux de Bernard Palissy**, racontés par eux-mêmes.

**Le Monde enchanté, cosmographie et histoire naturelle, fantastique du moyen-âge**, par FERDINAND DENIS.

**Voyages d'Arthur Young en France en 1790-91.**

**Grétry**, sa jeunesse, ses voyages, ses travaux, raconté par lui-même.

**Voyage de Birmanie 1879-1883**, par le COMTE MAHÉ DE LA BOURDONNAIS.

**Pizarre et la Conquête du Pérou**, par ZARATTE.

**Voyages et aventures du Chevalier de Forbin**, amiral de Siam, racontés par lui-même.

**Souvenirs de Jameray Duval**, histoire autobiographique d'un jeune pâtre. — **Souvenirs de Jean de Brie, le bon berger.** — **Fernand Cortez et la conquête du Mexique**, par SOLIS.

**Voyage de Marco Polo en Asie.**

**Voyages en Sibérie**, par CHAPPE D'HAUTEROCHE et GMELIN.

**Voyages de Dumont d'Urville en Océanie et aux terres australes.**

**Voyages en Perse**, par DROUVILLE, MORIER, etc.

**Voyages du capitaine Cook.**

**Voyages de Levaillant en Afrique.**

**Découverte et conquête de la Floride**, par GARCILASSO DE LA VÉGA.

**Aventures de Robinson Crusoé**, par D. DE FOË.

**Naufrages célèbres**, etc.